

VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE.

ZOOLOGIE.

I.

PARIS. — IMPRIMERIE D'A. SIROU ET DESQUERS,
Rue des Noyers, 37.

VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE

SUR LES CORVETTES

L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE;

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI

PENDANT LES ANNÉES 1837-1838-1839-1840,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. J. DUMONT-D'URVILLE,
Capitaine de vaisseau;

PUBLIÉ PAR ORDONNANCE DE SA MAJESTÉ,

sous la direction supérieure
DE M. JACQUINOT, CAPITAINE DE VAISSEAU, COMMANDANT DE LA ZÉLÉE.

—

ZOOLOGIE,

PAR MM. HOMBRON ET JACQUINOT.



—

TOME PREMIER.



PARIS,
GIDE ET Cie, ÉDITEURS,
RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5.

—

1846

ZOOLOGIE.



DE L'HOMME

DANS SES RAPPORTS AVEC LA CRÉATION,

PAR

M. HOMBRON,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

AVERTISSEMENT.

Depuis quelques années, le monde civilisé a les yeux fixés sur l'Océanie, cette nouvelle partie du monde, réunion d'îles riantes et fertiles, où chaque nation de l'Europe compte des découvertes, et bientôt, peut-être, comptera des colonies.

Car sans doute ces contrées sont destinées à voir succéder, dans un jour prochain, les lumières de la civilisation aux ténèbres de l'état sauvage.

Plus que toute autre nation, la France a contribué à faire connaître ces nouvelles contrées et leurs productions; aussi il lui appartenait de prendre l'initiative dans cette question de colonisation.

Déjà elle y avait préludé en envoyant, depuis près d'un siècle, ses vaisseaux sillonner ces mers lointaines. La route avait été ouverte aux navigateurs de toutes les nations, et de nombreuses cartes, dressées avec soin, l'avaient rendue plus sûre.

En même temps que les voyages successifs de Bougainville, de La Peyrouse, de Baudin, de d'Urville et de tant d'autres illustres navigateurs, en assurant à la France de nouvelles conquêtes, ajoutaient ainsi au domaine de la géographie, de la physique et des autres sciences, les naturalistes placés sous leurs

ordres recueillaient avec soin toutes les curieuses productions naturelles de la nouvelle partie du globe, qui venaient remplir nos musées, fournir un nouvel aliment aux études et aux méditations des savants, et agrandir ainsi le domaine des sciences naturelles.

Chacun de ces voyages a été suivi de publications magnifiques, dont l'ensemble forme un monument digne de la grandenr de la France, et accroît encore l'intérêt que méritent ces lointaines explorations.

Notre livre sera un supplément à ces différents voyages. Les ouvrages de nos célèbres devanciers seront nos modèles, et nous suivrons rigoureusement le plan qu'ils nous ont tracé.

Ainsi, nous décrirons successivement les mammifères, les oiseaux, les reptiles..... nouveaux ou peu connus que nous avons recueillis, en y ajoutant autant que possible des considérations générales et des observations sur les mœurs et l'habitat.

Nous commencerons par l'histoire naturelle de l'homme, cette branche de la zoologie encore si peu avancée; et, pour nous conformer aux instructions de l'Académie des sciences [1] et au désir de notre célèbre et infortuné commandant, nous donnerons à cette partie toute l'extension qu'il nous sera possible.

Nous ne nous flattons point d'égaler nos modèles; mais si nous sommes trop au-dessous, si nos observations présentent un moindre intérêt, on voudra

[1] Voir ci-après les instructions de l'Académie des sciences.

bien se souvenir que nous venons les derniers, que nous avons visité beaucoup de contrées explorées avant nous et que là où nos devanciers faisaient d'abondantes moissons, nous n'avons plus trouvé qu'à glaner.

Toutes nos collections ne sont dues qu'à nous-mêmes, privés des auxiliaires ordinaires du naturaliste, tels que les peintres et les préparateurs; il nous a fallu tout à la fois recueillir et préparer, dessiner et conserver.

On se rappellera aussi qu'avant tout nous étions médecins, et que le soin de la santé des équipages était notre premier devoir.

En commençant notre voyage, nous n'avions étudié de l'histoire naturelle que ce qui a trait à la médecine; aussi il nous a fallu un travail continuel et opiniâtre pour étudier les diverses branches de l'histoire naturelle, afin de nous rendre dignes de la confiance du ministre de la marine, et mettre notre ouvrage au niveau des progrès de la science.

Nous espérons que nos efforts nous mériteront quelque indulgence.

Nous saisissons avec empressement l'occasion de payer ici un tribut de reconnaissance aux personnes qui ont aidé et facilité nos recherches. En première ligne, nous placerons MM. les commandants d'Urville et Jacquinot, dont l'esprit éclairé et ami de la science nous a toujours, autant que le permettaient les

exigences du service, fourni les moyens de rendre nos recherches fructueuses.

Eux-mêmes ont enrichi nos collections. C'est ainsi que la botanique cryptogamique doit le plus grand nombre de ses espèces à M. d'Urville, et qu'une grande partie de la collection entomologique de la *Zélée* a été recueillie par M. le commandant Jacquinot.

Nous devons beaucoup aussi, dans cette partie, à MM. de Montravel et de Lafarge[1].

Sur l'*Astrolabe*, MM. Vincendon-Dumoulin et Ducorps ont augmenté la collection ornithologique d'un grand nombre de belles espèces.

N'oublions pas de mentionner plusieurs jolis dessins de MM. Goupil et Lebreton, qui enrichiront notre atlas zoologique.

Depuis notre arrivée à Paris, MM. les professeurs du Muséum nous ont témoigné une bienveillance constante : qu'ils reçoivent ici l'expression de notre gratitude. Nous devons beaucoup aussi à MM. les aides-naturalistes; nous serons heureux, dans le cours de cet ouvrage, de signaler tout ce que nous devons à leur aide et à leurs conseils.

HOMBRON.

HONORÉ JACQUINOT.

[1] Nous ne devons pas oublier M. Saint-Martin, remplissant, sur l'*Astrolabe*, les fonctions d'infirmier, et qui, pendant tout le voyage, s'est occupé avec zèle de recherches entomologiques.

RAPPORT

FAIT

A L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE L'INSTITUT DE FRANCE

sur les résultats scientifiques

DU VOYAGE DE CIRCUMNAVIGATION

DE

L'ASTROLABE ET DE *LA ZÉLÉE*.

(Commissaires : MM. Arago, Beautemps-Beaupré, de Blainville, Serres, Élie de Beaumont, Adolphe Brongniart, Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, Audouin, Milne Edwards.)

Partie zoologique.

(M. de Blainville, rapporteur [1].)

« Depuis l'impulsion donnée, dans la seconde moitié du dernier siècle, à l'investigation de l'hémisphère sud, la nation française, si elle ne l'a pas commencée, n'est pas celle qui a le moins contribué à la continuer et même à l'accroître, surtout sous le rapport de l'histoire naturelle; le monde savant se plaît, sans doute, à le reconnaître; mais il ne sera peut-être pas inutile de le démontrer par une courte analyse historique, au moment où nous avons à apprécier un nouvel effort produit en zoologie par les officiers de la marine royale de France.

»On verra, en effet, que depuis la première circumnavigation exécutée de 1766 à 1769, par de Bougainville jusqu'à celle que vient de terminer M. Dumont-d'Urville, nous pouvons compter, à la gloire de la France, et en moins de quatre-vingts ans, douze expéditions de circumnavigation ayant pour but plus ou moins spécial de faire des recherches dans tout ou partie des sciences naturelles.

[1] Extrait des comptes rendus de l'Académie des sciences, 1841, 2e semestre (t. XIII, n° 11).

nature qui divisèrent ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper au scorbut et aux dyssenteries, les bâtiments, les papiers, les collections tombèrent entre les mains d'une puissance étrangère. Les deux principaux naturalistes échappèrent cependant au désastre, l'un, M. Riche, frère de notre célèbre M. de Prony, pour venir mourir presque immédiatement dans sa patrie; l'autre, M. de la Billardière, plus heureux, pour nous faire profiter d'une partie des résultats de l'expédition, du moins en botanique, grâce à la généreuse influence de Joseph Banks, qui lui fit rendre ses collections capturées par la marine anglaise [1]. Toutefois la zoologie ne fut pas aussi heureuse, et, sauf quelques observations d'anthropologie et quelques espèces animales qui, en mauvais état de conservation, ont à peine paru dans nos collections, et qui ont été décrites par M. de la Billardière, dans l'histoire de ce voyage publiée par lui vers 1800, les fruits de cette expédition ont été à peu près nuls. Nous devons cependant rappeler que c'est à elle que l'on doit l'introduction de l'arbre à pain à l'île de France, et celle du *phormium tenax* dans notre pays, ainsi qu'une première connaissance de cette végétation si singulière de la Nouvelle-Hollande, que devait illustrer d'une manière si profonde notre confrère M. Robert Brown.

»N'ayant à citer la circumnavigation exécutée par le capitaine Marchand sur un bâtiment de commerce, pendant les années 1791 et 1792, que pour dire que M. de Fleurieu, qui en a rédigé l'histoire, a, dans un chapitre intéressant, recueilli avec sagacité tout ce qui, dans les récits des navigateurs, avait trait aux mammifères marins, nous passerons de suite à l'indi-

[1] Après la lecture de ce passage, M. Beautemps-Beaupré a pris la parole pour donner à l'Académie quelques détails sur les faits auxquels M. le rapporteur fait allusion ici, et il résulte de ces explications que les bâtiments, les papiers et les collections de l'expédition ne furent pas saisis à Sourabaya, mais reçus en dépôt par le gouvernement hollandais, sur la demande expresse des officiers à qui le commandement avait échu après la mort de MM. d'Entrecasteaux et Huon. Les collections furent ensuite embarquées à bord d'un bâtiment de la Compagnie hollandaise pour être ramenées en Europe sous la surveillance de M. de Rossel, et tombèrent alors au pouvoir des Anglais, qui venaient de déclarer la guerre à la Hollande et qui firent la capture de ce bâtiment.

cation de ce que la zoologie doit à l'expédition aux terres australes, par suite des travaux de MM. Péron et Lesueur.

» Tout le monde sait par l'histoire de cette expédition, dont, avant sa mort, Péron a commencé la publication, combien elle a encore été malheureuse sous certains rapports, par suite de la mésintelligence profonde qui se manifesta de bonne heure, et qui dura presque continuellement, entre les personnes embarquées pour les recherches scientifiques, peut-être aussi par défaut, dans le commandant, du genre d'instruction nécessaire dans une expédition de cette nature, et aussi par les maladies graves qui ont sévi d'une manière si cruelle sur l'équipage; mais ce que beaucoup de personnes ignorent, ce sont les résultats immenses que cette expédition, terminée par M. L. de Freycinet, par suite de la mort du commandant en chef, a eus sur les progrès des sciences zoologiques et sur l'augmentation des collections du Muséum. Ces résultats n'ont cependant pas encore été tout ce qu'ils devaient être, et cela parce que la publication des observations faites et rédigées sur place par Péron, celle des dessins coloriés exécutés par M. Lesueur, n'a été faite que d'une manière très-incomplète, ce qui est fort à regretter. Nous apprenons en effet, par les rapports lus au Muséum et à l'Institut par M. G. Cuvier pour la zoologie, que le nombre des animaux recueillis dans le cours de l'expédition et déposés en bon état de conservation au Muséum, se montait à plus de 100,000, parmi lesquelles, sans faire entrer les coquilles dans le calcul, parce que, dans les documents que nous avons consultés, leur nombre n'est pas porté, on avait reconnu sur 9,000 individus des autres classes, 2,794 espèces, dont près de 2,000 étaient nouvelles, et dont un assez grand nombre ont même servi à former plusieurs genres importants. En effet, si l'on voulait s'arrêter à recueillir, dans les travaux de M. Geoffroy-Saint-Hilaire sur les mammifères et les oiseaux; de Lamark sur les coquilles, les madrépores et les zoophytes; de M. Latreille sur les insectes, même dans l'ouvrage de Lamouroux sur les polypiers flexibles, et surtout dans les mémoires de M. G. Cuvier sur les animaux mollusques, on pourrait aisément s'assurer qu'il n'y a pas d'exagération dans les chiffres que nous venons de rapporter d'après

ce dernier. Ajoutons que les manuscrits de Péron, complétement rédigés pour chaque espèce considérée intrinsèquement, étaient appuyés sur plus de deux mille dessins faits par M. Lesueur, et qu'un assez grand nombre de squelettes, et même plusieurs animaux vivants, avaient été aussi rapportés du Cap, de Java et de la Nouvelle-Hollande, par exemple, des Kanguroos et des Phascolomes, etc., alors si nouveaux, et nous ne craindrons pas d'être démentis en disant que les résultats zoologiques obtenus dans le voyage aux terres australes n'ont jamais été surpassés par aucune expédition postérieure, aussi bien dans leur nombre que dans leur importance.

« Celle qui vient la première par ordre de date, et qui eut lieu sous le commandement de notre confrère, M. L. de Freycinet, à bord de la corvette l'*Uranie*, pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820, ne fut pas cependant sans résultats intéressants pour la zoologie, quoique son principal objet fût la physique du globe; mais le remplacement des naturalistes de profession par des officiers de santé de la marine, nécessité par le besoin urgent d'éviter les conflits fâcheux qui, dans les expéditions précédentes, s'étaient élevés entre le commandant et les savants, eut aussi des inconvénients; car ces recherches échurent alors à des hommes moins spéciaux, et dont le temps déjà était en partie occupé par leur service médical. On peut voir cependant, en consultant l'histoire zoologique de ce voyage, rédigée par MM. Quoy et Gaimard, que ces messieurs n'ont pas laissé que d'enrichir la science et nos collections d'un assez grand nombre d'espèces nouvelles dans toutes les classes, et surtout dans celles des animaux mollusques et rayonnés.

« Un sixième voyage autour du monde qui suivit de près le précédent, et qui fut exécuté pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825, sur la corvette la *Coquille*, et sous le commandemant de M. Duperrey, lieutenant de M. Freycinet dans la circumnavigation de l'*Uranie*, ne fut pas non plus sans résultats favorables pour les progrès des sciences zoologiques, quoique sa mission plus spéciale fût encore la physique du globe; en effet, MM. Lesson et Garnot, qui furent chargés des travaux de ce genre, sauf pour les insectes, que s'était réservés avec

la botanique, M. Dumont-d'Urville, lieutenant de M. Duperrey, rapportèrent en espèces nouvelles 12 mammifères, 56 oiseaux, 15 ou 20 reptiles ou amphibiens, 80 poissons, 300 insectes, plusieurs crustacés, une cinquantaine d'animaux mollusques et de coquilles univalves, une vingtaine de bivalves et plusieurs Holothuries, Oursins, Astéries et Méduses, mais souvent moins en nature qu'en dessins coloriés faits par M. Lesson, et qu'il a été obligé de publier hors de l'histoire de ce voyage, ou même de ne pas publier du tout, par suite du trop peu d'étendue qu'on y avait assigné à la partie zoologique.

« Immédiatement après le retour de cette expédition, et pendant qu'elle était occupée à en publier les résultats, il en partit une autre dans les années 1824, 1825 et 1826, composée de la frégate la *Thétis* et de la corvette l'*Espérance*, sous le commandement de M. de Bougainville, fils du célèbre navigateur dont il a été parlé plus haut, et dans laquelle le chirurgien-major, M. Busseuil, était chargé des observations zoologiques. Malheureusement la nature et la rapidité de cette expédition ne permirent pas que ce genre de travaux prît une grande extension, du moins à en juger par ce qu'il leur a été consacré dans son histoire, où l'on ne trouve guère que quelques généralités de zoologie par M. Lesson.

« Il n'en fut pas de même du voyage de découvertes entrepris en 1826, 1827, 1828 et 1829 sur la corvette l'*Astrolabe*, commandée par M. Dumont-d'Urville, qui faisait ainsi sa seconde circumnavigation. En effet, le but principal de cette expédition était de confirmer des renseignements que l'on venait d'obtenir par hasard sur la catastrophe qui avait mis fin au voyage de La Peyrouse; mais elle avait aussi au nombre des instructions les plus pressantes, les recherches d'histoire naturelle, et, à cet effet, injonction de parcourir des parages peu ou point connus, et entre autres de visiter, autant que cela se pourrait, la *Nouvelle-Guinée*. Aussi M. Quoy, qui avait déjà fait ses preuves pendant le voyage de l'*Uranie*, fut-il embarqué exclusivement comme naturaliste, ayant pour le seconder, M. Gaimard, son ancien et zélé collaborateur, comme chirurgien-major, et M. Lesson jeune, comme pharmacien. Dès

lors il n'est pas étonnant qu'après celle de Péron et Lesueur, cette expédition doive être regardée comme celle dont les résultats zoologiques, scientifiques et matériels, aient été les plus importants.

« Nous apprenons, en effet, par les rapports que M. Cuvier a faits à ce sujet à l'Académie sur les portefeuilles, manuscrits, caisses et bocaux envoyés successivement à quatre ou cinq reprises à l'Académie et au Muséum, de Gibraltar, de Port-Jackson, etc., par l'expédition, que les dessins faits presque tous par M. Quoy, et soigneusement coloriés, formaient 125 planches in-4° et contenaient 3,300 figures et détails anatomiques relatifs à 1,263 espèces d'animaux de toutes ces classes, et surtout des dernières, qui renferment les êtres les plus mous, les moins susceptibles d'être conservés dans la liqueur et même d'être recueillis en nature.

« Ce riche portefeuille était accompagné d'un volume manuscrit de plus de 600 pages in-4°, dans lequel, outre plusieurs Mémoires particuliers sur des familles distinctes, comme les Dyphies, les Biphores, se trouvaient décrites toutes les espèces observées et surtout les vers, les animaux des coquilles, ceux des madrépores et les polypes. Quant aux animaux envoyés en nature, pour la plupart conservés de manière convenable, et quelques-uns même vivants, comme deux Babiroussas, animaux qui n'avaient point encore été vus en Europe, le nombre en était considérable. Nous voyons parmi les mammifères, outre des Phoques et des Kanguroos de nouvelle espèce, les deux individus de Babiroussa, dont il vient d'être parlé, et dont nos collections ne possédaient ni peau ni squelette. Parmi les oiseaux, le squelette du Céréopsis, espèce de palmipèdes, qui manquait aussi au Muséum; parmi les poissons, montant à 200 individus, comprenant 72 espèces dont un tiers étaient nouvelles, se trouvaient le Squale à sept évents et le squale de Philipp; parmi les animaux articulés un nombre considérable de crustacés, dont la plupart constituaient des espèces nouvelles employées par M. Milne Edwards dans ses travaux spéciaux sur cette classe; parmi les animaux mollusques, la plupart de ceux des genres de coquilles de Lamark et entre autres

celni de la Trigonie dont la coquille avait été déconverte par Péron et Lesueur; enfin, dans le type des animaux rayonnés, un très-grand nombre de ceux des genres de madrépores établis par Lamark.

« L'immensité des richesses zoologiques recueillies pendant cette mémorable expédition, peut à peine être jugée par ce qui en a été publié dans son Histoire zoologique, ainsi que dans l'Histoire des poissons de MM. Cuvier et Valenciennes et dans celle des crustacés de M. Milne Edwards, parce que, comme ponr l'expédition de MM. Péron et Lesueur, plus d'nn grand tiers des manuscrits et des dessins de M. Quoy n'ont pu entrer dans les bornes restreintes de la publication, et sont ainsi malheureusement encore restés sans profit pour la science.

« Presque au même moment où cette première expédition de l'*Astrolabe* avait lieu, il s'en faisait une autre moins étendue et seulement dans les mers de l'Inde et de la Chine, mais qui n'en a pas moins été fructueuse surtout en poissons et en crustacés, parmi lesquels se sont trouvées beancoup d'espèces nouvelles, comme on peut encore en juger en consultant les ouvrages cités de MM. Cnvier et Milne Edwards. Nous voulons parler du voyage à la Chine exécuté par M. Fabre, capitaine de vaisseau, sur la frégate la *Chevrette*, assisté pour les recherches scientifiques par son chirurgien-major M. Reynaud, et par M. le lieutenant de Blosseville, dont la perte dans les mers du Groënland est encore sentie avec de bien vifs regrets par tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître.

« Nous voyons, en effet, dans le rapport fait par M. G. Cuvier sur les résultats de ce voyage, que le nombre total des espèces rapportées montait à près de 1,500, parmi lesquelles il y avait plus de 200 oiseaux, 238 poissons, 132 crustacés, 271 animaux mollusques et 160 radiaires.

« Enfin nous ne devons pas non plus passer sous silence un voyage de circumnavigation fait par la corvette la *Favorite*, sous le commandement de M. Laplace, parce que M. Eydoux, chirurgien-major dn bâtiment, à l'imitation de ses confrères, s'était imposé le devoir de recueillir, souvent à ses frais, tous

les objets de zoologie qu'il pourrait se procurer. Nous voyons, en effet, dans le tome V de ce voyage, consacré à l'histoire naturelle des animaux, que le catalogue des espèces connues a été augmenté de plus de 60, dont 5 ou 6 oiseaux, 1 ou 2 reptiles, 2 poissons, 40 insectes, dont plusieurs ont pu, dans la manière de voir adoptée aujourd'hui par les entomologistes, former des coupes génériques, deux arachnides, dont un type d'un genre assez distinct, 2 ou 3 crustacés, 3 myriapodes et 11 coquilles terrestres ou fluviatiles.

« Nous devons encore moins passer sous silence un second voyage de circumnavigation fait aussi par M. Eydoux, accompagné cette fois de M. Souleyet, comme aide, et surtout de notre confrère M. Gaudichaud, comme botaniste, à bord de la corvette la *Bonite*, commandée par M. Vaillant, parce que ses récoltes zoologiques ont été beaucoup plus considérables ; quoique la nature de l'expédition, envoyée principalement pour porter des consuls en différentes parties du monde commercial, ne lui ait guère permis des séjours un peu longs dans les lieux qu'elle a visités.

« Mais, grâce à l'activité et au désintéressement de M. Eydoux, à la persévérance et à la sagacité de son jeune collaborateur et aussi au zèle de M. Gaudichaud, qui n'a pas borné ses recherches à la botanique, et qui a aidé fort utilement les zoologistes ; ce voyage, dont la publication est en train d'avoir lieu, aura fourni un grand nombre d'espèces nouvelles, surtout dans la division de ces petits animaux mollusques pélagiens qui ont été désignés sous le nom de ptéropodes, et auxquels on serait tenté d'en réunir beaucoup d'autres presque microscopiques à nageoires ciliées, s'il n'était plus probable que ce sont des degrés de développement de gastéropodes connus. Nous savons, en outre, par le rapport qui a été fait par l'un de nous à l'Académie des Sciences, qu'un assez grand nombre d'espèces nouvelles de presque toutes les classes viendront augmenter ce que nous connaissons déjà de la série animale.

« Quoique le voyage autour du monde de M. P.-E. Botta, élève de l'un de nous, et fils de feu M. C. Botta, le célèbre historien, voyage fait pendant les années 1827, 1828 et 1829,

l'ait été à bord d'un bâtiment du commerce, le *Héros*, commandé par M. Duhaut-Cilly, nous devons d'autant moins le passer sous silence, que l'expédition ayant visité la partie occidentale du Mexique et surtout la Californie qui ne l'avait pas été jusque-là par les naturalistes français, M. Botta a pu en rapporter un assez bon nombre d'oiseaux et de reptiles, et même quelques mammifères qui étaient nouveaux, non-seulement pour les collections publiques, mais encore pour la science; comme du reste on peut le voir dans la centurie de M. Lesson et dans le mémoire de l'un de nous, sur les reptiles de la Californie.

« Enfin, il nous reste encore à citer le voyage de circumnavigation de M. le capitaine de vaisseau Dupetit-Thouars sur la frégate la *Vénus*, parce que, comme se le rappellera peut-être l'Académie, d'après un rapport assez récent, la zoologie s'est encore enrichie, grâce aux soins du chirurgien-major, M. Néboux, de plusieurs pièces intéressantes, parmi lesquelles nous aimons à citer l'ours féroce que possède encore, à l'état vivant, la ménagerie du Muséum, et le squelette d'un individu de même espèce, mort de vieillesse à l'état sauvage, pièce fort intéressante et peut-être unique jusqu'ici dans les collections ostéologiques.

« Ainsi, comme nous l'avons dit plus haut, en moins de quatre-vingts ans la mer du Sud, dans ses parties les plus reculées, a été presque continuellement sillonnée par des navires de la marine française occupés de recherches zoologiques. Mais la plupart de ces expéditions, quoique ayant un but général et commun, sous le rapport qui nous occupe, en ont eu aussi un plus spécial, et cela d'autant plus que l'on se rapproche davantage de l'époque où nous sommes, comme il serait aisé de le démontrer par les instructions données par l'Académie des sciences.

« A l'époque où MM. de Bougainville, de la Peyrouse et d'Entrecasteaux même exécutèrent leur circumnavigation, les sciences naturelles, et surtout la zoologie, n'étaient peut-être pas encore suffisamment constituées en France pour que chacune d'elles pût avoir une mission spéciale (nous trouvons cepen-

dant quelques instructions générales données à d'Entrecasteaux par la Société d'histoire naturelle); mais plus tard il n'en fut plus ainsi : chaque expédition eut un sujet spécial de recherches.

« Péron et M. Lesueur, qui sont restés seuls chargés de tout ce qui a trait à la zoologie, sans avoir à bord d'autre mission que celle-là, durent en effet porter leurs recherches et leurs études sur toutes les parties de la série animale, ainsi que sur l'homme lui-même; aussi les premiers en date, parcourant des terres et des mers inexplorées, leurs récoltes durent être à la fois les plus nombreuses et les plus originales.

« MM. Quoy et Gaimard furent à peu près dans le même cas lors de leur première circumnavigation, c'est-à-dire qu'ils portèrent leurs investigations sur toutes les classes d'animaux; mais ayant à remplir d'abord leurs devoirs comme officiers de santé, et ne parcourant que fort rarement des pays vierges, leurs récoltes furent moins nombreuses et présentèrent moins de choses inattendues.

« MM. Lesson et Garnot, qui visitèrent la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Zélande, les îles de Java, de Bornéo, d'Amboine et de la Nouvelle-Guinée, c'est-à-dire à peu près les mêmes parages que leurs confrères, n'eurent guère à faire que des récoltes de même genre, sauf à la Nouvelle-Guinée, où n'avait pas abordé Péron; cependant ils commencèrent à sortir des animaux vertébrés et s'occupèrent davantage des animaux inférieurs, mollusques et zoophytes.

« Mais c'est surtout le second voyage de MM. Quoy et Gaimard qui, tout en faisant connaître un nombre très-considérable de poissons, a pris son plus grand caractère d'importance de l'étude presque spéciale des animaux inférieurs qui avaient été jusque-là presque généralement négligés, savoir les crustacés, les vers chétopodes ou apodes, les animaux mollusques et les animaux rayonnés.

« Les résultats obtenus par M. Reynaud ont aussi porté sur les animaux marins, les poissons et les crustacés de toutes grandeurs, non microscopiques cependant; mais spécialement dans une direction maritime qui n'avait pas été suivie, celle des régions sudorientales.

« C'est aussi dans une marche un peu différente de celles qui avaient été suivies jusqu'alors qu'ont été obtenus les résultats que la science doit au premier et surtout au second voyage de M. Eydoux [1], où les animaux pélagiens, presque microscopiques, ont été étudiés avec un soin tout particulier par M. Souleyet; ce qu'avait cependant fait avant lui, et d'une manière également fort intéressante, M. P.-E. Botta, en même temps qu'il poursuivait l'investigation des animaux vertébrés terrestres sur la côte occidentale de l'Amérique du nord, comme l'a fait depuis, d'une manière moins complète pourtant, M. Néboux, de l'expédition de M. Dupetit-Thouars.

« Toutefois et dans cet état de la zoologie, scientifiquement et matériellement parlant, les parties constituant le vaste domaine embrassé d'un seul coup par Péron et Lesueur, qui restaient à reprendre, et qui formaient ainsi les besoins de la science, étaient celles qui ont trait à l'étude particulière de l'homme et à celle des mammifères aquatiques, animaux bien plus difficiles encore à observer, à atteindre et surtout à conserver ainsi qu'à rapporter, et qui forment la famille des phoques, déjà assez nombreuse en espèces, celle des lamentins ou gravigrades aquatiques, qui l'est beaucoup moins, sans doute, mais qui n'est pas moins intéressante, et surtout celle des cétacés, comprenant les Baleines, les Cachalots, les Dauphins et les Marsouins, dont la distinction des espèces est encore si peu avancée, justement parce que nos collections manquent des éléments nécessaires pour y parvenir.

« L'expédition sur les résultats de laquelle M. le ministre de la marine a demandé l'opinion de l'Académie, demande qu'elle a renvoyée, pour la zoologie, à l'examen de MM. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, Audouin, Milne Edwards et de moi, se trouvait justement, par suite du but particulier de sa mission hydrographique, dans les conditions les plus favorables pour satisfaire à ces deux importants besoins ou *desiderata* de la zoologie; aussi avaient-ils été soigneusement recommandés dans les instructions données par l'Académie.

[1] Nous apprenons à l'instant que ce naturaliste zélé vient de mourir à la Martinique.

« La mission hydrographique de l'expédition était en effet d'explorer les parties les plus australes de la mer du Sud, de pousser aussi loin que possible une reconnaissance hardie à travers les glaces, en s'avançant vers le pôle. Or, c'est dans les régions polaires de l'hémisphère antarctique que se trouvent les nombreuses espèces de Phoques, de Dauphins et de Baleines dont l'étude était le plus demandée.

« Cette expédition de circumnavigation, sous la direction de M. Dumont-d'Urville, alors capitaine de vaisseau, était formée de deux corvettes convenablement disposées pour l'entreprise, l'*Astrolabe*, sous le commandement immédiat de son chef, et la *Zélée*, sous celui de M. Jacquinot, alors capitaine de corvette.

« Partie de Toulon le 7 septembre 1837, et pressée d'arriver aux parages d'où elle devrait prendre la direction convenable à son but, l'expédition, après sept jours de relâche à Ténériffe, se porte rapidement vers la côte du Brésil, qu'elle atteint sans y débarquer vers la fin de novembre, recueillant cependant à deux lieues de la côte des nuées de papillons de différentes espèces.

« Le 12 décembre elle entre dans le détroit de Magellan, dont l'exploration, depuis longtemps désirée et recommandée, n'a pu encore être faite cette fois-ci d'une manière tout à fait complète. L'*Astrolabe* et la *Zélée* ont cependant en partie rempli cette mission, puisqu'elles ont employé vingt-quatre jours à l'examen de ce détroit en mouillant successivement au Port-Famine, au Port-Galant, au Port-Saint-Nicolas et au havre Pecket; aussi les résultats zoologiques ne sont-ils pas sans intérêt.

« Revenant sur ses pas, et sortie du détroit le 7 janvier 1838, l'expédition suit la côte de la Terre-de-Feu et des îles des États; pousse ensuite vers le sud, rencontre le 15 les premières glaces flottantes, et le 22 atteint la Banquise, qu'elle côtoie pendant plus de quarante jours sans pouvoir y trouver passage, malgré des manœuvres souvent dangereuses; revient sur les îles Powels, vers le 64e degré de latitude, où l'on tue un chionis; passe entre les îles Scheetland et une terre nouvelle voisine ou continue de celle de Palmer et de Graham, recueillant succes-

sivement, et surtout pendant son enclavement dans les glaces, les phoques, les oiseaux de mer et le très-petit nombre d'autres animaux que nourrissent ces tristes parages, et entre autres un briarée par le 62° degré de latitude sud.

« Après avoir employé les mois de janvier, février et mars 1838, à cette exploration et à ces tentatives, au milieu des glaces et d'un climat extrêmement défavorable, et sous une influence scorbutique telle qu'à bord de la *Zélée* il ne restait pas sept hommes valides en état d'exécuter les manœuvres, l'expédition se vit obligée de se diriger vers la Conception du Chili, où elle arriva le 7 avril à Talcahuano, dans l'intention de se ravitailler et surtout de soigner ses malades à terre.

« Après un séjour d'un mois et demi, les corvettes gagnent Valparaiso le 3 juin, envoient un canot à l'île Juan-de-Fernandez, dernier point de la faune américaine, et commencent la longue traversée de la mer du Sud dans le but de vérifier et de perfectionner ce que l'on savait déjà sur la constitution géologique des îles nombreuses de l'Océanie dans ses rapports avec les productions animales et végétales.

« Le 2 août, nos navigateurs entrent dans le groupe des îles Gambier et explorent l'île de Mangaréva, la plus grande.

« Le 27 ils atteignent celle de Nouka-Hiva, l'une des îles de Mandanna ou Marquises, et jettent l'ancre dans la baie de Nouhiva; le 7 septembre 1838 ils arrivent à Taïti, la principale des îles de la Société, où ils séjournent pour explorer les montagnes qui constituent cette terre.

« Ils se dirigent ensuite vers les îles Samoas ou des Navigateurs, et mouillent dans la baie d'Opia, île Oponlou, le 25 du même mois.

« Le 5 octobre ils touchent à Vavao, l'une des îles des Amis, où ils embarquent un habitant de Tonga, nommé Maffi, petit-fils du roi des îles de Tonga, et qu'ils auront le malheur de voir succomber en route, dans les Moluques, d'une maladie de poitrine, après onze mois de séjour à bord.

« Après avoir ensuite abordé et surtout séjourné dans Balaou ou Fidgi, dans trois îles différentes de l'archipel des Vitis, où se trouvent les hommes les plus énergiques de toute l'Océanie

et des productions animales remarquables en oiseaux et en coquilles, ils se portent vers les îles Salomon, où ils mouillent dans la baie des Mille-Vaisseaux, formée par deux de ces îles, Isabelle et Saint-Georges, qu'ils exploitent plus particulièrement pendant une huitaine de jours.

« Après avoir traversé la ligne, ils gagnent au nord les îles Hogoleu, avant eux peu connues; puis Céram, des îles Mariannes, où ils abordent dans les premiers jours de l'année 1839.

« Ils entrent ensuite dans les Moluques, mouillant successivement à Ternate dont ils visitent le volcan; à Amboine, où ils se procurent un nautile; à Banda, où ils firent une de leurs plus fructueuses relâches, ayant obtenu de la générosité de M. le colonel de Staarts, gouverneur des Moluques hollandaises, un dugong vivant, l'un des animaux les plus intéressants rapportés par l'expédition.

« Ne pouvant ensuite traverser le détroit de Torrès, à cause des vents constamment opposés, l'expédition se porte sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande, pour explorer en mars et avril la baie Raffle, et de là aux îles Arrow et à Triton's bay, sur la côte sud de la presqu'île des Papous.

« L'examen de la baie Wama, de nature coralligène, dans l'île Arrow, leur procure une station intermédiaire à la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande et à la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée, et leur permet d'étudier le procédé suivi par les polypes pour élever les récifs qui abondent dans ces parages.

« Ils pénètrent de nouveau dans la Malaisie, après avoir atteint la Nouvelle-Guinée, mouillent dans la baie du Triton, sur la côte de l'isthme de Goloweinek, et suivent la partie méridionale de la terre des Papous; longent la côte septentrionale de Céram; touchent successivement à Macassar, dans l'île Célèbes, à Batavia, à Singapoor, puis aux îles Soloo; relâchent un moment à Sambouangan sur l'île Mindanao, des Philippines; contournent ensuite une partie de Bornéo, île sur laquelle ils font quelques descentes et où ils se procurent, en effet, plusieurs individus de la guenon nasique.

« Enfin, après avoir mouillé de nouveau à Batavia, en traversant le détroit de la Sonde, et relâché à la baie des Lampongs,

dans l'île de Sumatra, obligés de quitter le plus promptement possible ces parages, à cause des maladies dyssentériques qui commençaient à sévir d'une manière extrêmement fâcheuse sur les deux équipages, l'expédition se dirige presque en droite ligne sur la terre de Van-Diémen, où elle arrive, après une traversée de cinquante jours, à Hobart-Town, le 15 décembre 1839.

« Après un séjour nécessaire de près d'un mois dans cette ville, où les naturalistes reçoivent un accueil aussi empressé que généreux des médecins, et entre autres des docteurs Bedford et Hobson, l'expédition fait une nouvelle pointe au sud, et découvre sous le cercle polaire les deux nouvelles terres qu'elle nomme *Adélie* et *Clarie*, la première le 21 janvier 1840 et la seconde le 19 du même mois.

« Revenue ensuite à Hobart-Town, où elle séjourne du 18 au 25 février, et après avoir visité les îles Auckland, pendant huit jours, ce qu'aucune des expéditions précédentes n'avait fait, elle se porte vers la Nouvelle-Zélande, dont elle suit la côte orientale dans toute sa longueur; puis, après avoir longé de même celle de la Nouvelle-Calédonie et la côte S.-O. de l'île Loyalty, du 12 au 15 mai, elle atteint l'archipel de la Louisiade, et successivement l'île Rossel, le 22 de ce mois, et le 29 la Nouvelle-Guinée.

« L'expédition commence ensuite la traversée du détroit de Torrès, de l'est à l'ouest, visitant et étudiant successivement les îles de Banks, de Mulgrave et Jervis; c'est là, dans l'île Touwarriors (des Anglais), où ils restèrent échoués pendant dix jours, qu'ils rencontrèrent un singulier ossuaire entièrement formé d'os et surtout de crânes de dugong empilés en forme de trophées; ce qui semble prouver que ces animaux, successivement repoussés des mers de l'île de France où Leguat les trouva, puis des côtes de Sumatra, où Marsden les décrit comme fort abondants, ont fini par s'accumuler dans le détroit de Torrès, comme beaucoup moins visité par les navigateurs.

« Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, appuyée sur beaucoup d'autres faits analogues montrant comment l'homme pousse à la destruction successive des espèces animales, l'expédition,

dont nous suivons la marche, dans l'intention de mieux apprécier l'intensité de ses efforts zoologiques, après être sortie de ce détroit, le 12 juin, et être rentrée dans la mer des Indes, avoir visité un moment l'île Melville et touché à Timor, prend sa marche pour revenir promptement en Europe. En effet, dans le reste du voyage, elle ne relâche qu'un moment à Bourbon, en juillet, puis à Sainte-Hélène le 7 décembre 1840, et le 6 novembre elle entre dans le port de Toulon, d'où elle était sortie trois ans et deux mois auparavant [1].

« Dans cette longue et tortueuse navigation, pendant laquelle les trois quarts des 1100 jours qu'elle a duré ont été passés sous voiles, quelquefois dans des positions difficiles, au milieu des glaces et dans des passes dangereuses, et un quart seulement a été employé en relâches à terre, sans qu'aucune des stations ait dépassé onze jours (sauf les deux, l'une au Chili, l'autre à Hobart-Town, nécessitées par le besoin de soigner les malades, devenus malheureusement très-nombreux), les équipages ont eu presque constamment, surtout à deux reprises, des malades en assez grand nombre pour exiger rigoureusement la présence à bord de l'un au moins des officiers de santé de chaque corvette.

« Le commandant en chef a été lui-même assez grièvement malade pour être forcé de garder la chambre et même le lit.

« Enfin les tentatives d'exploration des mers du pôle sud ont été répétées à deux fois : la première durant deux ou trois mois, la seconde durant plus de quinze jours, et les îles nombreuses qui ont été visitées n'ont presque toujours été que côtoyées pour les travaux hydrographiques.

« On pouvait donc craindre, avec quelque raison, que les récoltes zoologiques ne fussent pas aussi nombreuses et aussi importantes que si les circonstances du voyage eussent été plus favorables; cependant il n'en a pas été ainsi, grâce au zèle que les officiers en général et les officiers de santé en particulier ont mis à ne pas perdre une seule occasion, les uns de faciliter, les autres de faire les recherches; peut-être même aussi à cause

[1] Le nombre des mouillages a été de 70; ils ont pris 211 jours en totalité, dont 2 relâches en ont employé 45 l'une et 20 l'autre.

d'une sorte d'émulation rivale qui s'est établie entre les principaux acteurs scientifiques, et enfin parce que, outre le dessinateur en titre de l'expédition, M. Goupil, qu'on a eu le malheur de voir succomber dans les Moluques, trois des officiers de santé ont pu se livrer à ce genre de travaux, et dessiner d'une manière fort habile les animaux vivants qu'ils ont rencontrés.

« Un autre grand avantage qu'avait cette expédition, c'est qu'elle avait pu embarquer comme chirurgien auxiliaire, M. Dumoutier, exercé de longue main dans les observations phrénologiques et dans l'art du moulage en plâtre.

« C'est maintenant ce qu'il nous faut démontrer à l'Académie par quelques faits et par quelques exemples choisis dans toutes les parties de la série animale.

« Dans la classe des mammifères, si, malgré tous leurs efforts, les médecins de l'expédition, pendant leur séjour à Sumatra et à Bornéo, n'ont pu se procurer un orang-outang, comme ils pouvaient l'espérer, ils ont été plus heureux pour cette espèce de singe, également rare, que la longueur de son nez a fait nommer *nasique* par Buffon. En effet, en passant le long de Bornéo, ils ont pu en prendre de vivants, en faire le portrait, par suite en mouler la face et nous en rapporter, outre la peau, le squelette qui manquait aux collections du Muséum.

« Dans les lémurs, ils n'ont pu se procurer qu'un lori paresseux.

« Les roussettes, les chauves-souris, les insectivores et même les carnassiers terrestres ne se sont guère présentés à leur observation. M. Jacquinot nous a cependant rapporté un squelette de *Tupaïa tana* et MM. Hombron et Le Guillou des roussettes de Samoa.

« Mais il n'en a pas été de même des carnassiers marins de la famille des phoques. En effet, outre plusieurs bonnes peaux et squelettes de phoques à oreilles, et entre autres d'une espèce voisine du *P. australis*, qu'ils ont obtenus dans les glaces au delà du cap Horn ou aux îles Auckland, ils ont pu se procurer, non-seulement le phoque sans oreilles, nommé *P. leptonyx* à cause de la petitesse de ses ongles, mais encore une belle et nouvelle espèce de la même division, à deux paires d'incisives en haut

comme en bas, et dont les dents molaires sont véritablement fort remarquables par la manière régulière dont elles sont lobées à la partie postérieure seulement.

« Parmi les rongeurs, animaux qui sont véritablement rares dans la Polynésie, dans l'Océanie et dans l'Australie, ces messieurs n'ont guère rapporté, avec des crânes de l'octodon, ramassés à la Terre-de-Feu, et l'écureuil toupaie (*Sc. bivittatus*) de Sumatra, ainsi que le rat domestique, qu'ils ont trouvé partout, et qui est un exemple fort remarquable de l'influence de l'homme sur la répartition des animaux à la surface de la terre.

« Nous avons déjà eu l'occasion de dire que l'expédition nous avait rapporté, outre plusieurs crânes de Dugong des rivages du détroit de Torrès, un individu tout entier, qu'on a conservé dans le tafia, ce qui a permis d'en tirer une peau bien entière, aujourd'hui bien montée, qui manquait à nos collections, et un squelette plus complet que celui que nous possédions.

« Les Pachydermes, qui, vers la fin de l'archipel des Moluques, se réduisent à deux espèces de cochons, n'ont été rencontrés par aucun des observateurs de l'expédition, qui n'ont toutefois pas oublié de recueillir, comme l'Académie le leur avait recommandé, des crânes de l'espèce européenne domestique et répandue dans presque toutes les îles de l'Océanie; mais ils ont été plus heureux pour les cétacés. Nous avons, en effet, parmi un assez grand nombre de Dauphins rapportés en peaux et en squelettes, ce qui n'avait guère été fait avant cette expédition, reconnu cinq ou six espèces dont une ou deux ont paru nouvelles, mais parmi lesquelles ne se trouve pas le Dauphin à deux nageoires dorsales, qu'ils ont cependant cherché avec beaucoup de persévérance : aussi le regardent-ils comme fort douteux.

« Quant aux Cachalots et surtout aux Baleines, si communes dans les mers que l'expédition a explorées, elle n'a pu s'en procurer aucune partie caractéristique. Nous avons cependant appris de M. Jacquinot, l'un des chirurgiens de la *Zélée*, que tous les baleiniers regardent la baleinoptère du sud comme distincte de celle du nord. Aussi paraît-il que le cyame, ou pou

de baleine, qui vit parasite sur elle, est différent comme espèce de celui de la baleinoptère du nord.

« Parmi les didelphes et ornithodelphes rapportés par l'expédition, on a pu remarquer un bel individu d'Échidné, conservé dans l'esprit-de-vin, un Koala et plusieurs espèces de Kanguroos, dont une paraît nouvelle, du moins pour les collections du Muséum; et, parmi un certain nombre de pièces anatomiques, plusieurs cerveaux conservés dans l'esprit-de-vin, les os du squelette du Koala, qui manquait à nos collections; enfin des crânes d'animaux domestiques transportés et qui avaient été demandés.

« Grâce en partie à l'adresse de M. Dumoulin, ingénieur-hydrographe, la récolte en oiseaux est beaucoup plus considérable, aussi bien en individus qu'en espèces, puisque, d'après le catalogue fait sous les yeux de M. Isid. Geoffroy-Saint-Hilaire, elle se montre à plus de 700 individus, contenant environ 300 espèces, sans compter ceux qui sont conservés dans l'alcool dans la collection de MM. Hombron et Jacquinot; et à 108, distribués en 94 espèces, dans celle de M. Le Guillou. Ni l'une ni l'autre ne renferment de forme générique nouvelle. On a pu reconnaître dans celle de MM. Hombron et Jacquinot, non-seulement un assez bon nombre de belles espèces qui manquaient ou qui étaient uniques dans les collections du Muséum, par exemple, un Épimaque-Proméfil de la Nouvelle-Guinée, un lori Phygie des îles Vitis, un bel oiseau de Paradis émeraude de la Nouvelle-Guinée, plusieurs variétés remarquables de la Colombe kurukuru de MM. Quoy et Gaimard; une mégapode des îles Salomon; un jeune albatros pris dans le sud, oiseau qu'il est fort rare de se procurer dans son premier âge, et de plus un certain nombre d'espèces probablement nouvelles, surtout dans les genres Perroquet, Philédon, Moucherolle, Pie-Grièche et Colombe, ainsi que dans les échassiers et les palmipèdes. Nous nous bornerons à citer comme plus remarquables, une colombe, des îles Vitis, voisine de la C. kurukuru dont elle diffère par sa teinte générale jaune, sans calotte violette sur la tête; une Échasse noire de la Nouvelle-Zélande; un Harle brun des îles Chiloé; un Pétrel tout blanc, et surtout une

belle espèce de Sphénisque ou de Manchot à calotte jaune doré, l'un et l'autre des régions des glaces australes les plus avancées.

« Nous avons aussi remarqué une Chouette voisine du Strix diopsis et un martin-pêcheur des îles Vitis, dans la collection de M. Le Guillou.

« Mais ce que la récolte ornithologique de l'*Astrolabe* offre de plus précieux sans aucun doute, ce sont, outre un fort beau Chionis mâle, bien conservé dans la liqueur, deux individus complets d'un oiseau singulier de la Nouvelle-Zélande, nommé *Apteryx*, parce que ses ailes sont encore plus incomplètes que celles des Casoars, et qui joint à ce caractère d'avoir le bec long et grêle comme une bécasse, avec les narines percées presqu'à son extrémité. Cet oiseau manquait aux collections du Muséum qui n'avait pu encore parvenir à se le procurer, malgré ses plus vifs désirs; il y sera maintenant complétement représenté en peau et en squelette, grâce à M. Dumont-d'Urville, qui, à notre sollicitation particulière, a bien voulu nous donner les deux individus achetés par lui vivants à Hobart-Town.

« En squelettes d'oiseaux, nous avons aussi à signaler, comme fort utile à nos collections, celui du Manchot à tête dorée, du Casoar casqué jeune et du Cygne noir; et en animaux conservés dans la liqueur, trois Oiseaux de Paradis et plusieurs autres non moins intéressants.

« Nous n'avons rien remarqué d'aussi important dans la classe des reptiles ni dans celle des amphibiens; celle-ci surtout, en général peu nombreuse dans les terres australes, ne monte dans les collections de l'*Astrolabe* qu'à trente-deux individus, appartenant à dix espèces; mais dans celle des reptiles on remarque plusieurs espèces nouvelles qui viendront enrichir nos collections.

« Nous voyons, en effet, par les catalogues dressés au Muséum par M. Bibron, aide et collaborateur de M. Duméril, que parmi les reptiles formant un total de 160 individus contenant environ 60 espèces, il s'en trouvera peut-être une vingtaine de nouvelles, dont les plus remarquables nous ont paru un Boa, et plusieurs Hydrophis ou serpents de mer, si communs aux

abords des terres dans la mer du Sud, et dont il n'existe aucune espèce dans celles du Nord.

« La classe des poissons a fourni au zèle investigateur des médecins de l'expédition, une récolte bien plus abondante que les deux classes précédentes. En effet, les catalogues déposés à l'administration du Muséum en font monter le nombre total dans la collection de MM. Hombron et Jacquinot, à près de 400 appartenant à 180 espèces environ, et dans celle de M. Le Guillou à 85 individus répartis entre 67 espèces. Sans doute parmi elles il s'en trouvera un certain nombre de nouvelles pour la science ou pour nos collections; mais c'est ce qu'il est difficile d'assurer d'après un examen rapide. Il a cependant été possible de voir combién, dans les mers australes, abondent les espèces de la division des poissons osseux thoraciques-épineux, comparativement aux poissons abdominaux, parmi lesquels se trouvent cependant quelques Clupées, et surtout par rapport aux Jugulaires, au nombre desquels ne se voit aucune espèce de Gades et à peine une ou deux Pleuronectes, au contraire de ce qui a lieu dans les mers du Nord.

« La division des poissons branchiostéges ou subcartilagineux, et entre autres les espèces de Diodon, de Balistes, particuliers aux mers du Sud, offre aussi, dans les récoltes zoologiques de la *Zélée*, une richesse assez grande. Quant aux poissons cartilagineux, qui semblent être assez également répartis dans toutes les mers, nous avons surtout remarqué une nouvelle espèce de Squale-Ange ou de Squatine, dont les dents ont une forme bien particulière.

« Dans un voyage de la nature de celui de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, pendant lequel il a été rarement possible d'aller au delà de distances peu éloignées des bords de la mer, on devait s'attendre à ce que le nombre des animaux articulés recueillis ne serait pas considérable, du moins pour les espèces terrestres; car pour celles aquatiques on pouvait en avoir davantage. Cependant la collection d'insectes hexapodes faites par MM. Hombron et Jacquinot, augmentée, il est vrai, de ceux que les deux commandants eux-mêmes, M. Dumont-d'Urville et M. Jacquinot, ainsi que M. Tardy de Montravel, avaient recueil-

lis, et dont ils ont bien voulu joindre le choix aux récoltes de l'expédition, ne monte pas à moins de 1,300 espèces, d'après les catalogues déposés à l'administration du Muséum, et presque toutes de l'ordre des coléoptères, parmi lesquels, sans qu'on y remarque des formes assez étranges pour constituer des coupes génériques un peu nécessaires, se trouvent cependant un assez grand nombre d'espèces nouvelles ou manquant à nos collections.

« Les crustacés ont été aussi l'objet de recherches suivies de la part de MM. Hombron et Jacquinot, et comme ils ont pu les recueillir dans des circonstances très-différentes et même dans des lieux qui n'avaient pas encore été explorés, comme dans le détroit de Magellan, autour des îles Powels, sur les rivages des îles Auckland, au sud de la terre de Van-Diémen, etc., on conçoit que dans le nombre assez considérable qu'ils en ont recueilli, une partie notable a paru nouvelle à M. Milne Edwards, qui a bien voulu, en l'absence de M. Audouin, me fournir la note étendue dont je vais donner lecture à l'Académie, après que j'aurai dit quelques mots de la collection d'animaux articulés que M. Le Guillou, chirurgien-major de la *Zélée*, a rapportée de son côté et soumise à notre examen, comme devant être donnée par lui au Muséum aussitôt qu'il en aura publié le catalogue, qui en fait monter le nombre total à 567 espèces, dont plus de moitié semblent nouvelles. C'est cependant toujours en insectes de la classe des hexapodes et surtout de l'ordre des coléoptères, que cette collection est évidemment beaucoup plus riche. Recueillie dans des parages assez avancés vers le sud, sa physionomie générale est assez européenne et peu brillante; mais elle ne renferme pas moins un assez bon nombre d'espèces nouvelles, parmi lesquelles les entomologistes trouveront sans doute à former un certain nombre de coupes génériques.

« Les orthoptères, les hémiptères, les lépidoptères, et même les hyménoptères, les diptères et les aptères n'ont pas été négligés par M. Le Guillou, et nous avons même vu un Podure trouvé sur l'île Powels.

« M. Le Guillou a aussi recueilli un certain nombre d'Octo-

podes ou Arachnides, animaux généralement négligés, parce qu'ils sont bien difficiles à conserver. Aussi, parmi les 36 espèces qu'il a rencontrées, les trois quarts paraissent être nouvelles.

« Dans la classe des décapodes il a été moins heureux peut-être que ses confrères; mais dans celle des myriapodes nous avons surtout été frappés à la vue d'une grande et belle espèce de l'Iule, remarquable non-seulement par sa taille, mais surtout par les rangs de tubercules épineux dont ses anneaux sont hérissés. Nous avons aussi remarqué l'espèce de Sangsue trouvée parasite sur un requin; et, du reste, peu ou point d'autres animaux de la classe des vers Chétopodes ou Apodes; observation faite de son côté par M. Milne Edwards dans la Note qu'il a bien voulu nous remettre et que nous allons avoir le plaisir de lire à l'Académie. *Voyez* la Note jointe à ce rapport.

« Les collections appartenant au type des animaux mollusques, rapportées par l'*Astrolabe* et la *Zélée*, nous ont paru peut-être encore plus nombreuses, du moins en espèces et surtout en individus, que celles des animaux articulés; mais dans la collection de M. Hombron, comme dans celle de M. Le Guillou, quoiqu'elle soit encore de 8 à 900, tant en animaux qu'en coquilles, nous n'avons aperçu de formes génériques nouvelles, pas plus dans les céphalés que dans les céphalidiens et dans les acéphalés, pas plus dans les animaux que dans leurs coquilles. Toutefois ces collections auront un puissant intérêt pour les questions de géographie zoologique, à cause de l'exactitude des renseignements recueillis et vu le grand nombre de points où elles l'ont été, sans compter que dans une si grande quantité de mollusques et de coquilles, il est à peu près impossible qu'il n'y ait pas, et il y en a, sans aucun doute, un bon nombre de nouvelles dans les genres Hélice, Bulime, Patelle, etc.

« Quoique la coquille et même l'animal du nautile flambé, ne soient plus nouveaux aujourd'hui, nous devons cependant signaler, comme d'un grand intérêt pour la science, l'individu de cette espèce que nous devons encore à la générosité éclairée de M. Dumont-d'Urville, et qui serait complet, l'animal étant

dans sa coquille, si la partie viscérale n'avait pas été fortement altérée par suite de sa position trop serrée dans son test, ce qui a empêché la liqueur conservatrice d'agir assez promptement. Toutefois, ce qui reste de l'animal suffira, sans doute, pour montrer que ses tentacules, d'une structure toute particulière, n'ont absolument aucun rapport avec les bras des Poulpes et des Sèches; que le siphon respiratoire et excrétoire, qui n'est pas fermé, ne se trouve pas au ventre de l'animal, mais au dos, et par conséquent du côté de la coquille et non au côté opposé, c'est-à-dire au ventre, comme cela a toujours lieu dans toutes les espèces du genre Sèche de Linné aussi bien que dans la Spirule.

« Nous devons également citer comme très-intéressant pour la science et pour les collections du Muséum, l'animal de l'Arrosoire que nous devons en nombre surtout à M. Hombron, ce qui permettra de confirmer la place que l'un de nous, en opposition avec Lamark et Cuvier, lui a donnée auprès des Fistulanes.

« Nous avons, en outre, à faire remarquer que la science trouvera dans les coquilles recueillies, dans des localités aussi variées que certaines, par les chirurgiens de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, des éléments de zoologie géographique. On verra, par exemple, que le Nautile commence à se montrer aux îles Fidji; les Pourpres licornes, dans le détroit de Magellan; que les Hélices semblent ne plus exister à la hauteur de ce détroit, et que le dernier animal mollusque univalve, vers ce pôle, est une Patelle (aux îles Powels et aux îles Auckland), un peu comme au pôle nord, mais à un degré moins avancé. Il ne parait cependant pas, d'après les coquilles récoltées dans le cours de l'expédition, que les Buccins du nord aient leur représentant au sud. Il semble aussi qu'aucune espèce d'Anadonte et d'Unio, sauf une à la Nouvelle-Guinée, n'existe dans les îles et les terres visitées par l'*Astrolabe* et la *Zélée*, ce qui est en rapport avec l'absence de grandes rivières et complétement en opposition avec le nombre immense d'espèces de ces genres qui vivent dans toutes les eaux douces de l'Amérique du Nord.

« Quant aux animaux rayonnés, quoique l'expédition n'ait

pas plus négligé de les recueillir que ceux des autres types et surtout les Oursins et les Étoiles de mer, si variés dans les mers du Sud, cependant il nous semble qu'ils ont été moins étudiés dans leurs spécialités zoologiques que dans la question si intéressante pour la géologie, et peut-être encore incomplétement résolue, de savoir comment des animaux aussi faibles, aussi muqueux, contribuent par leurs polypiers à l'élargissement et à l'élévation des îlots volcaniques de toute l'Océanie. Nous devons cependant noter comme une innovation heureuse le soin qu'a pris M. Le Guillou de faire une collection de tous les sables et autres matières amenés par la sonde dans tous les lieux où elle a été jetée, et surtout aux îles Viti et Salomon, dans la Malaisie et même à Van-Diémen. Il a pu ainsi se procurer un grand nombre de corps crétacés microscopiques parmi lesquels on remarque une Orbitolite, qui semble avoir beaucoup de rapports avec celles que l'on trouve fossiles dans les environs de Paris.

« A cette courte énumération des résultats scientifiques et matériels obtenus dans l'expédition de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, nous devons ajouter que des dessins coloriés en assez grand nombre, et plus ou moins terminés, suivant que les circonstances l'ont permis, ont été faits avec soin, d'après les animaux vivants, sur les deux corvettes; et qu'à défaut du dessinateur, M. Goupil, qui a succombé d'assez bonne heure à la dyssenterie, ces dessins ont été faits, sur l'*Astrolabe*, sous la direction de M. Hombron, par le jeune M. Le Breton, son second; et sur la *Zélée*, par les deux officiers de santé M. Le Guillou et M. Jacquinot, avec un talent vraiment remarquable.

« Mais un des résultats les plus importants, les plus intéressants de cette expédition, celui sur lequel il nous reste à appeler principalement l'attention de l'Académie, c'est la riche et nombreuse collection de crânes et surtout de bustes en plâtre, moulés sur nature, de toutes les races d'hommes à divers degrés de civilisation. C'est surtout à M. Dumoutier, qui d'ailleurs, d'après le témoignage du commandant en chef et de tous, a su, quoique embarqué pour la première fois, se rendre utile dans toutes les parties du service pendant une si longue campagne,

que cette belle partie des collections de l'*Astrolabe* est due tout entière.

« Jusqu'alors certainement aucune des circumnavigations modernes n'avait négligé cette partie si difficile de leur mission : l'histoire de l'espèce humaine à travers les races et les variétés qui peuplent les îles de la mer du Sud, depuis les Patagons jusqu'aux Malais et aux Chinois. Mais depuis Cook, et à son exemple, on s'était borné à des descriptions ou à des portraits rarement coloriés, plus rarement encore de grandeur naturelle. MM. Péron et Lesueur, Quoy et Gaimard, Lesson et Garnot nous avaient rapporté un certain nombre de crânes de diverses races, toutes les fois qu'il avait été possible de s'en procurer, et comme l'ont fait également les médecins de l'expédition actuelle ; mais on pouvait faire mieux, car ces portraits, pour lesquels il avait été impossible d'employer l'instrument de Gavard, sentent trop souvent le modèle d'atelier. Or c'est ce que, sous l'heureuse influence du commandant en chef, a fait M. Dumoutier, en moulant sur le vivant un ou deux individus de chaque race, quelquefois de l'un et de l'autre sexe, et en donnant au buste en plâtre qui en est provenu la teinte naturelle. On conçoit que non-seulement il a fallu une certaine habileté artistique pour ce genre de travaux plus difficiles qu'on ne le pense généralement, mais qu'en outre M. Dumontier a eu besoin d'une grande persévérance, de beaucoup de moyens de persuasion pour déterminer des hommes plus ou moins sauvages, ou même à des degrés de civilisation peu avancée, à se laisser d'abord toucher la tête et les cheveux, ce qui est pour eux presque irréligieux, puis prendre la tête et la face dans une masse de plâtre devant se durcir en place. Aussi cette opération n'a-t-elle pas toujours complétement réussi, et plusieurs sauvages ont brisé le masque avant qu'il se fût complétement solidifié. Malgré toutes ces difficultés de différente nature, M. Dumontier a rapporté une suite de 51 bustes, dont 4 des îles Gambier, grâce à la bienveillante intervention des missionnaires français; 2 des îles Sandwich; 1 des îles Samoa; 4 des îles Viti, dont 2 de femmes; 4 aux îles Salomon; 3 aux îles Carolines; 3 à Guam, des îles Mariannes; 1 de la terre des Papous ;

1 d'un naturel de Manille; 1 de Javanais; 4 des naturels de la Nouvelle-Zélande; plusieurs des naturels de la Nonvelle-Hollande, de la terre de Van-Diémen. etc.; en outre 2 masques modulés sur des sculptures faites par des naturels de la Nouvelle-Zélande, et qui semblent n'être que des modèles de tatouage, sur lequel la mode exerce aussi son influence. Malheureusement M. Dumoutier, à son arrivée à Amboine, s'est trouvé manquer de matière première, c'est-à-dire de plâtre, le défaut de place n'ayant pas permis d'en embarquer en France une quantité suffisante.

«Mais, outre ces bustes, l'expédition n'a pas négligé de se procurer des squelettes ou au moins des crânes de diverses races d'hommes, et avec assez de succès, puisque le nombre de ceux-ci se monte à 51, et des ossements formant presque des squelettes entiers. Dans cette partie de sa mission, elle a éprouvé des difficultés non moins grandes que pour le moulage, à cause du respect religieux avec lequel tous ces peuples, considérés comme sauvages, conservent les ossements de leurs pères. C'est au point qu'un habitant des îles Soloo, race la plus féroce de toute la Malaisie, auquel M. Dumoutier demandait de lui procurer un crâne à prix d'argent, voulait bien aller sur-le-champ décapiter un ennemi pour lui en apporter la tête, mais sans permettre qu'on prît une de celles contenues dans un tombeau; le même fait a eu lieu de la part d'un naturel des îles Viti.

« Nous devons aussi noter que l'expédition ne s'est pas toujours bornée à recueillir des fragments de squelettes d'hommes, mais que, la première encore sous ce point, elle nous a rapporté, conservé tout entier dans l'alcool, le corps du malheureux Tonga, qu'elle avait pris à bord à Vavao, et qui est mort de phthisie dans les Moluques.

« En terminant ce que nous avions à dire de cette partie des récoltes faites par l'*Astrolabe* et la *Zélée*, nous n'aurons, pour en démontrer l'importance, qu'à rappeler combien ces matériaux pourront être utiles pour confirmer, rectifier ou détruire le célèbre système de Gall, sur la traduction des facultés intellectuelles à l'extérieur du crâne, et combien il était urgent de

se hâter de les recueillir, l'invasion des Européens s'étendant de plus en plus et de toutes les manières dans les îles et les continents de la mer du Sud, et tendant à diminuer le nombre des habitants. C'est au point (pour en donner un exemple rapporté par M. Dumoutier) que, de toute la grande île de Van-Diémen, il n'existe plus que 40 naturels que l'on a déportés dans l'île Flinders, et chez lesquels une seule naissance a eu lieu l'an dernier. Seize années ont suffi pour produire ce résultat, et sans autres causes que des changemens dans les habitudes de ces malheureux habitants; en effet, en 1824, on comptait encore 340 indigènes, 180 hommes et 160 femmes; en 1840, il n'y en avait plus que 40, dont 5 femmes seulement.

« Dans cette partie de notre rapport, comme dans tout le reste, nous n'avons dû mentionner que les résultats matériels et la direction des recherches zoologiques de l'expédition de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, et même sans toucher aux conséquences qu'il nous serait souvent facile d'en tirer déjà, même à la première vue; mais nous devons ajouter que les observations de linguistique, de mœurs, d'habitudes, de religion, etc., ont constamment occupé les médecins de l'expédition et M. le commandant lui-même. Nous avons pu en juger par le projet d'un rapport que M. Hombron avait préparé pour l'Académie, et qu'il a bien voulu nous communiquer, travail dans lequel la description absolue et comparative des habitants de tous les lieux où a relaché l'expédition tient une assez grande place. Nous savons aussi, par des communications de même nature qu'a bien voulu mettre à notre disposition M. Dumoutier, que ses recherches suivies lui ont déjà permis de former des tableaux contenant le résultat de ses nombreuses observations phrénologiques et crâniologiques; mais tout cela fait partie des travaux de rédaction de ces messieurs, et nous n'avons pas mission de les juger en ce moment.

« D'après les détails dans lesquels nous venons d'entrer, il sera, ce nous semble, évidemment démontré que, malgré la nature et le but essentiellement hydrographique de l'expédition commandée par M. Dumont-d'Urville, et bien que cette expédition ait nécessairement exploré des pays qui l'avaient déjà été

par d'heureux prédécesseurs, les résultats zoologiques obtenus sont loin d'être sans intérêt, et qu'ils le sont justement dans les trois ou quatre directions indiquées par l'Académie, savoir, pour l'anthropologie, pour les mammifères marins, pour les indications précises de la patrie de beaucoup d'espèces en partie connues, et en général pour la zoologie géographique.

« Nous proposerons donc à l'Académie :

« 1° De répondre à M. le ministre de la marine que, sous le rapport zoologique, le seul que nous ayons été chargés de juger, l'expédition a parfaitement rempli la mission qui lui avait été confiée ;

« 2° De le prier d'adresser, en son nom, des remercîments à MM. les officiers des deux corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*, et plus spécialement à MM. les commandants Dumont-d'Urville et Jacquinot, ainsi qu'à MM. les officiers de santé Hombron et Le Guillou, chirurgiens-majors, Jacquinot Lebreton et Dumoutier, aides-majors ;

« 3° Enfin de vouloir bien mettre tous ces messieurs à même de publier les résultats de leurs travaux de la manière la plus prompte et la plus convenable pour l'intérêt de la science et la gloire de notre pays. »

NOTE SUR LES ANIMAUX ANNELÉS

*Recueillis par MM. les officiers de l'*Astrolabe *et de la* Zélée,

PAR M. MILNE EDWARDS.

« Les animaux annelés, recueillis par MM. Jacquinot et Hombron, forment une portion considérable des collections dont le Muséum a été enrichi par l'expédition de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, mais appartiennent presque tous à la classe des insectes ou à celle des crustacés. Les *arachnides* sont en très-petit nombre; il en est de même des *annélides*, et nous regrettons surtout cette dernière circonstanee, car presque tous les voyageurs ont également négligé ces animaux, et l'on ne sait presque rien sur les espèces exotiques de ce groupe dont l'étude offre cependant un grand intérêt, à raison des nombreuses modifications de structure qui s'y remarquent.

« Les *crustacés* sont assez nombreux et ont été recueillis principalement au détroit de Magellan, au Chili, à la Nouvelle-Zélande, à l'île Auckland, à Gambier, à la Nouvelle-Hollande et à la Nouvelle-Guinée. Les recherches de Péron, de MM. Quoy et Gaymard, de M. Lesson, de M. Reynaud, de M. d'Orbigny et de M. Cuming, ont été si actives et si fructueuses pour la science qu'on ne pouvait pas espérer de riches récoltes dans plusieurs des localités visitées par nos voyageurs; mais ils ont touché aussi dans divers points qui jusque alors n'avaient été explorés par aucun naturaliste, et qui, à raison de leur position géographique, offrent un intérêt particulier. Telle est surtout l'île Auckland, située à quelques degrés au sud de la Nouvelle-Zélande et peu éloignée des glaces qui, de ce côté, limitent la navigation vers les régions polaires. MM. Jacquinot et Hombron y

ont rencontré treize espèces de crustacés qui nous paraissent être toutes nouvelles pour la science; et, chose remarquable, presque tous ces animaux diffèrent spécifiquement de ceux découverts dans les parages les plus voisins, et se distinguent même de ceux qui habitent les eaux de la Nouvelle-Zélande et du détroit de Magellan. Nous signalerons surtout, comme caractéristique de cette petite faune carcinologique, une espèce de *portune* voisine de celle découverte par Péron dans les mers de l'Australasie, mais facile à reconnaître par les dentelures de son front; un *Oxyrhinque* intermédiaire aux *Hyas* et aux *Micippes*, et paraissant devoir constituer un genre particulier dans la tribu des *Maïens*; enfin une espèce d'*Hyménosome* à pinces renflées.

« L'extrémité méridionale du continent américain avait déjà été visitée par quelques naturalistes, mais nous ne savions presque rien sur les crustacés de cette région; aussi presque toutes les espèces recueillies par MM. Hombron et Jacquinot dans le détroit de Magellan sont-elles également nouvelles. Nous en avons compté une dizaine dont les plus remarquables sont deux espèces du genre *Lithode*, un *Oxystome* voisin des *Atélécycles*, une *Galathée* et un *Bopyrien*, parasite de ce dernier animal. En visitant les glaces voisines des Iles Powels, nos voyageurs ont découvert une nouvelle espèce de *Thysanopode*, en nombre si considérable, que ces crustacés, de la taille de nos chevrettes, formaient des bancs entiers et fournissaient une pâture abondante aux phoques et aux baleines de ces parages. Une relâche sur la côte orientale de la Nouvelle-Zélande procura à MM. les chirurgiens de l'expédition quatre espèces de Décapodes qui paraissent être également nouvelles. Enfin, parmi les crustacés que MM. Jacquinot et Hombron nous rapportent du Chili et de la Nonvelle-Guinée, on distingue encore quelques espèces inédites.

« En somme, les crustacés déposés au Muséum par MM. Hombron, Jacquinot et Le Guillou ne s'éloignent que peu des types déjà connus; mais ils offrent un intérêt particulier à raison de leur mode de distribution géographique et des considérations qui se rattachent à cette circonstance. Effectivement, en exa-

minant ces collections, nous avons été frappé de la ressemblance qui existe entre la faune carcinologique des mers australes visitées par M. d'Urville, et celle des régions glaciales du nord explorées par Othon Fabricius, Kotzebue, Parry et Ross. Ainsi, le crustacé le plus remarquable de la région scandinave est, sans contredit, une grande espèce de Lithode, et au Kamtschatka on en trouve une seconde espèce. Dans les mers tropicales des deux mondes on n'en a jamais signalé ; mais les recherches de MM. Jacquinot et Hombron font voir que dans les régions froides de l'hémisphère austral ce genre singulier se montre de nouveau et se trouve représenté par deux espèces particulières. Un autre exemple de cette analogie entre les crustacés habitant le voisinage des deux cercles polaires nous est offert par le rapport numérique qui existe entre les espèces les plus élevées en organisation et celles des ordres inférieurs. En comparant la faune carcinalogique des mers intertropicales avec celle des côtes de l'Europe et les espèces des régions méditerranéenne et celtique avec celles des eaux de la Norvége et du Groënland, nous avions déjà remarqué un changement considérable dans ce rapport : à mesure que l'on s'élève ainsi de l'équateur vers le nord, on voit le nombre relatif des décapodes brachyures diminuer de plus en plus, et dans les mers polaires de notre hémisphère ce sont les petites espèces d'amphipodes et d'isopodes qui représentent presque à eux seuls la classe entière des crustacés. Or les collections de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* indiquent une tendance analogue dans l'hémisphère austral, dont les animaux marins sont encore si imparfaitement connus des zoologistes; les relâches effectuées par l'expédition de M. d'Urville dans divers points de la région chaude du grand Océan, ont fourni à nos navigateurs des décapodes assez variés et comparativement très-peu d'espèces de la division des Édriophthalmes, tandis que dans les collections recueillies à l'île Auckland et au détroit de Magellan, ce sont les crustacés des ordres inférieurs qui, par le nombre des espèces, l'emportent sur le groupe plus élevé des décapodes.

« La classe des INSECTES, qui est déjà si nombreuse et qui, de tous les points du globe, fournit chaque jour aux natura-

listes des espèces nouvelles, n'a pas été négligée par les officiers de l'expédition, et la collection entomologique déposée au Muséum par MM. Jacquinot et Hombron se compose à elle seule d'environ treize cents espèces recueillies à Ténériffe, au port Famine, à Talcahuano, à Gambier, à Nouka-Hiva, à Taïti, à Samoa et à Balaou, dans le petit archipel des Navigateurs, aux îles des Amis, aux îles Salomon, à Vanicoro, aux Carolines, aux Philippines, aux Moluques, à Bornéo, à Java, à la Nouvelle-Guinée, à la baie de Raffle, à Hobart-Town, à l'île Auckland, à la Nouvelle-Zélande, à Timor, à Madagascar et à Sainte-Hélène. D'après les catalogues de ces insectes (dressés par les soins de M. Audouin), on voit que plus de la moitié de ces espèces paraissent être encore inédites ou manquaient dans les galeries du Muséum. Celles provenant de Ténériffe, du Chili, d'Amboine, de Java, de Bornéo, des Philippines, de Hobart-Town, de Timor et de Sainte-Hélène, sont pour la plupart connues; mais celles recueillies dans le détroit de Magellan, sur la côte septentrionale de l'Australasie, à la Nouvelle-Guinée, à la Nouvelle-Zélande et à l'île Auckland, sont en majeure partie nouvelles et ne pourront manquer d'intéresser beaucoup les entomologistes.

« Les petites îles situées vers l'extrémité orientale de la grande chaîne océanique paraissent être très-pauvres en insectes. Ainsi, à Gambier, MM. Jacquinot et Hombron n'en ont pu découvrir que 12 espèces, et à Nouka-Hiva, ils n'en ont recueilli que 14. En se rapprochant des grandes terres, ils en ont rencontré davantage : ainsi Vavao, l'une des îles des Amis, leur a fourni 39 espèces, et à Samoa, îlot du petit archipel des Navigateurs, ils ont trouvé 56 espèces; à Balaou, l'une des îles Viti, situées à quelques degrés plus à l'ouest, ils ont recueilli 60 espèces; à Saint-Georges, dans le groupe des îles Salomon, et par conséquent à une faible distance de la Nouvelle-Guinée, ils ont découvert 63 espèces; à Amboine, qui est encore plus rapprochée de cette dernière terre, ils ont récolté 70 espèces; à Triton's bay, sur la côte sud de la Nouvelle-Guinée, ils ont trouvé 80 espèces, et à Raffle's bay, sur le continent australasien, 99 espèces. Cette progression, si elle représente réelle-

ment d'une manière approximative le degré de richesse entomologique de ces diverses localités, serait un fait intéressant pour la géographie zoologique, et mérite de fixer l'attention des naturalistes, mais ne pourra être prise sérieusement en considération, que lorsque la faune de ces régions éloignées nous sera mieux connue.

« Il nous serait impossible de donner ici, sans abuser du temps de l'Académie, une esquisse, même imparfaite, de la faune entomologique des diverses localités explorées par nos voyageurs; mais les indications suivantes nous semblent pouvoir suffire pour faire apprécier les collections dont l'examen nous occupe en ce moment.

« Pendant leur relâche au port Famine, dans le détroit de Magellan, MM. Jacquinot et Hombron ont recueilli 183 insectes appartenant à 69 espèces différentes, et paraissant offrir presque tous l'intérêt de la nouveauté; parmi ces animaux, nous citerons une espèce du genre *Trichoderes*, division qui n'avait encore qu'un seul représentant originaire du Mexique; une espèce remarquable du genre *Nyctélie*, et plusieurs *Carabiques*. A Vavao, nos voyageurs ont découvert une trentaine d'espèces nouvelles, parmi lesquelles on distingue surtout un coléoptère du genre *Zonitis*. A Balaou, ils ont trouvé un coléoptère qui devra probablement constituer un genre nouveau dans la famille des longicornes; une espèce inédite de *Cicindèle*, plusieurs *Curculionites* et quelques hémiptères nouveaux. Ils rapportent d'Amboine une magnifique *Cetoine*, la plus grande de ce genre brillant; une nouvelle espèce de *Lucane*, une *Phasma* inédite, etc. On remarque aussi, dans leur collection, un nouveau genre de *lamellicornes*, découvert à Raffle's bay; une belle espèce de *Phyllocaris*, provenant des îles Arrow; un *Carabique* de l'île Auckland, qui pourra former le type d'un genre nouveau voisin des *Stomis*; une autre espèce de la même famille trouvée à la Nouvelle-Zélande, et paraissant devoir donner lieu également à l'établissement d'une division générique; enfin un genre particulier de longicornes, découvert dans la même contrée que ce dernier coléoptère.

« Un autre officier de la *Zelée*, M. Tardy de Montravel, s'est

également occnpé d'entomologie, et a offert au Musénm un premier choix parmi les insectes qu'il avait recneillis aux divers points visités par l'expédition. On y retrouve la plupart des espèces les plus rares existantes déjà dans la collection de MM. Jacquinot et Hombron, ainsi que plusieurs espèces entièrement nouvelles, et il est à noter que toutes sont dans un état de conservation parfaite.

« M. d'Urville a lui-même récolté quelques insectes, et a bien voulu les joindre à ceux recueillis par les officiers que nous venons de nommer, et il en est quelques-nns qui paraissent être nouveaux pour la science.

« Enfin nous ajouterons encore que M. Le Guillou nous a communiqué une collection d'environ 500 espèces qu'il se propose de donner au Muséum lorsqu'il aura terminé le travail qu'il a entrepris sur le classement et la description de ces richesses entomologiques. On y remarque plusieurs espèces qui manquent dans les collections de ses compagnons de voyage, et il serait à désirer que le Muséum pût y puiser pour compléter autant que possible sa série des insectes de Noukahiva et de quelques autres îles de l'océan Pacifique.

« En résumé, les insectes déposés au Muséum d'Histoire naturelle par MM. les officiers de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, de même que les crustacés recneillis par ces voyageurs, se rapportent presque tous à des types génériques déjà connus, et n'offrent aucune de ces modifications bizarres de structure qui se rencontrent quelquefois dans ces animaux, et qui excitent toujours l'étonnement des zoologistes; mais les collections entomologiques dont l'Académie nous a chargé de lui rendre compte, augmenteront considérablement la liste des espèces, et fourniront surtout des éléments précieux pour les recherches de géographie zoologique, si négligées jusqu'en ces derniers temps, et cependant si importantes par elles-mêmes et par les applications que la géologie pourra en faire à l'étude de l'état du globe antérieur aux temps historiques. »

DE L'HOMME

DANS

SES RAPPORTS AVEC LA CRÉATION,

PAR M. LE DOCTEUR HOMBRON.

Aperçu général du sujet.

Rien dans la nature n'est le produit de forces aveugles, imprévues et subites ; le contact fortuit de corps qui vagueraient dans l'espace sans loi, sans but, ne pourrait avoir d'autre résultat probable qu'une rencontre stérile et le chaos de leurs molécules : or, tout est harmonie dans la nature ; les lois qui président à sa coordination sont aussi anciennes que la matière dont elles sont elles-mêmes une émanation. L'aimant et l'électricité, ces grands législateurs de la volonté divine, résultent du contact de corps de nature différente. L'attraction qui n'est peut-être que l'expression d'un effet qui reconnaît probablement encore pour cause le fluide électrique, est la conséquence forcée du voisinage de plusieurs corps ; en

toute chose, la cause et l'effet sont nécessairement liés par des rapports auxquels Dieu même ne saurait se soustraire ; car, sans logique, on arrive naturellement à un résultat absurde. Or, tout ce qui nous entoure est établi dans un ordre si parfait, dans un état de réciprocité si complet, que la moindre interruption, au milieu de cette longue chaîne de phénomènes célestes et terrestres, entraînerait le bouleversement d'un ou de plusieurs systèmes planétaires et changerait de nouveau la physionomie superficielle de l'écorce solide de notre globe.

A cet ensemble de choses matérielles se rattache la vie, par des liens indissolubles; libre par sa nature spéciale, qui est aux corps vivants ce qu'est l'électricité aux choses inanimées, elle rentre dans le concert général par son union avec la matière; aussi, suivit-elle la marche graduée et lente du développement de la terre ; elle se composa d'abord d'un petit nombre de fonctions, et la texture molle et transparente des premiers animaux ne leur permettait de vivre qu'au sein de l'Océan.

Le développement de la vie marcha, comme toute chose créée, du simple au composé : c'est la loi invariable de toute création, ainsi que le démontre et l'étude de la terre par rapport à elle-même, et celle des êtres qui l'habitèrent et de ceux qui l'habitent encore. La raison de cette manière de procéder ne nous est pas nécessaire ; il nous suffit ici de constater ce fait, parce qu'il ne nous est point donné d'expliquer la création, mais seulement d'en étudier et d'en observer

les mystérieux effets. D'après l'idée que nous nous formons de Dieu et de sa toute-puissance, nous admettons qu'il peut tout par le seul acte de sa volonté; il pouvait donc, disons-nous, créer le monde, tel que nous le voyons, d'un seul jet. Mais ne supposons-nous pas une chose impossible? cela est évident : de rien on ne peut rien créer. Des éléments, des lois, *fidèles émissaires de la volonté suprême*, se répondirent dans l'immensité un de ses attributs visibles, et, alors seulement, se manifestèrent les étonnantes réactions dont l'incessant mouvement constitue le monde. C'est à leur persistance que la terre, entre autres sphères, dut et doit le perfectionnement de ses productions. Tout ici bas se perfectionne avec le temps : l'analogie nous porte donc à croire qu'il en est ou fut de même pour les autres astres. Il y a plus : le progrès continue, il est aussi une loi de la nature; il est une puissance immuable qui s'avance lentement pour nous, éphémères créatures, mais vite pour le monde. La céleste sagesse qui le pousse a tout soumis à son empire, et l'homme est aujourd'hui sur la terre un instrument intelligent qu'elle s'est donné et qui la sert, lors même qu'il lui résiste; car en retardant le progrès, il en fait mieux sentir la nécessité.

Mais comme toute chose raisonnable a un but, quel est celui de la création? Se proposerait-elle simplement le plaisir de la variété, en créant cette multitude d'astres qui roulent dans l'espace, et ces êtres vivants que notre globe nourrit? Le monde

n'est-il qu'un jeu? le jeu sublime de l'intelligence divine? Certes, une pareille idée serait bien indigne de la grandeur de l'œuvre, et par conséquent de cette lumière céleste qui voulut que le monde fût. Je ne suppose pas que le plus faible des raisonneurs se puisse contenter de cette cause puérile d'un si grand résultat. Il en est une plus sérieuse; le but de l'intelligence ne peut être que l'intelligence: si elle est variable, dans le degré de sa capacité, cela ne peut dépendre que de la nécessité de la régler d'après l'étendue du point de vue que Dieu jugea convenable de nous donner. Chaque chose sur la terre a sa destination particulière qui concourt à l'ensemble, à l'unité complexe dont Dieu est le centre, parce que tout part de lui et revient à lui, comme la conséquence revient logiquement à la proposition fondamentale, comme les rayons d'un cercle divergent sans jamais l'abandonner. Pour comprendre ce dilemme il faut posséder l'intelligence dévolue à l'homme; il est le seul sur la terre qui puisse atteindre aux conceptions de la raison: nous pouvons donc en inférer qu'il est l'être de prédilection de cette planète, et qu'il y est et y fut le but de la création.

La brute ne pouvait en être le terme, c'eût été une conséquence absurde! Quoi, la sublime intelligence se fût arrêtée, après tant d'étonnantes combinaisons, à la stupide et machinale capacité de l'instinct? Mais, le cercle rationnel de la création fût resté incomplet; il n'eût plus été qu'un bel édifice inachevé. Pourquoi tant de chefs-d'œuvre? pour des êtres incapables de les

observer, de les apprécier et de les utiliser ! L'intelligence suprême eût donc tout créé, excepté l'intelligence ! Mais alors sa puissance s'arrêtait à un jouet sans conséquence, sans avenir et dès lors stérile, inutile comme elle. Cette supposition est évidemment un contre-sens impossible; aussi l'intelligence fut-elle le but réel de la création. Or, l'homme est une des formes de l'intelligence matérialisée; sur la terre, il est la seule intelligence. De longs préparatifs précédèrent son apparition : il devait être le dernier être vivant créé, parce que son intelligence était appelée à réagir sur des choses créées. Qui dit intelligence dit en effet réaction. Partout donc où la terre prenant quelque stabilité, se couvrait d'une vaste et riche végétation, partout où des cours d'eaux étendus sillonnaient de vastes régions, là, l'homme était appelé à vivre un jour.

Ainsi, en jetant les yeux sur la création terrestre, on remarque son développement progressif jusqu'à l'homme; mais ce qu'on remarque peut-être moins, c'est qu'il se continue pour l'homme. En effet, ce dernier ne fut point établi sur la terre, ainsi que le comportait tout le développement possible de son intelligence ! Mais, il ne nous suffit pas d'avoir fait cette remarque, il faut la rendre palpable pour tous, il faut en faire quelque chose de mieux qu'une assertion, il faut en faire une vérité.

« La question à traiter doit se résumer ainsi : la création du globe, considérée en elle-même, se compose de périodes successives et logiques; celle des êtres or-

ganisés se montre apparaissant dans une succession, non moins graduelle et rationnelle, parce que chaque végétal ou chaque animal est né, et par conséquent organisé, pour les lieux qui le voient naître, dans une prévision à la fois utile au grand ensemble de la création, et subordonné à la variété infinie des localités et des climats.

« A mesure que le monde se perfectionna, les types organiques se compliquèrent; à mesure que les climats varièrent, les plantes et les animaux varièrent aussi, mais les types créés se conservèrent ou seulement se modifièrent. Chaque espèce est autochthone des continents ou des îles où, pour la première fois, elle fut observée. L'homme lui-même n'échappe qu'incomplétement à cette loi, puisqu'il est d'autant moins voyageur que son intelligence est moins développée.

« Tous les êtres vivants se présentent en séries organiques, représentant les divers âges de la terre, et constituent autant de types à part : ces types réunis forment eux-mêmes une échelle ascendante, au sommet de laquelle se trouve la série humaine.

« Une des thèses à soutenir est que tout fut successif dans la nature. La surface de la terre acquit progressivement la forme que nous lui connaissons ; les plantes et les animaux s'y développèrent dans un ordre ascendant et harmonique, du simple au composé. Le type organique le moins *animal*, selon l'expression du célèbre M. de Blainville, couvrit d'abord les mers de ses animaux amorphes. Chaque série en

particulier suivit ensuite la même marche ; elle commença par le moins compliqué de ses animaux et finit par le plus perfectionné. Les deux extrêmes de chaque type marquent le commencement et la fin des périodes pendant lesquelles chacun d'eux fut successivement, soit dans l'eau, soit dans l'air, le *nec plus ultrà* de la perfection organique.

« Lorsque la création eut atteint la limite de perfectionnement animal, nécessaire au but qu'elle se proposait, l'homme parut : il constitua la *série intellectuelle*. Celle-ci se développa aussi progressivement, parce que cette marche est logique.

« L'homme supérieur ne fut pourtant pas l'échelon le plus élevé de l'intelligence humaine : aucun homme de génie n'atteignit à la sublime moralité de Jésus-Christ, comme homme [1].

« La réalité de cette série intellectuelle est une des questions que nous nous proposons de traiter. Nous aborderons avec confiance ce sujet, parce que l'histoire nous en fournit les moyens ; parce que nos voyages confirment ce que l'histoire nous montre ; parce qu'elle n'a rien d'opposé à la tradition biblique, ainsi que pourraient le croire quelques personnes. L'œuvre de la période humaine ne sera complète que du jour où l'homme moral, et par conséquent religieux,

[1] ..... Jésus-Christ est envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David, d'une manière plus haute que les juifs charnels ne l'entendaient, et pour prêcher la doctrine que Dieu avait résolu de faire annoncer à tout l'Univers. (Bossuet, *Disc. sur l'histoire univ.*, 1836, page 209.)

aura conquis l'homme barbare au règne de l'intelligence. Telle était sans doute la mission de l'homme supérieur; il était l'apôtre-né de la première révélation. Mais il succomba; les brillantes séductions de l'orgueil lui firent perdre son innocence; il s'avilit et dut reconquérir, pour lui-même, contre les passions, cette intelligence divine dont il était une faible émanation.

« Je terminerai par quelques considérations sur l'intelligence étudiée dans ses rapports avec l'organe qui sert d'intermédiaire à l'âme et à la matière. Cette dernière partie de ce discours est un complément nécessaire, car elle nous démontrera que les hommes ont tous les mêmes défauts, les mêmes vices, plus ou moins développés selon les circonstances environnantes, et que ceux-là seuls qui sont doués de discernement moral sont en état de les réprimer et de posséder de véritables vertus. Il est donc essentiel de s'occuper beaucoup de l'éducation au point de vue des devoirs et de la dignité de l'homme, sans oublier cependant, que la puissance de la conscience éclairée, est encore soumise au degré de l'intelligence. »

I

Tout dans la nature se développe du simple au composé.

Il fut un temps où le noyau solide de la terre était en totalité recouvert d'eau; cette époque éloignée est

loin de correspondre cependant à celle qui signala son origine ; déjà notre planète était constituée pour servir de base aux créations organisées; l'eau, en effet, est une des combinaisons élémentaires de l'organisation, et une des plus utiles, des plus indispensables. D'un autre côté, de quelque manière que l'on envisage les rapports nécessaires de l'eau et de l'air, soit que nous considérions celle-là comme fournissant à l'atmosphère l'un de ses éléments, soit que nous regardions au contraire l'air comme le fournissant à l'eau (je crois qu'il y a toujours échange de réciprocité chimique entre ces deux fluides), toujours est-il que l'existence de l'un suppose l'existence de l'autre, et que dès lors rien ne manquait plus à la possibilité de créer des êtres organisés, lorsque l'eau et l'air furent constitués dans leurs limites réciproques[1]. Si l'on pouvait douter de l'existence de l'air pendant cette période, que nous nommerons océanique, nous dirions que les matières oxydées qui entrent dans la composition des roches inférieures, font remonter cette existence à la période ignée des âges de la terre. A ce temps remonte probablement la création de l'eau et de l'air; c'est au moment où tous les éléments du globe étaient brûlés par le feu électrique ou central, que les combinaisons solides et fluides s'opérèrent. Le refroidissement de la périphérie du globe incandescent précipita les gaz

[1] La terre sans eau serait stérile, mais la terre sans atmosphère, bien que possédant l'Océan, ne le serait pas moins.

et les vapeurs qu'une moindre température ne pouvait tenir en suspension dans l'atmosphère, laquelle demeura épurée de toutes les substances étrangères à son mélange, qui eussent été nuisibles à la vie des végétaux ou des animaux futurs.

Or, on doit entendre par atmosphère ce milieu où sont appelés à vivre un certain nombre d'êtres, qui, sans elle, ne pourraient être en rapport avec le monde extérieur : son but est donc l'existence, et sa création en entraîne nécessairement les merveilles; car, qui suppose une atmosphère autour d'une planète, doit y supposer des êtres respirants, des rayons lumineux réfractés, et des yeux pour en recueillir les images réfléchies; en un mot, une organisation! Il faut donc conclure forcément, que lorsque la terre était encore couverte d'eau, elle était déjà peuplée. Il est vrai que ses habitants étaient nécessairement des animaux bien simples, quoique parfaits pour le but de leur destinée, car jamais rien d'imparfait ne saurait sortir de la main de Dieu! Mais enfin la simplicité de leurs organes eût témoigné de la pauvreté des ressources alimentaires de cette époque, si leur nature moins éphémère nous eût permis d'en retrouver les débris.

Des représentants des animaux de ces temps reculés existent encore; nous pouvons nous faire une idée exacte de ces singulières organisations; ces êtres transparents et mous couvrent encore l'Océan de leurs nombreux essaims : les Cestes, les Béroës, les Diphyes, les Axiotimes, les Cydippes, etc., sont les

descendants ou les remplaçants des espèces primitives qui peuplèrent autrefois les mers. Cette assertion est confirmée par la présence d'individus du genre térébratule, dans le groupe de la Grauwacke, genre encore vivant aujourd'hui; par celle des genres Astrea et Caryophyllia, Meandrina, dans le même groupe de roches crétacées; genres qui forment encore la plus grande partie des bancs de coraux. Les premières organisations en préparèrent d'autres plus compliquées, qui n'eussent pu exister, si avant elles n'eût existé la matière organisée, dont, plus tard, elles devaient se nourrir.

Comme la terre elle-même, l'organisation eut son enfance : il en devait être ainsi, ou cela eût été un contre-sens. L'harmonie, que nous observons autour de nous, fut créée en même temps que le monde. Ce fut donc au sein des eaux que durent se développer les premières organisations; ce fut par conséquent encore dans l'Océan que prirent successivement naissance les divers types d'animaux plus compliqués, qui apparurent d'abord sur le globe; ainsi des coraux, des conchifères, des mollusques, des crustacés, des poissons, succédèrent aux premières organisations; c'est au moins ce que démontrent les fossiles des terrains inférieurs.

L'organisation des animaux est toujours en harmonie avec les circonstances physiques qui les environnent. La première condition de leur développement fut la présence des *circonstances ambiantes*, qui imposèrent la forme de leur organisation. La sé-

rie des grandes époques géologiques imposa successivement celle des êtres organisés.

C'est aujourd'hui un axiome en histoire naturelle, que la forme de l'animal est la traduction exacte de de l'animal intérieur; c'est-à-dire de ses mœurs, et par conséquent de son organisation. Cette vérité, puisée dans la comparaison des êtres, est aujourd'hui démontrée avec lucidité par l'honorable et savant professeur M. Ducrotay de Blainville. Ses démonstrations à cet égard sont toutes appuyées des faits que la nature a réunis autour de nous et de l'étude de leur ensemble. Le règne végétal et le règne animal présentent une série d'organisations perfectionnées, des conferves aux plus grands arbres dicotylédones; de l'éponge aux premiers des quadrumanes. Chaque classe, ou grande division de ces deux règnes, possède, entre le dernier et le premier des êtres qui la composent, une série ascendante parfaitement graduée; il en est de même pour les ordres. Ainsi, prenant pour exemple les vertébrés, l'ordre de progrès sera de bas en haut, les poissons, les reptiles, les oiseaux et les mammifères.. Si nous fixons notre attention sur le dernier de ces ordres, et que nous y recherchions quels sont les animaux qui doivent occuper les deux bouts opposés de sa série, nous verrons les ornithorinques au degré inférieur, servant, par leur mode de génération et la forme de leur squelette, de transition réelle des mammifères aux oiseaux; et au degré supérieur, les orangs et spécialement le champanzée, le mammifère le plus

parfait par l'importance relative de son système nerveux, la multiplicité et la perfection de ses sens; car plus un animal se trouve haut placé dans l'échelle des animaux, plus il est sensible, plus il est animal : la mesure de la sensibilité étant celle de l'animalisation, plus l'animal a de sens, plus il est délicat, plus ses rapports avec le monde extérieur deviennent nombreux, plus enfin ses instincts se multiplient. Partant de ces vérités physiologiques, on pourrait déjà assurer, en supposant même que l'on n'en ait pas la preuve matérielle, que le monde eut pour premiers habitants les moins perfectionnés d'entre ceux qui aujourd'hui appartiennent encore aux dernières classes de l'organisation, et qu'au fur et à mesure que des classes supérieures furent créées, leur type eut pour premiers représentants les moins parfaits d'entre ces animaux. Cette hypothèse serait logique, et par conséquent bien près de la vérité; car plus un animal est parfait, plus aussi ses besoins sont nombreux et impérieux, plus il doit trouver la création avancée; ou bien, le Créateur cesserait d'être conséquent, s'il ne mettait point les besoins des êtres vivants en rapport avec l'œuvre de la création. Or, sa sagesse éclatera de toutes parts, si nous nous aidons des observations géologiques.

Autant que nous pouvons en juger d'après l'étendue de nos connaissances, si les animaux ont existé à l'époque des roches stratifiées inférieures, ils furent gélatineux, et il ne dut rester aucune trace de leur passage : en s'élevant dans les masses des terrains

de la grauwacke, on est encore frappé, dit M. de la Bèche, de la petite quantité de débris organiques qu'ils contiennent; cependant, les continents avaient commencé à exister : on trouve dans ce groupe des algues, des équisétacés, des fougères, des lycopodiacées, etc... La mer entretenait des zoophytes, des crinoïdes, des annélides, des conchifères, des mollusques, des crustacés et des poissons. « Qu'il ait existé encore d'autres animaux, c'est un fait sur lequel il nous est impossible de prononcer, vu l'absence totale de leurs débris; cependant il est assez naturel de supposer que la végétation n'existait point seule sur les terres, et que, d'après l'harmonie générale que l'on observe dans la nature, elle servait de nourriture à des animaux terrestres dont l'organisation était en rapport avec les circonstances au milieu desquelles ils étaient placés[1] ». Ils étaient probablement bien éphémères, puisqu'il n'en est rien resté, quoique de simples fucus soient parvenus jusqu'à nous.

Plus tard, les restes des animaux se multiplient; mais ce qui ressort évidemment de la comparaison de leurs débris, c'est toujours la parfaite concordance du plan de leur organisation avec les conditions impérieuses qui les dominent; c'est enfin le perfectionnement de cette même organisation à mesure que le développement physique de la terre ajoute à l'étendue de sa fertilité, en multipliant ses harmonies.

1 De La Bèche, *Man. géologique*, page 564. 1833.

Pour rendre cette observation plus sensible, supposons qu'une grande chaîne de montagnes se soulève tout à coup au milieu d'un vaste territoire jusqu'alors peu élevé, le climat de cette contrée sera entièrement changé; l'attraction magnétique que les pics exercent sur les nuages, et leur influence sur la direction des vents, alimenteront plus abondamment les rivières, et ce pays, d'abord pauvre et presque stérile, acquerra tout à coup une fertilité plus active et plus variée.

Ce nouvel état de choses ne manquera pas de créer de nouveaux rapports, et les nouvelles combinaisons nuiront aux premières harmonies du pays. Un pays montueux, à pentes rapides, n'admet ni marécages, ni côtes basses, peu profondes, toujours inondées : une pareille région repousse la présence des reptiles exclusivement nageurs qui purgeaient autrefois ces localités des dépouilles infectes des animaux; elle comporte, au contraire les animaux de la même classe, qui participent à la fois de la nature terrestre et de la nature aquatique. Cette double faculté entraîne une organisation qui n'est qu'une transition vers un ordre supérieur : le squelette de la tortue a les plus grandes analogies avec celui des oiseaux, des pingouins et des manchots surtout; les crocodiles, par leur semi-diaphragme et les trois cavités de leur cœur, se rapprochent déjà de l'organisation des mammifères.

A mesure que les continents s'étendirent, leurs rivages se peuplèrent d'êtres à la fois terrestres et ma-

rins ; on peut dire que ces sortes d'amphibies caractérisèrent ces époques de transition ; l'ordre des reptiles surtout se prêta à cette nouvelle et bizarre création. Ils furent les premiers vertébrés qui aient respiré l'air.

Si la foule des êtres eût été créée sans but, si elle eût été uniquement occupée de naître et de mourir, elle eût bientôt couvert de ses nombreux débris les rivages et la surface de l'Océan ; les eaux de la mer, si fécondes d'abord, eussent été promptement infectées, et fussent devenues un foyer de mort. La présence de grands animaux, vivant aux dépens de cette abondance d'êtres divers, et purgeant la mer de leurs débris, devint donc nécessaire. Leur force et leur nombre furent calculés sur la fécondité croissante de la mer et sur l'étendue de ses plages : l'air conserva sa pureté, et cette chaîne d'animaux, destinés par le Créateur à transmettre d'âge en âge la gangue organique élaborée, put vivre.

Ce serait le sort d'une chose commencée sans but, de se terminer sans résultat ; mais, encore une fois, il n'en peut être ainsi de l'œuvre de la création : conception d'ordre et de prévoyance, son terme ne saurait être absurde ou nul ! Tout y est logique, progressif et conséquent ; un fait en entraîne nécessairement un autre. Quelles admirables successions de conséquences réunies par des liens indissolubles ! Nous ne saurions trop fixer notre attention sur les combinaisons divines que nous révèle l'histoire du globe. C'est le seul moyen, en effet, de bien se pénétrer de la

marche naturelle de la création, et d'apprendre à l'envisager sous son véritable jour. C'est en remontant progressivement des causes aux effets, que le Créateur *harmonia* le monde ; c'est du jour où l'on se pénétra bien de cette vérité, que datent l'idée des classifications naturelles des êtres et leur groupement en séries. En effet, le principe des idées justes est dans la nature ; c'est dans son étude que l'homme doit les aller puiser. Quand donc sentira-t-on que cette étude devrait faire la base de l'éducation ? Sans son secours, l'homme perd la plus belle de ses prérogatives, la connaissance de lui-même et de ses rapports avec la création.

Il en résulte qu'il croit à sa dignité, parce que la religion lui en impose l'obligation ; sa croyance n'est point le résultat de sa conviction, de son instruction, mais seulement de sa foi.

L'homme physique se révèle à lui-même par l'anatomie, et surtout par l'anatomie comparée ; il arrive déjà ainsi à se faire une idée de sa supériorité et de la nature de ses relations avec le monde extérieur; mais, quant à ce MOI, qui constitue l'homme intérieur, l'homme moral, il ne le comprendra que lorsque l'homme supérieur, apercevant le but de sa mission, saura se désigner une place convenable à la tête des types organisés. L'homme n'est point un animal; il est une intelligence rentrant dans l'harmonie générale de notre planète, par la matière, mais capable de s'élever jusqu'à Dieu, par la pensée. Il est sur la terre la créature par excellence, parce qu'il use de

tout à sa guise, parce que tout, ici-bas, est soumis à son libre arbitre, et qu'il peut tout soumettre à l'appréciation de son intelligence. C'est faute d'envisager ainsi cet être prédestiné, qu'il fut placé par les zoologistes au sommet de l'échelle des animaux; et ce fut l'immense intervalle qu'ils virent entre lui et le premier des quadrumanes, qui s'opposa si longtemps à ce qu'ils aperçussent que les grandes divisions zoologiques, qui reçurent le nom de classes, forment entre elles une série de types organiques, se perfectionnant de la série des actinozoaires à la série humaine.

Organiquement parlant, l'homme doit servir de moyen de comparaison, de *mesure*, dit M. de Blainville, pour désigner à chaque être animé la place qu'il doit occuper dans le tableau général de la création, d'après sa plus ou moins grande perfection animale; mais la nature intellectuelle de l'homme, sa nature morale, en fait un être à part; elle constitue un ordre particulier où l'on retrouve cependant encore la série, car l'intelligence, et partant le discernement moral, ont aussi bien desdegrés.

Descartes avait senti que, sans la connaissance des animaux, on ne pouvait arriver à comprendre l'homme et que, sans la connaissance parfaite de l'homme, on ne pouvait se faire une idée juste et tout à la fois complète de la création. Il souhaitait de devenir médecin, afin d'acquérir le moyen de comparer l'homme aux animaux; alors seulement, disait-il, je serai à même de comprendre la grande œuvre de Dieu.

Tout est successif, avons-nous dit, dans la nature : oui, et tout devait l'être; car les éléments durent paraître les premiers, et leurs combinés ensuite. Les premières combinaisons furent peu nombreuses, et elles furent aussi très-simples. Ni le règne inorganique, ni le règne organique, ne durent échapper à cette loi de raison; car sans méthode, tout n'est plus que désordre. Or, qu'est-ce que la méthode, si ce n'est la progression naturelle des choses, du simple au composé ? C'est là, il faut le reconnaître, un des phénomènes les plus admirables de la nature, un phénomène non moins remarquable que la gravitation. Il ne suffit pas que les animaux inférieurs aient préparé la venue des animaux supérieurs; il fallait aussi que la matière inerte concourût à leur perfectionnement.

II

Tout dans la nature s'est développé dans des rapports harmoniques.

A mesure que les êtres organisés purent trouver des demeures fixes, d'abord au sein des eaux, ensuite à la surface des terres plus ou moins étendues, ils furent créés; mais leur organisation fut proportionnée à leurs ressources. Citer un passage où M. de la Bèche exprime ses idées sur ce sujet, c'est à la fois éclairer la question qui nous occupe ici, et l'appuyer d'une grande autorité; voici en quels termes il s'exprime : « Quelle qu'ait été l'espèce d'organisation ani-« male qui apparut la première à la surface de notre « planète, nous pouvons être certains qu'elle était di-

« gne du dessein et de la sagesse qui a toujours présidé « à toutes les opérations de la nature, et que chaque « créature était *spécialement organisée pour la posi- « tion qu'elle était destinée à occuper*. Aussi, quand « nous voulons faire des conjectures sur ce premier « état de la vie, nous devons avoir toujours présente « à l'esprit cette règle générale de l'adaptation des « animaux aux circonstances dans lesquelles ils sont « placés. Si donc nous voulons rechercher quelles es- « pèces d'animaux, d'après les caractères généraux « de ceux que nous connaissons aujourd'hui, ont pu « exister à une époque où ils devaient avoir compa- « rativement une grande difficulté à se procurer le « *carbonate de chaux* nécessaire à leurs parties so- « lides, nous sommes conduits à reconnaître que, vu « la rareté de cette dernière substance, ce sont les « animaux charnus et gélatineux, tels que des mé- « duses et autres analogues, qui ont pu être alors les « plus abondants. Par conséquent, il est possible que « les mers aient nourri à cette époque un grand nom- « bre de ces animaux et d'autres semblables, tandis « que les crustacés et autres animaux à parties so- « lides étaient d'une extrême rareté [1]. »

M. de la Bèche a donc, lui aussi, compris ce grand principe de solidarité entre les choses et les êtres vivants. Il a compris qu'un élément de plus ou de moins à la surface de la terre rendait possible ou

[1] H. T. de la Bèche, *Man. de géologie*, page 668 ; 1833. Trad. Brochant de Villiers.

impossible l'existence de certains animaux. Ce ne fut donc que lorsque le carbonate de chaux fut répandu dans les eaux de la mer, que purent apparaître les premiers des animaux vertébrés, les poissons, sans en excepter les chondroptérigiens, munis de dents vigoureuses pour l'attaque, ou de plaques calcaires pour la défense : le requin est dans le premier cas, la raie dans le second.

Ainsi, en nous conservant des formes animales primitives et de transition, il a fallu les pourvoir d'organes propres à l'élimination d'une matière, qui fût bien certainement le signal d'un nouveau plan d'organisation. Cette observatien nous conduit à penser que les mollusques nus, nos contemporains, possèdent, comme les lamproies, la propriété expulsive de la matière calcaire. Or, cette seule modification organique doit nous faire supposer que les mollusques des temps les plus reculés, les mollusques du groupe fossilifère inférieur, devaient être différents de ceux que nous voyons vivre sous nos yeux.

Quelque soit le point de la création où nous jetions les yeux, nous y trouvons toujours cette liaison intime qui fait d'une contrée entière un tout parfaitement lié; le moindre changement topographique, nous l'avons déjà dit, entraînerait la mort d'une foule de végétaux; beaucoup d'animaux herbivores cesseraient donc d'exister et, par suite, un grand nombre de carnivores subiraient la même destinée. Il n'y a rien d'hypothétique dans cette supposition; car chacune des périodes qui présidèrent aux

diverses et successives mutations du globe eurent pour conséquence l'apparition d'animaux de plus en plus supérieurs et la disparition de ceux devenus inutiles. Cet enchaînement de causes et d'effets, ce syllogisme de faits, s'est montré le même depuis la création du monde jusqu'à nos jours.

Ainsi que tendent à le prouver les réflexions de M. de la Bèche, la variété des animaux se moula, pour ainsi dire, sur celle des éléments ou combinaisons qui entrèrent successivement en dissolution dans les eaux de l'Océan, qui furent les premières matrices de l'organisation. L'époque de la formation des calcaires fut celle où se montrèrent progressivement les divers types organiques qui composent le règne animal actuel. Aux animaux purement gélatineux, que l'on peut considérer comme la gangue de l'élément organique où vivent véritablement plongés tous les animaux aquatiques, succédèrent, dans une progression croissante, les lithophytes, le premier échelon des animaux solides, les radiaires, les annélides à fourreaux ou serpules, les conchifères, les mollusques acéphales, sorte de transition vers des ébauches plus parfaites ; les mollusques céphalés plus ou moins défendus d'une cuirasse calcaire; les animaux à squelette extérieur, ou articulés, enfin ceux à squelette intérieur, ou vertébrés. Parmi ces derniers, les poissons, subordonnés à une existence exclusivement maritime, subirent les modifications nécessaires à leur destination ; aussi occupent-ils le dernier rang des vertébrés.

Les habitudes aquatiques des animaux convertis-

sent inévitablement les membres en rames ; mais ce n'est là qu'une modification extérieure, superficielle, qui coïncide toujours avec des modifications plus profondes de l'animalité. C'est à leur organisation interne, à leur mode de respiration, et surtout à leur sensibilité, par conséquent à leurs organes des sens, que nous devons nous adresser pour juger leur position relative sur le tableau synoptique des êtres et pour déterminer l'étendue de l'évolution organique qui les sépare de l'homme.

Quatre grands types d'organisation composent aujourd'hui la classe des vertébrés; mais deux seulement la représentèrent pendant les périodes de la création où les eaux couvrirent, seules ou en grande partie, la périphérie de la terre : leurs types furent les poissons et les reptiles marins ou amphibies. Les oiseaux, même les plus aquatiques, tels que les apténodytes, sont aux oiseaux ce que sont les phoques aux mammifères, leur existence mixte suppose déjà une création terrestre avancée; or, ici la nature confirma ce que la théorie admettrait à l'aide du seul raisonnement; comme on devait s'y attendre, on ne trouve pas d'oiseaux dans les premiers terrains de sédiment ; ainsi en est-il des groupes carbonifère inférieur et de la grauwacke, du groupe du grès rouge, des groupes oolitique et crétacé [1].

Les reptiles furent une organisation de transition, ils précédèrent les mammifères marins exclusive-

[1] Jusqu'à présent le groupe oolitique ne nous a présenté qu'un mammi-

ment attachés au sein des eaux; ils les représentent par leurs habitudes, et leur organisation offre tour-à-tour celle des mammifères, et celle des oiseaux : type flexible, résumant en lui tous les types organiques aquatiques, aériens et terrestres, il réunit les caractères les plus disparates. Ce fut parmi les reptiles que l'homme trouva le prétexte plausible des monstruosités fabuleuses dont son imagination surchargea si merveilleusement l'histoire. L'ichthyosaure et le plésiosaure sont des exemples frappants que l'on peut invoquer à l'appui de ces remarques; ils remplacent aujourd'hui le vide que leur disparition avait laissé entre les reptiles et les cétacés, entre les reptiles et les oiseaux : ils occupaient l'échelon le plus élevé de leur classe. S'ils disparurent des lieux où on observe leurs débris, s'ils n'existent plus sur la terre, c'est que les climats du globe terrestre ont changé. Au reste, tout porte à croire qu'ils seraient aujourd'hui inutiles, par suite de la grande étendue qu'occupent maintenant les continents et de la multitude des oiseaux de rivage qui se nourrissent des dépouilles animales rejetées par la mer.

Au fur et à mesure que l'importance des continents devint plus grande, les plages s'étendirent et la variété infinie des animaux terrestres se développant avec activité, les oiseaux du littoral planèrent

fère; c'est le Didelphis Buchlandi, animal appartenant aussi à une *classe* d'animaux d'organisation ambiguë, de transition.

bientôt par myriades, et disputèrent à ces monstres primitifs la proie dont ils se repaissent. Ces nouvelles créations étaient seules pour ces monstres une cause de mort. Ils durent périr ; car ils devenaient dorénavant incompatibles avec le nouvel ordre de choses et, s'ils eussent continué à vivre, leur présence eût nui à la propagation des espèces qui devaient contribuer à la balance de l'harmonie générale, tout en allant, sans lui nuire, au but définitif, l'établissement du genre humain. Ces puissants tyrans des côtes qu'ils habitaient eussent été incompatibles avec la présence de l'homme ; ils eussent contrarié les combinaisons nécessaires à ses besoins. L'épuration des côtes de la mer continua à s'opérer par d'autres moyens, d'autres animaux entrèrent dans le système d'équilibre de la nature. La classe des reptiles présida pour ainsi dire à la création des continents; ils en furent les premiers vertébrés, comme les poissons furent les premiers vertébrés de l'Océan. Les grandes espèces s'anéantirent par le fait seul du concours d'un grand nombre d'autres animaux. Les reptiles marins fossiles, ainsi que tous les animaux aquatiques, furent autant victimes des révolutions du globe, qui desséchèrent les lieux où ils sont aujourd'hui enfouis, que du plan de perfectionnement auquel préludait le Créateur. Les crocodiles contemporains des plésiosaures nous représentent un genre de reptile encore conservé. Ils n'habitent plus, il est vrai, que les régions voisines des tropiques ou dans les tropiques; mais les plésiosaures et beau-

coup d'autres espèces du même ordre n'ont plus de représentants.

Les animaux qui respirent l'air par l'intermédiaire de l'eau se trouvent placés dans des conditions trop uniformes, pour offrir un aussi grand nombre de modifications organiques que ceux qui sont appelés à respirer l'air en nature : leur faible sensibilité, le milieu où ils prirent vie, les préservèrent d'une entière destruction. Quelques espèces ont pu périr pendant les révolutions géologiques; mais, en général, leurs types organiques nous ont été transmis parfaitement intacts. La principale raison en est, que ces espèces étaient destinées à servir de base à l'édifice varié que Dieu comptait faire sortir de leur organisation. *Initium* admirable, brillant, confondant, mais qui ne pouvait être le but et qui n'était pas même encore la transition vers les grands résultats de l'organisation animale. Ils ne furent que le germe qui devait féconder toute la terre.

L'énorme fécondité des êtres essentiellement aquatiques leur assura une existence impérissable, malgré la guerre incessante que se livrent tous ces animaux. Cette génération est telle, que bientôt, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'aliment de ces myriades d'êtres vivants eût sans doute pullulé au-delà des besoins de la vie, si des reptiles monstrueux, si des requins ne fussent pas venus dévorer le superflu de cette création exubérante. Dès lors, l'équilibre s'établit entre la vie et ses productions; car cet équilibre eût été impossible, si les grands animaux eussent

eu une reproduction aussi féconde que leurs devanciers. Plus, en effet, un animal est volumineux, moins il est fécond; il consomme beaucoup et il produit peu; à cette seule condition, la balance fut rétablie parmi les œuvres de la création vivante.

Mais ces grands animaux ne pouvaient être que des actualités; à mesure que la portion solide de la terre se constituait, la végétation s'étendait et les espèces se multipliaient. Cette nouvelle mine de matériaux organiques fut aux continents ce que les zoophytes avaient été à la mer; la terre eut bientôt elle-même ses vers, ses mollusques, ses crustacés et ses insectes; les ptérodactyles furent les animaux de proie primitifs de l'air; les crocodiles, ceux de la terre. Au milieu des terrains marécageux, ils régnèrent en rois absolus; ils poursuivaient dans les marais, dans les ruisseaux et les rivières, les animaux qui y vivaient et recherchaient les cadavres, qui eussent infecté l'atmosphère, si leur voracité n'eût prévenu cet accident. Ces reptiles sont véritablement des êtres de transition parmi les animaux terrestres. Ils influèrent même sur l'existence des grands reptiles, leurs prédécesseurs dans l'œuvre de la création, et ils furent, pour les eaux et les continents, ce qu'avaient été exclusivement pour la mer les ichthyosaures et les plésiosaures. Ils furent probablement une des causes de la destruction de ces derniers; ainsi se serait réalisée cette vérité bien remarquable, que l'apparition d'une espèce nouvelle, douée d'un organe de plus ou d'une faculté de plus, peut entraîner la perte de plusieurs autres

espèces moins bien pourvues par la nature. Par le seul fait de l'existence de leurs pattes palmées et armées de griffes, les crocodiliens étaient des habitants et de l'Océan et de la terre; leurs habitudes étaient mixtes et une proie plus certaine leur était assurée. Mais ce qui leur donna une grande supériorité, ce fut la possibilité de cacher leurs œufs à terre dans le sable, loin des atteintes de la voracité des reptiles invariablement retenus au sein des eaux, et dont la progéniture devait être souvent la proie des crocodiles et des poissons. La race de ces géants d'un monde suranné diminua d'abord en raison directe de l'accroissement de la race rivale, et périt enfin.

Les crocodiliens constituèrent donc une époque de transition, en marquant celle de la disparition logique des grands reptiles marins. Parmi les espèces anéanties, un grand nombre reçurent la mort du progrès graduel et inévitable des œuvres de la création; je ne m'attache ici à suivre que les quelques preuves les plus ostensibles de cette vérité. Tout est donc l'œuvre successive du calcul et de la prévoyance la plus sage! Mais si, par suite du temps, les espèces eussent pu varier, cette admirable harmonie eût éprouvé de fâcheuses perturbations; il fallait donc que les espèces fussent immuables, même malgré *l'action intelligente de l'homme*, qui devait être le terme de la création terrestre.

III

L'espèce est invariable parce que l'harmonie l'exige. — On attribue trop à l'influence de la domesticité. — Fécondité des hybrides. — Causes finales. — L'homme seul est cosmopolite.

D'après ce qui précède, il est indubitable que les espèces furent créées pour les lieux où elles devaient vivre : les modifications, que de nouvelles circonstances imposent, ne constituent que des variétés qui ne changent rien aux caractères, ni aux instincts de l'espèce, laquelle est invariable dans son plan primitif comme dans ses habitudes invariablement subordonnées à son organisation. Les climats nuisibles à certaines espèces, la domesticité, ne font jamais que des races dans les espèces, mais n'anéantissent jamais leurs caractères physiques essentiels, ni par conséquent leurs instincts, s'ils s'agit des animaux : quant à l'homme, le climat modifie son tempérament, mais ne change rien au degré de ses facultés intellectuelles. En abusant de cette vérité, que certaines circonstances modifient les espèces, on pourrait finir par prétendre que le lion n'est qu'une variété du tigre; ainsi de suite, pour tout le genre chat, et pour une foule d'autres genres! Mais il est des *félis* en Afrique, en Asie et en Amérique, et les espèces parallèles de ces continents, quoique intimement liées par les plus grandes ressemblances, ont cependant des caractères spécifiques bien tranchés, qui les lient in-

variablement aux localités qu'elles doivent habiter. Leurs habitudes ne sont pas semblables, bien qu'elles aient pour but uniforme la chasse à l'affût. Ainsi le jaguar ne peut être le descendant du tigre modifié par un nouvel entourage, par un nouveau sol, un nouveau ciel ; cette espèce a un caractère primitif que lui imposa d'avance la suprême intelligence créatrice. Oui, les influences physiques, en désaccord avec l'organisation des animaux, modifient, ralentissent ou excitent leurs fonctions organiques, mais l'espèce reste indélébile ; les animaux domestiques rendus à l'état sauvage, rendus à leur patrie ou à un ciel analogue, retournent à leur état primitif. Ce qui existe encore à cet égard fut une des lois primordiales et fondamentales de la création. Continuons à grouper les faits qui nous montrent l'invariable harmonie des espèces.

L'apparition des crocodiliens nous signale un âge de la terre, où déjà sa partie solide avait pris un accroissement considérable ; avec eux d'autres animaux et d'autres types organiques apparurent ; les restes des mammifères se montrent pour la première fois, et à côté de leurs dépouilles, on retrouve longtemps encore celles des crocodiles. Ce genre d'animaux, grâce à la faculté de vivre plus encore dans l'eau que sur la terre, résista aux bouleversements qui précédèrent l'apparition des palæotherium, anoplotherium, etc., etc., et qui troublèrent aussi plusieurs fois l'existence des animaux du groupe oolitique, comme ils troublèrent plus tard, à plusieurs

reprises, les animaux de la période supracrétacée.

A cet âge, les terres basses devaient être encore fort marécageuses; la simple raison le fait supposer, la géologie et l'organisation des mammifères de cette époque le démontrent : tous appartenaient à l'ordre des pachydermes plongeurs, qui sont aujourd'hui les animaux de cet ordre les moins nombreux; car, bien qu'ils recherchent tous les lieux boueux et marécageux, cependant on ne saurait nier qu'il n'y ait parmi eux des espèces qui possèdent des habitudes plus spécialement aquatiques : de ce nombre sont, parmi les espèces vivantes, les tapirs et les hippopotames. Il est probable que les restes fossiles de ces animaux, révélés par le célèbre Cuvier, appartenaient à des pachydermes plus particulièrement habitants des eaux. Quoi qu'il en soit, ces êtres prouvent encore merveilleusement l'accord qui de tout temps ne cessa de régner entre l'état de la terre, le développement de la végétation et les espèces animées.

Ce qui frappe le plus en jetant les yeux sur l'âge de la terre qui répond à la formation des marnes des terrains tertiaires, ce sont les débris de végétaux dont les types analogues habitent encore spécialement nos plaines inondées; or, le grand nombre des herbivores leurs contemporains, et la grande taille de plusieurs d'entre eux, prouvent que cette végétation était très-féconde, et par conséquent très-épaisse à la surface de la terre. Cette fertilité parmi les plantes riveraines entraîne nécessairement la création d'animaux herbivores, mais pourvus de pieds propres à

se soutenir sur un sol sans cohésion. Car alors, comme aujourd'hui, chaque animal était évidemment aborigène des lieux qu'il occupait à l'état sauvage. Le llama ne présente pas cette semelle qui lie l'un à l'autre les doigts des chameaux; mais il serait impossible à ce dernier de marcher sur la pente escarpée des rochers, et au llama de parcourir les plaines sablonneuses du désert; cependant, on ne saurait nier l'unité de plan, lorsque l'on étudie l'ensemble du genre *camelus ;* tous ses animaux sont destinés à vivre au milieu de solitudes arides et stériles.

Les ressemblances les plus minutieuses se retrouvent dans des espèces que la topographie du globe sépara constamment par des limites infranchissables. Chaque époque de la terre fut caractérisée par la création d'une famille devenue nécessaire, et cette nécessité fut le moule où chaque genre et chaque espèce reçurent un organisation commune; mais les moindres modifications dans la disposition du sol, dans les êtres dont ils durent se nourrir, déterminèrent les caractères physiques et instinctifs de ces genres et de ces espèces. La diversité des sites que fréquentent les animaux d'une même famille entraîna, comme conséquence, la multiplicité des espèces parmi les animaux les plus ressemblants par leur organisation. Les plus cosmopolites des animaux, ceux même que l'on dit voyageurs, parcourent sans cesse un espace assez circonscrit, si l'on en compare l'étendue à celle d'un seul continent. Les animaux voyageurs ne s'éloignent tout juste qu'autant qu'il est

nécessaire pour conserver la température qu'ils aiment et la nourriture qu'ils recherchent.

Mais, quelle que soit la ressemblance extérieure de certaines espèces, la différence de leurs habitudes n'établit-elle pas entr'elles une séparation suffisante? Quoi de plus caractéristique et de plus propre à faire distinguer l'espèce que ces modifications du système nerveux qui leur assignent tels ou tels penchants, à l'exclusion de tels ou tels autres! Le genre *felis* est encore, sous ce rapport, fort remarquable : toutes ses espèces se ressemblent d'une manière frappante; la constance de ce type le rend évidemment propre aux mêmes prévisions de la nature, la destruction des autres animaux. Extérieurement, ces carnassiers ne diffèrent guère entre eux que par la taille : leur forme, leurs armes, leur instinct de voracité et de destruction sont les mêmes. Mais cet instinct a, pour chacun d'eux, des goûts particuliers qui les attachent invariablement aux localités qui les ont vus naître. Leur taille même, qui représente leur degré de force, n'est-elle pas en harmonie avec leurs tendances instinctives? Parmi ceux de même grandeur, les uns habitent exclusivement les plaines ou les bois, d'autres n'y pénètrent jamais et n'habitent que les fourrés marécageux du bord des rivières.

L'étude des mœurs des animaux est de la plus haute importance, et a été jusqu'à présent trop négligée; elles sont le trait le plus caractéristique des espèces, et le moyen, par conséquent, de distinguer celles que les apparences extérieures tendent le plus à confon-

dre. Cette remarque est si bien dans la nature, qu'elle peut être utile même pour la distinction des espèces de végétaux qui se ressemblent le plus; car on conçoit que la moindre particularité de forme ou d'organe parmi les plantes des mêmes lieux, suppose de suite ou une fonction de plus ou une de moins; en d'autres termes, une manière d'être différente.

Ces réflexions doivent faire fortement douter de l'influence de la domesticité sur le genre *canis*, au point de lui devoir toutes les prétendues variétés du chien domestique, qui pourraient bien provenir d'origines diverses; car nous ne voyons, chez aucun des animaux réduits à l'état de domesticité, des variétés aussi tranchées entre elles et aussi éloignées de leur souche commune. Pourquoi donc ce genre n'aurait-il pas présenté cette variété naturelle que présentent le genre *felis*, les genres *ursus*, *macropus*, etc.? Si la première de ces familles était aussi sociable que celle des chiens, nul doute qu'elle ne nous présentât aujourd'hui cette multiplicité de formes et de tailles, que nous aurions sans doute grand'peine à faire remonter à une espèce unique!

Non, ainsi que le démontrent les penchants irrésistibles de sociabilité du chien, il ne provient ni du loup, ni du chacal : redevenu sauvage, le chien n'est ni l'un ni l'autre, et rien ne prouve, jusqu'à présent, que le chacal soit plus susceptible de domesticité que le loup[1]. On a souvent apprivoisé quelques individus

[1] Le chacal chasse en troupe : voilà tout ce qu'on peut alléguer en faveur de son caractère social.

parmi les animaux essentiellement sauvages, tels que lions, tigres, loups, renards, etc.; mais ces animaux sont peu féconds en domesticité, et la moindre circonstance excite leur naturel féroce; la jouissance d'un moment de liberté réveille en eux ce goût d'indépendance qui les porte à ne plus revenir chez leurs maîtres. D'ailleurs, apprivoiser un individu n'est pas prouver que l'on puisse asservir toute l'espèce.

Quant aux métis du loup et du chien, leur naturel est souvent plus féroce, ou du moins plus sauvage que celui du plus intraitable de leurs parents. Ainsi, le dogue et le loup produisent des métis d'une férocité et d'une sauvagerie sans égales : à la vue des personnes qu'ils n'ont pas l'habitude de voir, ils se précipitent au fond de leur niche, d'où ils observent avec inquiétude les mouvements de ceux qui les regardent; tout à côté, le loup ou la louve qui leur donna le jour, et qui fut mis en captivité à un âge déjà avancé, ne témoigne aucune crainte et semble solliciter la générosité des visiteurs. Enfin, l'expérience prouve que ce naturel sauvage se propage de génération en génération. Il faudrait donc admettre, pour expliquer la douceur du chien, qu'une race plus traitable s'est croisée avec les métis, et que de ce dernier croisement serait résulté son caractère, tel que nous le connaissons aujourd'hui? Mais c'est admettre l'existence primitive d'une espèce de chien. Supposerons-nous encore que cet animal soit le métis d'un loup et d'un chacal? Mais ces deux espèces sont restées distinctes : rien ne prouve qu'elles se re-

cherchent à l'état de liberté; elles ne se recherchent pas plus que le cheval et l'âne à l'état de nature. Un chacal et un loup produiraient-ils un chien? Je ne le crois point : c'est une expérience à faire [1]. Au reste, comment admettre que cela puisse être, lorsque l'on voit une louve et un chien produire un animal qui, lors même qu'il est plus chien que loup par la forme, est plus loup que chien par le caractère?

Si le chien était un bâtard du loup et du chacal, comment expliquer l'existence du chien en Amérique, à l'époque de la découverte? faut-il, abusant de l'hypothèse, le faire descendre des diverses espèces de loups qui habitent ce continent, et qui, bien certainement, ne se croisent jamais dans leur état de liberté? Telle n'est pas en effet la loi de la nature parmi les animaux; car dans un pays où habitent des espèces rapprochées d'un même genre, elles ne fréquentent que très-rarement les mêmes localités, parce que leurs mœurs ne sont jamais exactement les mêmes.

Je sais que l'on peut croire que l'homme a transporté le chien partout : tout le monde sait en effet que les Tchoutchis fréquentent également les côtes de l'Asie et celles de l'Amérique, sur les bords du détroit de Behring; de tout temps, les Malais naviguèrent le long de la bande nord de l'Australie; mais cela n'empêche pas que les chiens du nord-ouest de l'Amérique, à toison compacte, et d'autres à pattes palmées, ne soient d'espèces bien distinctes. Le chien, comme

[1] L'honorable et savant M. Flourens s'en occupe, je crois, en ce moment.

tous les autres animaux, a des représentants spéciaux en Amérique et en Australie; ainsi, rien ne s'oppose à ce que nous considérions les chiens domestiques de ces pays comme les descendants de leurs chiens sauvages. Cette supposition se trouve être, au reste, la réalité: le chien crabier de Cayenne est un *véritable chien* dont l'espèce se donne à l'homme avec la plus grande facilité. Je dis *véritable chien*, parce qu'on en viendra à faire du loup un genre à part; ses mœurs, mieux étudiées sur différents points de l'ancien continent, en multiplieront les espèces européennes et asiatiques. Les détails anatomiques abonderont alors pour confirmer ces prévisions [1].

Au reste, si le chien n'est que le descendant du loup, du moins en Europe et en Asie, il ne peut être aussi que le descendant du chacal; car il n'existe dans l'ancien monde que ces deux animaux qui puissent être raisonnablement supposés les pères de cette race amie de l'homme; mais ils n'ont pas les mêmes habitudes; le chien serait donc le résultat de l'intervention de l'homme? Mais les métis de la même famille, appartenant à des animaux de genre, de sous-genre ou groupe différents, ne sont point doués de fécondité illimitée : il n'en est pas de même des espèces des mêmes genres ou sous-genres, leurs métis peuvent se reproduire indéfiniment. Ainsi, le chameau et le dromadaire sont dans ce cas; il en est de même de la vigogne, du llama, de l'alpaca et

[1] D'après Guldœnstœdt, *Nov. com. Petrop.*, le cœcum du loup diffère beaucoup de celui du chien et de celui du chacal.

du guanaque entre eux. Sans doute, il en serait de même de l'éléphant d'Asie avec celui d'Afrique. Parmi les solipèdes, les espèces du sous-genre *asinus* nous offriraient probablement des métis d'une fécondité sans borne. Il en dut être de même des bœufs, des moutons, etc., constituant aujourd'hui nos races domestiques.

Tout prouve donc que le chien ne fait nullement exception parmi les animaux terrestres, et qu'il eut sa souche comme tous; je dirai plus, chacune de ses espèces fut créée séparément, car je n'admets pas que les individus si différents qui frappent aujourd'hui nos yeux soient tous partis du même point de départ. En vain voudrait-on produire une levrette en n'accouplant jamais que des dogues entr'eux, en vain s'appliquerait-on pendant six cents ans à choisir les plus sveltes d'entr'eux pour les réunir; on n'aurait jamais que des dogues. S'il en était autrement, le hasard aurait produit depuis longtemps, parmi les autres animaux, des variétés aussi étranges que parmi les chiens. Mais les variétés hideuses de ces derniers animaux ne proviennent que du mélange informe de toutes les espèces abâtardies, et si ces affreux bâtards restent indéfiniment féconds, il faut l'attribuer à ce qu'ils se croisent très-souvent avec des individus d'un sang plus pur, et qui sont les représentants plus directs de leur souche. La domesticité, quoi qu'on en puisse dire, ne détermine pas de modification aussi profonde qu'on le pense: elle n'influe guère parmi les animaux que sur

le volume et la coloration ; elle ne change jamais les caractères essentiels de l'espèce, tels que la forme de la tête, celle des mâchoires, la forme du corps et la conformation des membres; la variation dans la structure des formes de ces parties dépend exclusivement du croisement des espèces.

Lorsque l'espèce présente des variétés qui dépendent de l'industrie de l'homme, ces variétés artificielles doivent être signalées, et le nom de race me paraît alors parfaitement utile pour désigner ces produits anormaux; mais ces variétés de l'espèce ne sont que des variétés de couleur, de poil, de volume; quelque différence dans le profil de la face en est quelquefois aussi le résultat, mais rien d'essentiel n'est changé dans la construction calculée de l'animal.

Les chevaux nous offrent de ces variétés : ce fut en les croisant qu'on obtint les différences, que tout le monde connaît; tout ce que la civilisation a pu produire de plus artificiel parmi ces animaux, ce sont ces chevaux éléphants, que nous nommons chevaux de force. Mais il n'y a là qu'une augmentation de volume, sans que rien soit changé dans les détails du plan uniforme et invariable de l'animal. La couleur de cette variété est ordinairement un mélange bizarre. L'homme peut bien faire dégénérer les espèces, altérer leurs proportions, et les marquer du sceau de l'esclavage en altérant leur robe naturelle ou la légèreté de leur forme ; mais il n'a, même sous le rapport de la coloration, jamais

rien produit de régulier, d'harmonique, si je puis m'exprimer ainsi; jamais il n'est parvenu à déterminer, parmi les animaux soumis à son arbitraire, ces colorations si simples et de si bon goût, qui font reconnaître au premier coup d'œil les espèces d'animaux sauvages les plus ressemblants, les plus voisins, le zèbre, le couagga, le daw, par exemple. Les colorations déterminées par la domesticité sont uniformes ou tranchées; jamais les couleurs ne sont fondues ou associées par des contrastes doucement opposés.

D'après ces réflexions, il est facile de voir que nous n'admettons pas comme de simples variétés de l'espèce lion, le lion d'Afrique et celui du Bengale; leur tête osseuse prouve, dans ce dernier, une force et une férocité plus grandes que dans le premier; cette différence est primitive et suppose donc deux espèces bien distinctes, comme il existe différentes espèces de loups, de renards, et comme il existe différentes espèces de chiens sauvages. Tout cela est évidemment subordonné aux localités et à des modifications locales, nécessaires et prévues. Dire que ces variations spécifiques sont le produit de la seule influence du milieu ou des *circumfusa*, c'est attribuer à des choses créées la prévoyance du Créateur, c'est prétendre que l'attraction, la pondération des corps est le résultat de la matière inerte et non de la loi sublime qui précéda la matière et servit de base au monde. C'est prétendre que les fondements d'un édifice ne furent établis qu'après l'édifice. Ce rai-

sonnement serait absurde; or, le raisonnement, conséquence de l'intelligence, est immuable, juste, si l'on part d'une base naturelle, car tout raisonnement doit trouver son point de départ dans les principes établis par la nature. Tout raisonnement qui n'a pas une base naturelle est frappé de fausseté en naissant. La nature est pour nous l'exemple de l'ordre et de l'harmonie, et l'admirable et conséquente succession de ses phénomènes nous donne l'exemple et l'habitude de la logique. L'homme le moins cultivé est logique, parce que la nature fait chaque jour son éducation; sans ces divines harmonies dont il est sans cesse témoin, sa pensée ne serait plus qu'un instrument de divagation et d'illusion; elle ne serait propre à rien d'utile, parce qu'elle ne se rattacherait à rien de fixe et d'ordonné. L'instruction quelquefois nuit au bon sens, et peut nous égarer jusqu'à soutenir des sophismes.

Si la marche du monde n'était point invariable, c'est qu'il n'aurait aucune loi; le chaos de la matière informe existerait; aucun équilibre, aucune combinaison ne seraient possibles. Pour que les choses en fussent là, il faudrait que l'intelligence n'existât point; car sa présence entraîne aussitôt le calcul, la prévoyance, ce qu'on nomme enfin les causes finales. Serait-il raisonnable de dire que les valvules du cœur, si sagement disposées pour ordonner la distribution du sang, par rapport aux actes de la respiration et de la circulation, sont la conséquence du fait seul de la présence du sang, et non d'une nécessité

imposée par l'organisation si bien calculée des êtres vivants? Non, personne n'oserait soutenir cet étrange assertion! et cependant, il fut des hommes, et des hommes *très-supérieurs*[1], qui soutinrent qu'il ne fallait point dire que l'œil était fait pour voir, mais seulement que l'œil voyait, laissant à entendre que ce crypte s'était modifié pour voir, sous l'influence de la lumière. Ce scepticisme conduit à d'étranges conséquences et au chaos des idées; mais des idées seulement, fort heureusement! Les faits nous restent pour rectifier notre jugement.

La nature s'est plu à créer des groupes d'êtres identiques par un instinct commun, et par conséquent, par les caractères zoologiques intimement liés aux besoins de cet instinct; ces animaux avaient diverses destinées : le loup, avide de cadavres, devait rester intraitable et sauvage dans ces vastes plaines, dans ces forêts où périssaient par milliers les nombreux animaux terrestres qui durent précéder et préparer l'apparition de l'homme sur la terre. Le loup, habitant de l'ancien continent, terre immense occupant tout un côté de l'hémisphère septentrional de notre planète, du 34me degré de latitude N. au 80me, reçut une organisation en rapport avec le vaste espace que ses descendants devaient peupler : ses espèces diminuent de force et de vigueur, en allant du nord au sud, de la Sibérie en Espagne ; leur organisation fut modifiée selon la nature du climat qu'elles devaient

[1] Lamarck, entre autres.

occuper; mais lorsqu'elles durent perdre de leur force et de leur voracité, elles n'en restèrent pas moins fidèles aux caractères de leur famille; rien ne fut changé à leur destination. Les chacals sont les analogues des loups, en Afrique, en Asie mineure, dans l'Inde, jusqu'au 35me degré septentrional environ; frileux, ils habitent de préférence les plaines brûlantes de ces régions, ou les points les moins élevés des montagnes, tandis que les loups préfèrent une température basse. Pendant l'été, ceux-ci recherchent l'abri des forêts et retrouvent toujours dans les montagnes la température qu'ils affectionnent. A l'homme seul il était réservé d'être cosmopolite; encore ne l'est-il que par l'effet de son génie. Grâce à son intelligence, il traverse les mers, il construit des maisons, couvre son corps de vêtements, comprend ce qui lui peut être nuisible ou utile et échappe ainsi, en grande partie, aux inconvénients des voyages, que son organisation le pousse d'autant plus à entreprendre qu'il appartient à une espèce plus intelligente. Cependant, malgré toutes les ressources de son esprit, il n'échappe pas toujours aux effets souvent mortels d'un climat pour lequel il n'était point né. Le chien, animal essentiellement social, s'est attaché à la fortune de l'homme; jouissant de tous les bienfaits de l'industrie humaine, la civilisation ne l'a pas rendu cosmopolite, pas plus que le loup; car les belles races de nos climats, transportées dans les parties chaudes du globe, y dépérissent lorsqu'elles parviennent à y vivre, et il en meurt

beaucoup. C'est dans les vastes plaines de l'Uragaic et de la Patagonie que le mâtin et le dogue européens sont devenus sauvages; mais, dans les tropiques, il n'existe pas de chiens libres; il en est absolument de même des bœufs et des moutons que nous voyons s'affaiblir sous le climat de nos colonies, et reprendre toutes leur force et leur beauté, lorsqu'on les conduit paître dans les montagnes élevées de ces régions.

La patrie des plantes n'est pas plus étendue; pour une espèce commune à plusieurs localités, on en trouve mille propres à une seule. Entre le Chili austral, les Terres de Feu et la Patagonie, quelle ressemblance de climat! Quelle similitude dans la topographie de ces régions, et cependant, que de particularités dans leur végétation! On retrouve sans doute dans les Cordilières quelques plantes propres aux latitudes élevées du détroit de Magellan, mais elles sont en petit nombre, et cependant la théorie semblerait indiquer qu'elles doivent toutes s'y trouver sur une hauteur croissante des parties les plus basses de la Patagonie, ou bornes de la végétation, vers le nord, dans les plus hautes montagnes de l'Amérique méridionale; il n'en est rien. Le climat se compose d'une foule de circonstances atmosphériques et terrestres qui constituent la météorologie propre à chaque lieu : la température ne résume pas en elle seule toutes les différences que présentent toutes les topographies du globe.

IV

Par suite de la loi d'harmonie, le moindre changement à la surface de la terre en modifie et les plantes et les animaux.

Ainsi, les mêmes coïncidences entre les faits, les mêmes liaisons intimes et solidaires entre les créations contemporaines se retrouvent donc dans les temps passés. Alors, comme aujourd'hui, l'eau, la terre et l'air étaient et sont encore peuplés d'animaux particuliers et d'une organisation calculée sur la nature de leur destinée. L'existence d'une espèce était liée autrefois, comme elle l'est encore, à celle d'une plante ou d'un animal plus faible qui la précéda. Car rien ne peut être créé sans prévoyance, parce qu'une créature sans avenir possible serait une inutilité, un acte absurde par conséquent.

Le groupe supracrétacé laisse entrevoir clairement les continuelles révolutions dont cet âge de la terre fut souvent témoin ; les dépôts marins et lacustes se succédèrent un grand nombre de fois ; ils sont superposés et nous prouvent que les causes de ces accumulations ont tour à tour cessé d'exister, et sont tour à tour redevenues agissantes : à quoi attribuer cette évidente inconstance du sol, si ce n'est à une activité volcanique croissant en raison directe de l'importance des convulsions qui élevaient les continents au-dessus de l'Océan ? On retrouve, parmi les terrains de ce

groupe, des roches ignées de diverses espèces, entremêlées avec le dépôt des eaux ; à cette époque de la création, la terre éprouvait de grandes secousses intestines qui façonnaient le relief de sa surface. Cette période peut se diviser en phases diverses, dont il nous est impossible de dire le nombre, parce que les traces n'en ont point toujours été conservées ; mais si nous nous contentons de ce qu'il nous est permis de voir, nous dirons, que les nombreux dépôts d'eau douce, qui couvrent des étendues immenses, semblent indiquer qu'il existait alors des cours d'eau considérables et, par conséquent, de vastes continents, ou du moins de très grandes îles. Cette seule circonstance suppose des montagnes déjà élevées et des terrains d'une élévation intermédiaire, du bord de la mer au pied de ces montagnes.

Déjà les animaux carnassiers des genres *félis* et *canis*, etc., étaient donc devenus nécessaires; les uns chassaient dans la plaine et sur les bords des rivières, où les crocodiles continuaient à vivre ; les autres chassaient dans les bois ou dans les lieux élevés où vivaient déjà le coati et le didelphis, qui sans doute n'eussent point existé, si des oiseaux ne leur eussent servi de de pâture. On y trouvait aussi des écureuils, dont le régime frugivore se rattachait à l'existence des fruits, et notamment des pins. A mesure que la terre s'élevait, les marécages devenaient de moins en moins nombreux, et cette seule circonstance eût contribué beaucoup, sans aucun doute, à diminuer le nombre

des habitants des lieux humides, tels que les mastodontes et toutes les autres espèces de pachydermes aujourd'hui fossiles, en supposant même que la diminution de la chaleur du globe, en changeant les climats généraux des zones, n'eût pas contribué à leur destruction; car on ne saurait douter que cette chaleur propre, à laquelle il me paraît difficile de ne pas croire, n'ait beaucoup contribué à la propagation vers les pôles des organisations aujourd'hui réfugiées dans les tropiques.

La destruction des mammouths, mastodontes et rhinocéros qui peuplèrent autrefois le nord de notre hémisphère, a été due à un refroidissement subit de notre planète; mais tout fait supposer que les espèces propres au centre de l'Europe n'étaient pas les mêmes que celles des bords de la mer glaciale; car la température qui entretenait dans les régions septentrionales une végétation capable de nourrir d'aussi grands animaux, n'était pourtant pas suffisante pour qu'ils pussent être aussi nus que les espèces qui vivent de nos jours sous la zone torride; et il est probable, d'un autre côté, que l'espèce ou les espèces qui vivaient en France n'avaient pas besoin de cette épaisse fourrure dont était enveloppé l'éléphant des bords de la Lena; car si la températere des pôles était plus élevée, celle des zones tempérées l'était aussi dans les mêmes proportions.

De cette époque date l'apparition des types organiques qui devaient être contemporains de l'homme; les espèces seules éprouvèrent des changements, sans

que l'organisation eût présenté de nouvelles combinaisons.

Ainsi, les animaux qui avaient été créés dans certaines conditions, périrent avec la disparition de ces mêmes conditions environnantes. Il est à remarquer que cette destruction frappa surtout la classe infiniment nombreuse des pachydermes. Ils furent les premiers mammifères sur cette terre encore à demi inondée, où pullulaient une foule de plantes aquatiques; aussitôt que les eaux commencèrent à se renfermer dans le lit mieux encaissé des fleuves, des rivières et des lacs, tous ces nombreux mammifères paludiens durent cesser d'exister; ils étaient devenus superflus. Ainsi ils périrent, parce que les circonstances météorologiques et terrestres qui les avaient vus naître cessaient tout-à-coup d'exister. Ces premiers mammifères disparurent donc, mais les crocodiles continuèrent à vivre partout où la température du pays le leur permit.

Malgré la présence de l'homme, malgré le ou les cataclysmes qui bouleversèrent le globe, depuis leur première apparition au milieu des débris des créations anéanties, les crocodiles passèrent de la période oolitique dans celle du groupe supracétacé, et de ce dernier aux temps modernes; il en eût donc été de même de tous les autres types organiques des reptiles actuellement disparus du nombre des animaux; ils n'eussent point cessé d'exister, s'ils n'avaient eu à subir que les changements géologiques qui s'opérèrent à la surface de la terre.

Les crocodiliens se reproduisirent sans cesse, malgré les révolutions dont leurs genres furent les témoins, parce que leur organisation les destinait à jouer un rôle pendant la succession de plusieurs âges de la terre ; leur existence devait être encore utile, et l'est partout où la présence de l'homme civilisé n'a point encore modifié les terres et les plages inondées au profit de son industrie. Aux progrès de la civilisation est réservée la destruction du type crocodile.

L'homme signala son apparition au nombre des êtres vivants par une sorte de révolution dans la création. Non-seulement il détruisit les animaux qui nuisent à ses institutions, ou qui sont pour lui un sujet de crainte; mais sa présence seule occasionna la mort d'une foule d'animaux ; car en pourvoyant à ses besoins, il finit par tarir les sources diverses d'où ils tiraient leur nourriture.

Par son esprit, qui est le caractère le plus frappant, le plus éminent de son organisation, l'homme se distingue de tous les êtres vivants; mais sa sensibilité, son *intelligence* même durent être mesurées sur les harmonies locales, sur les ressources de sa position C'est cette thèse qu'il nous faut maintenant soutenir.

V

Il y a plusieurs espèces d'hommes.

Personne ne met en doute aujourd'hui la réalité des livres de Moïse; son existence et ses travaux comme écrivain ne sont pas plus niables que l'existence et les écrits de Tacite. La Genèse nous offre une succession de faits, racontés avec une simplicité sublime qui surprend; en lisant, on croit assister aux révélations de la divine Providence; et quelque soit le progrès de l'intelligence humaine, cette narration de la création du monde ne cesse et ne saurait cesser d'être admirable. C'est le fait simple, que la simplicité du style met au-dessus de toute altération.

La révélation divine eut donc dans Moïse un savant interprète. Grâce à lui, nous connaissons l'histoire des premiers temps de la civilisation religieuse; c'est la plus belle relation des temps les plus antiques. Mais, quoique Moïse ne nous le dise pas, tout porte à croire que l'homme supérieur n'apparut sur la terre qu'après l'homme inférieur, qui le précéda sur le globe terrestre. Cette marche graduelle de la création du genre humain est parfaitement conforme à celle des autres choses de la terre, où tout s'accrut successivement. Son éducation physique ne fut possible que sur un sol parfaitement stable, sur des terres fertiles; une intelligence supérieure ne pouvait être le

lot d'hommes privés de tout, et qui durent être organisés de manière à braver les privations d'une existence encore précaire. La présence de l'homme primitif, tel que nous l'offrent encore certaines régions de la terre, prouve combien notre séjour sur le globe est jeune encore. Il nous reste, en effet, bien des terres à fertiliser par notre industrie, et bien des populations à convertir à la civilisation, aux sentiments sublimes de la seule religion raisonnable et véritablement humaine qui ait jamais existé. A l'intelligence supérieure qu'il plut à Dieu de créer sur la terre, appartient la tâche d'achever l'œuvre de la création.

Ces réflexions ne sont pas de vaines déclamations pour celui qui reconnaît qu'il exista un grand nombre de centres de création, ce que personne ne nie aujourd'hui, excepté, chose bizarre, à propos de l'homme. La Genèse se borne à raconter l'origine et la dispersion du peuple de Dieu, de l'espèce syro-arabe, une des nobles souches des races blanches qui couvrent aujourd'hui le globe, et qui furent les mères de la civilisation, en nous conservant l'arche sainte, la tradition religieuse. Vers cette même époque, apparaît aussi l'espèce ariane : elle commence à se répandre sur le globe, et à propager son esprit poétique; elle prélude au règne de l'intelligence par les arts, par les lois, par les abstractions de philosophies plus ou moins sophistiques, mais hardies, brillantes d'imagination. Elle illumina, réveilla l'occident; elle ouvrit les voies intellectuelles aux idées élevées d'une théologie, qui seule,

parvint à satisfaire la conscience de l'homme raisonnable, parce que ses préceptes réprouvaient les intolérantes persécutions du fanatisme, et émancipaient l'homme, en faisant justice de la tyrannie d'Athènes et de Rome, de leur civilisation immorale, égoïste, matérielle.

C'est dans la Genèse qu'il faut aller chercher l'idée de la nature de Dieu et de sa puissance : « que la lumière se fasse » et la lumière fut faite; tous les globes innombrables qui roulent dans l'espace en furent tous frappés et brillent encore à nos yeux. Ce fluide vivifiant est le lien du monde entier. Quelle folie serait-ce de croire qu'il fut créé pour la terre seule; il suffirait d'ouvrir les yeux pour avoir la preuve de cette erreur ! La terre n'est qu'un des millions de points dévolus à l'empire de l'intelligence; cependant la Genèse ne nous dit pas que d'autres sphères soient habitées par d'autres êtres raisonnables; mais, en y réfléchissant, on ne saurait en douter. La Genèse ne devait nous dire que ce qui a rapport à Dieu ; nos sens et notre raison devaient nous apprendre la nature des des corps et nous faire deviner les phénomènes de la création matérielle; mais nos sens et notre intelligence ne pouvaient nous élever jusqu'à l'idée du Créateur et jusqu'à celle de nos devoirs envers lui. Voyez ce que les hommes les plus élevés dans la série humaine ont fait de la divinité lorsqu'ils furent livrés à eux-mêmes; ils en firent un être colère et vicieux, un tyran brutal : ils ont imaginé Jupiter !

L'intelligence est le but de la création, après en

avoir été la cause ; les sublimes harmonies qui frappent nos yeux sont le résultat d'un enchaînement de propositions dont la conséquence est le monde intellectuel. C'est ainsi que Moïse comprit les rapports de l'homme avec Dieu, lorsqu'il jeta les fondements des sociétés civilisées à venir. L'erreur, cette plaie de tous les temps, se glissa parmi les peuples; l'illusion des passions divinisa ce que l'homme matériel aime le plus; mais le culte des grandes idées, je veux dire le culte du grand esprit, persista toujours et s'épura sans cesse au foyer du génie des grands hommes.

Dans l'*Audax Iapeti genus* d'Horace, on retrouve la tradition de l'une de ces espèces d'hommes qui contribua le plus à peupler les côtes nord de la Méditerranée; ce poète rappela un fait historique que la fabuleuse religion de son pays n'avait pu faire oublier; la dispersion des pères des hommes est indubitable, parce que chaque espèce eut véritablement son berceau; les dépouilles des premières générations le prouvent, et ce commencement, est jeune encore. Les enfants de Noé ne peuplèrent qu'une partie du monde connu des anciens; Moïse ne nous transmit que l'histoire des premiers temps de l'espèce syro-arabe. Plus tard, prenant à la lettre cette narration, on n'hésita pas à dire que Chus fut le père des Arabes et des *Ethiopiens!* Mais il ne le fut que des Arabes. Moïse n'était que l'interprète de l'histoire de ses compatriotes et *surtout* des révélations divines; son but n'était pas de nous faire l'histoire du globe;

cette tâche était réservée à d'autres temps. Il fait sortir notre planète des mains du Créateur, puis il raconte toutes les phases historiques du peuple de Dieu, qui commencent à Adam, négligeant de nous entretenir des faits étrangers à l'Histoire sacrée.

La Mésopotamie, le pays de Chanaan, la Syrie, l'Asie Mineure, etc., la Basse-Egypte elle-même, furent peuplés primitivement par des tribus nomades de pasteurs et de pêcheurs Syro-Arabes. Leur fusion avec les Egyptiens s'était opérée longtemps avant les dates indiquées par les chronologistes, car Menès qui, au témoignage d'Hérodote et de Diodore, aurait régné en 2450, correspond à une période égyptienne déjà fort avancée en richesses et en puissance : du temps d'Abraham [1], l'Egypte possédait des villes considérables et jouissait d'une grande réputation de splendeur méritée, égale à celle des Ethiopiens de Méroë, leurs maîtres dans la voie d'une civilisation barbare, chez lesquels brillaient le luxe, l'architecture, l'agriculture, mais sur lesquels régnaient aussi une religion grossière et matérielle fondée sur le fétichisme, et un gouvernement oppressif n'offrant au peuple aucune garantie protectrice

Méroë, elle-même, n'avait-elle pas emprunté sa civilisation à la Perse et celle-ci à l'Inde ? Les monuments gigantesques de Tchil-Minar, de Nakchi-Rustain en Perse, et d'Ellora dans la presqu'île occidentale de l'Inde, nous conduisent à nous faire cette question.

[1] 2366.

Du temps de Cyrus, la Perse était barbare ; les montagnards, ses compagnons, étaient des sauvages : ils n'étaient donc pas les auteurs de ces chefs-d'œuvre d'architecture. Ces monuments prouvent que la Perside avait été civilisée à une époque très-reculée, qui remontait, comme la civilisation égyptienne, au-delà de 2,400 av. J.-C.

Il est reconnu par toutes les personnes qui fouillent sérieusement l'histoire, que les Egyptiens furent un peuple très-mêlé; mais il est facile de retrouver, parmi tous ces métis sémitiques, libyens et éthiopiens, un type original. Les figures sculptées ou peintes sur les objets d'antiquité égyptienne, représentent des traits qui appartiennent à la *seconde période de création humaine*. Rien n'indique que ces hommes rouges, qui, à mes yeux, furent les véritables Egyptiens, les fondateurs de l'empire égyptien, aient été aborigènes de la vallée du Nil. Les Egyptiens, entourés d'hommes blancs et noirs, eurent constamment à combattre pour leur indépendance incessamment asservie.

Au milieu des Arabes, des Hébreux, des Libyens, des Ethiopiens et des Nègres, ces physionomies égyptiennes sont évidemment erratiques; elle n'appartenaient pas au sol où se greffa leur civilisation. Il est donc plus vrai que jamais que les arts nous vinrent de l'Inde, la religion de la Chaldée, l'homme supérieur de l'Iran et de l'Assyrie; ainsi, de toutes manières, la civilisation est fille de l'Asie.

Il y eut plusieurs centres de création en Eu-

rope, en Afrique, en Asie, en Amérique, en Océanie. Cette assertion n'exige pas un cortége de preuves considérables, elle s'appuie simplement sur ce qui s'observe encore à la surface du globe. Les animaux propres aux îles trouvées inhabitées, n'y furent point apportés par l'homme; leur création locale est donc un fait au-dessus de toute contestation. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'homme? Cette supposition vaut bien celle qui admet que l'homme provient d'une seule souche, en s'appuyant sur cette observation que les animaux métis et les végétaux hybrides ne sont pas susceptibles de faire souche de races. Cette observation, qui prouve l'unité de l'espèce créée, est aussi une preuve de l'admirable prévoyance de la Providence, qui mit de l'ordre dans tout, et imposa des bornes aux créations artificielles et par conséquent périssables de l'homme; mais qui n'a jamais entendu le soumettre, lui, être intelligent, à aucune restriction de reproduction. C'eût été peu logique, peu moral même, s'il en eût été ainsi; car l'homme étant le but de la création terrestre, sa grande famille devait être douée d'une fécondité qui pût se concilier avec les sublimes décrets de la Providence. Quelque soit le degré d'intelligence, il suffit d'en être pourvu pour être homme. Encore une fois, il serait immoral, il serait monstrueux que les êtres qui portent ce titre n'eussent pas été destinés à se reproduire indistinctement, quelles que fussent les espèces réunies par les circonstances. Les hommes ne formeront un jour qu'une seule race; la civilisation s'étendra partout, et

les races, les espèces inférieures n'existeront plus que dans les archives de l'histoire.

VI

La civilisation n'a point sur l'homme l'influence de la domesticité sur les animaux.

L'homme dut recevoir du climat où il devait naître des modifications indispensables à son existence matérielle; cela est évident, mais ce n'est pas par là qu'une espèce humaine diffère d'une autre : l'homme est caractérisé par l'intelligence, et ce n'est que par l'intelligence qu'il doit différer à nos yeux.

Le défaut de notre siècle, car les meilleures choses ont toujours leur excès, est de vouloir tout expliquer par la synthèse matérielle. Sans doute, on ne saurait, ainsi que le fait si judicieusement remarquer le savant M. Flourens, on ne saurait, dis-je, expliquer les lois de corps inertes ou vivants, à l'aide de conceptions uniquement métaphysiques; mais tout ce qui tient à l'intelligence ne saurait attendre une explication satisfaisante des lois de la matière. On s'est trompé d'une façon surprenante quand on a prétendu que les modifications apportées par la domesticité aux animaux, avaient une grande analogie avec celles que la civilisation ferait subir à l'homme.

L'homme non civilisé serait donc comme le cheval sauvage, comme tout autre animal libre qui fuit le

joug et se défend contre la puissance qui vient contrarier la satisfaction des besoins qu'il ressent, et qu'il allait satisfaire dans la prairie voisine. S'il en était ainsi, rien ne serait moins naturel que l'homme civilisé; car ce ne serait qu'en se rendant esclave qu'il arriverait à devenir un être pensant. Cette simple réflexion nous démontre le peu de convenance de cette tendance à conclure des animaux au genre humain; d'abord, qu'entend-on par état sauvage? L'état d'un être libre, obéissant aux seuls instincts, et ne devant qu'à la seule nature ses moyens de conservation. A ce titre, il ne devrait et ne saurait exister d'homme sauvage; car, partout l'homme recherche l'homme, partout il s'aide de ses conseils, des bras, des avis et de l'industrie de son semblable; partout, même en Australie et en Tasmanie, il soumet la nature à ses convenances, et tout ce qu'il fait est toujours marqué au sceau du raisonnement. Le mot *sauvage*, pour les animaux, suppose une nature intraitable par rapport à l'homme. Peut-il en être de même de l'homme par rapport à l'homme? Relativement à lui, cependant, il indique l'absence de tous principes moraux, par conséquent de toute instruction, et une obéissance irrésistible à tous ses penchants. La crainte excite sa vengeance, la vue d'un objet nouveau réveille sa cupidité; dans l'un et l'autre cas, il en vient toujours à tuer, s'il le peut sans danger pour lui. Mais est-ce bien là toute la nature de l'homme? je ne le pense point. L'animal sauvage est, au contraire, dans l'état de nature; c'est surtout alors qu'il est beau, comme détail

de l'admirable ensemble de la création! Asservi, il n'a plus qu'une beauté de convention; il perd une partie de ses instincts; ses sens perdent de leur délicatesse; il perd les exactes proportions qui le rendent si vite, si sûr de lui dans ses courses à travers mille précipices, et qui lui rendent si faciles tous les actes qui lui sont imposés par son organisation. Ce n'est plus la nature dans ses admirables calculs, c'est l'homme déformant, décomposant tout pour tout soumettre à son usage. Il n'en est pas de même de l'homme; sa nature exige de la culture. *Il n'y a rien de moins naturel que le prétendu homme de la nature:* il est par conséquent aux individus civilisés du genre humain, ce que l'animal domestique est à celui de sa race en liberté; l'un et l'autre sont, aux yeux du philosophe, une sorte de monstruosité. On le voit: le résultat est l'inverse de ce qu'on suppose généralement; l'animal n'a pas besoin d'éducation: il y a plus, elle lui nuit, elle altère les admirables combinaisons de son organisation. L'homme ne saurait s'en passer sans rester imparfait, sans justifier, jusqu'à un certain point, l'épithète de sauvage. La série humaine ne saurait donc en rien être rapprochée de la série des animaux mammifères.

L'homme a pour caractère saillant, essentiellement distinctif, l'intelligence; le plus parfait est celui que la nature d'abord, et l'éducation ensuite, ont le plus élevé aux yeux de ses semblables civilisés. Ce qui nous frappe en voyant les sauvages, c'est l'espèce de contraste qui existe entre une forme humaine et

des allures, des habitudes qui tiennent trop de la brute.

L'homme qui ne cultive pas son esprit est hors de la ligne que lui trace sa destinée, comme l'animal qui subit le joug de la domesticité; avec cette différence cependant, que l'animal a tout acquis lorsqu'il a atteint son entier développement, tandis que le sauvage qui est arrivé au terme de sa croissance n'est encore qu'un enfant.

Les modifications que l'intelligence humaine fait subir aux animaux aux dépens de leur vigueur, aux dépens de ces utiles proportions primitives qui leur donnent une légèreté extraordinaire et une précision de mouvements qui surprend toujours; ces qualités artificielles, que l'homme lui donne à son profit, sont une de ses conquêtes intellectuelles; il doit en effet tout conquérir par l'effort de son esprit; c'est un devoir qui lui est imposé, sous peine de perdre ses droits à sa nature d'être intelligent et moral. Sous cet empire irrésistible, les animaux se modifient et deviennent ses esclaves; ils courbent la tête sous sa puissance, ils donnent, comme la terre, le fruit que l'on exige d'eux. A l'un on demande une force double de celle que lui donna la nature; on l'obtient au préjudice de la vitesse, qualité de l'espèce libre; à d'autres, on donne des beautés de convention; à ceux-ci on demande une chair savoureuse; à ceux-là une laine abondante; mais en les mutilant et en leur procurant ce qu'à l'état de liberté, l'animal irait chercher, lui-même franchissant l'es-

pace à travers les fleuves et les monts, développant les forces d'une vie énergique, qui n'est véritablement belle qu'à l'état d'indépendance et dans les limites des parfaites harmonies de sa destination et de son organisation. La facilité de croiser des espèces très-voisines a beaucoup contribué à aider aux succès des entreprises de l'homme, et à modifier quelques caractères spéciaux chez les espèces asservies par lui.

Mais la trace de ces mélanges n'est pas totalement effacée chez tous les animaux domestiques: les diverses espèces de moutons et de chiens portent nettement les marques des divers emprunts que l'industrie d'un pays fit à celle d'un autre pays, ou à ses richesses naturelles. Les noms que portent encore quelques-uns de ces métis, attestent évidemment leur origine. S'ils partaient tous d'une même souche, leur race n'offrirait pas des différences aussi marquées; leur existence dépendrait d'un acclimatement plus ou moins facile, plus ou moins parfait, et, sous ce rapport, ne présenterait que des différences de taille plus ou moins rabougrie, si le climat était trop opposé à celui du pays de l'animal; ou plus ou moins accrue, si à un climat meilleur et plus salubre se joignait une nourriture convenable, plus riche en principes animalisateurs.

Nous avons un exemple de ce fait dans le mouton de Tartarie à grosse queue [1], qui, dit-on, perd, en Si-

[1] Ovis steatopyga.

bérie, le dépôt adipeux de sa queue, ce qu'on attribue à une nourriture exclusivement composée de l'herbe courte et amère des steppes. Cela se conçoit, en effet : mais les autres caractères de l'espèce changent-ils aussi ? A-t-on fait l'expérience opposée ? A-t-on vu un mouton d'une autre race acquérir la grosse queue en Syrie ou en Tartarie ? Je crois qu'il n'en serait rien. Seulement, il serait très-possible qu'au milieu de ces gras pâturages, ils acquissent en force et peut-être même en taille.

On a vu certains animaux, nés de parents appartenant à une race bien connue, présenter en naissant des modifications de forme extraordinaires, qu'ils ont quelquefois transmises à leurs descendants : on a aussitôt avancé que ces individus monstrueux eussent pu faire souche de race. Mais tout le monde sait qu'il est des monstruosités héréditaires, et que certaines déviations organiques se transmettent malheureusement : les maladies du squelette et du système nerveux sont surtout dans ce cas ; le rachitisme et le crétinisme sont héréditaires : oserait-on voir dans le crétin et ses descendants une race à part ?

Les défauts de développements congénitaux se transmettent aussi quelquefois ; ainsi, le pied-bot, chez l'homme, est dans ce cas : il n'y a rien là qui doive nous étonner, et rien qui doive être invoqué comme preuve de l'influence modificatrice de la civilisation sur l'organisation des animaux. La modification organique n'entraîne nullement l'idée de la désorganisation ou de la déviation du mouvement normal

de nos organes de la nutrition. La seule conséquence qu'on en puisse tirer, c'est que les animaux dépaysés, ou l'homme au milieu de mauvaises conditions hygiéniques sont d'autant plus exposés à présenter des exemples de développement vicieux et imparfait et que le climat leur convient moins.

Il y a dans les animaux ruminants pourvus de bosses adipeuses, soit à la queue, soit sur une partie quelconque du dos, un caractère éminemment voyageur et une organisation en harmonie avec cet instinct particulier; c'est une prévoyance de la nature pour subvenir aux besoins de quelques moments de disette forcée, par suite des vicissitudes inhérentes à la topographie de certains climats : d'après cette idée, nous voyons dans le zébu, non pas une variété de l'espèce bœuf, mais une espèce distincte. A la facilité de porter dans leur énorme panse, comme les autres bœufs, une provision suffisante pour leur servir de nourriture, pendant un temps plus ou moins long, cet animal joint des provisions animalisées déposées en réserve sur un des points de la circonférence de son corps. Ce caractère est permanent, et doit par conséquent servir de base à la distinction des espèces qu'il caractérise si bien. Il ne serait pas même étonnant que l'observation comparative des mœurs de ces animaux avec les espèces les plus voisines, et dépourvues de bosses, nous présentât une différence marquée, sous le rapport de la digestion et sous celui de la nécessité de prendre plus ou moins souvent des aliments. Peut-être l'observation attentive

des organes de l'estomac, nous présenterait-elle quelques différences sensibles? A cet égard, tout est à faire, et il est fâcheux que l'on ait jusqu'à présent donné aussi peu de soin à l'étude comparative des espèces qui, au premier coup d'œil, paraissent se ressembler le plus. En général, les caractères zoologiques internes sont trop peu étudiés.

Le chat domestique ne paraît pas avoir été croisé : si l'on en excepte les couleurs, qui, parmi les animaux privés, ne font pas des races, mais seulement des variétés, ces animaux sont partout d'une parfaite ressemblance; et on est loin de trouver parmi eux ces différences profondes, spécifiques, que nous rencontrons parmi les chiens. Je sais que leur moindre sociabilité les rendrait moins propres à des rapprochements artificiels opposés au vœu de la nature; cependant, il ne me paraît point être douteux que l'état de domesticité n'eût amené des croisements, naturels ou provoqués, si diverses espèces eussent été réunies depuis longtemps sous les mêmes toits. C'est à l'inutilité de ces rapprochements qu'il faut attribuer l'uniformité des individus de cette espèce.

Il en est de même de l'espèce bovine : c'est probablement une de celles dont les souches se sont conservées les plus pures : si l'on excepte la taille, que le climat, plus ou moins favorable, fait varier, on en retrouve partout les formes les plus minutieusement conservées. Les bœufs des pampas, que l'existence en plein air, au milieu d'immenses plaines, place dans les conditions de l'état sauvage,

ne m'ont rien offert qui les fît différer des bœufs de la Suisse ou de la Normandie. En changeant de climat, ils retrouvèrent les harmonies qui leur sont favorables ; ils se propagèrent donc dans toute la pureté de leur type, et l'abondance de leur nourriture, et son excellente qualité n'a point développé chez eux cette bosse du *zébu*, que l'on a été tenté de considérer comme une espèce de trop plein, mais qui n'est qu'un dépôt de prévoyance chez l'espèce qui en est pourvue. Elle résulte d'une *fonction* propre à l'espèce.

Nous avons déjà rappelé le fait de la fécondité des métis qui proviennent de l'accouplement du chameau et du dromadaire. Nous en avons conclu que, par l'intervention de l'homme, des espèces voisines peuvent engendrer une race, et que sa fécondité n'est donc pas une preuve de l'identité d'origine entre les espèces productives. Nous avons vu que le llama et l'alpaca, celui-ci et la vigogne, et le guanaque avec tous, se croisent très-bien entre eux, et pourraient un jour donner naissance à des troupeaux métis, formés de races très-différentes, qui, ainsi que cela est arrivé pour le mouton domestique, pourraient bien être rapportés à une seule souche, défigurée par l'intervention humaine : ce qui serait évidemment, pour nous qui connaissons leur origine, une exagération de l'influence de la civilisation. Des espèces très-voisines peuvent donc s'unir entre elles, et le produit de leur union se reproduire indéfiniment, même parmi les animaux. Je crois, cependant, que

ces races périraient du jour où l'homme lui-même périrait, ou cesserait de s'intéresser à leur sort.

Je ne nie point que les individus transportés d'un pays dans un autre n'aient besoin de s'acclimater, et que les espèces elles-mêmes ne soient obligées de subir quelques modifications avant de prospérer dans leur nouvelle patrie ; mais ces modifications ne changent rien au type primitif de la race ou de l'espèce : si le climat est trop chaud, l'espèce ou la race se rabougrit ; c'est ce qui arrive pour les chevaux dans les pays intertropicaux ; il faut les faire venir des pays tempérés, lorsque l'on tient à posséder des animaux doués de force et de beauté.

Les bœufs des Philippines et des Antilles, bien qu'élevés dans des plaines fertiles, restent maigres et chétifs ; on y trouve une foule d'individus sans cornes ; à côté de ces animaux souffrants, le buffle prospère, il en est beaucoup d'une grandeur énorme. Mais si l'on envoie ces tristes représentants de leur espèce dans les montagnes où la fraîcheur et l'abondance, si utiles à leur santé, les replacent aussitôt dans des lieux convenables ; ils en reviennent, non pas grandis, non pas avec les armes qu'une jeunesse souffrante semble leur avoir refusées, mais rappelant, par leur embonpoint, la beauté normale de ces animaux dans les pays les mieux appropriés à leur nature.

Il est donc des régions où certaines espèces ne s'acclimatent jamais, puisqu'elles s'y présentent toujours sous l'aspect du dépérissement. Les changements durables et transmissibles qui en résultent, ne sauraient

passer pour le résultat d'un acclimatement, et ces avortons pour des types de race; ce sont des individus souffrants ou même malades, et voilà tout.

La domesticité change les habitudes et modifie l'organisme; le changement de climat dérange les habitudes et altère les fonctions. Le croisement agit différemment, s'il a lieu entre individus d'organisation très-rapprochée, ou entre individus d'un autre genre : dans le premier cas, il en résulte un individu très-peu différent de l'un ou de l'autre auteur[1]; dans le second, c'est un monstre, qui, étant moitié l'un moitié l'autre, n'est jamais par son ensemble ni l'un ni l'autre[2]. Le mulet n'est ni un cheval, ni un âne; le métis de la vigogne et du llama peut passer, au premier coup d'œil, pour l'un ou pour l'autre de ces deux individus.

Les pays civilisés qui possèdent aujourd'hui les plus beaux moutons, sont ceux qui originairement en possédaient une des plus belles espèces autochthones. Les lieux tempérés de l'Amérique du sud, patrie de l'alpaca, de la vigogne, du guanaque, du llama et du huèque, sont favorables au mouton domestique de l'ancien continent; il y trouve un climat favorable à sa race : aussi y a-t-il acquis un développe-

1 C'est ce que j'ai pu vérifier plusieurs fois en Bolivie et au Pérou, sur le llama et la vigogne.

2 Le métis de zèbre et d'âne élevé au Muséum, il y a 44 ans environ, était plus zèbre qu'âne, et il avait le caractère du premier. Il n'est pas suffisamment prouvé qu'il fût resté toujours insensible au besoin de la de la reproduction.

ment de taille fort remarquable. Sa laine y est fort belle; mais il y a encore loin de ces animaux aux mérinos : il me paraît même douteux que ces derniers s'y développent jamais d'une manière satisfaisante, à cause de l'extrême abondance des pluies et du peu de chaleur de cette météorologie spéciale, sans hiver et sans été. En France, la Basse-Bretagne, et surtout le Finistère, possède un climat qui, sans être de tout point celui de l'Uruguay et de la Patagonie, a cependant un peu de cette constance de climat qui repousse également et les grandes chaleurs prolongées et les hivers rigoureux. Il y pleut beaucoup; aussi ce pays est-il celui de notre belle patrie où les mérinos ont le moins bien réussi. Ils y exigent des précautions infinies; il faut leur faire une vie toute artificielle, et les préserver des pluies abondantes de ce ciel humide sous lequel leur toison ne sèche jamais. A force d'industrie, l'homme corrige un peu ce que la nature a d'ingrat dans certain lieu pour tel ou tel animal; mais il n'obtient jamais que des demi-résultats : lorsque le climat est au contraire favorable, ses soins sont toujours récompensés par les plus belles récoltes, sans que pour cela il change jamais rien à la nature de la race qu'il cultive. Elle restera toujours telle que le premier croisement fertile l'a faite; en supposant que l'on ne la croise pas de nouveau.

Quant aux différences que présentent à l'examen le crâne d'un blanc et celui d'un noir, elles ont été l'objet des plus singuliers rapprochements. On a fait

remarquer que la tète osseuse du sanglier sauvage, comparée à celle du sanglier domestique, présentait entre elles des différences tranchées. Beaucoup de personnes y ont vu une analogie digne d'attention entre l'homme *sauvage* et la brute à l'état de liberté; entre les effets de la *civilisation* sur l'homme, et ceux de la *domesticité* sur les animaux : ces deux expressions, d'une portée si différente, s'étonnent de l'espèce de parallèle qu'on leur fait subir. Certes, l'histoire naturelle est la science des hautes conceptions; mais, dans cette circonstance, elle est bien pauvre en résultats! il lui arrive ce qui arrive à toutes les sciences, lorsqu'on quitte la route des études sérieusement philosophiques, que l'on s'abandonne à la suite de considérations futiles qui frappent et que l'on admet sans examen au nombre des plus ingénieux aperçus.

VII

L'homme est sur la terre une création sans analogue. — Le climat peut agir sur sa santé, mais non sur son espèce. — Un climat étranger nuit aux animaux, parce qu'ils sont exclusivement organisés pour le leur. Aussi conçoit-on qu'un changement de température sur le globe ait été la cause de la mort de toute une génération d'animaux. — Série humaine.

Quel rapport peut-il y avoir entre l'homme et la brute? Tout les éloigne, ils n'ont de commun que les éléments du corps qui les unissent à la terre. Comment pourraient-ils être atteints par les mêmes cau-

ses modificatrices? L'intelligence, voilà ce que l'homme est appelé à produire; soumission aveugle à sa destination, voilà le lot de la brute, de celle surtout qui est livrée à ses seuls moyens d'existence. Mais n'a-t-on pas cherché un voisinage de parenté entre l'homme et le singe? Il y a pourtant une distance infiniment plus grande entre cet être raisonnable et le plus perfectionné des singes, qu'entre celui-ci et le reptile le plus élevé de sa série; entre le caméléon et le chimpanzée. Le singe rappelle involontairement l'organisation de l'homme par ses mains et les mouvements qu'il exécute en conséquence de la nature de ces membres; mais il ne saurait en subir le minutieux rapprochement; les différences abondent alors, et les ressemblances sont aussi éloignées qu'elles peuvent l'être entre l'homme et tout autre mammifère.

Sans doute, la série de ces derniers animaux se perfectionnant, le cerveau se complique; parce que, chez les êtres animés, tout se moule sur cet organe, tout se coordonne d'après lui; plus l'animal s'élève dans l'échelle des êtres, plus ses instincts se multiplient, plus ses actes deviennent nombreux. Mais, entre l'instinct, qui est exclusivement provoqué par l'incitation des besoins matériels, par la tendresse pour les petits, par la mémoire de la douleur, par le souvenir du bien-être, et l'intelligence, qui rapproche, compare, juge et se décide après mûre réflexion, il y a l'intervalle de l'espace, celui qui sépare Dieu de l'homme.

Je le repète : l'homme appartient, par son corps, à ce globe où tout doit être soumis aux lois communes de la gravitation et de l'organisation ; mais il appartient, par l'intelligence, à cette essence supérieure qui donna à tout un mode d'existence prévue.

La série intellectuelle n'est représentée dans aucun type des séries animales ; elle n'a point de parallèle. L'homme est donc une créature sans analogue, sur la terre du moins, et sortant des types connus dans le règne animal, même matériellement ; car le singe n'en est, sous ce dernier rapport, qu'une copie informe et fort éloignée : pour peu qu'on y réfléchisse, on ne conçoit pas que des auteurs, recommandables d'ailleurs, se soient appliqués à nous montrer presque un homme dans les plus grands des quadrumanes de cette famille de *grimpeurs*, qui reçurent le nom *d'homme-des-bois*. Une main grossièrement organisée, un pouce petit et souvent caché sous la peau ; des membres thoraciques pendants jusqu'aux genoux, terminés par des mains plus propres à servir de crochets qu'à servir au sens du toucher ; un tronc nécessairement incliné en avant, un bassin étroit et allongé[1] ; un muscle *grand-fessier* converti en muscle exclusivement sauteur et ne prenant qu'une part générale à la station rectiligne, laquelle est rarement l'attitude de ces animaux ; des muscles fléchisseur et extenseur de la jambe proportionnellement moins volumineux que ceux de l'homme, et surtout doués d'une contrac-

[1] Un bassin et une parturition de quadrupède.

tilité moins durable; des jumeaux extrêmement réduits; un pied-main qui serait d'une longueur démesurée pour la progression bipède; les plus grossiers des organes des sens très-développés; le pavillon de l'oreille dégradé, mal fait; point de front; le crâne étroit et allongé en arrière; des dents conoïdes converties en défenses; des muscles crotaphites larges et épais; le caractère sauvage et intraitable : voilà les êtres que l'on a voulu assimiler à l'homme et que l'on a présentés comme une transition des quadrupèdes à l'espèce humaine. Ainsi que je viens de le dire, il lui ressemble imparfaitement par la main, à l'aide de laquelle il exécute quelques mouvements, qu'une grossière conformité assimile à de certaines actions de l'homme. Mais là se réduit la ressemblance, c'est-à-dire au mouvement *général* de cette main dénuée de délicatesse et d'habileté. Il fait avec elle ce que le chien fait avec sa patte; seulement, l'instrument de l'un vaut mieux que celui de l'autre, aussi le premier peut-il plus entreprendre. Quant à la mémoire et à l'attention, elles sont souvent inférieures, dans le genre orang à celles de l'épagneul, et la plupart du temps l'intelligence de ces singes ne dépasse pas celle du mâtin. La langue de l'orang-outang et du chimpanzée est bien conformée pour parler ; elle ne saurait cependant servir pour l'articulation des sons, parce qu'elle n'est pas dirigée par la faculté de combiner et d'assembler des idées. Là est toute l'impossibilité du langage chez ces animaux, et non unique-

ment dans la disposition organique de leur pharynx[1]. Durant le jeune âge, leur douceur les rend plus attentifs, plus susceptibles d'éducation; mais aussitôt que l'âge adulte a développé tous leurs instincts, seuls mobiles de leurs actions, ils les rappellent à leurs destinées; ils deviennent intraitables, il ne leur manque ordinairement que la force pour égaler en férocité les plus voraces des carnassiers.

Les besoins, les goûts, les passions de l'homme restent partout les mêmes; l'homme moral varie selon le degré et la nature de son éducation. Quant au climat, il a, avons-nous dit, une action puissante sur la constitution organique des animaux, il agit même sur l'homme, le plus sensible et le plus cosmopolite de tous les êtres, sans rien changer à sa nature intellectuelle : il modifie sa sensibilité, l'activité de ses digestions, l'exigence des répartitions qui constituent l'assimilation : il influe, par conséquent, sur la masse du sang, qui se présente aux poumons en quantité et dans un temps déterminés; car tout est lié dans la nature, et ce qui le prouve, quant au règne animal, c'est la nécessité de l'acclimatement. L'homme, plus sensible que les animaux, a cependant plus de souplesse et finit par vivre où l'état sanitaire est fort peu satisfaisant. L'habitude est une seconde nature, mais non point pour les ani-

[1] Le sac membraneux découvert et décrit par Camper, et qui communique avec les ventricules de la glotte de l'orang-outang doit assourdir la voix. Quoiqu'il en soit, cette disposition, peu favorable à la pureté des sons, est encore une marque de dégradation.

maux : où ces derniers souffrent, ils ne tardent point à y dépérir tandis que l'homme parvient à se propager, malgré les plus mauvaises conditions topographiques ; quelques individus périssent sans doute, mais l'espèce finit par l'emporter, avant même que son industrie ait pu assainir le pays. Cependant, on ne saurait se le dissimuler, de la pureté de l'air dépend le degré de beauté ou de laideur des populations; car les plus laides sont susceptibles d'acquérir des formes et des proportions infiniment plus agréables, en changeant de climat, ou en passant de l'état de disette à l'état d'abondance. Mais ces changements s'opèrent sans rien enlever aux caractères de l'espèce ou de la race. C'est ainsi que les montagnards du Chili offrent des peuplades supérieures à celles de la Patagonie, si ce n'est sous le rapport de la taille élevée, qui n'entraîne pas toujours avec elle l'élégance et la vigueur du corps, au moins sous celui des proportions, de la grâce du maintien, de l'expression de la physionomie, et surtout, de l'énergie du caractère, que l'on prend trop souvent pour la preuve d'une plus grande capacité intellectuelle.

Les habitations aériennes des habitants des îles Marquises en font les plus beaux hommes de l'Océanie; les habitants des montagnes de Célèbes ont offert à MM. Quoy et Gaimard les peuplades les plus belles qu'ils aient observées dans l'archipel indien. Les habitants des îles du détroit de Torrès, voisines de la Nouvelle-Hollande, appartiennent à la famille australienne ; mais l'abondance que leur procurent leurs

pêches a singulièrement embelli ces hommes, tout en donnant à la somme de leur intelligence une portée que l'on ne trouve point parmi les indigènes du continent; car la pêche entraîne avec elle une foule d'industries sans lesquelles ces hommes mourraient de faim.

L'homme s'accommode de toutes les nourritures et de tous les climats; sa constitution se plie à toutes les privations, et celui qui est le plus mal partagé sur la terre, croit qu'il n'est pas possible d'être mieux. Il n'en est certes pas ainsi des animaux : ils sont nés pour une nourriture et pour un pays déterminés. Chaque espèce du même genre a ses instincts particuliers, ses habitudes propres, sa manière de chasser, parce que les lieux que fréquentent les individus les plus voisins par l'organisation, et qui habitent le même pays, ne se ressemblent pas complétement. Les tendances organiques restent les mêmes pour tous; mais la manière d'exercer leur férocité, par exemple, varie, et cette différence est la mesure de leur constitution, qui se modifie toujours d'après les moindres circonstances. Les animaux sont infiniment plus attachés que le genre humain au sol qui les a vus naître. Certaines espèces parcourent de vastes surfaces de pays, mais les individus vivent dans les limites d'où elles ne s'éloignent point. Les loups trouvent, dans les embranchements des chaînes de montagnes qui dominent l'Europe et l'Asie, le climat qui convient à leur nature; ils y trouvent toutes les conditions de territoire et

de productions que leurs besoins exigent; mais ils appartinrent dans l'origine à des centres divers de création.

Pourquoi supposer en effet à la nature cette mesquine manière de se propager, qui consisterait à créer sur un point un être quelconque, et à étendre sa race de proche en proche, à travers les interminables détours que lui imposerait souvent la rencontre de mille obstacles? Le fait seul de la similitude des climats entraîne nécessairement aussi la ressemblance des combinaisons organiques. La similitude des causes, comme leurs différences, entraîne la ressemblance ou la différence des effets; la nature varie ses créations en raison de la variabilité des conditions environnantes. Les analogues, parmi les animaux des divers continents de notre globe, appartiennent à un type commun d'organisation, mais ne se ressemblent jamais parfaitement dans leurs détails anatomiques: leurs penchants, leurs mœurs, traduisent toujours ces différences internes que, sans eux, nous ne saurions apercevoir. L'anatomie comparée nous fait voir, il est vrai, des nuances délicates dans la conformation extérieure, dans la forme de la tête, du tronc et des membres; les différences profondes, se moulent si parfaitement sur les organes extérieurs, qu'elles se trahissent à nos yeux; mais nous n'en comprenons pas toujours le but [1]. La comparaison des organes des animaux nous découvre beaucoup de faits

[1] Il importe beaucoup de fouiller profondément les organes des animaux et de les comparer minutieusement.

relatifs aux mœurs, que nous n'avions point été à même d'observer, et elle nous en découvrira beaucoup d'autres. Les voyageurs qu s'occuperont de l'observation des habitudes des animaux, agrandiront le cercle de nos connaissances positives, restreindront le champ des conjectures, mais ils étendront le nombre des espèces. On démontrera un jour que les animaux les plus semblables, qui, aux yeux du plus grand nombre des savants, ne sont encore que des variétés, des résultats de diverses influences météorologiques prolongées, unies à l'obligation de se plier à de nouvelles habitudes, ne sont et n'étaient primitivement que des espèces particulières.

Il exista des espèces extrêmement voisines de celles qui existent encore; elles périrent parce que la température générale de la terre s'abaissa tout-à-coup. Les grands animaux dont nous retrouvons encore les dépouilles enfouies dans les graviers, les argiles et les sables superficiels, eurent pour contemporains des ours et des hyènes, des chiens, des lions; ces carnivores furent une des conséquences de la création des grands herbivores. Ces êtres furent, pour une époque plus avancée de la formation terrestre, ce que furent les crocodiliens pour ces temps qui virent les premières hautes terres s'élever au-dessus des eaux, et les animaux à poumons se constituer les rois des êtres animés de ces siècles reculés.

Aujourd'hui, la surface de la terre est devenue stable, u moins momentanément, car le temps mo-

difie tout : déplaçant petit à petit les rapports des choses, il en change les dispositions physiques, les combinaisons chimiques, et d'autres âges se préparent, tandis que nous cherchons dans le passé l'intelligence du présent. Les révolutions partielles qui agitent encore notre globe ne sont évidemment que le réveil de ces grandes et puissantes causes qui créèrent le squelette du globe et en façonnèrent la croûte. La stabilité était nécessaire à l'homme, à l'homme supérieur surtout; il n'exista qu'à partir du jour où la tranquillité du globe put lui permettre d'espérer en l'avenir et de fonder solidement les institutions de l'intelligence, qui devait mettre en œuvre la fertilité du sol.

Les restes des mammouths et des autres grands animaux enfouis, sur les rives de la mer Glaciale septentrionale, prouvent que de grands changements de température se sont opérés sur la terre, et que le climat du nord changea à une époque qui n'est point fort éloignée de l'apparition de l'homme. Les débris de cette création antique furent entraînés par le passage de masses d'eau, qui les recouvrirent des couches terreuses et sablonneuses où nous les retrouvons. Si nous admettons que la terre ait été soumise à une température plus élevée, on concevra des fleuves plus puissants, tels que le Nil et l'Amazone, qui ont leurs sources près du climat pluvieux de l'équateur, et alors on comprendra, sans avoir recours à l'intervention de bouleversements généraux, que ces fossiles gigantesques, qui recherchaient les bords

des fleuves, parce qu'ils leur fallait de gras pâturages, auront été amoncelés petit à petit sur les rives de ces grands cours d'eau, ou bien auront été entraînés vers les régions les plus basses des bassins où se trouvent encore leurs dépouilles.

Mais la physique du globe était donc à peu près constituée telle que nous la voyons, puisque les créations organiques représentaient déjà les formes et les types que nous contemplons encore aujourd'hui. Aucun cataclysme ne serait donc venu en changer la surface : la mer occupait-elle les limites que nous lui connaissons, ou les différences portaient-elles sur quelques méditerranées de plus ou de moins ? En effet, c'est dans les plaines conquises sur la mer par les terrains d'alluvion, que nous retrouvons ces animaux. Leurs restes se montrent, ou sur les lieux de leurs anciens pâturages, ou accumulés par les courants d'eaux douces sur des points qui correspondaient autrefois à l'embouchure des rivières.

Pourquoi l'homme ne se retrouve-t-il pas déjà parmi ces débris ? Il y a là encore une prévoyance dont nous ne pénétrons pas la sagesse ; mais nous sommes en ce moment, comme toujours, en droit de l'admettre : car l'étude de la nature nous prouve que tout s'y est fait avec calcul. Nous sommes obligés de reconnaître que cette nature fertile devait être en état de fournir à la vie matérielle de l'homme et de répondre aux efforts de son intelligence ; et cependant, rien n'atteste son existence au milieu de cette exubérance de vie, si prodigue de productions animales ! Ce qu'il nous

est permis d'entrevoir à travers cette obscurité, c'est que l'homme apparut accompagné d'une nouvelle création, précédée elle-même d'un changement dans la constitution générale de la météorologie terrestre, laquelle dut entraîner la mort de la plupart des végétaux, et naturellement, celle des animaux, qui se trouvèrent privés et de leur climat et de leur nourriture habituels. La présence de l'homme dût-elle être l'occasion d'harmonies nouvelles ? C'est très-probable !

Cependant, les animaux anéantis ont encore des représentants : quelques organisations n'existent plus, ou n'existent qu'entre les tropiques et dans les régions qui les avoisinent ; d'autres vivent sur ce même sol, qui nourrissait leurs analogues, ou se retrouvent sous des parallèles différents, mais qui représentent, aujourd'hui, les latitudes sous lesquelles leurs types organiques habitèrent primitivement. Que conclure de tous ces faits?

Le voici :

1° Les régions voisines des pôles etaient moins froides qu'elles ne le furent depuis, puisqu'elles devaient posséder une végétation capable de nourrir des animaux tels que des mammouths et des rhinocéros.

2° Les zones tempérées étaient aussi plus chaudes, et éprouvèrent, comme les extrémités du globe, un refroidissement assez considérable pour que les animaux qui les peuplaient périssent aussi.

3° La même chose arriva pour la zone torride.

Elle hérita d'abord d'une partie des types organiques particuliers aux régions tempérées anciennes; mais bien certainement les espèces qui couvraient son sol pendant la période éléphantine, n'étaient pas non plus celles que nous y trouvons aujourd'hui. Ce qui vient corroborer cette assertion, c'est la découverte des brèches osseuses de l'Australie, où l'on trouva plusieurs espèces tout à fait inconnues aux naturalistes modernes; de ce nombre est un éléphant.

A mesure que les découvertes se multiplieront dans l'Amérique, l'Afrique et l'Asie intertropicales, on recueillera à cet égard des faits du plus haut intérêt.

4° La période humaine fut donc précédée d'une diminution dans la température du globe, soit que celui-ci possédât avant une plus grande chaleur propre, soit que sa température fût le résultat d'un phénomène astronomique, qu'il serait trop hypothétique de supposer. Ce qui nous importe exclusivement ici, c'est de constater la présence de vastes dépôts d'ossements appartenant à d'anciennes espèces éteintes, et représentant autrefois dans chacun de ces pays une partie des types organiques que nous y observons encore, ou qui sont devenus l'apanage des autres latitudes. L'homme fut accompagné, non pas de créations nouvelles dans le sens de la nouveauté des types organiques, mais bien dans le sens de la nouveauté des espèces destinées à vivre en même temps que lui.

5° Le climat général du globe a donc changé:

mais la terre n'est pas moins féconde, et rien ne se fût opposé, sous ce rapport, à ce que les mêmes individus la repeuplassent. Il suffisait, pour cela, que tous ces animaux, évidemment destinés à vivre au milieu d'une haute température, éprouvassent un refoulement du nord au sud pour l'hémisphère septentrional, et du sud au nord pour l'hémisphère austral. Mais une cause puissante, et qui ne saurait exister que dans la modification des climats terrestres[1], ne permit point qu'il en fût ainsi.

6° Ce grand nombre d'animaux gigantesques devait-il être incompatible avec l'existence de l'homme? Certes, on ne saurait affirmer précisément quels furent les motifs complexes qui les firent disparaître, mais il est certain que presque toutes les grandes espèces des temps modernes sont soumises à l'homme, et que cette soumission remonte aux premiers temps de son histoire. A moins donc que l'on ne veuille voir dans cette heureuse tendance, si favorable aux entreprises de l'intelligencee, l'effet du hasard, qui cependant ne produit jamais rien d'harmonique, il faudra bien reconnaître qu'un véritable calcul a préparé la création de l'homme, comme il a préparé toutes choses.

Nous avons vu les types organiques croître et se succéder dans un ordre de complication croissante pendant diverses périodes de la création; chaque classe eut pour premiers représentants les ani-

[1] Je le répète, les différences de température normale ne constituent point à elles seules la nature propre de chaque climat.

maux de la famille la moins compliquée de cette classe, et toujours celle la plus apte à vivre au milieu des nouvelles circonstances ambiantes. Tout suivit le degré ascensionnel des développements harmoniques à la surface de la terre. Le progrès est l'œuvre du temps: c'est une loi qui n'appartient pas moins au monde moral qu'au monde physique. Cette loi présida donc à la création de l'homme; bien certainement elle prépara sa venue, elle présida à sa création. Aussi, suis-je convaincu que l'espèce destinée à représenter le plus haut degré de l'intelligence humaine ne fut pas la première créée; et lorsque l'homme supérieur vint au monde, il dut recevoir le jour au milieu des plus belles plaines et sous le ciel le plus tempéré, le plus clément et le plus doux : la Genèse place en effet le premier homme dans une des contrées les plus fertiles de la terre.

La série des animaux, dans chaque classe, est rendue manifeste par l'augmentation ou par la diminution graduelles du centre nerveux; la mesure de cette dépendance est nécessairement manifestée par le degré de motilité de l'individu et par le degré de perfection de ses sens. Mais, chez les animaux les plus parfaits, les sens correspondent uniquement à un besoin ou à un instinct; leur plus ou moins grand développement se rattache exclusivement à l'instinct de conservation qui se compose du choix des aliments et de la surveillance du danger. Chez l'homme, ils répondent aux impressions nombreuses auxquelles l'investiga-

tion de l'intelligence soumet toute chose : ils sont les instruments du jugement; ainsi, leur perfectibilité est poussée aussi loin que possible, leur délicatesse se plie aux moindres sensations et les analyse. En lui, tout est donc disposé pour l'intelligence. Cependant on ne saurait se refuser à lui reconnaître deux natures : une nature matérielle spéciale, qui en fait, en zoologie, le type d'un genre particulier; et la nature morale, qui en fait un être à part, n'ayant rien d'animal; car l'homme est tout dans la pratique des vertus et de ses devoirs envers Dieu, envers ses semblables. Je ne pense pas que l'on veuille voir même une ébauche de moralité dans l'attachement de quelques animaux pour leurs maîtres. On y voit généralement de la reconnaissance, mais ce sentiment suppose de la réflexion; il n'y faut donc voir que le souvenir des bons traitements dont on leur procure chaque jour la jouissance.

L'intelligence est le caractère le plus saillant de l'humanité, celui qui la distingue des autres êtres animés, et qui doit aussi nous servir de mesure pour distinguer entre elles les diverses espèces d'hommes. Cependant, remarquons-le bien, quelle que soit l'essence divine et la distinction de ce caractère, il ne nous écarte pas de la loi qui classe les animaux dans leurs séries respectives, d'après ce principe : *que le plus animal des animaux est celui qui possède le centre nerveux le plus développé;* car l'intelligence est encore une perfectibilité du cerveau. Tout, dans l'homme physique, se ratta-

che donc à cette terre où tout a été fait pour lui, mais où il subit aussi les lois communes à tous, même celle du développement progressif en rapport avec celui des âges de la terre et des localités qui le virent naître. Il est donc très-probable que les premières populations se composèrent de plusieurs espèces inférieures à celles qui, plus tard, se livrèrent à l'agriculture, fondèrent des empires et des colonies, à celles qui propagèrent la civilisation et le génie de leur mère-patrie.

Les hommes sont bien antérieurs sur la terre à l'époque que proclame l'histoire ancienne : l'*audax Iapeti genus* lui-même est plus vieux que ne le supposent les races entreprenantes qui en descendent et qui furent de tout temps et sont encore éminemment voyageuses : elles passent les mers et portent partout leur esprit d'entreprise, de progrès et de civilisation.

VIII

Centre de création asiatique. — Système Altaï-Himalaya. — Espèces Sémitique et Ariane. — Méroens et Égyptiens.

« Moïse raconta, avec une simplicité majestueuse, « l'action toute-puissante de l'esprit créateur [1]. » Il fut poëte, parce que les images vives de la poésie nous élèvent à la hauteur des sujets que le langage propre à une action ordinaire ne saurait atteindre. Il fut le

[1] Ruelle, *Précis de l'histoire ancienne*, t. I, p. 1.

premier historien authentique, et les Hébreux furent le premier peuple dont l'histoire fut écrite sans que son auteur ait eu besoin de recourir aux charmes d'une invention fabuleuse, moins frappante par l'exagération des idées que par l'ignorance de toutes les lois de la physique, et par des combinaisons subversives de toute logique. Ce grand législateur vécut au commencement du premier siècle historique, et tout porte à croire qu'il nous a transmis les faits encore récents et conservés jusqu'à lui, sans altération, dans la mémoire du peuple de Dieu. « Moïse est cité par « tous les historiens de l'antiquité païenne, plus « comme législateur et historien que comme ministre « de la divinité; ses récits ont une certitude historique « incontestable qui vient confirmer, quoique sous une « forme affaiblie, il est vrai, les traditions de tous les « peuples [1]. »

Nous en retrouvons la preuve dans la mythologie grecque et latine, qui emprunta évidemment à la même source sa création du monde, celle de l'homme, et l'histoire de son déluge. Tacite raconte, et les circonstances relatives à son séjour en Egypte et à sa fuite de ce pays.

La dispersion des hommes, celle que raconte Moïse, n'a rien que de très-croyable. C'est ainsi que toutes les grandes familles humaines ont dû s'étendre, et il ne paraît point douteux que ce grand écrivain nous ait raconté l'origine d'une espèce d'hommes

[1] Ruelle, *Loc. cit.*

dont l'apparition sur la terre marquait un des événements les plus remarquables de la création.

Cette espèce est parfaitement désignée sous le nom de Syro-Arabe; car sa branche syriaque a joué un rôle fort important dans l'histoire de tous les peuples. C'est elle qui nous a transmis les dogmes de la plus pure et de la plus morale des religions, si toutefois nous concédons le nom de religion aux myriades de fables que les hommes imaginèrent d'abord.

La branche arabe est la seule des nombreuses ramifications de l'espèce qui se soit conservée jusqu'à nous dans un état originaire à peu près complet.

Nous avons déjà exprimé notre pensée à cet égard : il est bien probable que l'existence de l'homme sur la terre remonte bien au-delà de l'époque où vécut Adam; mais on doit dater de son époque le règne de l'intelligence sur la terre; car c'est de 4963 en 1070 que se sont successivement constitués les empires de Chine, d'Assyrie, de Babylonie, d'Egypte, de l'Inde, de Perse, de la Grèce, de Syrie, de Troie et de Tyr. Toutes ces fondations embrassent un espace de 3893 ans, où se trouvent renfermées les plus vieilles archives du monde historique[1].

Dans le même laps de temps, tout s'embrase à la fois; la flamme de l'intelligence s'élève sur tous les points du vieux continent, et apparaît en

[1] Adam, 4968; Egypte, *Menès*, vers 2450; remonte bien au delà. Chine. *Yao*, v 2357. 1er empire d'Assyrie, *Assur*, 2540. Empire des Perses, 2300 Remonte bien au-delà. La Chaldée, elle remonte au-delà de 3308; *Nemrod* est vers 2640. L'histoire de la Grèce remonte aux Pélas-

même temps d'une foule de foyers. Moïse nous transmet la légende de son espèce; et quand on considère qu'elle s'est conservée malgré les persécutions de l'idolâtrie, et qu'elle fait encore aujourd'hui la base de nos connaissances historiques et celle des croyances religieuses des peuples les plus civilisés, après avoir traversé 5083 ans depuis la mort de Moïse, on reste émerveillé, et l'on ne saurait douter qu'il n'ait été donné à Moïse de parler le premier le langage divin, celui de la révélation!

Ses récits, où l'on retrouve toujours le naturel et le sublime, touchent et portent la conviction dans l'âme du lecteur. Sa narration embrasse toute l'histoire de son temps, celle des Hébreux et celle des peuples qui avaient, ou qui avaient eu des rapports avec eux, soit directement, soit indirectement. Il relate les faits des 3238 ans qui le séparaient du premier homme sémitique, et il nous donne une idée de la Création, qui fut l'œuvre des périodes, dont la terre porte encore les traces.

Les domaines des nations sémitiques s'étendaient, vers le nord, jusqu'au Pont-Euxin; ils se composaient, de ce côté, de la Syrie-Blanche des Grecs, ou de la Cappadoce: au sud, ils s'étendaient jusqu'à la mer des Indes; à l'est, ils comprenaient l'Arménie, touchaient

ges, vers 2968 et au delà; le premier de leurs rois, *dans nos chronologies*, est placé vers 1986. La Mauritanie et la Numidie remontent dans l'antiquité bien au-delà d'*Ammon*, vers 1000, et de *Jarbas*, vers 850. Sur l'Inde il n'y a rien d'authentique; mais son histoire commence bien avant *Nauda*, vers 1330. Syrie, *Rohob*, vers 1070. Troie, vers 1614. Tyr, l'*ancienne*, vers 1080.

à la Médie et à la Perse; à l'ouest, la Syrie, la Palestine et l'Arabie étaient limitées par la Méditerranée et la Mer Rouge. La Mésopotamie, la Babylonie, l'Assyrie et la Susiane formaient le centre des vastes possessions syro-arabiques.

Les royaumes d'Egypte et d'Assyrie étaient fort prospères, et jouissaient déjà du faste de la civilisation à l'époque de la naissance de Moïse. Celui-ci donne pour fondateur à Babylone et à Ninive, Nemrod et Assur; il fut contemporain de Pharaon, père de Sésostris, lequel ouvrit la dix-neuvième dynastie égyptienne. Il nous montre la tribu hébraïque partant du plateau d'Arménie, pour aller habiter les plaines de Sennaar, entre l'Euphrate et le Tigre. Lorsqu'Abraham, son chef, partit de la ville d'Ur (*Eddessa, Asiæ antiquæ*), ville de la Chaldée, pour aller habiter la vallée de Bethel, dans le pays de Chanaan, il y avait déjà 174 ans que Ninive avait été fondée, et Babylone florissait depuis 274 ans. Le pays de Chanaan était aussi peuplé; la présence de Sodome, de Gomorrhe, de Seboim et d'Adama en fait foi. Leur destruction, qui arriva pendant qu'Abraham habitait le pays de Sichem, est une de ces catastrophes dont les peuples conservent la mémoire. Au reste, il ne s'était écoulé que 641 ans environ entre la vocation d'Abraham et la naissance de Moïse; aussi cet événement était-il, de son temps, presque de l'histoire moderne.

Comme existence politique, la nationalité égyptienne a duré environ 2096 ans; l'empire d'Assyrie,

depuis Nemrod jusqu'à la conquête de Cyrus, exista 2102 ans. L'histoire d'Egypte est encore entourée d'un voile que la science moderne n'a pu percer; aussi nos chronologistes laissent-ils un intervalle de 858 ans environ entre la fondation du royaume d'Assyrie et celle de l'Egypte[1]: cette lacune est due au silence des historiens de l'antiquité, de Moïse et d'Hérodote. Le commencement de la civilisation égyptienne remonte en effet bien au delà de l'époque de Ménès; mais il se confond avec celui de l'état de Méroé, dont l'histoire nous est aussi inconnue que celle de ses habitants, les Ethiopiens. Moïse lui-même, qui fut élevé en Egypte, eût été bien embarrassé de désigner l'origine de ce peuple, en supposant qu'il n'eût pas été dominé par l'idée d'une création unique pour tous les hommes. Au reste, telle n'était pas la mission de cet historien prédestiné. « La civilisation de Méroé remonte sans doute « bien au-delà de celle de l'Egypte; les récits de l'an-« tiquité, les traditions religieuses et les monuments « curieusement interrogés par la critique moderne, « nous montrent que l'Egypte dut sa première orga-« nisation politique à un état antérieurement orga-« nisé, dont les colonies, descendant vers le nord, « portèrent leurs arts et leurs idées religieuses au-« delà des cataractes de Syène[1]. » Ce fut dans l'Heptanome et le Delta que se mêlèrent d'abord les es-

[1] L'Assyrie, selon Bérose, eut des rois anté-diluviens : il n'est donc pas exagéré de placer l'origine de cet état en 3308; on suppose que Ménès, premier roi égyptien, vécut vers 2450, il y a entre ces deux chiffres, un espace de 858 ans.

Ph. Le Bas, *Loc. cit.*, t. I, p. 53.

pèces éthiopienne et syro-arabe avec les Egyptiens.

Sous le rapport des tendances métaphysiques, ces derniers différaient beaucoup des Arabes : « Les uns, dit M. le docteur Prichard, adoraient un esprit invisible et éternel, dont la parole toute-puissante fit sortir l'univers du néant, quand les étoiles du matin se réjouissaient et que les fils de Dieu chantaient en triomphe! Les autres décoraient avec splendeur des temples magnifiques, dans lesquels, par une étrange infatuation, ils plaçaient quelque animal immonde, un serpent, une tortue, un crocodile, un singe, qu'ils honoraient par des rites mystérieux et par un burlesque cérémonial [1]. » On retrouve, dans les croyances et les pratiques religieuses de ces hommes, la mesure exacte de leur moralité et le degré de leur élévation dans la hiérarchie humaine. Les Arabes, préoccupés de la sublime essence du Créateur, adorent en lui l'être idéal de leur belle imagination : ils admirent ses œuvres, mais ils n'adorent que lui. Les Egyptiens, au contraire, ne s'élèvent pas au-delà des choses matérielles; elles font leur unique préoccupation. Après la mort même, la matière est l'objet de leur culte et de leur vénération. Ils ont adopté les coutumes de Méroé, qui parlaient à leurs sens; ils en ont imité les constructions, les temples, les tombeaux; ils ont voulu, comme eux, éterniser leur frêle existence, unique objet de leur attention et de leur amour. La vie nomade des impurs séduisit peu des hommes qui tenaient tant

[1] *Hist. nat. de l'homme*, par Z. C. Prichard; trad. de l'anglais, par M. le docteur Roulin, t. I, p. 204.

aux vanités de la terre ; cependant, malgré l'antipathie de ces deux peuples l'un pour l'autre, il est évident qu'ils se croisèrent, car les juives furent de tout temps fort jolies : mais ce qui nous reste de l'Egypte nous prouve que ce fut surtout le sang éthiopien qui se mêla en grande proportion au sang égyptien.

Les caractères physiques de la race égyptienne ne démentent pas leurs tendances métaphysiques : Voici le portrait véritablement saisissant qu'en fait M. Prichard[1]. « Au lieu des traits effilés, de la phy-« sionomie mobile, animée et expressive, des formes « sveltes et agiles des Arabes, on voyait dans le pays « des Pharaons des formes pleines, mais délicates et « voluptueuses, des visages calmes et posés, des traits « doux et arrondis, des yeux longs coupés en amande, « à moitié fermés, languissants et relevés aux angles « extérieurs, comme si la lumière et la chaleur du « soleil les fatiguaient habituellement ; des joues ron-« des, des lèvres épaisses et saillantes ; une bouche « grande, mais souriante ; un teint foncé et d'un rouge « cuivré ; tout l'ensemble offrant, ainsi qu'un de nos « plus exacts voyageurs[2] l'a observé, le caractère de « l'Africain pur-sang, dont le nègre n'est que le re-« présentant exagéré, le terme extrême. »

Tout constate que la couleur de la peau était fort variable, mais toujours très-foncée chez les Egyptiens, ce qui vient à l'appui de l'origine rouge et

[1] Prichard, *Loc. cit.*, t. I, p. 265.
[2] Denon, *Voy. en Égypte.*

noire de leur race. Je crois que c'est offrir une occasion d'être agréable au lecteur, en l'engageant à lire la petite dissertation à laquelle se livre M. Prichard, avec infiniment d'érudition, pour prouver que les teintes les plus foncées coloraient le visage des anciens Cophtes.

Depuis longtemps, la lecture des auteurs classiques et la vue des figures égyptiennes coloriées, m'avaient conduit à penser que les Egyptiens étaient rouges, et que parmi eux se trouvaient un grand nombre de métis. Au reste, le mélange des Egyptiens avec les Ethiopiens de Méroé et avec les esclaves aux cheveux laineux, était chose aussi inévitable que celui des Numides, des Arabes et des Juifs avec ces mêmes Egyptiens. Mais tous ces hommes d'origine étrangère ne constituaient pas l'espèce ou la race égyptienne proprement dite, laquelle a évidemment un caractère moral et physique parfaitement distinct parmi les peuples de la terre.

Etaient-ils aborigènes de la Haute-Egypte ou de l'Inde? Je l'ignore. Cette question me paraît insoluble; mais, bien certainement, il y eut de bonne heure, avant les temps historiques de l'Egypte, il y eut, dis-je, un échange de population entre l'Inde, le Dekhan et la côte d'Afrique éthiopienne. Au reste, remarquons qu'il est des Arabes et des Berbères noirs, qu'il en est de mulâtres, et que les Indiens offrent aussi la plus remarquable bigarrure de couleurs : en général, tous les peuples qui nous offrent cette bigarrure, ont tous été en position de se mêler avec des peuplades noires. En

parlant des Indiens, nous reviendrons sur ce sujet.

Après ces brillants empires de l'Asie occidentale et de l'Afrique orientale, fleurirent successivement plusieurs autres empires moindres, mais fort prospères, tels que la Syrie, vers 1070; Tyr, qui commença en 1080, et Carthage en 1259. Toutes ces populations sortirent d'une même souche. En remontant aux sources de l'histoire de ces peuples anciens, on remarque que les hommes de l'espèce Syro-Arabe furent longtemps nomades sur les terres où plus tard ils fondèrent des royaumes, avant que le progrès de leurs connaissances et les richesses qui en résultèrent, leur donnassent le goût des grandes institutions sédentaires, et celui du luxe et des arts. Les Juifs furent longtemps dans ce cas, et sous ce rapport, ils imitèrent leurs pères, les Assyriens; une grande partie des habitants du pays de Chanaan étaient encore pasteurs et vivaient en familles ou en tribus, distinguées la plupart du temps par les noms de leurs patriarches, lorsqu'Abraham y arriva pour la première fois.

L'Egypte était peuplée de nomades et de pêcheurs, lorsqu'enfin Ménès, ou l'époque que ce nom personnifie peut-être, fit, ou vit construire Memphis. Les Arabes et les Syriens persistèrent longtemps dans la vie vagabonde et furent, pour les premières civilisations, un véritable fléau. La molle et fastueuse Egypte, surtout, eut beaucoup à souffrir de leur caractère indépendant, nomade, inquiet, plein de l'ardeur du prosélytisme.

L'histoire nous montre, du côté de l'est, l'espèce Ariane formant aussi des tribus errantes, au sud de la mer Caspienne; longtemps elles restèrent séparées et ce ne fut que lorsque le défaut d'espace les contraignit à un contact inévitable, qu'elles songèrent à se réunir sous la puissance de Déjocès. Ecbatane fut alors fondée. A leur domination immense en succéda une autre plus grande encore, ce fut celle des Perses, autre peuple nomade, situé plus à l'est et qui, uni aux Mèdes et conduit par Cyrus, fonda l'empire le plus florissant de toute l'Asie. Il s'étendit des bornes ouest de la Phrygie à l'Indus et à l'Imaüs.

Du côté de l'est, la civilisation syro-arabe, ou sémitique, fut de bonne heure en contact avec celle des populations iraniennes. Ninus et Sémiramis conquirent la Bactriane, qui devint une satrapie du grand empire assyrien; mais avant cette époque, ce pays, ainsi que la Sogdiane, le Chorazan, la Perside, était peuplé d'hommes intelligents, industrieux, qui ne tardèrent point à réagir à leur tour sur les états de l'ouest, sur la souche adamique.

Entre le Tigre et l'Indus, à l'ouest et à l'est, entre l'Oxus et la mer des Indes, au nord et au sud, s'était aussi primitivement établie une espèce d'hommes que ses traits distinguent de l'Indien, d'une part, et des Mongols, de l'autre, et dont le langage diffère de celui de l'espèce sémitique répandue entre le Tigre et la Méditerranée. Cette espèce parlait le zend ou des dérivés du zend.

« Il y avait, disent les premiers livres du Zend-

« Avesta, une contrée riante, l'*Eriène Veedjo*, qui « jouissait du climat le plus doux et d'un été de sept « mois contre cinq d'hiver; ce fut dans cet *Eden* « qu'*Ormuzd* plaça le taureau primordial d'où sor- « tit la race humaine. Alors *Ahriman*, l'ennemi « d'Ormuzd, frappa l'*Eriène* d'un froid destructeur, « et ne lui laissa que deux mois d'été, et la grande « tribu qui l'habitait fut contrainte de quitter cet an- « cien lieu de délices pour d'autres contrées, qu'Or- « muzd lui prépara dans sa bonté, et qu'il enrichit de « ses bénédictions. Les contrées qui reçurent la race « chérie d'Ormuzd furent la Sogdiane, puis le Cho- « razan, la Bactriane, la Perside et les pays limi- « trophes de la Médie et de l'Inde...

« En s'établissant dans l'*Iran*, la race d'Ormuzd « avait pour chef *Dchemchid*... Celui-ci ne craignit « pas d'attaquer les mauvais génies, les *Devs;* il les « chassa des nombreuses demeures qu'ils s'étaient « choisies sur la terre et conquit neuf cents contrées « qu'il fertilisa... Il révéla la loi d'Ormuzd... Alors « l'agriculture et l'éducation des troupeaux se répan- « dirent parmi ces peuples, qui se livrèrent, les uns « à la vie sédentaire, et les autres à la vie no- « made[1]. »

On retrouve ici nettement l'origine de l'espèce iranienne, ou ariane; ce passage ne laisse aucun doute à l'égard de sa création spéciale sur un coin du globe qui subit un changement de climat assez marqué pour

1 *Précis d'hist. ancienne*, par Ch. Lebas, t. I, p. 221.

en chasser les habitants. Cet événement rappelle forcément celui qui saisit dans les glaces les éléphants et les rhinocéros retrouvés intacts de nos jours encore vers l'extrémité septentrionale de l'ancien continent : l'on est disposé à croire que si les restes de l'homme ne se retrouvent point parmi les dépouilles d'animaux supposés, peut-être à tort, anté-humains, c'est que son intelligence lui permit de se préserver d'abord et de fuir ensuite d'un climat devenu tout à coup inhospitalier.

Au reste, cette inhospitalité ne dut être que relative aux habitudes de l'espèce, qui cherchait vers le sud un climat clément et analogue à celui qu'elle venait de perdre. Il pourrait se faire même qu'il y ait eu alors un refoulement général de tout le genre humain depuis le pôle jusqu'à l'équateur.

D'après l'histoire, il paraîtrait que la race ariane trouva, sur le nouveau sol qu'elle envahissait, des hommes grossiers et fort laids : les *Devs* furent, pour les nouveaux venus, ce que furent plus tard, pour d'autres familles arianes émigrant cette fois vers le nord-ouest, les habitants *primitifs* du versant boréal de l'Altaï, les Finnois ; en effet, ces derniers furent longtemps dans le nord des gens malfaisants, des barbares féroces qui laissèrent dans l'esprit de leurs conquérants un sentiment d'horreur qui se retrouve encore exprimé dans toutes les vieilles légendes sur les Ugriens[1]. Remarquons, à cet égard, que les habitants rapprochés

[1] Ogres.

des extrémités polaires ou des régions brûlantes ont été de tout temps les moins bien doués des hommes, au point de vue anthropologique, et, par conséquent, zoologique. Nous voyons, dans le Zend-Avesta, que la première patrie de l'espèce ariane était devenue froide, ce qui suppose que la Bactriane, la Sogdiane, etc., avaient été des pays infiniment plus chauds qu'ils ne l'étaient au moment de la conquête par les Iranais. En cela, le Zend-Avesta ne fait que confirmer ce que nous apprennent les débris d'une foule de végétaux appartenant à des types organiques particuliers et aux climats les plus chauds du globe actuel. Or, ces restes d'une antique végétation se retrouvent non seulement en France, en Italie, en Grèce, en Asie mineure, mais même dans des régions infiniment plus nord de l'Europe et de l'Asie. Nul doute que l'on ne fasse un jour les mêmes découvertes sur les territoires des anciennes Sogdiane, Bactriane, Chorazonie, etc. Tout porte à croire que toutes ces régions étaient autrefois, par rapport au nord le plus reculé, ce que les pays les plus méridionaux sont aujourd'hui pour nous.

Ne retrouverions-nous pas les traces de ces fameux *Devs* refoulés par les Iranais dans ces Ethiopiens Gédrosiens des rives du Candriaces? Les habitudes de ces hommes barbares décrites par Arrien, d'après Néarque, ont beaucoup d'analogie avec celles des Australiens et des habitants des déserts sablonneux du Haut et du Bas-Pérou. Ce rapprochement n'est sans doute que le résultat d'une ressemblance

dans les ressources locales; mais remarquons que les Arabes des déserts de l'Afrique ont su se faire un genre d'existence bien au-dessus de celui des peuplades misérables que nous venons de citer: partout l'intelligence supérieure ressort des difficultés qu'elle parvient à vaincre.

A ce propos, remarquons encore en passant, pour ne plus revenir sur les peuples aborigènes de l'extrémité ouest de l'ancien continent, que, de tous temps, les peuples les mieux doués par l'intelligence occupèrent les zones les plus tempérées; c'est surtout pour l'Asie et pour l'Europe que cette observation est fondée, lorsque l'on reporte ses regards en arrière, sur l'histoire ancienne de ces vastes continents: il nous suffirait de citer à l'appui de cette proposition les *Pélasges*, les *Etrusques*, en Grèce et en Italie; les *Euskaldunes* ou Ibériens[1], les *Libyens* ou Berbères modernes, les *Liguriens*, peuples autochthones du littoral de la Méditerranée, des Pyrénées, des Alpes et des bords de la Loire : peuplades dont l'histoire ne commence pour nous qu'à l'époque de leur premier contact avec les espèces sémitique et iranaise. Ces aborigènes furent dans l'ouest de l'Europe ce que furent dans l'est, en Palestine, en Syrie, en Mésopotamie, l'espèce syro-arabe, et en Asie, au pied du Caucase indien, les habitants des monts Sogdiens, Ausaciens et Casiens, en un mot, les hommes de l'espèce arianaise.

[1] Basques modernes.

Ce qui n'est pas moins digne d'attention, c'est que les régions habitées par les premiers hommes supérieurs n'étaient pas seulement douées d'un climat salutaire et doux, mais elles étaient aussi parfaitement arrosées, dominées par de hautes chaînes de montagnes et environnées de vastes mers, telles que les golfes Arabique et Persique, les mers Oxiane, Caspienne, le Pont-Euxin, la mer Intérieure et l'Atlantique. La Méditerranée, surtout, fut pour l'ouest un centre fertile de créations de tout genre, autour duquel la nature groupa les intelligences les plus élevées, et qui fut et est encore le foyer de civilisation qui éclaira le monde ancien, et qui se dispose à éclairer un monde nouveau.

Sémiramis, vers 1916, aurait été, par ses conquêtes, au devant des populations de l'Asie orientale. Cyrus, 1380 ans plus tard, répandit au contraire vers l'ouest la civilisation asiatique, et contribua beaucoup au mélange des espèces sémitique et iranienne. Mais, seize siècles avant l'ère chrétienne, à peu près du temps de Moïse, avaient commencé les conquêtes des Hellènes : la Thrace et la Macédoine étaient déjà en leur pouvoir, ils se mêlaient aux habitants de l'Asie-Mineure, qui était elle-même colonisée par l'Egypte, par la Syrie et par la Cappadoce.

L'espèce ariane s'est progressivement répandue à l'est jusqu'aux territoires que nous nommons aujourd'hui royaumes de Caboul, de Lahore, où régnait Porus, du temps d'Alexandre. A l'ouest, elle s'est de

bonne heure transportée à travers la Germanie jusqu'aux confins du continent européen ; au nord, elle a peuplé la Pologne, la Bohême, la Pruthenie, les bords de la Baltique, la Russie et la Servie; au midi, elle a successivement pénétré dans toutes les presqu'îles, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, et partout les différentes branches de cette espèce ont imposé leurs dialectes, lesquels sont tous originaires d'une même souche, le *zend*. Tous ont conservé leur type général anthropologique, que le climat, les habitudes, et surtout les premiers croisements avec diverses tribus aborigènes ont un peu modifié, de manière à donner un caractère distinct à chacune des races qui sont aujourd'hui le résultat de ces croisements. La diversité des climats dépend autant de la variabilité inconstante de la configuration topographique du sol, que de la température, si différente, des trois grandes zones terrestres. Il y a trois climats généraux bien tranchés : mais chacun d'eux se divise en une foule d'autres secondaires, qui dépendent de dispositions physiques particulières à des pays situés cependant sur les mêmes latitudes, et sur des méridiens fort voisins les uns des autres.

L'espèce ariane fut éminemment guerrière, entreprenante, active, douée d'une immense intelligence, qui la rendait propre à la fois aux arts et aux lettres. Son imagination poétique dota le monde de dieux : elle imagina une religion plus brillante que raisonnée : elle plaçait un dieu partout où la légèreté naturelle des Arianais n'entrevoyait pas de suite une

explication facile; c'est ainsi qu'elle expliquait tout et satisfaisait son ardente curiosité, en attendant que le temps des illusions intellectuelles fît place aux vérités de la révélation et à l'étude de la nature et du positif.

Même à l'apogée de leur gloire littéraire, les Hellènes conservèrent toujours cette tendance vers les conceptions hasardées : les plus grands philosophes de la Grèce cherchaient dans leur imagination ce qu'ils eussent dû chercher dans l'observation de la nature. Cette tendance nationale était irrésistible, elle était originairement un des traits du caractère de toute la souche iranienne, mère des mythologies indienne, grecque et romaine [1].

L'espèce sémitique se montre, au contraire, moins conquérante ; dès les temps les plus reculés de l'histoire, elle prise peu la gloire et le faste des conquêtes, mais elle a un amour très-remarquable de la propriété; et sa vie nomade à travers l'étendue immense des déserts n'a point effacé ce trait caractéristique. Elle pille les caravanes, promène ses troupeaux et ses tentes voyageuses. Lorsqu'elle prend les armes, c'est pour défendre sa religion, ou ses terres; elle développe alors beaucoup de courage. Son esprit positif est cependant doué d'imagination allégorique.

Ces hommes passent de l'excès de l'indifférence à l'excès du spiritualisme le plus fanatique, le plus

[1] L'Iran fut le berceau des mythologies les plus compliquées, les plus riches en allégories et en poésie. Il fut aussi le berceau de la mythologie de l'Indé moderne.

mystique ; leur exaltation les égare jusqu'au délire.

Les hommes de cette espèce qui habitèrent le bord de la mer devinrent marins par nécessité, furent exclusivement négociants, navigateurs habiles, entreprenants, mais assez médiocres politiques. Les Hébreux n'eurent, à proprement parler, point de politique, parce que la loi leur défendait les liaisons, les rapports continus avec les autres états : les Phéniciens furent entièrement absorbés dans leurs idées de commerce, de voyages maritimes, et disparurent de la scène des nations en passant, en 572, sous la domination de Nabuchodonosor. Carthage pensa qu'elle maintiendrait sa supériorité en l'appuyant d'une force militaire ; mais en cela, elle ne fit pas violence à ses goûts essentiellement domestiques ; car elle se créa une armée de mercenaires, qu'elle gouvernait par une politique astucieuse, la même qu'elle opposait aux nations qui cherchaient à abaisser sa grandeur en tarissant le plus possible la source de ses richesses. Le gouvernement carthaginois était jaloux, ombrageux, envieux, ingrat et cruel ; toutes ces passions préparèrent le triomphe des Romains, en divisant sans cesse ses hommes d'état, qui ne sentirent point que de leur union dépendait le salut de la patrie. A côté de cet orgueil intraitable, qui étouffait en eux tout sentiment grand et généreux, la foi punique caractérisait d'un seul trait le défaut de loyauté qu'ils ne craignaient pas de laisser paraître, quand ils rompaient tout à coup les engagements qu'ils avaient contractés.

Les Hébreux eux-mêmes, qu'une loi essentiellement religieuse et sainte gouvernait, n'y furent pas toujours fidèles, par cela même qu'elle contrariait les défauts d'hommes plus attachés à leur croyance par l'habitude, par le respect des anciennes traditions, par l'amour de ces anciennes coutumes, par l'orgueil national, que par la conviction d'un esprit réfléchi et moins matériel. Ces hommes, plus attachés à la pratique qu'à la lettre, dont ils ne comprenaient pas le sens réel, n'y voyaient qu'un sens purement mystique dont les images voilées, toutes empruntées aux choses matérielles, flattaient leurs exigences insatiables, toujours avides de mystères, d'avenir et d'espérances. Ils aimaient à se bercer de l'espoir des nouveaux bienfaits célestes, et les rattachant plus au corps qu'à l'âme, ils s'enorgueillissaient de la distinction divine qui, à leur point de vue, les constituait les enfants gâtés du Dieu d'Israël, à l'exclusion de tous les autres hommes.

Les Phéniciens et les Carthaginois, n'attendant rien de leurs idoles, cherchaient dans les biens terrestres la satisfaction du bien-être qu'adorait avant tout cette espèce d'hommes éminemment matérielle; et ils y apportèrent cette activité fiévreuse que les Arabes de nos jours apportent encore au pillage, au commerce ou à la piraterie, tout en étant toujours prêts à verser leur sang pour leurs croyances religieuses.

Les Hébreux avaient beaucoup de ce caractère, aussi était-il heureusement facile à leurs prophètes

de ramener ces grands enfants dans les limites de la raison, par le tableau des maux temporels prêts à fondre sur eux, et par le tableau des béatitudes éternelles dont leur ingratitude les priverait pour toujours. Je sais que, sous ce rapport, il est bien des hébreux parmi les gens civilisés du monde moderne. La faute en est aux impressions de notre éducation première, qui cependant n'aurait pas besoin de motifs bas et *intéressés* pour nous assujettir à la pratique de ce qui est noble et beau, grand et honorable. Qu'on maintienne nos esprits, dès la plus tendre enfance, dans des rapports élevés, dignes et éclairés, et l'on s'apercevra qu'une instruction *suffisante* achève l'œuvre religieuse et morale qu'étouffe l'ignorance. Faute d'instruction, les masses ne voient qu'une chose vulgaire dans ce qu'il y a de plus sublime et de plus digne de la haute intelligence humaine, dans la Religion.

Ce que je dis là est applicable à toute la civilisation, et si tel était mon sujet, je démontrerais facilement que les éducations françaises, quoiqu'imparfaites encore, sont infiniment supérieures à la plupart de celles de la grande famille civilisée. Cela est fâcheux à dire, car cet état de choses retardera la marche progressive du règne absolu de l'intelligence. Le monde civilisé est bien loin de cette perfection de moralité dont il fait vanité; l'ignorance est grande encore! Les préjugés, le merveilleux le plus absurde dominent la société. Je n'en veux pour preuve que le règne des sorciers modernes; l'éclat et le luxe du charlatanisme.

La mythologie des Syriens et des Carthaginois était d'une grande pauvreté. Ils adorèrent le temps, le soleil, la lune et la terre; les génies tutélaires de la navigation et de la pêche. Carthage, colonie de Tyr, emprunta aux etrangers quelques divinités, mais sa mythologie resta toujours d'une pauvreté extrême et fort barbare.

La poésie de l'espèce syro-arabe est toute contemplative; lorsque viciant, sous ce rapport, la nature de son génie, elle devient idolâtre; nous la voyons adorer le veau d'or ou les astres, sans idées métaphysiques; elle accomplit un acte stupide de matérialisme vide de sens. En Egypte, l'idée de métamorphose dominait la religion et elle lui imposait, comme conséquence, le culte des animaux; mais, en Arabie, en Palestine, à Carthage, l'idolâtrie n'avait ni raison, ni but; c'était une aveugle imitation des usages égyptiens ou babyloniens [1].

La branche juive de cette souche conserva dans toute sa pureté l'histoire de la création de son espèce et la tradition des plus purs dogmes religieux. Gardienne de la Loi du Seigneur, ce fut dans son sein que

1 Menacée par l'eau et par le sable, l'Egypte est constamment entre la vie et la mort. Aussi, dans sa religion, dominaient ces deux idées. Mais qu'est-ce que la vie et la mort, sinon une métamorphose, un changement? De là, dans la religion égyptienne, l'idée dominante de métamorphose et d'émanation progressive. Ainsi, avant d'être Isis, la grande déesse de l'Egypte était Athor, la nuit profonde. Avant la création, Athor reçut l'esprit industrieux et devint Neith; enfin, transformée et triomphante, elle est Isis, la nature fertile et féconde... (Ph. Le Bas, *Précis d'histoire anc.*, t. Ier, p. 83.)

l'exaltation des sentiments religieux produisit les modèles de la poésie sacrée; leurs prophètes furent poëtes et chantèrent seuls dignement la grandeur du Maître du monde.

La loi religieuse des Juifs fut la première qui imposât à l'homme d'honorer Dieu par la pratique de toutes les vertus, comme étant le sacrifice le plus digne que puisse lui offrir l'homme moral, et comme étant le lien naturel de l'intelligence terrestre avec l'intelligence céleste. Les Juifs furent préposés à la garde de l'Arche sainte qui préserva de l'oubli les pratiques de la Religion de Dieu, depuis la création jusqu'à Jésus-Christ. Celui-ci puisa dans l'éducation la plus sainte et dans son génie, la morale dont Dieu est le but et l'auteur; car le monde, qu'il créa, n'a d'autre but que lui-même......... « Cette contrée si pauvre, la Judée, dont l'histoire semble « devoir être éclipsée par celle des grands empires « élevés autour d'elle, l'Egypte, Ninive, Babylone « et même la Phénicie qui couvrait les mers de ses « vaisseaux, est cependant une contrée célèbre entre « tous les autres pays; car de là est sortie la régénération du monde [1].»

En observant l'esprit si différent de ces deux grandes familles historiques du genre humain, l'espèce iranienne et l'espèce sémitique, l'on se persuade que ces deux éléments intellectuels se fondirent ensemble, guidés par la main de Dieu, pour féconder

[1] Ph. Le Bas, loc. cit., p. 89.

l'intelligence humaine et pour lui donner ici bas tous les attributs de sa plus haute portée.

Les métis de ces deux types marchent irrésistiblement au progrès intellectuel, qui veût tout avec réflexion et goût, et qui veut de la religion surtout, mais soutenue d'une solide instruction. C'est, en effet, la vouloir digne de Dieu, parce que l'intelligence est la pierre fondamentale de ses autels.

Voici un passage des Démonstrations évangéliques que je ne puis me défendre de citer ici, parce qu'il montre que l'auteur a entrevu la succession ascendante dans l'ordre des facultés intellectuelles.

« . . . . . L'esprit d'une nation doit nécessairement correspondre à la langue qu'elle possède.

« La famille *sémitique*, privée de particules et de formes grammaticales propres à exprimer les relations des choses, roidie par une construction inflexible et confinée dans les idées d'action extérieure par la dépendance où sont les mots de leurs racines verbales, ne pouvaient conduire l'esprit aux idées abstraites; c'est pourquoi ces dialectes ont toujours été employés à de simples narrations historiques . . . . et pas un élément de pensées métaphysiques ne se rencontre dans leurs compositions les plus sublimes. C'est par la même raison que les plus profondes révélations religieuses, les plus solennelles prédications des prophètes, sont revêtues, dans l'hébreu, d'images puisées dans la nature extérieure; . . . . . .
. . . .
mais la famille *indo-européenne* a reçu un langage

d'une merveilleuse souplesse pour exprimer les relations intérieures et extérieures des choses, par la flexion de ses noms, par les temps conditionnels et indéfinis de ses verbes, par sa tendance à y adapter d'innombrables particules; . . . .
ajoutez encore la facilité de varier la coustruction, etc.

. . . .

« Et ne voyez-vous pas, dans tout ceci, une subordination à des desseins encore plus nobles, lorsque vous rapprochez de ces réflexions l'ordre observé par Dieu dans la manifestation de sa religion? En effet, aussi longtemps que ces révélations durent être plutôt conservées que propagées, tant que ces vérités regardèrent l'histoire de l'homme, ... quand les lois de Dieu consistaient en préceptes plutôt d'observance extérieure que de règles intérieures, ...

. . . .

le système de la religion fut déposé entre les mains de cette famille humaine, dont le *caractère intellectuel* et le *langage* étaient admirablement *conformés* pour s'attacher avec tenacité aux simples traditions des anciens jours. . . . .

« Mais aussitôt qu'un changement profond a été introduit dans les fondements de la revélation, ... une translation a eu lieu dans la famille à laquelle sa principale direction est confiée. . . . .

. . . .

La religion, donc, est passée aux mains d'autres ouvriers dont la puissance intellectuelle plus profonde, dont l'impulsion plus ardente dans les recherches....

. . . . ne cessent de produire de nouveaux sujets de conviction [1]. . . . . »

Tout se développe donc graduellement dans la nature, jusqu'à l'intelligence! L'histoire nous permet d'assister à la combinaison de ses éléments. Mais, sous ce rapport, il reste beaucoup à faire; la civilisation est bien loin d'avoir parcouru la circonférence de notre globe. Pour tout homme qui pense sérieusement, la colonisation fut et est plus que jamais un devoir.

Dans cette marche progressive, on aperçoit de nouveau la sublime prévoyance qui voulut que la création de l'homme s'accrût comme de front, dans des rapports logiques, petit à petit, de manière à ce que chaque perfectionnement reçût une base solide avant que de naître.

La civilisation eut de tout temps deux puissants véhicules, le commerce et les conquêtes. Dans l'antiquité, Sémiramis, Sésostris, Cyrus, Alexandre, mêlèrent les intelligences, et semèrent de bonne heure les germes de la civilisation, ou en revivifièrent les restes languissants.

« Les conquérants et les peuples colonisateurs sont « à l'homme ce que sont les oiseaux, les vents, les « flots, aux graines qu'ils disséminent sur ce globe ; « ils les fécondent [2]. »

« Les nouvelles colonies grecques répandues dans toute la Perse, par tous les conquérants, devaient contribuer puissamment à fondre ensemble les deux

[1] Démonstr. évangél., disc. 1, t. 15, p. 79, 1843.
[2] *Voy. au Pôle sud; Historique*, t. v, p. 122.

peuples. Le roi de Macédoine voulut les unir plus étroitement encore par des mariages qui élevèrent les vaincus au rang des vainqueurs. Il donna lui-même l'exemple en épousant Statira, fille de Darius; Ephestion, Perdiccas, Séleucus, Ptolémée, et plus de dix mille Grecs s'unirent à des femmes asiatiques[1]. »

L'empereur Hoang-Ti, *auquel on attribue le tribunal pour écrire l'histoire*, faisait venir de l'Occident des inventeurs dont il popularisa les découvertes. Les historiens chinois disent qu'il allait les chercher dans les pays situés près du mont Mérou, ce qui donnerait au Thibet, remarque M. Lebas, une antériorité de civilisation sur la Chine elle-même.

L'analogie du zend avec le sanskrit, la beauté des types indous, tout prouve que cette partie du monde fut aussi peuplée par la race ariane. Ce que nous observons encore aujourd'hui dans la presqu'île de l'Inde, tendrait à prouver que les Indous, en s'emparant de ce pays, y trouvèrent aussi des aborigènes; du moins c'est ce que semblerait prouver l'absence de tout rapport entre les idiomes tamouk et sanskrit. On trouve encore aujourd'hui dans le Dekhan, dit l'honorable M. Prichard, « trois régions qui sont peu- « plées principalement par des tribus aborigènes; ce « sont, dans les parties centrales de la péninsule, la « chaîne de Vind'hya et les montagnes de Gondwana, « et, dans sa partie méridionale, les Vilagiris, Nilg- « herries, ou Montagnes-Bleues[2]..... »

[1] E. Ruelle, *Hist. résum. des temps anciens*, t. II, p. 242.
[2] Prichard, *loc. cit.*

L'Inde septentrionale a aussi ses tribus sauvages, connues sous le nom de Parbatiyas, ou montagnards; M. Prichard cite le nom de plusieurs autres tribus ou peuplades allophyliennes[1] de l'Indoustan, qui habitent la vallée du Brahma-Poutra et sur les bords du Bengale : ainsi, cette partie de l'Asie orientale eut ses aborigènes, ses *Ders*, comme la Bactriane, la Sogdiane, la Médie, etc., comme l'Europe eut ses Ugriens au nord-ouest, et ses Ibériens, Liguriens, Etrusques et Pélasges au sud-est et au sud.

Nul doute que la bigarrure de la couleur des Indiens ne provienne du mélange des conquérants avec des aborigènes noirs et rouges; une population à peu près également formée de noirs et de blancs peut se conserver dans des proportions numériques à peu près constantes, et présenter toutes les nuances intermédiaires aux deux couleurs. Il ne pouvait en être ainsi dans nos colonies, où, jusqu'à présent, les alliances mixtes n'étaient autorisées ni par les préjugés de ces pays, ni même par la loi; mais là où la polygamie est autorisée, les femmes jaunes, blanches et noires sont tour à tour admises dans les sérails, et dès-lors on conçoit le partage de la population entre diverses couleurs, la persistance des unes et des autres, malgré les nombreux croisements des deux espèces. Voici comment je m'explique ce fait : un

[1] Nom que M. Prichard a cru devoir adopter, pour désigner les espèces primitives qui précédèrent, sur divers points du globe, les espèces ou races conquérantes de nos temps historiques.

blanc et une négresse produiront un mulâtre ; le mulâtre et une blanche, un individu ayant trois quarts de blanc et un quart de noir ; ce quarteron et une noire reproduiront un mulâtre ; celui-ci et une noire, un quarteron en sens inverse, et si ce dernier s'allie à une noire, le produit de cette nouvelle alliance sera nègre, mais avec des modifications très-grandes ; il ne sera jamais aussi laid que le plus laid des auteurs primitifs de cette succession de parentés, et il conservera en grande partie les traits de la race supérieure, malgré le retour à celle des deux souches qui était primitivement inférieure à l'autre. Cette amélioration de race sera d'autant plus sensible que les deux espèces étaient l'une et l'autre plus belles et moins éloignées. Et c'est précisément ce qui a lieu dans l'Inde.

Les peuplades que leurs langues, leurs mœurs sauvages, leur type anthropologique même, éloignent le plus des Indous, sont cependant d'assez beaux hommes, témoin les Cingalais[1]. Au reste, de tous les temps les Indous firent venir des femmes cafres, de la côte E. de l'Afrique ; ces femmes sont fort estimées des riches voluptueux de l'Indoustan ; il n'est donc pas étonnant que la couleur noire y soit aujourd'hui plns commune peut-être que les teintes jaune et blanche.

Le Dekhan possède des aborigènes cuivrés ; les femmes de Golconde sont célèbres par la beauté de

[1] Voir la description des Cingalais, par Davis, dans l'*Hist. nat. de l'homme*, par Prichard, t. Ier, p. 327, trad. de M. le D. Rollin.

leur peau jaune, la vivacité et l'expression de leur regard. Il n'est donc pas de pays mieux placé que l'Indoustan pour se procurer des femmes de toutes les teintes.

Il n'est pas de femmes plus séduisantes que les belles Indoues à la peau veloutée, couleur d'infusion claire de café, ou couleur jaune pain d'épice[1].

Dans les montagnes du Dekhan, il y a des tribus autochthones au teint jaune pâle, à la chevelure blonde; je ne pense pas que ce caractère de la peau tienne au climat; les Abyssins, qui habitent un pays très-élevé, sont noirs, ou blancs, ou mulâtres, selon la nature de leur origine, en général fort mêlée.

Les habitants de la Haute-Egypte présentaient la même variété, parce qu'ils descendaient d'Ethiopiens, d'Homérites shémitiens, pères des Phéniciens, d'après les anciens, et fondateurs du royaume abyssinien d'Axum, de Persans, d'Indous attirés par le commerce des grands centres de civilisation, qui signalèrent les premiers établissements de l'homme en Asie occidentale; de Nubiens et de Libyens de l'Atlas et du désert, aujourd'hui Berbères et Touarilles. Les Abyssins eux-mêmes ne sont que des colons de l'un des rameaux de l'espèce Sémitique croisée par les Ethiopiens, ou par quelques autres espèces ou races d'hommes noirs, du sud ou de l'ouest.

[1] Lorsque les quarterons de *blancs* et de *noirs*, et de *jaunes* et de noirs, sont d'une belle constitution et qu'ils se croisent entre eux, il en résulte les peaux les plus douces, la couleur la plus agréable du chocolat clair. Lorsque le *blanc* intervient parmi ces belles races, il en résulte la teinte d'infusion légère de café, une des plus suaves que l'on puisse voir.

Tous les peuples de couleur bigarrée portent avec eux les traces d'une organisation mêlée; car la nature ne fonde pas ses différences spécifiques sur la coloration des espèces, mais bien sur la modification de leurs organes essentiels, fondamentaux, si je puis m'exprimer ainsi : le centre nerveux est la seule base sur laquelle elle ait établi ses transitions d'une espèce vers une autre [1], différences qui, avant d'être sensibles extérieurement, sont d'abord le résultat de profondes modifications organiques chez les animaux, intellectuelles chez l'homme. Cette loi des séries organiques est d'autant plus strictement observée, qu'elle s'applique à un être plus élevé, plus compliqué; et pour l'homme, elle est observée dans toute sa rigueur. Telle ou telle teinte est plus spécialement affectée chez lui à telle ou telle espèce; mais ce caractère zoologique est sous la dépendance du caractère principal, je veux dire du caractère anthropologique, lequel domine toute son organisation.

La couleur n'est qu'une de ces harmonies admirables qui se lient à la mobilité des traits, à l'expression des passions, lesquelles sont d'autant plus multipliées et d'autant plus vives, que l'intelligence est elle-même plus intimement liée aux sentiments les plus variés et

[1] Les croisements réitérés des Indiens, quittant l'espèce iranienne pour y revenir, la quittant de nouveau pour y revenir encore, ont fait dominer parmi eux le caractère de cette noble espèce. Partout où la nature touche à l'amélioration, par le moindre contact, elle se l'approprie aussitôt. C'est une de ses lois, aussi oppose-t-elle une longue résistance à la dégradation.

les plus délicats. Moins l'homme moral est parfait, moins les caractères zoologiques se montrent sous des formes séduisantes.

En vain dira-t-on que certaines peuplades noires, appartenant à la même souche qu'une autre tribu blanche, ne doivent l'une et l'autre leurs teintes différentes qu'à la diversité des climats; en vain dira-t-on que les peuplades d'Arabes noirs ne se mêlent point avec leurs voisins, que leur religion est un obstacle invincible à toute alliance étrangère : d'abord, ce changement de couleur peut remonter à des temps très-reculés, antérieurs au mahométisme, ensuite, le Koran permet aux Arabes de posséder plusieurs femmes, et ils les admettent toutes, du moment surtout qu'elles se font mahométanes; ainsi, là où une tribu est en position de se procurer plus de femmes noires que de blanches, cette tribu devient en partie noire, sans perdre les caractères de son espèce ou de sa race, sans cesse retrempée d'ailleurs à sa source primitive.

Les Indous de la vallée de Kachemir, les Indiens fixés depuis longtemps dans la chaîne de l'Himalaya, vers les sources sacrées du Gange et de la Jumna, sont très-blancs ; ils ont les yeux bleus et les cheveux quelquefois roux; mais cela dépend moins du climat qu'ils habitent que des caractères dévolus par la nature à leur espèce, car n'oublions pas que les Indous appartiennent à la race ariane. Cette race est blanche, et les indigènes actuels de l'Indoustan n'ont cessé d'être tous blancs que parce que, comme les

Abyssins et les Egyptiens, ils se sont mêlés à des espèces noires ou rouges [1].

Blumenbach a observé que les anciens Egyptiens se révélaient à nous sous trois types principaux : le type éthiopien, l'indien et le berbère. Le premier serait celui dont les plus vieux auteurs nous donnent la description : « Il est caractérisé, dit-il, par des mâ« choires proéminentes, des lèvres épaisses ; un nez « plat et des yeux saillants. » Hérodote nous dit que « les Colchidiens étaient noirs μελάγχροες, et οὐλότριχες, (à peau noire et à cheveux laineux), parce qu'ils descendaient d'une colonie égyptienne. M. Prichard, qui a scrupuleusement étudié toutes les sculptures et les peintures égyptiennes antiques, est arrivé à cette persuasion que les Egyptiens étaient *cuivrés, rougeâtres* ou *couleur de chocolat clair*. C'est, en effet, ce qu'en dit Ammien Marcellin : *Ægyptii plerique subfusculi sunt et atrati.....*

2° Blumenbach a représenté, dans sa sixième Décade, une tête de momie égyptienne en regard d'une tête osseuse de Bengali ; la ressemblance est comcomplète : « *Conveniunt ut universo habitu ità præser-« tim fronte, facie ad malas angustiore, nasi ossibus « parùm prominulis sed a glabella leviter decurren-« tibus, et orbitis amplis* [2]. »

[1] Remarquons, en passant, que les plus belles races humaines sont les plus voyageuses, et qu'elles vont seules au-devant de toutes les autres. Le mélange des espèces d'hommes est chose naturelle prévue dans les sublimes calculs de la nature.

[2] Dec. sexta, p. 8, 1820.

Il est certain que la vue de plusieurs des figures que l'on observe sur les monuments égyptiens, soit sculptures, soit peintures à fresque, rappelle bien souvent les physionomies indoues. Il est, au reste, probable que les marchands égyptiens allaient attendre des esclaves au-delà de la mer Rouge, jusque sur la côte d'Omanum, près de l'entrée du golfe Persique.

Les montagnards de la Nouvelle-Guinée et des Philippines ne sont pas moins noirs que les Australiens des bords de la mer, et cependant ils habitent les montagnes les plus boisées du monde, des montagnes très-élevées, très-humides, et où ne pénètrent que de rares rayons de soleil.

La couleur de la peau n'est point un caractère qui doive servir à la distinction des espèces et des races; je partage entièrement, à cet égard, l'opinion de mon estimable ami M. Honoré Jacquinot. Les caractères de la tête, en d'autres termes, les caractères anthropologiques, sont les seuls admissibles, lorsqu'il s'agit de juger des caractères physiques d'une espèce humaine; mais il est des caractères qui ne se révèlent qu'à l'état de vie; ce sont les caractères psychologiques que la phrénologie ne saurait prévoir, quoiqu'elle en ait la prétention. L'étude de l'histoire nous met à même de conclure des caractères psychologiques des peuples anciens.

Je crois que la coloration de la peau est invariablement arrêtée pour chaque espèce d'hommes, et que ce caractère superficiel, que j'appellerai zoologique, puisqu'il est vrai qu'une fois, abstraction faite de ce

qui touche à l'intelligence ; l'homme rentre dans la classe des animaux ; que ce caractère superficiel, dis-je, est cependant invariable comme l'espèce elle-même, à moins de maladie : or, l'état de maladie est un phénomène en dehors des lois normales de la nature. Primitivement, la couleur noire fut dévolue exclusivement aux habitants des pays voisins des tropiques ou aux habitants intertropicaux ; mais cette couleur ne change jamais, lors même que les circonstances les forcent à abandonner ou leur patrie ou les plaines brûlantes de leur pays pour des lieux plus élevés.

Il est incontestable que les habitants des montagnes sont toujours moins basanés que ceux de la plaine. Il n'y a d'exception à cet égard que pour les nègres ; mais il y a là un phénomène qui ne ressemble en rien à un changement de couleur. Plus les espèces ou les races sont blanches, plus elles sont susceptibles de brunir par l'action de l'air et du soleil. C'est là, sans aucun doute, un préservatif contre l'action trop vive de l'insolation ; c'est une des modifications que la sage nature oppose à une action physique insolite ; c'est une erreur d'y voir le commencement d'une teinte qui pourrait être poussée jusqu'au nègre. La couleur noire tient à une modification profonde de tout l'organisme ; elle se transmet toujours par la génération, quel que soit le pays où le négrillon naisse, ses parents fussent-ils fixés depuis mille ans de père en fils dans le nord de l'Europe [1].

[1] Au reste, en général, les nègres ne vivent pas dans nos climats, lors même qu'ils y naissent : mais la couleur dut-elle changer, rien ne chan-

Les familles indiennes, nous dit-on, qui quittèrent le plat pays à différentes époques, et qui se sont fixées depuis des siècles dans les régions élevées de l'Himalaya, sont très-blanches ; mais ces familles vivent entre elles ; aucun étranger, depuis longtemps, n'est venu troubler le pur héritage de l'espèce ariane, dont ils sont les descendants ; et, en supposant même que des individus jaunes ou noirs aient été du nombre de ceux que leur dévotion conduisit jadis près des sources des rivières sacrées, ils ont dû se fondre avec la race blanche qui a toujours dominé parmi les Indous proprement dits. S'il en était autrement, pourquoi les habitants des hautes latitudes australes, les Tasmaniens, étaient-ils noirs ? Par contre, pourquoi les Polynésiens, qui vivent presque tous sous l'équateur, sont-ils de couleur jaune, quand ils ne s'exposent pas au soleil, et de couleur cuivrée, lorsqu'ils s'y exposent ? Pourquoi ne sont-ils point noirs ? Les Nouveau-Zélandais ont un teint aussi foncé que les habitants des îles Pomotou.

Je n'insisterai plus sur ce sujet, mais je ferai seulement remarquer que rien n'est susceptible d'induire en erreur comme cette tendance irréfléchie de comparer ce qui n'est pas comparable. Ainsi, je trouve dans tous les voyageurs ces phrases : « Ces hommes ne sont pas beaucoup plus bruns que beaucoup d'habitants de l'Europe méridionale... Ceux de ces hommes

gerait dans les capacités intellectuelles. Le climat, en contrariant l'organisme, modifie la couleur et lui donne une teinte maladive : ce n'est pas là un changement de nature.

qui vivent dans les hautes régions des montagnes sont *presque* aussi blancs que des Français, et les femmes sont très-blanches. »

Gardez-vous bien de prendre ce langage à la lettre, vous vous formeriez les idées les plus fausses. C'est là un langage de convention, naturel à ceux qui rendent compte de leurs sensations, en s'aidant d'une comparaison pour s'éviter une longue et fastidieuse description de détails. Le teint d'un homme ou d'une femme cuivrés n'est jamais blanc, quelque pâle qu'il puisse être ; le teint d'un quarteron ne ressemble pas à celui d'un Marseillais ou d'un Sicilien. De même, la peau d'un Polynésien, quelque noircie par le soleil que vous la supposiez, n'a jamais la teinte, les reflets, l'aspect de celle d'un nègre ou d'un mulâtre, même en les supposant malades. Tout cela a si bien son cachet propre, que je ne concevrais pas la témérité d'un peintre qui essayerait d'en peindre un seul d'imagination, il ferait inévitablement un contre-sens, et il produirait un horrible barbouillage sans reflet, sans transparence et sans vie.

Il en est de la grande majorité des Américains et de tous les Polynésiens soi-disant blancs, basanés, bruns ou presque noirs [1] de certains auteurs, comme des Russes et des Espagnols parmi les Européens. Certes, tout le monde en Europe a l'œil trop exercé à juger des variétés des races de notre continent, pour voir dans ces deux races de l'espèce ariane,

[1] J'élague de cette réflexion les Californiens.

des individus d'origine différente [1]. Il en est souvent des appréciations des teintes, chez les individus d'une même espèce d'hommes, comme du degré de beauté des femmes du Nouveau-Monde et de l'Océanie; rien n'est plus vague lorsqu'on exalte leurs charmes : sachons-le bien, il n'y a rien là, en général, de bien absolu; tout est relatif dans ce langage, et c'est malheureusement ce qu'on n'ajoute point; de là, les idées les plus fausses, qui s'inoculent dans l'esprit du lecteur. Une femme rouge n'est blanche ou belle que par rapport aux autres femmes de son espèce ou de sa race; il faut oublier les femmes du monde civilisé, si l'on ne veut courir le risque des illusions les plus romanesques. Atala n'a matériellement jamais existé; si ce n'est dans l'imagination de son divin auteur : la poésie lui était permise à titre de littérateur; mais tel ne saurait être le langage de la science.

IX

Espèces d'hommes du versant boréal du grand centre de création asiatique, système Altaï Himalaya.

Autour du grand centre volcanique de 1400, lieues du N. E. au S. O., qui servit de noyau au plateau asiatique, se rencontrent des climats fort divers et se groupèrent plusieurs centres de créations; nous

[1] Il y a beaucoup de sang maure et arabe dans le sang du rameau iranien-espagnol.

avons vu l'espèce iranienne s'étendre dans les plaines qui se développent des monts Mus-Tag indéfiniment vers l'ouest, et de l'Himalaya au sud, vers l'Indoustan; au nord, les Mongols, sous les noms de Kalmouks et de Tungouses, se répandirent des versants de la Songarie, profonde vallée située entre le petit et le grand Altaï, vers le N. E. d'une part, et de l'autre au S. O., vers le Turkestan; ce sont ces espèces d'hommes qui, sous la conduite de Genghis-Khan et de Timour, précipitèrent de nouveau la barbarie sur la civilisation, isolèrent l'Inde et l'Iran des régions civilisées de l'ouest et menacèrent pendant quelque temps la civilisation européenne. Les Turcs qui sont venus se fondre en Asie mineure, en Perse et en Europe, au milieu des plus belles races des espèces sémitique et ariane, étaient un peuple aborigène des frontières de la Chine, entre elles et le mont Altaï. Ce peuple est encore représenté aujourd'hui dans son état de barbarie par les tribus nomades qui n'ont point abandonné le pays natal, et qui parcourent les plaines du lac Balkash et les hautes solitudes de Pamer; elles peuvent donner une idée parfaite de leur laideur originaire. Ils sont liés évidemment de parenté par leurs caractères anthropologiques aux espèces mongole ou kalmouke, Tungouse ou mantchoue, qui sont aborigènes, l'une de la vallée des monts Altaï appelée Kalmoukie, et l'autre de la Daourie, au nord de la Chine.

L'une et l'autre ont la plus grande ressemblance sous le rapport des caractères anthropologiques; et bien

que leurs idiomes soient différents, ils possèdent cependant un génie analogue.

Les Samoyèdes paraissent être pour l'est ce que furent les Ungriens pour le nord, des tribus primitives aborigènes refoulées vers le septentrion par les tribus mongoles, tungouses et turques débordant de tous côtés.

MM. Abel de Rémusat et Klaproth pensent que les races turques sont la souche des Hiong-Nu, peuple puissant qui menaça l'empire chinois avant l'ère chrétienne, et qui n'arriva à la civilisation qu'en abandonnant les lieux dont il était aborigène, et en se mêlant avec les races indo-européennes. Malheureusement pour ce peuple guerrier et pour la civilisation, il se rua sur la Perse à l'époque de l'hégire [1]; car ces hordes grossières, qui ne faisaient que s'initier à la civilisation et à l'agriculture, se trouvèrent tout disposées à suivre le mouvement intolérant et fanatique que Mahomet imprima à l'Asie occidentale, ce qui retarda la marche de la civilisation pour les barbares venant du nord, et en arrêta les progrès en Perse, en Mésopotamie, en Egypte, en Palestine et en Asie mineure.

Chose fort digne d'attention, c'est que la civilisation va aujourd'hui au-devant de ces hordes rouges ou cuivrées qui ne font rien pour venir au-devant d'elle. L'histoire nous apprend qu'ils se précipitèrent plusieurs fois sur les Etats du sud et de l'ouest de l'Asie, et sur l'Europe, autant dans le but

[1] Année 622 de Jésus-Christ.

de piller, ou de conquérir des climats plus doux, un sol plus étendu, que pour satisfaire l'ambition qu'excite toujours dans un souverain brave, entreprenant, d'une intelligence supérieure à celle des hommes qu'il commande, la vue d'une population nombreuse, trop à l'étroit, et prête à tout entreprendre sous la direction d'un chef qu'elle admire, parce qu'il l'étonne.

Déjà, en 436, Attila, roi des Huns, dont la domination embrassait toute la ligne du Danube, avait ravagé l'Illyrie et la Grèce, était arrivé dans les Gaules, s'était emparé de Metz, avait été battu dans les plaines de Châlons en Champagne et était allé mourir en Italie. Vers 445, Irnak ramena vers l'Asie les restes de la nation des Huns.

« Les Saces et les Massagètes, dit Malte-Brun, disparurent de la carte entre le deuxième et le quatrième « siècle : la Perse et Byzance apprirent à connaître « les redoutables noms des Turcs de la Transoxiane « et des Huns blancs ou Ephthalites : ces derniers « étaient nommés ainsi, parce qu'ils demeuraient sur « l'Oxius appelé Aptelah en persan [1].»

En 1225, Genghis-Kan s'empare de la Perse sur les sultans du Kharisme [2].

En 1360, Tamerlan, à la tête d'une nombreuse armée, se fit aussi conquérant ; mais, avant ces époques, les Turcs osmanlis s'étaient rués depuis long-

[1] Ces Huns blancs (ou Saces et Massagètes) étaient évidemment des métis de Huns et de Bactrianiens.

[2] Ancêtres des Ottomans.

temps sur les pays civilisés. Vers 632, la Perse avait déjà été en butte à leurs attaques, avant que le khalife Omar ne les forçât de son côté à adopter la foi mahométane. Les sultans du Kharisme en furent chassés par Genghis-Kan; mais les conquêtes de ces hordes sauvages furent éphémères; leurs résultats nuisirent à la civilisation des pays qu'ils soumirent et ne furent même point profitables à elles-mêmes; car aussitôt qu'elles rencontrèrent la civilisation européenne, leurs armes furent frappées d'impuissance. Tamerlan passe en Europe comme un songe, s'empare de l'Asie-Mineure, de l'Egypte, revient sur ses pas, rentre à Samarcande, et lui, qui était si peu las de faire la guerre, mourut la même année, à Otrar, sur la route de la Chine, qu'il voulait subjuguer, quoiqu'il eût atteint l'âge de 71 ans. Malgré les victoires de Genghis-Kan, on peut dire que jusqu'à présent les Mongols sont peu connus en Europe, quoique les successeurs de ce conquérant aient pénétré jusqu'en Hongrie et dans la Bohême, où ils donnèrent, en 1242, une célèbre bataille qu'ils gagnèrent.

Le type mongol s'est popularisé en Hongrie.

Qu'il y a loin de ces terribles invasions aux fécondes conquêtes des races sémitiques et iraniennes, qui toutes fondèrent des empires durables et se partagèrent les restes de la puissance romaine; de Rome, ce grand centre de civilisation, qui avait conquis le génie en réunissant sous sa seule autorité le monde intellectuel de son temps; de Rome, radieuse d'intelligence, sublime de grandeur, et qui

cependant recueillait humblement et religieusement les chants de la Grèce expirante, les hauts enseignements de ses nombreux philosophes et les écrits modèles de ses orateurs; de Rome, qui devint le foyer de lumière d'où se répandit la philosophie divine du Christ; qui, de frondeuse et de persécutrice, devint martyre. La politique, ce génie tracassier, hypocrite, menteur, rabougri, quelquefois cruel, ce type enfin des conceptions étroites de l'esprit humain dominé par les petites choses, lutta vainement à Rome contre le bon sens des Romains, contre l'émancipation de l'homme que les préceptes du Christ rachetaient del'avilissement! Rome sacrifia sa puissance à l'entraînement irrésistible du progrès; elle devint chrétienne: ses citoyens d'abord, la patrie ensuite, furent les martyrs de cette grande manifestation intellectuelle. De ses riches dépouilles, qu'elle abandonne à l'avidité des Barbares, comme de *vaines vanités,* sortit la régénération de l'homme. Rome n'aspirait plus qu'à la conquête des intelligences; elle devint la mère de ses esclaves et périt pour eux.

A propos de la mort d'Antoine et de la victoire d'Actium, M. Duruy dit: « Le cygne de Mantoue jette « un cri de joie, mais sa grande et mélancolique pen- « sée monte plus haut : il entrevoit la rénovation « des âges, l'ordre des siècles qui recommence, et « comme une race nouvelle qui descend des cieux « pour répandre sur le monde un esprit nouveau. »

Ultima Cumæi venit jàm carminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

. . . .
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
. . . .
Adspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Adspice venturo lætantur ut omnia sæclo.

VIRG. Ecl. IV. [1]

En effet, quarante-quatre ans plus tard, naissait Jésus-Christ! N'était-ce pas là une sorte de prédiction, un pressentiment d'une révolution qui devait changer la face du monde? la mort de la république préludait à celle de Rome. La vertu et la Religion n'étaient basées sur aucun principe de solide morale; le luxe et les vices régnaient absolument; l'oppression d'un seul, tenant avec énergie les rênes du gouvernement, était le seul moyen factice de soutenir l'empire quelque temps encore. Auguste le comprit, et voulut se saisir du timon de l'Etat que de puissants rivaux se disputaient à force et presque à mérite égaux; *sed venit, vidit et vicit.*

La tardive apparition des Turcs et des Mongols sur la scène du monde civilisé, prouve leur origine isolée de ce même monde; ce ne fut que lorsqu'ils furent resserrés dans un espace trop circonscrit, qu'ils sentirent la nécessité d'étendre leur territoire et de conquérir des richesses, ou de trouver des moyens d'existence que leur état nomade cessait de pouvoir procurer à des populations nombreuses, ennemies du travail et sans cesse errantes. La difficulté de satisfaire les be-

[1] Hist. des Rom. et des peuples soumis à leur domination, t. II, p. 637.

soins matériels répandant, en effet, parmi les tribus barbares trop nombreuses, l'esprit de révolte et de mutinerie, qui les dispose à faire usage de la force brutale pour acquérir ce qui leur manque, pour assouvir toutes les hideuses passions humaines exaltées par la misère; telle fut l'unique cause des envahissements des aborigènes du versant septentrional des monts Altaï et Stanovoy, et des plaines des hautes régions sibériennes. Aucune ambition, aucune idée d'un ordre un peu élevé ne poussait ces hommes à quitter leur patrie; l'espoir du butin animait les soldats; la vaine gloire de promener un nom, la jalouse envie d'imposer des lois à des peuples inconnus, dirigeaient les chefs. Ils érigeaient des colosses sur des bases d'argile et, peu de temps après eux, il ne restait de leurs conquêtes que la triste mémoire des villes brûlées et des pays désolés. Refoulés aujourd'hui par la civilisation, ces peuples, restés fidèles à l'état de barbarie, ne constituent plus que des tribus, des hordes plus ou moins nombreuses, mais dont le nom seul est resté une sorte de titre à l'attention de l'histoire. Ils sont à jamais tributaires d'Etats qu'ils dominèrent un moment par la terreur, mais qui les étouffent bientôt dans les vastes replis de leur industrie et de leur puissance civilisatrice. C'est une loi de la nature; l'homme moral doit l'emporter sur l'homme matériel, de même que l'animal pourvu d'organes plus parfaits ou plus nombreux, doit l'emporter sur l'espèce qui l'a précédé sur la terre et dont il occasionnera nécessairement la mort.

Cependant, ces irruptions entravèrent la marche de la civilisation et troublèrent comme la limpide lucidité de l'intelligence iranienne et sémitique; ce contact frappa le progrès de stérilité, livra l'Iran, les vastes régions qui formaient autrefois l'ancien empire d'Assyrie, l'Egypte, en un mot, les plus anciens foyers de la civilisation, au souffle desséchant et mortel de la barbarie.

Toutes ces tribus kalmoukes, mongoles, tongouses et turques, presque sans titres historiques, toutes issues du point culminant du plateau asiatique, autrefois circonscrit par la mer, et qui n'était, dans les temps les plus reculés, qu'une grande île; toutes ces tribus, dis-je, appartiennent à une espèce de la grande *famille humaine* à laquelle on doit conserver le titre de famille mongole : leur religion, leurs mœurs, leur caractère physique et moral étaient les mêmes, à l'époque où ils se révélèrent à l'histoire; leurs langues eurent évidemment un point de départ commun, auquel on peut aussi facilement les rapporter que nous pouvons rapporter à une source commune les langues européennes.

De tous ces peuples, une partie seulement des hordes turques, connues sous le nom de Scythes dans l'antiquité, de Huns dans le moyen-âge, gagnèrent quelque peu au froissement de la civilisation européenne et fondèrent l'empire turc. Mais cette civilisation est loin d'être complète, aujourd'hui même encore, arrêtée qu'elle fut par le fanatisme, l'intolérance et une ignorance systématique. Aussi, malgré

les fréquentes alliances des Turcs avec les plus belles espèces et races humaines, ils ne s'élèvent que lentement au rang des Grecs qu'ils ont subjugués et des puissances européennes qui les avoisinent. Il faut sans doute l'attribuer à la fâcheuse influence de leur religion. Quant aux hordes de la Tartarie, des bords du Volga et du Don, elles sont, à peu de chose près, ce qu'elles apparurent à Darius lorsqu'il entreprit si follement de pénétrer chez ce peuple nomade. Cependant, la civilisation presse aujourd'hui ces peuples de tous côtés, sans qu'ils daignent s'en apercevoir. Cette résistance au progrès est tout entière le propre de ces hommes ; car les Mongols qui les vainquirent un moment et qui les ont refoulés sur l'Occident, n'ont laissé parmi les Turcs aucune trace de leur passage. Ils se sont fondus comme une goutte d'eau dans l'Océan : ils constituent, en effet, des peuplades fort peu nombreuses, si on les compare aux populations turques qui couvrent, depuis des siècles, un vaste espace de terrain, depuis le lac Baikal jusqu'aux rives orientales de l'Adriatique.

Blumenbach compare une tête de Kirghis et de Cosaque du Don, et il leur trouve non-seulement une parfaite ressemblance entre elles, mais même elles lui offrent, dit-il, *le plus parfait modèle du type mongol.*

Les Tungouses ont, ainsi que le remarque M. Klaproth, une langue propre, mais qui a les plus grands rapports avec celles des Turcs et des Mongols : ainsi passe à l'état de fait incontestable cette ancienne

assertion : que ces peuples, les Turcs, les Mongols et les Tungouses eurent une même origine. Quant à la différence de leurs idiomes, elle n'a rien de plus extraordinaire que la différence des langues européennes; et les savants sont tous d'accord aujourd'hui sur ce point, qu'ils sont des rameaux d'une même langue-mère. Mais ce qui est très-digne de notre attention, c'est que les Tungouses-Mantchoux, qui habitent à l'extrémité orientale de notre continent, parlent un idiome tungouse renfermant beaucoup de racines qui ressemblent à celles des langues européennes. Ce ne sont pas des mots, dit M. Klaproth, relatifs aux arts, lesquels auraient pu être rapportés par les prisonniers de guerre allemands que les Mongols entraînèrent en Asie ; la ressemblance ne s'étend qu'aux langues gothico-germanique et latino-grecque, qui ont, comme tout le monde sait, des rapports avec le sanskrit.

« Ces racines communes à des langues séparées « par toute une moitié du monde indiqueraient que les « Mantchoux seraient originaires des environs de la « Perse et de l'Inde[1]. »

Cette assertion de Malte-Brun reçoit une nouvelle force de ce que dit sir John Barrow, dans sa description des Mantchoux de la Chine. « Nous avons ob-« servé, dit-il, plusieurs individus, hommes et « femmes, qui avaient la peau très-blanche et le « teint très-fleuri; quelques-uns avaient les yeux

[1] Malte-Brun, *Précis de Géographie universelle*, t. 4.

« d'un bleu clair, le nez droit et aquilin, les che-
« veux bruns; les hommes avaient la barbe très-
« forte et très-touffue, et ressemblaient beaucoup
« plus à des Grecs qu'à des Tartares[1]. »

Or, les Tungouses-Mantchoux jouissent d'une civilisation déjà ancienne; il résulte, en effet, des recherches de Klaproth que les ancêtres de ces mêmes Mantchoux élevèrent l'empire de Kin vers le commencement du XIIe siècle; et que, deux siècles auparavant, une autre nation tungouse avait fondé l'empire de Liao. Tous ces faits historiques rendent très-probable l'antique contact des Mantchoux avec les peuples de l'ancien Iran; ils expliqueraient l'esprit de conquête de ces peuples et leur translation du S. O. au N. E. du grand système Altaï-Himalaya, quatre siècles après Attila, qui avait peut-être préparé leur émigration. Trois siècles avant Gengis-Kan, leur empire florissait et ils promettaient déjà d'être un jour les dominateurs de la Chine.

X

Espèces d'hommes du versant sud du grand centre de création asiatique : système Altaï-Himalaya. — Probabilité de l'homme primitif. — Continents au commencement de la période humaine ? — Homme fossile.

Les divers rameaux des espèces sémitique et ariane se sont croisés à l'infini entre elles et entre les espèces autochthones du bassin méditerranéen;

[1] Prichard, *Histoire nat. de l'homme*, t. 1er, p. 296.

les hommes noirs, amenés en esclavage sur les rives méridionales de cette mer, ont aussi mêlé leur sang à celui des Arabes et des Berbères.

L'Inde septentrionale fut aussi le théâtre de nombreux croisements du même genre; les espèces ariane et sémitique s'y rencontrèrent, et s'y mêlèrent par leurs conquêtes alternatives : mais avant l'arrivée du rameau indien de l'espèce ariane, les aborigènes de l'Indoustan formaient probablement un peuple d'une seule et même origine : les poëmes indiens appelés le Ramayana, le Mahabharâta et les Pourânas nous laissent entrevoir que d'autres hommes existèrent dans le pays, avant qu'une espèce plus blanche descendît des hautes plaines de l'Aryavarta, terre sainte des Brahmes, arrosée par les sources du Gange, pour s'étendre sur toute la péninsule indostanique. Elle forma la caste des Aryas, qui se compose des Brahamanes, des Kchatriya et des Vaisiya. Les mariages de ces castes avec les Soudras leur sont interdits; les enfants *qui naissent de ces mariages forment la classe méprisée des Parias:* ces Soudras, ne sont-ils pas les aborigènes indous régénérés par leur conversion à la doctrine des Védas, et par conséquent issus des pieds de Brahma, dans la pensée des brahmines! Quoi qu'il en soit, il est évident que les habitants de l'Indoustan se mêlèrent dès la plus haute antiquité, et que la religion même ne fut pas une barrière infranchissable pour les alliances étrangères, pas plus qu'elle ne le fut et qu'elle ne l'est encore pour les juifs et pour les mahométans.

Le Dekhan, avant la conquête des Indous, était aussi habité par des magiciens-géants dont Ravana, qui possédait Lankadwipa [1] et la partie méridionale de la péninsule, était le roi. Rama, roi de l'Indoustan septentrional, lui fit la guerre et parvint à faire la conquête de ses terres sauvages. Telle est du moins la légende du Ramayana, poëme indien d'une origine supposée antérieure à celle de l'Iliade. Ce qu'il y a de certain, c'est que conquérants et vaincus se sont encore mêlés dans cette circonstance, et que les tribus jaunes ou cuivrées, qui vivent encore indépendantes dans les montagnes de l'Indoustan et du Dekhan, étaient déjà mêlées, avant l'arrivée de la branche indo-ariane, avec les peuplades noires aborigènes, qui précédèrent toute autre espèce d'hommes sur cette grande île, laquelle devait être un jour la presqu'île de l'Inde, connue des anciens sous le nom de Dachinabade et des modernes sous celui de Dekhan. Ce qu'on connaît de la langue Tamoul, dit M. Prichard, fait supposer qu'elle se rapproche des langues parlées par les Tartares. Les caractères physiques de ces hommes sont fort différents, les uns ressemblent considérablement aux Indoux, les autres aux Chinois qu'ils avoisinent. « En voyant tant de tribus différentes situées tout près d'une grande voie de communication, et en considérant la ressemblance très-marquée qu'elles ont pour la plupart avec les nations de la haute Asie, on est porté à supposer

[1] Ceylan.

« qu'à une époque très-ancienne elles en sont des-« cendues. . . . .[1] »

Quant aux aborigènes noirs, on en retrouve la trace dans ces expressions de *magiciens* et de *géants* dont se sert le Ramanaya : nous avons vu l'Iran avoir ses *devs*, monstres hideux; longtemps, à l'ouest de l'Indus, en Gédrosie, ont existé des tribus noires isolées; tout le monde sait qu'il existe encore des noirs aux îles Adaman et dans les montagnes de la péninsule malaise : des hommes noirs existent sur l'île Formose, sur les îles Philippines, Gilolo, Waigiou, sur la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, sur les îles Salomon, sur les îles Santa-Cruz, sur les Nouvelles-Hébrides et sur la Nouvelle-Calédonie. Ils ont été probablement aussi les premiers habitants des monts et des plaines de l'Inde chinoise. Je n'affirmerais pas avec quelques personnes, que le genre humain ait été *partout* primitivement noir[2]; mais il n'est point douteux pour moi que des hommes inférieurs préludèrent à la création de l'homme supérieur sur la terre; qu'ils assistèrent au développement du territoire et de la fertilité des continents; qu'ils furent successivement remplacés par des espèces progressivement plus morales, plus sensibles, en un mot plus intelli-

[1] Prichard, ouv. cité.

[2] Il paraît avoir existé trois périodes de création humaine : 1° Création de l'homme primitif; les Samoïèdes, les Lapons, etc., toutes les espèces noires lui auraient appartenu : 2° Création secondaire; les Mongols, tous les hommes rouges paraissent en avoir fait partie; autour de la Méditerranée, les Égyptiens, les Berbères, les Liguriens, etc., semblent s'y rattacher : 3° Création moderne; l'homme supérieur.

gentes. Cette marche ascendante de l'intelligence humaine fut mesurée sur les progrès de la constitution physique de l'écorce du globe, et les *hommes autochthones contemporains ne furent* pas *partout de même espèce*. Ces espèces durent recevoir, dès les temps les plus anciens, une organisation physique et psychologique déterminée d'après la nature de leur patrie, en d'autres termes d'après le climat qui leur était imposé par la configuration du sol et par la météorologie de leurs patries respectives.

Il serait possible que les hommes aborigènes, primitifs remontassent à ces temps où l'Asie n'était à la même époque qu'un énorme système de montagnes, baignée au nord par un vaste golfe de la mer Glaciale; séparé de l'Europe et de l'Afrique, à l'ouest par les eaux de la mer Caspienne, car la mer Aral n'en est qu'un reste restreint par les fleuves Djihoun et Sihoun; par la Méditerranée, uni à la mer Rouge et au golfe Persique; borné au sud par un bras de mer, qui occupait alors les plaines de l'Indus et du Gange et séparait le Dekhan de la chaîne de l'Imaüs; limité à l'est par le grand Océan, pénétrant jusqu'au plateau central de l'Asie moderne, à travers plusieurs golfes, lesquels sont comblés aujourd'hui par les terrains d'alluvion des fleuves *Séghalien*, *Hoang-Ho*, *Yang-tse-Kiang*, les petits fleuves de la Cochinchine; puis, en tournant vers le sud, les *Mei-kang* et *Meih-Nam* et enfin les deux *Iraouaddys*.

A cette époque, toute la terre offrait ce même spectacle: des mers pénétrant profondément à travers les

premiers centres de création, alors fort morcelés, fort déchirés. L'Afrique ne devait être qu'un archipel composé de grandes îles, représentés aujourd'hui par les deux grands plateaux qui en dominent le vaste territoire, et dont l'un dépassait en surface la Nouvelle-Hollande. Ces grands centres géologiques étaient : 1° les terres qui constituent aujourd'hui le Maroc, l'Algérie, Tunis et Tripoli; 2° l'Abyssinie, les grands plateaux de la Sénégambie, de la Guinée septentrionale, de la chaîne du Soudan, de la Nigritie, des monts de la Lune; la Guinée méridionale, les terres de Zanguebar, du Mozambique, de la Cafrerie et du Cap. Ces deux grandes divisions de l'Afrique ont été séparées par un grand bras de mer, dont le désert de Sahara nous indique la place et les circonscriptions.

L'Europe n'était aussi alors qu'une multitude de chaînes de montagnes s'entrecroisant en divers sens, unies aux monts Ourals et formant une sorte de cap asiatique, qui s'avançait dans les mers boréales. Le principal centre de ce noyau créateur européen paraît être le plateau des Alpes; il se réunit aux Pyrénées par les Cévennes, et aux monts Ourals par la grande ramification nord-est des monts Carpathes. A l'est, ce système était séparé de l'Asie par les eaux de la Caspienne et du Pont-Euxin, répandues sur les plaines du Don et du Volga; au nord, l'Océan arctique couvrait le territoire arrosé aujourd'hui par le Petzotra et la Dwina; à l'ouest, la mer Blanche se joignait au golfe de Bothnie et faisait une île de la Suède et de la

Norwége. Les bassins de la Neva, de la Duna, du Niemen, de la Vistule, de l'Oder, de l'Elbe, étaient submergés par la Baltique; les campagnes du Weser, du Rhin, de la Moselle et de l'Escaut étaient inondées par la mer du Nord. La mer Atlantique pénétrait très-haut à travers les vallons de la Seine, de la Loire, de la Garonne, de l'Adour, du Minho, du Duero, du Tage, de la Guadiana et du Guadalquivir. Au sud, les plaines où serpentent le Guadalaviar, l'Ebre, le Rhône, le Pô, le Tibre et le Danube, étaient recouvertes par les eaux de la Méditerranée et par celles de la mer Noire.

En Amérique, les pays habités par les Esquimaux, depuis la mer Glaciale jusqu'à Labrador, paraissent être des terres depuis peu exhumées du sein de la mer; elles donnent une idée des premiers âges de notre globe, à cette époque de transition que signale la destruction des grands reptiles et l'apparition des premiers mammifères terrestres. La chaîne des Cordillères, depuis l'extrémité nord des Montagnes Rocheuses jusqu'aux Terres de Feu, appartient à une même formation contemporaine; la chaîne californienne des mots Saint-Elie fut jadis séparée du système des Andes; les bassins des fleuves Saint-Laurent, Missouri et Mississipi furent de profonds canaux qu'isolaient les Montagnes Rocheuses du système canadien, appelées monts Alleghany. Il en fut de même dans l'Amérique du sud, 1° pour les bassins de l'Orénoque et de l'Amazone, qui séparent le système guyanien des Cordillères colombiennes et péruviennes;

2° pour le système brésilien, circonscrit à son tour par l'Amazone, le Paraguay et tous les grands affluents de la Plata.

Les pampas de la Patagonie, dont quelques points sont encore à peine recouverts de végétation, sont évidemment un sol sorti récemment du sein des eaux de l'Atlantique australe; enfin, les terres magellaniques nous donnent une représentation en miniature de ce qu'étaient autrefois tous nos continents, des îles immenses groupées sur une base sous-marine commune.

Il en est de même de l'archipel indien, qu'il faut considérer comme faisant partie du plateau sous-marin asiatique; je n'en excepte ni l'Australie, ni la Tasmanie, ni les îles Salomon, ni les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Californie, ni la Nouvelle-Zélande. Toutes ces îles forment une chaîne de montagnes érigée sur le pourtour de la limite est du plateau asiatique.

En effet, du côté de l'est, les Philippines, la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée et des îles Salomons, les archipels de Santa-Cruz, des Nouvelles-Hébrides, de la Californie, la Nouvelle-Zélande, circonscrivent réellement les limites du plateau asiatique et du grand océan polynésien. Au couchant, la côte ouest de Sumatra, puis la côte sud des autres îles de la Sonde, la bande ouest de la Nouvelle-Hollande dessinent les limites du plateau asiatique autour du bassin de l'océan indien. Entre ces deux circonvallations la mer est moins profonde, ses eaux

sont vertes, et elle est plus ou moins semée d'écueils. Plusieurs des ramifications de cette mer intérieure tendent à se combler autour de Bornéo et sur la côte australe de la Nouvelle-Guinée, par suite de l'accumulation des vases. Dans les pertuis, ou bassins plus ouverts, ce sont les coraux qui élèvent le fond de la mer; c'est ce qui arrive pour la mer de corail[1].

Si jamais on découvre les restes antiques de l'homme répondant aux premiers temps de l'ère humaine, ce sera sur les plateaux élevés de l'Afrique et

[1] L'Archipel indien, considéré géologiquement, s'étend de l'île Formose à la Tasmanie, en passant, du côté de l'est, par les Philippines, les Moluques, la Nouvelle-Guinée, les îles Salomon, les îles Hébrides, la Nouvelle-Zélande et les îles Macquarie.

Du côté de l'ouest, les seules îles de la Sonde et les hauts-fonds, qui se prolongent de ce point vers la Nouvelle-Hollande, circonscrivent seuls ce plateau dont Bornéo et l'Australie occupent le centre. Ces deux grandes îles, les moins volcaniques de toutes celles que nous venons de citer, offrent des montagnes granitiques et peuvent être considérées comme des centres de soulèvement entourés de volcans d'éruption. Le nombre de cette espèce de volcans peut donner une idée de l'effort prodigieux qui présida au soulèvement de toutes ces terres, effort qui perdit une partie de sa violence à partir du jour où les vapeurs, les gaz, et peut-être l'électricité purent s'échapper du sein de la terre, à travers les fissures qu'ils s'étaient pratiquées au milieu du granit et des produits des volcans anciens.

Bornéo, placé au centre d'un cercle volcanique, vit sa base granitique soulevée en chaîne de montagnes nombreuses et élevées; l'Australie, environnée d'une chaîne de volcans, seulement du côté du nord et de l'est, paraît avoir reçu une impulsion moins forte de cette puissance, qui s'épuisa en s'échappant à travers les crevasses volcaniques de l'Archipel.

Cette grande île peut donc être considérée comme une terre imparfaitement en rapport avec les phénomènes fécondants de l'atmosphère. Elle semble être destinée à nous donner une idée de cet âge de notre globe où les continents, sortis peu à peu du sein des eaux, n'étaient encore habités que par un petit nombre de mammifères. (Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, année 1845.)

de l'Asie centrale, du Dekhan, de la presqu'île de Malacca, sur les plateaux du Thibet, dans les hautes plaines des Alpes, des monts Ourals et des innombrables versants des imposantes formations américaines.

Sans doute, ce qui s'oppose surtout à ce que nous trouvions des ossements humains fossiles sur les parties des continents depuis longtemps fixées et constituées, c'est que l'homme apporta toujours une très-grande importance aux cérémonies funéraires: ou il confie ses restes à la terre, et alors le peu de profondeur où il les enterre les livre à l'action destructive de l'eau et de l'air pénétrant jusqu'à eux avec facilité; ou il les brûle, ou il les précipite dans la mer, ou il les expose à toutes les intempéries de l'atmosphère sur des espèces de moraï.

En vain m'objecterait-on que les os humains des Barrows se sont conservés jusqu'à nous: ces tumulus sont placés sur un terrain qui recouvre celui des fossiles les plus modernes; les naturalistes et les archéologues pensent donc avec raison que ces tombeaux ne renferment que des débris de la race celtique. D'ailleurs, l'état dans lequel on rencontre ces restes antiques prouve qu'ils n'eussent point résiste à l'action du temps, pendant plusieurs siècles encore, sans disparaître. Or, il y a une énorme série d'années entre les Barrows et les ossements fossiles des couches de gravier, d'argile et de sable superficiels. Des os aussi peu préservés que ceux de ces tombeaux n'eussent pu parvenir jusqu'à nous. Ce qui paraît

avoir surtout préservé les débris fossiles, même ceux des dépôts géologiques les plus modernes, c'est le tassement des terrains de sédiment ou de transport par le poids de grandes masses d'eau.

D'un autre côté, en supposant que l'homme vécût à l'époque où les parties basses des continents n'étaient pas encore élevées au-dessus des flots de la mer, et complétement à l'abri de ses inondations et de celles des fleuves, ce ne peut être dans les lieux où nous retrouvons les restes des grands herbivores et des grands pachydermes, que les dépouilles fossiles de l'homme doivent se renconter. Les pâturages plus ou moins marécageux où paissaient ces gigantesques espèces n'étaient point des lieux où le sauvage, même le plus grossier, pût établir sa passagère résidence. Comme les misérables aborigènes de la Terre de Feu, ils parcouraient en pirogue les mille canaux qui se ramifiaient au milieu des groupes d'îles dont les plateaux sous-marins des continents étaient alors surmontés: peut-être vivaient-ils aussi presque exclusivement dans leurs pirogues; mais, en admettant même l'une et l'autre supposition, leurs os ne sauraient se trouver mêlés à ceux des éléphants gigantesques, des mastodontes, hippopotames, rhinocéros, élasmothères, tapirs gigantesques, cerfs, bœufs, urus, aurochs, trogonthériens, hyènes, ours, chevaux, etc., etc., tous attirés, les herbivores par l'abondance des pâturages, les carnivores par la présence des herbivores. Le terrain et les habitants de pareilles localités étaient également inhospitaliers;

aussi la mer et les montagnes étaient-elles les seuls lieux où l'homme primitif pût ordinairement demeurer, vivre et mourir. C'est donc là que l'homme fossile doit être, s'il est quelque part. Dans les montagnes, il pourra se trouver sous des éboulements, ou enfoui sous la lave, sous les cendres volcaniques, ou dans des grottes qui servaient alors de refuge aux carnivores. Les restes fossilisés *de l'homme moderne* existent sans aucun doute aujourd'hui dans la mer, à certaines profondeurs, au milieu des dépôts marins récents; mais, par cela même, il n'est pas incroyable que les hommes antiques puissent se trouver aussi au milieu de dépôts plus anciens, au-dessous du niveau des mers actuelles, dans les profondeurs des couches d'alluvion qui comblent aujourd'hui les canaux ou les vallées qui séparaient jadis les principaux centres de formation des continents.

Mais, continuons notre voyage anthropologique autour du monde, et achevons d'étudier l'histoire des espèces aborigènes du plateau central de l'Asie.

XI

Espèce d'homme du versant est du centre de création asiatique : système Altaï-Himalaya. — Rapports des peuples dans l'antiquité. — Nature de ces rapports d'après leurs caractères.

A l'est de l'immense plateau Altaï-Hymalaya, existe une espèce d'hommes, isolée du monde entier, plus encore par son caractère que par sa position

géographique : elle ne doit sa civilisation qu'à elle seule, elle constitue un peuple civilisé essentiellement original, qui eut le mérite de sentir l'utilité de l'instruction et qui alla quelquefois la chercher au loin; mais qui se l'assimila et en fit toujours une application particulière à son singulier génie : peuple moral par nécessité, par esprit d'ordre, car il n'est pas de société possible sans code de vertu et de principes moraux; mais qui révère les vertus plutôt en apparence qu'en réalité : peuple essentiellement industrieux, patient, observateur, rusé, ne vivant exclusivement que de la vie matérielle, volupteux dans tout et avant tout, n'admettant la douce sagesse du grand *Confucius* que comme la sauvegarde de la société, à la conservation de laquelle les riches et les puissants sont surtout intéressés. Ces hommes se ruinent par le faste des pompes extravagantes quand ils se marient, et se ruinent de même quand ils meurent. Dans le premier cas, ils donnent une idée de l'importance sans limite qu'ils attachent à la reproduction de l'espèce; dans l'autre, ils témoignent de leur attachement aux choses terrestres dont ils s'entourent jusque dans la tombe, comme ne pouvant se résigner à les abandonner; mais jusqu'à la tombe seulement; les Egyptiens voulaient que ce fût pendant la tombe et toujours.

Cette espèce singulière, aux mœurs toutes spéciales, possède une architecture propre, des idiomes d'un génie unique, dérivant tous d'une souche commune et bizarre, où perce surtout la patience im-

muable de ces hommes : un esprit lourd, et cependant observateur, fin et astucieux; plus porté à vaincre les difficultés à force de tenacité, qu'à les aplanir par le progrès; car il est l'ennemi de tout ce qui pourrait porter atteinte à des habitudes prises, de tout ce qui peut déranger la tranquille indolence d'un présent suffisant, puisqu'il procure le bien-être et les jouissances de chaque jour. Ce but atteint, à quoi bon se tourmenter sans cesse? jouissez, et respectez même la routine, qui a bien ses douceurs! ces moyens sont trop lents, dites-vous; mais ne comptez-vous pour rien cette tranquillité voluptueuse et calme de l'homme qui poursuit un sentier battu, qui en connaît les moindres inégalités, les moindres détours ou dangers, et qui, libre des soucis de l'étude, marche avec autant de confiance que de quiétude vers un but certain? Celui qui jouit du calme et de la douce somnolence qu'il permet, est heureux même au milieu de ses occupations les plus sérieuses, parce qu'il atteint doucement et sans peine, en jouant pour ainsi dire, le but que doit grossir sans cesse la somme de ses plaisirs. L'Européen, tourmenté sans fin comme d'une fièvre brûlante, s'agite toujours et poursuit le bonheur qu'il n'atteint jamais, parce qu'il désire toujours au delà de celui qu'il possède. Il court le monde, qui ne paraît pas être assez grand pour lui; il couvre l'Océan de ses vaisseaux, il affronte des mers que les jonques ne sauraient braver; mais, ou les Européens sont bien fous, ou leur pays est bien pauvre; car, ajoutent en-

core les Chinois, nous ne sommes jamais dans la nécessité de nous expatrier aussi loin; nos jonques suffisent à notre commerce et aux résultats raisonnables que nous voulons obtenir.

La vie des Européens est une sorte de course au clocher, celle du Chinois est sédentaire; elle se berce mollement, elle ne décesse d'être une continuelle jouissance. Quant à nous, les émotions variées, voilà ce que nous cherchons, nous les achetons même au prix de l'or : les Chinois ne cherchent que le continuel, le tranquille, l'immédiat bien-être de la vie. Prudents, jamais ils ne s'exposent aux chances du hasard, excepté au jeu qu'ils possèdent à fond et qu'ils espèrent maîtriser. Voilà pourquoi ils sont avares, personnels, astucieux, voleurs même au besoin; car se livrer au hasard, c'est manquer de prévoyance, et ils aiment trop le positif pour commettre une pareille faute.

Sobres par tempérament, ils sont gourmands par calcul; peu passionnés, ils raffinent sur les jouissances physiques; c'est l'unique dieu qu'ils encensent sous toutes les formes.

A cette indifférence pour tout ce qui n'ajoute pas *directement* à ses jouissances corporelles, l'espèce indo-chinoise ajoute encore la continuelle et délicieuse demi-extase de l'opium : l'opium tue l'esprit, mais allége le corps en le plongeant dans un océan de vagues sensations... il est aussi rare chez eux, qu'il est ordinaire chez les Malais, de voir un homme s'enivrer jusqu'à la période de la fureur : oh non!

l'agitation et les émotions des combats ne sont pas le propre de ces hommes, qui ont bien des velléités guerrières qu'un amour-propre blessé, que leurs intérêts lésés leur suggèrent quelquefois; mais les fatigues de la guerre, l'espèce de patience toute d'abnégation de soi-même qu'elle exige, ne sauraient convenir longtemps à des hommes qui placent en première ligne les jouissances corporelles.

Cependant, les Indo-Chinois ont, comme tous les hommes, les vertus de leurs défauts, et *vice versâ* : chez eux, il est aussi des hommes qui pensent plus que ne pense la masse, et ceux-là font ressortir les qualités de l'espèce, parce qu'ils cultivent leur intelligence et leur âme. Le calme de leur esprit leur permet de juger, toujours avec justesse, et souvent avec finesse : ce bon sens tourne au profit du bien et de la morale, car leurs préceptes sont d'une simplicité et d'une délicatesse exquises. Naturellement doux de caractère, ils sont conciliants, bienveillants, lorsqu'il ne s'agit point trop d'intérêt; hospitaliers, lorsque leur méfiance extrême n'est pas éveillée par la moindre circonstance. Leur morale est puisée aux sources les plus pures des inspirations de la sage nature. Que faut-il faire pour bien gouverner, demande le roi de Wei au philosophe Meng-Tseu? « Aimez le peuple, répond celui-ci, alors vous ne « rencontrerez aucun obstacle pour bien gouverner. » Le même dit aussi : « N'enlevez pas, dans les temps « qui exigent des travaux assidus, les bras des fa- « milles qui possèdent cent arpents de terre, et ces

« familles nombreuses ne seront pas exposées au « besoin de la faim. Veillez attentivement à ce que « les enseignements des écoles et des colléges propa- « gent les devoirs de la piété filiale, et le respect « *équitable* des jeunes gens pour les vieillards..... Si « les septuagénaires portent des vêtements de soie et « mangent de la viande, et si les jeunes gens à che- « veux noirs ne souffrent ni du froid, ni de la faim, « toutes choses seront prospères. »

C'est une morale toute pratique, si je puis m'exprimer ainsi : elle ne suffit point pour donner aux sentiments moraux de l'homme toute l'élévation et toute l'extension auxquelles ils doivent prétendre; mais les principes des Chinois sur les simples devoirs de l'homme à l'égard de l'homme appartiennent déjà à un ordre moral élevé qui leur fait honneur.

Souhaitons qu'une instruction variée épure un jour leurs idées métaphysiques, et chasse de leur esprit les puérilités dont leurs idées religieuses sont obstruées, par suite de leurs indifférence pour les choses spirituelles et pour la haute métaphysique. Quoi qu'il en soit, je pense que ces hommes apprécieront un jour les maximes du Christ, qu'ils en subiront la loi avec soumission, aussitôt qu'il sera loisible de leur en prêcher librement les doctrines : la justice et la justesse des principes de l'Evangile les frapperont, et sans être jamais des adeptes d'une ferveur très-excentrique, ils auront une religion uniforme, constante et douce.

Cette espèce emprunta aux étrangers la seule re-

ligion qu'elle paraisse posséder : les Indous lui transmirent le bouddhisme ; auparavant, le culte des esprits et des démons avait été exclusivement sa seule superstition. Aujourd'hui, elle a un culte mélangé ; car sa croyance sur les esprits est toujours la même.

Confucius, lui-même, ne présenta qu'une idée confuse de la Divinité et des devoirs de l'homme à son égard. L'homme lui doit reconnaissance, parce qu'elle lui procure tous les biens terrestres, parce qu'elle lui donne la vie matérielle qui paraît être à ses yeux le plus grand des biens. Il appuie ses préceptes sur la nécessité de l'ordre social, et ne laisse jamais entrevoir que la sublime grandeur de Dieu doive être, avant tout, la raison principale de notre adoration. Sa doctrine dégénéra donc promptement en matérialisme.

L'esprit des Chinois est peu fait pour la méditation: il est très-porté vers les arts, et ces hommes sont naturellement laborieux.

Ils réussissent dans les travaux de goût ; leurs ornements sont minutieux, légers; mais ils ne sauraient produire dans ce genre rien de noble et de sévère.

L'espèce indo-chinoise habite un pays très-bien arrosé, qui possède des climats très-différents, mais tous relativement tempérés. Ils dotèrent l'empire de la Chine de toutes les productions du globe. D'un autre côté, les montagnes de l'Indo-Chine possèdent des mines de toutes espèces ; double circonstance qui explique très-bien comment les Chinois se suffirent à eux-mêmes, et comment ils purent fonder de

bonne heure un état civilisé. Il est probable même, qu'en suivant le progrès de la civilisation moderne, ils trouveraient encore chez eux les matières nécessaires aux exigences de nombreuses et nouvelles industries. Possédant une population douée d'intelligence et d'activité, maîtresse d'un sol fécond, la Chine dut être promptement une nation industrieuse; mais l'industrie ne constitue pas à elle seule la civilisation : celle-ci est le fruit d'une haute moralité, d'une haute intelligence.

A une époque où la partie occidentale de l'Europe n'était pas même pas encore barbare, la Chine florissait déjà, et cependant, chose remarquable, elle ne chercha jamais à propager ses arts et ses conquêtes civilisatrices vers l'Océanie. Elle n'eut de rapports commerciaux qu'avec l'Archipel et la côte de Coromandel. Vainement les Arabes, qui fréquentèrent leurs côtes dans des temps fort reculés, leur donnèrent-ils l'exemple d'une navigation plus hardie et leur présentèrent-ils des modèles de navires mieux construits et plus marins que les leurs ; ils ne cherchèrent jamais à leur faire concurrence, dans un commerce qui leur eût procuré de nombreux et lucratifs rapports avec les nations étrangères.

Quelques associations d'aventuriers attirés par l'appât de l'exploitation des mines de diamants, ou par celle de la poudre d'or de tel ou tel littoral, fondèrent, il y a peu d'années, quelques colonies circonscrites dans l'étroit rayon des richesses convoitées; de tout temps,

quelques individus isolés s'expatrièrent pour aller s'établir sur divers points de l'Archipel, où ils élevèrent bientôt des bourgades chinoises, sorte de patrie improvisée sous le protectorat des lois du pays; mais jamais le gouvernement chinois ne prit part à ces tentatives industrielles.

Les Chinois possédèrent, longtemps avant l'Europe, les moyens les plus puissants de propager leur commerce, leurs doctrines, et d'imposer leur domination; la boussole, l'imprimerie et la poudre à canon: ils ne firent pourtant aucune conquête en dehors des limites continentales que la nature avait assignées à leur espèce. Destinés par leur position géographique à devenir puissance maritime, ils dédaignèrent ce genre de gloire. Quelle en fut la cause? leur esprit positif qui veut des jouissances promptes et sûres, qui sacrifie tout pour le présent qu'il craint d'engager dans les hasards de tentatives, trop peu certaines en apparence, ou en réalité. *Il est honteux,* disent-ils, *à un homme qui reçut du Ciel une patrie de chercher à en acquérir une autre.*

On retrouve encore dans ce précepte, fort sage de prime abord, l'esprit de ces peuples qui envisagent tout du côté uniquement matériel.

Conquérir dans ce seul but de se donner le plaisir d'asservir et de posséder, c'est en effet un acte brutal: Alexandre et beaucoup d'autres s'en rendirent coupables; ils furent les instruments aveugles de la Providence, et leur orgueilleuse ambition fut leur seul mobile; ils ne légitimèrent point toujours leurs con-

quêtes par la nécessité de défendre l'indépendance de leur pays ou de le soustraire au joug honteux de la barbarie. Mais telles ne sont pas les seules raisons qui peuvent pousser une nation instruite et juste dans la voie des conquêtes : la propagation de la civilisation est un devoir, et c'est faire preuve d'une intelligence bien peu réfléchie que de ne voir dans les conquêtes qu'une seule chose : la possession d'un nouveau territoire, de nouvelles richesses.

Depuis des siècles, la barbarie entoure de toute part la Chine civilisée ; elle a vécu indifférente au milieu d'elle et a laissé à la civilisation européenne, arrivée si tard, la gloire de l'éclairer. Les gouvernements européens ont compris qu'il y avait là, tout à la fois, profit pour leurs peuples et dignité pour la civilisation, à imposer au fanatisme le frein moral de la Religion, aux sentiments sauvages des passions la morale et des lois équitables. Mais la morale chinoise est très-égoïste : or, tout le monde sait que l'égoïsme est ce sentiment étroit qui concentre autour de soi toutes les facultés de l'intelligence, et ne leur laisse prendre d'essor que lorsqu'il peut en résulter un bien-être immédiat pour l'individu. Que peut-on donc attendre de grand d'un peuple de marchands, d'artisans et de cultivateurs, ennemis naturels de toute combinaison métaphysique, et que ses tendances éloignent surtout de l'étude de la philosophie ? Celle-ci, en effet, nous découvre seule le secret des sciences, celui de leur nécessité et des idées élevées. Ne nous y méprenons pas ; les Chinois n'ont que des codes de morale : mais ils

ne possèdent pas de traités de philosophie : or la morale n'est que la règle de conduite que dicte la conscience; mais la philosophie est l'étude approfondie de l'homme physique et intellectuel, dans ses rapports avec Dieu et avec les choses créées. Elle est la mère de toutes les sciences humaines, puisqu'elle étudie à la fois les êtres *inertes* et *vivants* de la création ; elle les compare, elle montre les divines harmonies de la sublime prévoyance; elle initie l'homme aux mystères de l'intelligence suprême : elle est la base du raisonnement ; elle seule sait assigner à l'humanité le rang qu'elle doit occuper parmi les êtres vivants. On le voit, l'instruction et, par conséquent, l'amour des hautes combinaisons intellectuelles peuvent être seuls la source de la morale transcendante ! Les Indo-Chinois livrés à eux-mêmes pouvaient-ils donc atteindre à cette apogée de l'homme moral ? L'on peut dire de toute cette espèce, ce que Malte-Brun dit des Chinois proprement dit : *Ce sont des barbares asservis et dressés.* Il est bien remarquable qu'un pareil trait soit ressemblant après une aussi longue suite d'années d'existence comme nation, après une série de siècles de demi-civilisation ! Cela prouve un génie assez limité.

L'instruction seule pourra tirer ces peuples de leur inertie intellectuelle : cette vérité, hélas ! me force à un retour fâcheux vers l'Europe; car les pays les plus civilisés et les plus haut placés dans l'échelle sociale n'échappent pas encore eux-mêmes à la barbarie : on l'observe dans les classes les moins instruites de

leurs sociétés, et il en sera ainsi tant que la génération adulte de notre époque ne sera pas entièrement renouvelée. Redoublons donc de zèle, et apportons plus de soins encore à la direction morale des peuples. Il faut qu'à des études élémentaires indispensables, on joigne un cours de philosophie, laquelle en soulevant le voile des grands phénomènes de la nature, éclaire l'homme sur sa destinée, sur ses devoirs, et lui révèle la nécessité de la Religion et de ses grandes vérités. La Religion est au sommet de l'échelle scientifique ; elle n'est solide que pour celui qui sait admirer et se confondre d'humilité devant les œuvres de Dieu. Plus un peuple sera susceptible d'instruction et de réflexion, plus il pourra devenir véritablement religieux : là, selon moi, est tout le problème de la *complète civilisation* des peuples qui passent pour être civilisés, mais qui pourraient facilement trouver encore parmi eux de nombreux sauvages. Sans compter que, parmi les hommes les plus éminents des nations les plus illustres des temps modernes, on est encore loin de trouver beaucoup d'hommes d'une éducation complète, dont l'âme élevée soit au-dessus de toutes les séductions indignes de personnes haut placées, méritant, à tous égards, le titre d'hommes civilisés, d'administrateurs intègres, d'administrateurs inaccessibles à l'envie, à la haine, à la jalousie, à la foule des passions, qui n'ont pas leur source dans une juste émulation, mais seulement dans de misérables rivalités nationales ; dans des intérêts d'argent, dans l'orgueil intolérant, irré-

conciliable des hommes qui ont mission de prêcher l'Évangile, et qui ne *s'entre-pardonnent* point d'appartenir à des bannières dissidentes. Ces pitoyables sentiments contribueront beaucoup à retarder le moment désiré, où la barbarie aura cessé d'exister sur notre globe.

Les Chinois, les Coréens, les Japonais, les Anamois, les Cochinchinois, les Tonquins, les Siamois et les Birmans constituent l'espèce indo-chinoise : tous ces peuples sont évidemment, tant par leurs caractères physiques que par leurs idiomes, des enfants d'une même famille. Ils appartiennent à un type très-voisin de celui des autres nations septentrionales de la Haute-Asie ; mais ils en diffèrent surtout par une intelligence plus sociale, par un caractère plus moral : excepté les Coréens et les Japonais, toutes ces nations parlent des langues qui appartiennent à un seul groupe, qui est celui des langues monosyllabiques.

On dit qu'il existe dans les montagnes de la Péninsule des hommes barbares considérés par les Chinois eux-mêmes comme les anciens possesseurs de la plaine : il est très-fâcheux que l'on ne sache que rien de vague sur leur compte; car, s'ils sont véritablement aborigènes, ils doivent offrir l'aspect indélébile d'une espèce inférieure à celle des Indo-Chinois, qu'ils auraient précédés. Au reste, s'il en est ainsi, il est bien probable qu'ils ne furent eux-mêmes qu'une transition, et que des peuples noirs, que nous retrouvons à Formose et dans toutes les Philippines, habitèrent les premiers le territoire de la

Chine, pendant les premiers temps anthropologiques.

La Chine primitive devait avoir, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, un sol fort morcelé : la mer y pénétrait de toutes parts; ses vallées étaient inondées par les eaux des montagnes; ses plaines, ses versants étaient couverts de forêts épaisses; enfin des fleuves imposants sillonnaient cette contrée, la submergeaient souvent, et rendaient les communications difficiles. Il fallut beaucoup d'industrie pour dessécher les terres et contenir les rivières dans des bornes protectrices. Mais avant cette lutte de l'industrie contre la nature, l'homme dut se répandre sur une foule de promontoires isolés; il n'eut d'autre refuge que de hautes montagnes séparées par d'immenses précipices; il était loin d'être dans les conditions favorables à sa réunion en société. Tout porte à croire que les premiers hommes qui furent appelés à vivre au milieu de cette nature abrupte et sauvage, appartenaient à une de ces ébauches humaines dont nous retrouvons un exemple dans les habitants de la Nouvelle-Hollande. L'apparition de l'espèce indo-chinoise coïncida sans doute avec la conquête des dépôts d'alluvion sur l'Océan, et succéda à la formation de plaines fertiles, au retrait des golfes profonds qui baignaient le pied de l'Himalaya; au retrait de la mer Jaune qui remontait jadis jusqu'au désert de Cobi, à travers le ravin du fleuve Hoang-Ho. Elle réduisait alors les montagnes de la Mantchourie et de la Corée à l'état d'îles, en communiquant de nouveau avec la méditerranée du système Altaï-Himalaya, par

la coupée où coulent aujourd'hui les eaux du Séghalien.

Les montagnes du Thibet renferment encore quelques tribus, qui ont, sous le double rapport de la linguistique et de l'ethnographie, la plus parfaite ressemblance avec les Chinois. D'après les témoignages historiques de ceux-ci, ils n'étaient dans l'origine qu'une horde errant dans le voisinage de la forêt de Shensi *au pied* des montagnes qui dominent les plaines de la Chine; ils ne se nourrissaient que de racines et que d'insectes, et étaient aussi misérables que le sont encore les Hottentots et les Australiens.

L'espèce indo-chinoise a donc aussi conservé le souvenir de son origine; et pour elle, comme pour toutes les autres espèces d'hommes, les légendes, la comparaison des idiomes et la comparaison des caractères physiques des tribus qui habitent encore le berceau commun, tout cela éclaire la marche des historiens de la manière la plus satisfaisante.

Le génie propre de cette espèce d'hommes ne la distingue pas moins que le sol qui la vit naître, que l'originalité de sa langue mère, de ses habitudes et de l'ensemble de ses mœurs.

Il n'est point d'espèce sur le vieux continent dont la souche soit restée aussi incontestable que celle de l'espèce indo-chinoise : sa position géographique l'a mise à l'abri des invasions des espèces ou races supérieures; c'est à cette circonstance que nous devons de ne pouvoir émettre le moindre doute sur leur origine autochthone de l'est et du sud-est de l'Himalaya. Il

n'en est point de même des régions européennes envahies de proche en proche par les nombreuses tribus de l'espèce ariane, où se fondirent et disparurent pour toujours les anciens aborigènes des centres de création européenne. Nul doute que le système alpin n'ait eu aussi ses autochthones; les Etrusques, les Liguriens, les Rhétiens et beaucoup d'autres tribus de noms divers, qui précédèrent les Latins en Italie, étaient peut-être des descendants de ces peuplades primitives.

D'après les études historiques que nous venons de faire, il reste déjà démontré que, depuis la première apparition de l'homme sur la terre, diverses espèces occupèrent successivement les mêmes localités. Sur quelques points, comme en Europe, l'on n'entrevoit distinctement que deux époques de générations; il paraît en avoir été de même du nord de l'Asie; mais au nord de l'Indoustan, trois générations se succédèrent et se mêlèrent. Dans l'Indo-Chine, nous ne retrouverions plus que deux espèces qui se seraient succédé [1]. Il est certain : 1° que là où s'opéra la rencontre de deux espèces trop dissemblables par l'intelligence, celle qui fut le mieux partagée, sous ce rapport, fit rapidement disparaître sa rivale, en la poursuivant et de ses armes et de son industrie, partout où elle tenta de lui échapper; 2° que là où

[1] Il y a cependant des tribus noires dans les montagnes de la presqu'île de Malacca; il en existe aussi dans l'intérieur de Formose. Mais un voyage dans l'intérieur de la Chine pourrait seul éclaircir cette question.

les espèces se mêlèrent, elles formèrent des races bigarrées, toutes les fois que les individus de chaque espèce se trouvèrent dans des proportions numériques à peu près égales; 3° les individus de l'espèce inférieure qui ne voulurent point se soumettre au joug du vainqueur se réfugièrent dans les montagnes voisines, s'exilèrent dans les îles, où se retirèrent dans des régions encore désertes. Souvent, vainqueurs et vaincus se suivirent dans l'exil, parce que le conquérant fut à son tour subjugué; mais, une haine héréditaire les divisa toujours et elles se partagèrent de nouveau en deux camps sur ces terres où le malheur les réunissait. C'est ainsi que nous retrouvons encore ces espèces d'hommes à l'état primitif, telle qu'elles sortirent des mains de la nature, bien qu'elles habitent depuis longtemps le même pays. 4° Il est cependant des continents entiers, ou des portions de continents, où il n'exista jusqu'à présent qu'une seule espèce d'hommes; elle s'y présente telle que l'homme se montra sur une foule de points terrestres, au commencement de la période de la création, dite période humaine : quelques parties de l'Amérique, de l'Afrique, et l'Australie toute entière sont en effet dans ce cas. 5° Si l'espèce indo-chinoise avait été sur la route des émigrations arianaises, si elle n'eût point été défendue par six cents lieues de désert et par les plus hautes montagnes de la terre, bien certainement elle eût été envahie par ces peuples actifs, entreprenants, guerriers, tourmentés de toutes les ambitions, curieux, inquiets, cherchant dans le mouvement et

l'agitation, la satisfaction d'un besoin indéterminé que l'instruction, les sciences et les arts devaient seuls satisfaire un jour. S'il en avait été ainsi, nous n'eussions pas connu la nationalité chinoise, car ni l'histoire, ni les monuments ne nous eussent permis d'apprécier l'industrie de ce peuple intéressant. Son histoire entourée de tous côtés par la barbarie, son pays conquis par des peuples éminemment intelligents, mais eux-mêmes encore dans l'enfance de la civilisation, eussent perdu toutes leurs archives; et ses monuments, d'une construction éphémère, n'eussent légué aucuns matériaux à la méditation des temps futurs. Les Chinois n'ont créé aucune colonie, ils n'ont rien fait pour la propagation de la civilisation; aucun pays n'eût donc pu nous faire connaître les merveilles de leur empire. Les Arianais eussent-ils, comme les Mantchoux, adopté les lois, les mœurs et la vie molle des Chinois? Non, ce n'est pas probable; ils eussent dévoré cette civilisation enfant et sans énergie, ils l'eussent anéantie, et il nous en fût resté à peine quelques lambeaux épars que l'on rapprocherait aujourd'hui, non sans hésiter, des peuplades indo-chinoises dispersées dans les montagnes ou sur les îles de l'Océanie.

Ce qui n'a pu être entrepris contre les Indo-Chinois l'a été par eux contre des peuplades moins industrieuses, moins patientes, moins réfléchies, qui vivent dans les montagnes du céleste empire. Les fils du ciel les regardent comme des barbares, ils les nomment Miao-tseu; malheureusement leur uni-

que préoccupation matérielle, leur indifférence scientifique, le peu d'importance qu'ils accordent aux progrès intellectuels de l'humanité, n'ont point éveillé chez les Chinois l'idée d'étudier ces hommes. L'ignorance où nous sommes de leurs mœurs, de leurs caractères physiques, de leur langage, nous prive de lumières intéressantes, car peut-être ont-ils, sous ce triple rapport, des ressemblances avec les populations tagales, et par conséquent avec celles de l'Océanie?

Il est bien probable que ces tribus n'appartiennent pas à l'espèce indo-chinoise, car cette espèce ne saurait rester sans industrie; c'est évidemment opposé à sa nature : cela serait d'autant plus extraordinaire que ces montagnards se trouvent placés, depuis des siècles, au milieu de la civilisation la plus propre à réveiller leurs goûts, leurs tendances, s'il était vrai qu'ils partageassent ceux des Chinois.

Il existe des noirs dans les monts de la presqu'île de Malacca; ainsi peut-on conjecturer que l'extrémité est de l'Asie posséda peut-être aussi trois générations d'hommes, l'ère chinoise comprise.

M. le docteur Prichard a fait remarquer que la tête des Chinois a une configuration qu'il qualifie de forme pyramidale : les Esquimaux, les Lapons, les Samoïèdes, les Mongols, les Tungouses, les Hottentots, les nègres du Congo, les Américains de la Louisiane, ont tous, sous ce rapport, la même conformation. Tous ces hommes, cependant, offrent des caractères

bien différents : leurs mœurs et leur esprit sont loin d'être les mêmes; tous, si l'on en excepte les Indo-Chinois, sont encore barbares; tous, exceptés ces derniers et les Congos, sont nomades.

Les Congos habitent dans des villages fixes, mais ils doivent être comptés au nombre des tribus les plus éloignées de la civilisation; les Chinois seuls possèdent une civilisation industrielle avancée; mais, malgré l'extrême antiquité de ce peuple, ses connaissances scientifiques sont encore dans l'enfance, et la plus gothique des routines préside en Chine à la direction des arts, comme à celle du gouvernement, de la religion et de la morale. En somme, tout cela constitue une civilisation assez peu progressive, fort peu en rapport avec son ancienneté, et fort entachée de coutumes barbares.

Nous ne saurions établir de lois générales relatives à telle ou telle forme de tête humaine ; nous ne pouvons en déduire que quelques vérités générales, mais nous ne saurions lire sur ces dépouilles mortelles l'organisation intellectuelle de l'homme et ses nombreuses modifications.

Il est des intelligences bien diverses parmi les hommes à tête pyramidale, comme parmi les hommes à tête prognathe et à tête ovale; l'étendue comparative des capacités intellectuelles est graduée, quel que soit l'homme, sur le degré de développement relatif du front, plus ou moins haut, plus ou moins bas, plus ou moins large, plus ou moins étroit. Serait-ce de cette seule circonstance organique que proviendraient

les tendances évidemment propres à telle ou telle espèce d'hommes, à tel ou tel individu d'une même espèce? Je le crois, parce que l'intelligence, chez l'homme, domine tout, dirige ses déterminations, domine d'autant plus ses penchants que son intelligence l'élève plus lui-même à ses propres yeux.

Nul doute que la nature du pays et de ses ressources ne contribue beaucoup à former le caractère national des espèces ou des races qui habitent le globe; mais, seule, elle ne le constitue point. Les Malais sont navigateurs, pêcheurs et pirates; peu industrieux de leur nature, ils achètent les produits des autres et les vendent ensuite ailleurs; braves, ils volent à main armée; libertins, somptueux, l'or leur échappe aussi facilement qu'ils se le procurent: aussi la vie aventureuse est-elle leur passion. Fourbes comme des brocanteurs ou comme des pirates, ils sont souvent cruels par nécessité; ils le deviennent par habitude. Peu portés à cultiver les arts, ils sont cependant tellement appliqués à la construction des praos, qu'ils sont devenus d'assez bons constructeurs de navires. Mais si la nature de leur patrie a favorisé leurs prédispositions naturelles, on peut dire également qu'ils ont su singulièrement profiter des dispositions topographiques de l'Archipel, parce qu'elles favorisaient en eux des penchants innés.

Les malheureux habitants de l'Australie septentrionale n'ont jamais eu l'idée de se livrer à l'industrie des Malais, quoiqu'ils fussent entourés de bois de construction, quoiqu'ils pussent se procurer par le

commerce une foule de ressources que leur sol ingrat ne leur accorderait qu'avec des peines infinies. Certes, l'esprit de ces hommes nous présente un type pur de toute influence locale : ils subissent leur destinée sans réagir sur la nature autrement que comme l'animal qui poursuit sa proie. C'est là et ce fut toujours là, sans doute, le trait le plus remarquable des espèces primitives, qui, partout où nous pouvons les observer, même en contact avec la civilisation, se sont retirées dans les montagnes ou sur des îles, où elles se livrent en liberté à leur paresse ou à leur indifférence native, à tous les actes de barbarie, aux stupides pratiques du fétichisme. L'histoire des Ungriens, des Lapons, des Samoïèdes, des Tungouses, des tribus vagabondes de l'Australie, des montagnards de l'Inde et de son archipel, vient à l'appui de notre assertion.

Les espèces plus élevées dans la série humaine, espèces que je suppose avoir succédé sur la terre aux hommes que je nomme primitifs, se sont fait, au contraire, une existence entièrement calquée sur les ressources que leur offrait leur pays ; leur caractère a donc beaucoup plus emprunté à la nature de leur patrie. En général, si nous en exceptons les Chinois et les Égyptiens, elles paraissent avoir été peu portées vers les industries de la vie sédentaire ; ce qui nous en reste vient à l'appui de cette observation : ce sont les Mongols, les Mantchoux, les turbulentes tribus rouges de l'Indoustan et du Dekhan, celles de la Malaisie, les Polynésiens, les Américains, les Ber-

bères de l'Atlas, les anciens Ibériens qui furent longtemps des navigateurs intrépides, les Liguriens, qui habitaient conjointement avec eux les îles et les bords de la Méditerranée. Tous ces hommes, si on en excepte les Chinois, sont, ou ont été, nomades ou bien navigateurs : les Polynésiens réduits à l'espace circonscrit de leur archipel, dépensent aujourd'hui leur activité inquiète en querelles et en combats continuels. L'intelligence des Chinois domine toute cette création secondaire ; leur esprit créateur est comparativement supérieur à celui de tous. Ces hommes dépensèrent toute leur activité dans les arts et dans la culture ; ils transformèrent le sol qui les vit naître en un pays enchanté ; ils en retirèrent d'immenses richesses, dues à leurs infatigables travaux. Ce peuple fut moins puissance maritime que puissance continentale, et les Arabes et les Malais se chargèrent de transporter par mer les brillants produits de ses ingénieuses fabrications.

Implantés sur le territoire de la Chine, les Malais eussent-ils vaincu par leur persévérance les obstacles que leur eût opposés la nature? Auraient-ils montré le même goût pour une architecture délicate? auraient-ils, enfin, attiré chez eux les étrangers avides de leurs soieries, de leurs laques et d'une foule d'autres jolis produits? Non ; tout cela eût été incompatible avec le caractère du Malais, qui est impatient, audacieux, insolent, irascible, envieux, paresseux, voluptueux, mobile, inconstant, traître, vaniteux, somptueux sur ses vêtements, mais qui

se contente d'une maison en chaume. Il n'a de goût que pour les plaisirs et surtout pour les plaisirs enivrants, les amours débauchés, les excès de l'opium, du betel, du tabac et des liqueurs fermentées. Enfin, il ne saurait offrir, en compensation de tant de défauts, aucune des estimables qualités qui sont le résultat de l'amour du travail ; de l'ordre, de l'économie ; de plus de fixité dans les idées et dans les affections ; de moins de vanité, de plus de constance et de plus de conscience. En regard de ce tableau si affligeant, il est cependant une consolante observation à faire : les Malais, modifiés par l'éducation européenne, présentent un caractère fort heureusement mitigé ; car les principes de religion et de morale développent des vertus communes à tous les hommes lorsqu'ils ont tous en vue le même but : la pratique des vertus que Dieu exigea de leur raison.

Ce qui précède me conduit à ces conclusions : 1° Les moindres des intelligences, qui remontent aux premiers temps de la période humaine, sont mues par peu de passions, et celles-ci sont de l'ordre le moins élevé : la cupidité en est le pivot. 2° Il est des intelligences moyennes qui sont au contraire entièrement dominées par les passions ; elles sont les seuls mobiles de leurs actions. Elles appartiennent à la période de transition de la période humaine. L'espèce indo-chinoise est le passage de cet échelon de la série intellectuelle à son échelon ascendant. 3° Le degré supérieur est celui que les devoirs, les obligations envers Dieu et envers les hommes dominent le

plus, et qui trouve dans sa haute moralité un frein à ses passions. C'est l'homme qui, de bonne heure, manifesta le plus de penchant vers la civilisation; mais qui n'y parvint réellement qu'à dater du moment où la source de toute vraie morale lui fut révélée.

Chez ces hommes supérieurs, les passions sont susceptibles d'acquérir un caractère de dignité et d'élévation poétique et romanesque, que l'on ne rencontre jamais chez les hommes des ordres inférieurs. Les poésies de ces derniers ne peignent que l'amour et ses jouissances matérielles, les guerres et leurs barbares triomphes. Les dieux et les rois se disputent la possession de tel ou tel pays; les dieux bouleversent et lancent des montagnes, creusent les mers et les fleuves. Ces merveilles de la force brutale, qui font l'admiration de l'homme barbare et qui restent à jamais l'objet du stupide culte des hommes inférieurs, sont, plus souvent qu'on ne le croit, la tradition des bouleversements géologiques dont les anciens furent encore témoins.

On ne saurait m'opposer les poëmes javanais, où les idées remplacent souvent les merveilles; car, il ne faut pas oublier que les Indous ont civilisé Java, et que les ouvrages sanskrits ont été transcrits en javanais. Java, le centre de la civilisation malaise, fut la Carthage de la Malaisie et fut, comme elle, une colonie.

Les hommes qui occupent le sommet de l'échelle anthropologique sont, sur la terre, l'œuvre complé-

mentaire de la création divine, lorsqu'à une instruction complète se joint une éducation religieuse et philosophique[1]; car ces hommes supérieurs doivent tout acquérir par la puissance de leur volonté et de leur intelligence; ils doivent faire jusqu'à leur propre conquête, en combattant leurs passions : à ces hommes de propager la civilisation!

Le règne de l'absurde et de la tyrannique superstition ne saurait durer sans honte pour les nations civilisées. Cet abus de la raison brutale, mots qui s'étonnent de leur réunion, cette raillerie bouffonne et triviale du masque de l'humanité est un reproche continuel, humiliant pour l'homme digne de ce titre ; c'est un crime peut-être, car les barbares tuent leurs semblables, comme les enfants jouent.

Les Chinois, avons-nous déjà dit, durent plusieurs de leurs découvertes, et par conséquent de leurs arts, à des pays situés à l'occident; probablement l'Inde, dont les annales et la civilisation remontent au temps de Moïse[2].

Tous les peuples de l'Asie eurent entre eux des communications infiniment plus communes que nous ne le supposons en général : le philosophe Lao-tseu[3]

[1] J'entends par ce mot *philosophique* tout ce complément d'instruction nécessaire pour que notre intelligence soit mieux préparée à recevoir l'instruction religieuse, considérée dans ses plus sublimes vérités.

[2] Colebrooke, mém. sur les Vedas. Rech. asiat., t. VIII, p. 493. Les livres de Moïse parlent des bois d'aloës et d'ébène, de la canelle, des pierres précieuses de l'Inde. Aucun monument indien anthentique ne remonte au delà du siècle de Moïse.

[3] 317 av. J.-C., Pythagore, 580.

avait une doctrine parfaitement conforme à celle de Pythagore : son voyage en Occident aurait donc quelque fondement. Les voyages à travers l'Asie étaient-ils alors aussi difficiles qu'ils l'ont été depuis? Non; les civilisations de ces temps se touchaient toutes, elles étaient entourées des ténèbres de la plus profonde barbarie; elles étaient donc toutes forcément en relation, malgré la différence de leur constitution religieuse et politique; faute d'autres motifs, le luxe seul suffisait pour établir ces rapports.

Nous avons vu que les Chinois ne furent jamais des navigateurs bien entreprenants; mais les Arabes, les Persans et les Malais colportèrent de tout temps les richesses de ces pays, et propagèrent ainsi certaines industries d'un pays dans un autre.

M. Langlès regarde, avec M. W. Jones, les Ethiopiens de Méroé, comme étant le même peuple que les premiers Indous. A l'appui de cette opinion, il cite les navigations hardies et les opérations commerciales des Troglodytes, la ressemblance entre les vastes souterrains de l'Abyssinie, les hypogées du Saïd, et les excavations de la presqu'île de l'Inde. Le même auteur, ajoute M. Rémusat, recherche à quelle époque et par l'effet de quelle circonstance, la presqu'île indienne a reçu dans son sein des juifs, des chrétiens, des musulmans et des abyssins?

Les Juifs noirs passent pour être des Malabres achetés comme esclaves, et convertis à la religion israélite. Mais ces juifs, comme on doit bien le penser, ont une autre tradition sur leur origine : ils prétendent être

les descendants des Israélites qui, lors de la première captivité[1], furent conduits dans l'Inde, et qui ne retournèrent pas à Jérusalem avec ceux qui reconstruisirent le second temple. Le vrai, c'est que ces métis ont eu pour mères des esclaves converties rendues à la liberté. Ils se croisent souvent avec les Juifs blancs, ce qui explique pourquoi la plupart d'entre eux n'ont le teint qu'un peu plus rembruni que leurs coreligionnaires blancs. La sotte vanité qui isole les hommes blancs des noirs, partout où ils se rencontrent, rend fort difficile le mariage des mulâtres avec les femmes blanches; mais les blancs continuent à ne se faire aucune violence à cet égard; ils épousent les noires qui leur plaisent, ils exigent seulement leur conversion, afin de mettre à l'abri de tout reproche leur conscience timorée : quitte après cela, à éloigner d'eux leurs enfants par une immense distance d'étiquette, aussi injuste que ridicule.

« Il est très-probable, dit M. Langlès, que Sésos-« tris vers 1346, en conduisant ses Ethiopiens et ses « Egyptiens dans l'Inde, n'a fait que suivre une route « déjà connue de son temps[2]. »

Toute l'espèce indo-chinoise a emprunté sa religion à l'Inde antique; le culte de Bouddha ou de Fo.

Si on en croit quelques traditions, le culte et les arts de l'Inde furent introduits à Java par un brahmân appelé Tristresta, lequel y amena une nom-

[1] Première servitude, 1552 à 1554.

[2] M. de Rémusat, *Mél. asiat.*, p. 370, 371, 374 et 375.

breuse colonie : tout semble indiquer que cet homme est l'inspiré Aji-Jaya-Baya, vers l'an 800. Java devint donc une colonie indienne : la liste des souverains de l'Inde, insérée dans les *Asiatic Researches*, est celle des princes de Java, sectateurs de Bouddha; ils descendent de Parakisit, de la postérité d'Ardjouna. La guerre, suivie de la victoire des Pandawas, est le sujet d'un poëme appelé le Maha-Baratha; elle se rapporte entièrement à l'île de Java[1].

Par terre, l'Inde ne fut pas moins en contact avec une foule d'étrangers : tellement que les peuples les plus différents s'y sont mêlés avec les aborigènes noirs et jaunes; la fertilité du sol et la beauté du climat y avaient attiré les tribus iraniennes, dès la plus haute antiquité, et depuis, ce pays fut constamment la proie des nations conquérantes.

« Après Alexandre, l'Inde respira pendant treize « siècles; mais l'an 1000 de l'ère vulgaire, Mahmoud « le Gaznevide conquit la majeure partie de l'In- « doustan..... Koutoub, un de ses généraux, fonda « la dynastie Afghane, nommée Patane par les Indiens. « En 1398, Timour parcourut l'Inde, détruisant tout « sur son passage. »

La mythologie indienne, comme celle des Grecs, offre une foule d'allégories sur la puissance vivifiante de la nature : *Iswara*, est l'emblème indien du *Phallus* grec et de l'*Osiris* égyptien[2]; *Vichnou* et *Shiva*

[1] M. G.-L. Domeny de Rienzi, *Océanie*, t. Ier, p. 174.

[2] *Ann. des Voyages*, n° 61.

ont tous les deux les plus grands rapports avec *Jupiter :* en effet, sa nourrice *Anna-Perenna* se retrouve, dit Malte-Brun, dans *Anna-Purnada*, la déesse de la nourriture. Bien d'autres traits de ressemblance prouvent la commune origine des superstitions grecques et indiennes[1]. « On retrouve dans « la mythologie scandinave des noms et des idées qui « appartiennent à celles de l'Inde : la trinité indienne « figure dans l'Edda de Snorron. L'immobilité de « l'esprit des Asiatiques a conservé les hiéroglyphes « par lesquels une nation encore illettrée peignait « les idées. De là, ces bizarres figures, ces visages « épouvantables, ces monstres affreux, qui carac- « térisent la représentation des divinités indiennes. « Ces symboles sont loin des gracieuses conceptions « de l'imagination des Grecs !... Quelquefois, cepen- « dant, ils admettent des explications très-satisfai- « santes. Vichnou, est le principe conservateur; *il « tient dans sa main la feuille du lotos, plante aqua- « tique, pour rappeler que tout est né de l'Océan ;* le « cor qu'il élève dans une autre main, dénote sa « voix créatrice... la massue dans la troisième, in- « dique son pouvoir de punir; la roue dans la qua- « trième, est le symbole du cercle éternel de la vie; « une triple couronne sur la tête nous apprend « qu'il règne sur la mer, sur la terre et l'atmos- « phère[2]. »

[1] W. Jones, notes de M. Langlès, *Recherches asiat.*, t. I, p. 162 et suiv. ; trad. française.

[2] Maltebrun, 5e édit., t. V, p. 331.

Les Arabes, dans les temps les plus reculés, s'adonnèrent à la navigation et au commerce ; ils fréquentaient les marchés de l'Orient. L'île qu'ils nommaient Sérandib (l'ancienne Taprobane, la Ceylan moderne), fut, vers le milieu du VI[e] siècle, l'entrepôt du commerce de l'Inde : ce fut aux Arabes surtout que le commerce maritime de l'Inde avec l'Europe et l'Asie occidentale dut son importance.

Ils établirent des colonies sur la côte orientale de l'Afrique, jusqu'à Sofala, par 20° sud, et jusqu'au bord du Niger, du côté de l'ouest ; ils s'établirent parmi les peuplades malaises, qu'ils convertirent à l'islamisme ; ils propagèrent leur religion jusqu'à la Nouvelle-Guinée.

Les Malais avaient sans doute précédé les Arabes dans leurs navigations commerciales, et devinrent leurs rivaux, là où l'appât du gain attirait leurs navires. Souvent aussi, ils exercèrent la piraterie ; car, de tout temps, ils firent le métier d'écumeurs de mer à travers l'Archipel et dans la mer de la Chine. Aujourd'hui, leurs courses y sont à peu près restreintes ; mais autrefois, elles s'étendaient aux golfes du Bengale et d'Oman, à l'entrée du détroit de Bab-el-Mendeb, à la côte est d'Afrique, et jusque dans le canal de Mozambique. Les îles Maldives, Socotora, Comores, peut-être les Seychelles, servaient de refuge à ces forbans de l'ancien Océan Indien. Quant à Madagascar, ils y fondèrent des colonies.

Ces navigateurs, comme ceux de la Méditerranée, s'éloignaient peu des côtes ; ils en suivaient les con-

tours, mais faisaient des excursions au large pour reconnaître les îles qui en étaient peu éloignées; ce fut ainsi que les Phéniciens firent le tour de l'Afrique vers 605 [1], et découvrirent les Iles Fortunées des anciens, (les Canaries modernes). Les voyages, fait remarquer M. Lebas, étaient moins difficiles qu'on ne se l'imagine pour des hommes très-habiles dans le cabotage et familiarisés avec les dangers de ces sortes de navigation [2]. Les Phéniciens, dont les navires ressemblaient à ceux des Arabes et aux praos des Malais, allèrent chercher l'étain aux îles Sorlingues, et l'ambre jaune à l'embouchure de la Vistule; ils fondèrent Cadix, Utique, Carthage, Adrumètes, Tysdrus, les deux Leptis, etc..... Ces villes leur servaient d'entrepôts pour les expéditions lointaines. Ils eurent des villes sur la mer Rouge et possédèrent les îles de Baherein dans le golfe Persique. On y retrouvait les noms d'Aradus et de Tyros.

Les Carthaginois furent plus tard les successeurs des Phéniciens dans l'Occident; ils connurent aussi les Canaries; et c'est probablement à eux qu'il faut attribuer l'édifice dont l'expédition de Juba [3] trouva les restes sur Junonia; ils colonisèrent plusieurs points de la côte occidentale d'Afrique. Vers le même temps, Cyrus, Cambyse et Darius fondaient l'empire Persan [4], et les Perses s'emparaient du commerce de

[1] Hérodote dit que des navigateurs devaient avoir vu le soleil à droite, en faisant le tour de l'Afrique.

[2] Le Bas, *Précis d'histoire anc.*, 1er vol., page 159.

[3] 49 ans avant J.-C.

[4] 550 à 448 avant J.-C.

l'Inde par la voie de terre. Mais tout porte à croire que, dès lors, les Arabes et les Malais leur faisaient concurrence par mer. En un mot, on a cru les nations civilisées de l'ancien monde plus complétement isolées, dit M. de Rémusat, et plus étrangères les unes aux autres qu'elles ne l'étaient réellement, parce que les moyens qu'elles avaient pour communiquer entre elles et les motifs qui les y engageaient nous sont complétement inconnus. Nous sommes peut-être un peu trop disposés à mettre sur le compte de leur ignorance ce qui n'est qu'un effet de la nôtre. A cet égard, nous pourrions justement nous appliquer ce que dit, par rapport à la morale, un des disciples les plus célèbres de Lao-Tseu : « Une vive lumière « éclairait la haute antiquité, mais à peine quelques « rayons sont venus jusqu'à nous. Il nous semble « que les anciens étaient dans les ténèbres, parce « que nous les voyons à travers les nuages épais dont « nous venons de sortir. L'homme est un enfant né à « minuit ; quand il voit lever le soleil, il croit que hier « n'a jamais existé [1]. »

Nous avons déjà énuméré les divers systèmes de montagnes qui concourent à la formation de l'Amérique et de l'Afrique ; ils furent pour ces grandes terres ce que fut le berceau central de la haute Asie pour l'ancien Continent ; ce que fut le plateau helvétique pour le centre de l'Europe, l'*Officina plantarum, animalium et gentium* des temps géologi-

[1] M. de Rémusat, *Mél. asiat.*, pages 98 et 99.

ques modernes, c'est-à-dire de la période de la création terrestre, qui porte à juste titre le nom de période humaine. Depuis, ces centres de fécondité se réunirent; les animaux, les plantes se répandirent sur une plus grande étendue, ils se mêlèrent à d'autres qui n'étaient pas nés sur la même île qu'eux; mais aucune ne dépassa les latitudes pour lesquelles elle était organisée. Cette loi qui enchaîne les animaux dans leur pays natal, entraînait conséquemment la nécessité de plusieurs centres de création. L'homme, qui est infiniment plus susceptible d'acclimatement que les autres êtres animés, subit la même loi; et cela devait être; car, avant que la puissance de son intelligence lui apprît à se procurer, à force d'industrie, ce que la nature ne lui donnait qu'à l'état d'élément, il devait, comme les animaux, se soumettre aux privations d'un pays aride ou braver, sans danger pour sa vie, les souffrances auxquelles sa pauvreté ne lui permettait pas de se soustraire. Il y eut donc des hommes primitifs, qui assistèrent au développement de la période humaine, comme il y eut des animaux qui assistèrent aux diverses phases géologiques de la constitution physique de notre globe. Nous ne saurions trop le répéter; la nature fut de tout temps prévoyante, conséquente, harmonique; elle débuta par l'animal le plus infime de la classe la moins douée, et s'éleva ainsi progressivement en passant d'un type général de création inférieure à un type plus élevé. Le type humain survint enfin,

et commença aussi par l'espèce inférieure de sa classe.

L'homme, quelle que soit son espèce, n'est point véritablement cosmopolite; mais il le devient d'autant plus facilement qu'il appartient à une espèce plus intelligente; non pas seulement parce qu'elle puise dans son génie les moyens de se soustraire aux causes de maladies qui l'entourent, mais parce qu'elle est véritablement d'une organisation moins susceptible, quoique douée d'une vive sensibilité : n'est-elle pas enfant des climats tempérés; n'est-elle pas née pour un climat alternativement chaud ou froid? N'est-ce point là une admirable prévoyance, puisque l'homme supérieur est appelé à être l'apôtre de l'intelligence et de la civilisation!

Les aborigènes des tropiques ou des régions polaires périssent également lorsqu'ils changent de climat; quelques individus s'acclimatent, mais l'espèce ne s'établit qu'avec beaucoup de peine. Par suite d'une préoccupation intéressée, nous nous occupons beaucoup de la mortalité des blancs dans nos colonies, mais nous semblons avoir toujours ignoré que les Africains nouvellement arrivés en Amérique y périssent en grand nombre. Cela était surtout fort remarquable à une époque où, la traite étant encore permise, il arrivait tous les ans dans le Nouveau-Monde des milliers d'esclaves noirs. Ce n'est pas le travail, comme le comprennent les nègres, qui devait être accusé de cette mortalité; ce n'est pas la nourriture, car elle n'était pas changée; mais c'était le climat.

Ces hommes périssent, malgré les bons traitements dont les entoure l'intérêt, si ce n'est l'humanité! Ils retrouvent aux Antilles la chaleur de leur pays; mais la chaleur ne constitue point à elle seule la nature du climat. Sans doute ils parviennent, grâce à elle, à s'acclimater; mais que serait-ce en France! Certes, on n'y pourrait beaucoup compter sur la fécondité de ces hommes ainsi transplantés; car ils sont exclusivement organisés pour un pays chaud, mais même aussi pour leur pays. D'un autre côté, c'est une erreur de croire que les blancs ne sauraient travailler dans les tropiques: un jour viendra où la nécessité prouvera le contraire, et déjà cette prétendue vérité a beaucoup perdu de son crédit. Les blancs sont des enfants gâtés qui se persuadent que les douceurs dont on les entoure sont indispensables à leur existence.

XII

Centres de création de l'Afrique. — Madagascar : des îles considérées comme centres de création.

Madagascar fut un de ces centres de création du plateau africain; la direction des courants, la grande profondeur relative du canal de Mozambique; le peu d'étendue des rivières de Madagascar, de celle de la côte opposée, furent autant de causes de son isolement, qui, cependant, ne sera peut-être pas perpétuel. Tout le monde connaît l'originalité des productions de cette grande île, et surtout la singularité

propre et exclusive de ses animaux. Bien certainement, ils vivraient aujourd'hui sur toute la côte est de l'Afrique, si leur patrie avait été mise en rapport par quelques points avec la masse du continent actuel; et, tout en reconnaissant les divers centres de création de ce continent, il nous serait également impossible de leur assigner pour patrie primitive ou les plateau des monts Lupota ou ceux de la chaîne de Madagascar.

L'homme y fut-il aussi aborigène? Cette île a trois cent cinquante lieues de longueur; sa largeur varie de cent à quatre-vingt-dix et cinquante lieues; elle est, en somme, d'une grandeur supérieure à celle de la Grande-Bretagne; elle la surpasse en longueur de près de la moitié de son étendue: ainsi ne serait-il pas étonnant qu'elle ait été pour l'humanité un centre de création primitive. Bien que le temps en ait détruit les preuves, cela est cependant fort probable; mais il n'existe plus guère que des métis à Madagascar.

Les îles les plus isolées, quelque petites qu'elles soient, furent de petits centres de création. La variété de leur fertilité fut en rapport avec leur étendue; mais enfin elles virent croître et se développer en petit ce que possède en grand le continent auquel elles se rattachent toujours par la nature de leurs productions. Ainsi la végétation de Taïti, des îles Pomotou, des îles Marquises, des îles Sandwich est en grande partie celle de l'Australasie, bien que ces petites contrées soient plus rapprochées de l'Amérique

qu'elles ne le sont du grand continent asiatique.

Mais, d'abord, il y a une chaîne d'îles non interrompue, depuis Sumatra jusqu'aux îles Pitcairn et Ducie; or, à conditions égales de latitude et de dispositions locales, les effets harmoniques ne doivent-ils pas être les mêmes pour des terres environnées d'une même température, soumises également aux influences de la mer et de l'électro-magnétisme? Ce dernier est, sans aucun doute, régi dans ses mouvement par la direction des vents et par celle de la rotation terrestre, à l'intervention desquelles la disposition des cimes apporte probablement une modification normale et par conséquent invariable; là, comme pour toutes les parties de la terre. La succession des montagnes de l'Océanie entretient des sphères magnétiques d'une étendue inégale; mais toutes probablement en contact, de manière à reproduire l'effet de monts enchaînés par une constante continuité[1].

A toutes ces circonstances se rattache, sans aucun doute, la nature des climats divers de la terre, et de la dépendance des mêmes causes résultent des effets semblables, sur une étendue plus ou moins grande de la surface du globe. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les montagnes ont

1 Lrs influences physiques communes ont pour conséquence des ressemblances, mais jamais ces ressemblances ne portent sur tout; à côté d'elles il y a toujours des créations propres au pays : c'est ce que nous montrent les îles polynésiennes, même parmi les oiseaux. Les oiseaux de Taïti, de Samoa, de Tonga, de Viti, ne sont pas complétement les mêmes ; les genres se répètent, mais les espèces rarement.

une influence marquée sur l'activité de la végétation, et même sur sa nature; plus elles sont élevées et ramifiées, plus leur puissance fécondatrice étend ses bienfaits, et là où s'arrêtent les cours d'eau qu'elles entretiennent, là où cessent les pluies fréquentes et abondantes des nuages qu'elles attirent et fixent, là s'établit une végétation moins active, plus sèche, en rapport, en un mot, avec l'état météorologique particulier qui résulte de cette topographie spéciale. LaNouvelle-Hollande est une preuve de cette vérité, bien que située dans le voisinage de l'un des pays les plus montueux de la terre. Cependant, ce n'est pas seulement dans l'absence de montagnes, et dans leur distribution plus convenable et plus heureuse que gît seulement le caractère spécial des productions végétales de l'Australie; car la Tasmanie est un pays élevé, et cependant on y retrouve la même nature de végétation qu'à la Nouvelle-Hollande. Les modifications spécifiques qu'elle y éprouve, en raison de la différence des latitudes, se retrouvent encore à la Nouvelle-Zélande; de sorte qu'il faut bien admettre aussi que le défaut d'abri dans les plaines de l'Australie, l'égalité de la température assez modérée de ces terres, à mesure qu'elles s'avancent vers le sud, où jamais hiver rigoureux ne succède à un été toujours tempéré, il faut bien admettre, dis-je, que ces causes influent beaucoup sur le caractère de la végétation, car le sol, qui a bien certainement quelque influence sur les plantes, n'a encore ici que fort peu d'action sur leur nature : ainsi que nous

venons de le remarquer, l'on retrouve les mêmes particularités phytologiques parmi les plantes des plaines sablonneuses de la Nouvelle-Hollande, et autour des pitons basaltiques de la terre de Van-Diemen, de la Nouvelle-Zélande et dépendances.

Il faut donc un ensemble de circonstances physiques très-compliquées, pour que la végétation d'un pays revête tout à coup des formes spéciales : la preuve la plus frappante que nous en puissions donner, c'est la côte nord de l'Australie ; à peine éloignée de cent lieues, et cela seulement sur certains points, des innombrables pics de la Nouvelle-Guinée, éternellement couronnés de nuages, cette côte est couverte des arbres, arbustes et herbacées propres à tout le reste de son étendue. Sa latitude, cependant, ne diffère pas de celle des îles Salomon, de celle des îles Viti ; elle est même moins loin de l'équateur que les îles Touga. Ainsi la *latitude* elle-même, si importante à connaître lorsqu'il s'agit de se faire une idée juste d'un climat, n'est point encore un motif pour juger, sans hésitation, des productions d'un pays, par rapport à un autre pays situé sur les mêmes parallèles. La considération des lignes isothermes ne nous présente donc encore qu'un côté de la question : elles ne sauraient expliquer le problème. En physique comme en pathologie, l'on n'arrivera à la conception satisfaisante d'une topographie, quelque peu grande que soit la localité objet de vos études, qu'en établissant d'abord la constitution générale du pays, c'est ce que j'ai ap-

pelé *topographie générale* [1], et en décrivant minutieusement ensuite le pays lui-même. Si l'on n'apprécie pas la position relative d'un pays sur la périphérie du globe, il sera impossible d'en comprendre les singularités, qui, aux yeux de beaucoup de personnes, ne sont que des bizarreries sans causes. Assurément s'il y a quelque chose de bizarre, c'est cette manière d'envisager la nature : pour l'honneur du corps, pour le progrès de l'étiologie médicale, trop de médecins en sont là ; pour l'honneur des nations dites civilisées et pour le progrès des sciences et de la civilisation, trop d'administrateurs vivent aussi dans cette obscurité intellectuelle.

Lorsqu'une île est proche d'un vaste continent, elle en a entièrement le climat, si elle ne possède point elle-même une physique propre, c'est-à-dire si elle n'est point dominée par une ou plusieurs chaînes de montagnes, qui en divisent le territoire, en multiplient les sites, en modifient la physique à l'infini. S'il en est au contraire ainsi, elle sera, dans un espace plus rétréci, la miniature du continent, mais elle possédera quelques espèces exclusivement insulaires qui abandonnèrent les montagnes et même les plaines les plus centrales des continents, à mesure que le territoire de ces derniers s'agrandissant, son noyau primitif s'éloignait de plus en plus de l'influence maritime.

Ainsi, à prendre même les îles les moins éloignées des continents, elles furent aussi de petits centres

[1] Mémoire sur la topographie comparée de Java, *Ann. maritimes*, 1845.

de création, de petits continents d'autant plus indépendants des grandes terres qu'ils sont plus multipliés, qu'ils se développent sous un plus grand nombre de méridiens. Leur ensemble, alors, peut être en effet considéré comme un continent encore morcelé, dont les divers centres de création ne sont point encore réunis. Cette manière de les envisager est d'autant plus convenable qu'elles sont plus grandes et plus rapprochées. C'est ainsi que la Polynésie, Madagascar, l'Australie et ses dépendances doivent être étudiées; même l'Angleterre, qui est encore pour nous ce que fut jadis la Norwège, une île qui, si elle communiqua jamais avec le continent par le dépôt supracétacé qui s'étend de Londres à l'île de Wight, de ce point à Paris, et de cette ville jusqu'à la mer Noire, fut probablement dans ce cas avant la période palœothérienne, à l'époque où les animaux contemporains de l'homme n'existaient point encore.

De la nature de la végétation, résulte celle des animaux herbivores; ceux-ci servent ensuite de moule à la création des animaux carnivores. On voit donc de suite que de l'aspect étrange d'une forêt sauvage on peut juger *à priori* de la nature originale des animaux qui l'habitent; dès lors, on peut annoncer que l'on vient de mettre le pied sur un centre de création.

Bornéo, les îles de la Sonde, la Nouvelle-Guinée, l'Australie, sont des centres de création que leur jonction au-dessus de la surface de la mer rendraient promptement moins reconnaissables; car toutes leurs

productions végétales ou animales ne tarderaient point à se mêler. Au reste, aussitôt que la civilisation dominera en reine sur toutes ces terres, l'homme détruira toutes les espèces nuisibles des règnes organisés, et protégera exclusivement celles qui lui sont utiles; aussi faut-il s'empresser d'étudier ces natures encore vierges, que peu de siècles vont réduire au néant.

L'homme ne fut jamais indigène que des grands centres de création; ce fut plus tard qu'il se transporta sur les petits archipels, mais plusieurs lui échappèrent longtemps et il fut réservé aux navigateurs européens modernes d'en faire la découverte. L'île de Pâques fut, de toutes les îles complétement isolées, la seule qui ait été découverte par les Polynésiens; toutes les autres se suivaient tellement qu'il fut très-facile, après en avoir trouvé deux ou trois dans une direction donnée, de trouver successivement toutes les autres. Toutes les îles ou archipels situés à une très-grande distance des continents et jetés comme par hasard au milieu de l'Océan, furent trouvés inhabités, quoique souvent très-susceptibles de nourrir une nombreuse population barbare. Les îles Mascareignes nous présentent un bel exemple de ce fait curieux; car il établit juste la différence entre l'art de la navigation des temps reculés, et ce même art depuis la découverte de l'Amérique. Les Océaniens se répandaient évidemment avec la plus grande facilité dans la Polynésie; mais ils étaient incapables de faire des voyages d'exploration en s'élançant au large,

à la recherche des terres éloignées et isolées. Le hasard, sans doute, jeta quelques navires de ces tribus navigatrices sur la petite île Waïhou ; ce fut ainsi que ce point fut peuplé : mais devons-nous nous étonner de l'état de barbarie où nous trouvâmes ses habitants, en réfléchissant à la pauvreté de leurs ressources?

Lorsqu'une connaissance plus parfaite de Madagascar nous permettra d'en étudier les idiomes sur tous les points, il ne serait pas surprenant qu'on y trouvât des vestiges d'une langue étrangère, inconnue, des traces peut-être de la langue cafre; parce que la colonisation malaise, tout en imposant sa langue sur toute la surface de l'île, n'en aurait pas entièrement fait disparaître celle des noirs subjugués. Les Seychelles et Madagascar forment la chaîne la plus E. du plateau africain; les îles Mascareignes ne sont que des volcans, ou plutôt les diverses bouches d'un seul volcan isolé, ne se rattachant à aucun système continental; mais elles n'en furent pas moins un petit centre fort remarquable de création. Le groupe des Vitis, l'archipel des Mariannes, celui de Tonga, formé des groupes des Hapaï et de Vavao, le groupe des Carolines formé lui-même de groupes plus petits, les archipels de Samoa, de Marshall et de Gilbert, les archipels de Mangia et de Taïti, le groupe des Pomotous, l'archipel de Nouka-Hiva et celui d'Hawaii appartiennent tous à une formation indépendante de la base asiatique, quoique nés peut-être des convulsions qui la constituèrent. Toutes les montagnes de ces îles et de ces groupes présentent une direction

on ne peut plus irrégulière ; ce sont des grains de sable jetés sur une table, tandis que les îles du plateau asiatique présentent la suite des diverses chaînes asiatiques, en un mot, un tout appartenant à un seul et même système géologique.

Le deuxième centre fertilisateur de l'Afrique australe est véritablement à cette grande contrée, ce que le système Altaï-Himalaya est à l'Asie. Elle en est le centre de création : mais si les hommes y eussent formé des populations actives, d'une intelligence étendue et d'une imagination turbulente, elles n'eussent pu s'étendre, ainsi que l'a fait l'espèce ariane en Asie et en Europe : son foyer d'existence sur ce continent, primitivement séparé de l'Atlas, n'était qu'une île, comparable, sous beaucoup de rapports, à l'Australie.

Cette terre s'étend du cap au plateau élevé de l'Abyssinie, à l'est; du cap au plateau de la Sénégambie, à l'ouest, inclusivement : les monts Alkamar en forment la bande septentrionale. Les côtes et les points culminants de cette portion de l'Afrique furent les berceaux des hommes qui les habitent et qui en sont encore à leur état de nature primitive.

Ces hauts plateaux donnèrent naissance à des hommes parfaitement distincts; les uns sont nègres et les autres Hottentots. Les premiers habitent les revers est et ouest de ces gradins élevés qui bordent l'Afrique méridionale; les seconds, les terres dites des Hottentots reléguées à l'extrémité sud de ce continent.

Les nègres de la Guinée australe et du Mozambique diffèrent à quelques égards; ces derniers, quoique vivant dans un état très-barbare, ont une intelligence généralement plus avancée que leurs compatriotes de l'ouest. Les tribus des hauts plateaux de la Guinée du sud ont une beauté remarquable et jouissent de la prérogative de l'élégance des formes, comme les montagnards de tous les pays.

Les formes de la tête des Cafres ont généralement d'assez belles proportions; leur front est plus élevé, moins rétréci, et leur profil est plus droit que celui des habitants du Congo. Leurs langues cependant appartiennent à une même famille; mais elles n'ont pas une commune origine; il en est donc aussi d'elles, comme des langues turque, mongole, tungouse, qui ont une marche grammaticale analogue, sans être parties d'uue seule et même souche. Les nègres de la Côte-d'Or sont plus beaux que les Cafres; mais cette beauté dépend de la salubrité des lieux élevés habités par les nègres de la Guinée septentrionale et de la nature de l'espèce, qui est originaire du Soudan.

Les Cafres et les Mozambiques, les Hottentots, les naturels de la Guinée septentrionale et de la Sénégambie et du Soudan, les naturels de la Guinée méridionale, les Abyssiniens et les Gallas, forment cinq espèces d'hommes, appartenant à quatre centres de création, distinguées par les langues, par les caractères paysiques et intellectuels. Les Abyssins, les Soudaniens proprement dits, les Cafres, sont les plus intel-

ligents des Africains ; mais il y a un énorme intervalle entre les Abyssins et les deux espèces que nous venons de citer en même temps qu'eux.

Dans l'Afrique septentrionale ou atlantique, les Numides et les Libyens furent les autochthones du pays, ils furent dépossédés par l'espèce sémitique.

« Les langues d'Afrique doivent, selon M. Seetzen, « monter au nombre de cent ou cent cinquante. Elles « offrent entre elles les disparates les plus frappants, « et si peu de traits de ressemblance que tous les « essais pour les classer sont restés infructueux. « . . . . Mais le caractère général de l'Afri- « que, sous ce rapport, est néanmoins une multi- « tude d'idiomes qui semblent renfermer beaucoup « de cris à peine articulés, beaucoup de sons bi- « zarres, de hurlements, de sifflements... Ce fait em- « barrasse ceux qui voient dans l'*unité* du genre « humain une vérité historique, susceptible de dé- « monstration [1]. »

Depuis longtemps, les communications ont cessé entre les Malais et les habitants de Madagascar ; la population de ses premiers colons ne se renouvelle plus ; elle tend donc à se fondre de plus en plus dans les populations noires ou blanches qui y affluent continuellement. On conçoit que la langue des dominateurs de Madagascar se soit conservée dans une île isolée où s'établit un peuple navigateur et de tous points supérieur aux peuples barbares qui l'habitaient

[1] Malte-Brun, tome 5, page 399, 5e édit.

au moment de la découverte par les Malais; peuplades, au reste, qu'ils introduisirent peut-être eux-mêmes dans Madagascar; car les Malais firent de tous temps l'infâme commerce d'esclave, qu'ils enlèvent ou achètent, aujourd'hui encore, sur les côtes de la Nouvelle-Guinée, sur celle de l'Australie, ou qu'ils capturent à bord des bâtiments marchands européens, lorsqu'ils parviennent à s'en saisir.

Java nous offre aussi dans l'antiquité quelque chose d'analogue à ce qui se passa à Madagascar : les habitants des régions maritimes de l'Inde ne restèrent point spectateurs immobiles, en présence de la plus féconde des natures et des moyens de communication facile que la mer semblait se complaire à leur prodiguer; ils agirent donc sous l'impulsion de leur génie particulier : les Malais, négociants et pirates avoués; les Indous, mystiques et poëtes : les Arabes, avares, brocanteurs, voleurs par occasion. Ces derniers sont pleins de l'ardeur du prosélytisme depuis leur conversion à l'islamisme et ils exercèrent de tous temps, comme les Malais, la profession de marchands d'esclaves. Les Indous, issus de la même souche que les Grecs, issus de l'espèce ariane, eurent, comme eux, des poëmes qui chantèrent les exploits de dieux et des hommes; ils tentèrent, comme eux, des expéditions lointaines, chevaleresques comme celles des Argonautes; ils aimèrent à initier la barbarie aux douces consolations de leurs brillantes illusions, aux conceptions de leur imagination, laquelle avait deviné les charmes de la civilisation, avant que la philosophie na-

turelle[1] leur en révèlât la nécessité, leur en imposât l'obligation. Mais, envahie par le fanatisme des Mongols mahométans, du côté de la terre; séparée de Java, leur colonie, cette Athènes océanique, par les Arabes maîtres de la mer, et dominant enfin, par leurs idées religieuses, sur le littoral asiatique et sur toute l'Australasie, cette noble race[2] des descendants de l'Iran étouffée par la barbarie, ne fut plus libre de suivre le progrès du mouvement intellectuel auquel elle avait donné la première impulsion.

Java avait reçu des colons étrangers : vers la deuxième année de l'ère Javanaise, le grand prince de l'Indoustan avait envoyé dans cette île vingt mille familles qui y prospérèrent. La présence de ces étrangers est constatée par l'histoire, par des poëmes, avons-nous déjà dit, par des monuments indous, par une foule d'expressions sanskrites, qui se sont mêlées à la langue du pays. Ces termes se rapprochent en particulier du dialecte Calinga ou Télinga parlé dans Golconde et l'Orycah; et c'est à Java, et surtout dans l'intérieur de Java où vivait la cour indigène, que l'on retrouve les plus grandes *affinités* du malais avec le sanskrit. Il semblerait que la proximité de Sumatra de la presqu'île de Malacca devait y soumettre plus particulièrement la langue malaise à ce mélange étranger; mais il n'en fut rien. Java, quoique plus éloignée,

[1] *Philosophie naturelle*, par opposition aux nombreuses philosophies artificielles qui naquirent de l'absence de la Religion et des conceptions étrangères aux lois de la nature.

[2] Je dis race pour rappeler à l'esprit du lecteur que les Indous sont des métis issus d'Arianais et des espèces autochthones de l'Inde.

plus spécialement en rapport avec l'Indoustan, dont elle fut une colonie. Si ces colons n'importèrent pas leur langue à leur nouvelle patrie, c'est qu'ils en trouvèrent une bien établie et parlée, non-seulement par les indigènes de Java, mais même par tous les pays qui l'environnaient, et avec lesquels elle avait de fréquents rapports. On distingue encore dans cette île les descendants des Indous; ces métis sont reconnaissables par des traits moins grossiers et par un teint plus basané, une taille plus élancée, le ventre plat, les jambes un peu tournées en dedans et un peu tordues, très-peu de mollets; enfin, par une complexion plus faible que les Javanais indigènes. Tous ces caractères se retrouvent dans les anciens princes du pays, ce qui prouve bien que les familles indoues conservèrent l'autorité et transmirent leurs caractères physiques à leurs descendants, malgré les nombreux croisements que leur caprices amoureux durent introduire parmi eux. Les Javanais trouvèrent dans ces chefs, aujourd'hui prisonniers ou pensionnaires des Hollandais, des hommes réellement supérieurs à leurs compatriotes par l'intelligence, et qui prolongèrent longtemps la lutte contre les forces de la Hollande, malgré la supériorité incontestable que devait leur donner enfin un jour la tactique européenne.

Aujourd'hui, les métis arabes et indous tendent à se fondre dans le type national; les Chinois et les Européens forment une population à part qui s'étendra incessamment et anéantira un jour la population

indigène ; les métis malaïo-chinois sont fort laids et forment un type qui disparaîtra aussi avec la domination numérique des races européennes; car il est une foule de femmes malaïo-européennes fort jolies et rappelant dans leur genre de beauté les femmes basanées du Dekhan et de l'Indoustan. Tant il est vrai que la branche indienne de l'espèce indo-européenne a imprimé depuis longtemps son cachet aux espèces aborigènes de l'Inde, qui se sont soumises à sa domination. Mais plusieurs raisons rendront très-lente la fusion de l'espèce malaise avec l'espèce européenne : 1° le petit nombre d'Européens, par rapport aux Javanais; 2° l'action destructive du climat sur les premiers; 3° l'orgueil des préjugés.

Mais revenons à Madagascar : les auteurs qui se sont le plus occupés de la philologie comparée des langues océaniennes, s'accordent tous à dire que c'est à l'idiome *tagale*, qui se parle aux Philippines, que la langue *madekasse* se rapporte le plus : il y a encore là un rapprochement à faire, qui n'est pas sans intérêt : c'est précisément des Philippines, des îles Solo, des côtes de Bornéo que proviennent les plus intrépides navigateurs et les pirates les plus nombreux et les plus audacieux.

« Dans tout Madagascar, on ne parle qu'une lan-
« gue; il y a, dans certaines parties, quelques dialectes
« particuliers; mais les différences qu'ils offrent sont
« si légères qu'elles ne suffisent pas même pour en
« faire ce qu'on appelle des langues sœurs... Cepen-
« dant, quelques tribus ressemblent aux noirs à che-

« velure laineuse, d'autres se rapprochent plus du « Malais[1]. »

Ces différences physiques sont-elles le résultat de celles du climat? Mais rien n'est plus uniforme que la topographie générale de cette île comprise dans un espace de quatorze degrés, presque entièrement renfermée entre l'équateur et le tropique du Capricorne, et divisée en deux parties égales par une double chaîne de montagnes qui la traverse entièrement du nord au sud : les Antaximes sont noirs et habitent précisément l'extrémité australe de Madagascar, laquelle s'avance de quarante lieues au sud, au-delà du tropique.

Nous observons à Madagascar ce que nous avons vu partout où les populations hétérogènes se sont rencontrées, comme en Abyssinie, en Egypte, dans l'Inde, à Java, dans toute l'Australasie : est-il donc si nécessaire de se perdre en hypothèses pour expliquer un fait simple et que nous voyons tous les jours se reproduire sous nos yeux?

Quant l'uniformité du langage sur toute l'étendue de l'île, il est certain qu'on ne saurait l'attribuer à de simples relations commerciales : faudrait-il donc croire à l'antique existence d'un monde aujourd'hui écroulé, d'un continent océanien, et ne nous offrant plus que des débris dont Madagascar ne serait que le fragment le plus avancé du côté de l'ouest? Cette der-

[1] Prichard, trad. de l'angl. par M. le docteur Roulin, t. II, p. 53, d'après l'autorité de M. de Humboldt. — Humboldt's, Kawi sprache, dritt th. 5, 326.

nière supposition est la plus hasardée de celles que l'on puisse faire. D'abord, il est évident que Madagascar appartient à la base sous-marine de l'Afrique ; l'immense profondeur d'une des plus vastes mers du globe la sépare du plateau australien ; mais, en supposant que l'on ne veuille point admettre que cela suffise pour écarter l'idée de l'existence problématique d'un continent austral, il est encore d'autres raisons pour n'y point croire.

L'apparition de l'homme sur la terre eut lieu lorsque celle-ci eut atteint sa configuration actuelle, dans ce sens que toutes les grandes terres existaient : nul doute qu'elles ne se révélaient pas encore complétement au-dessus des eaux, dans toute lenr étendue ; mais des soulèvements lents et rendus sensibles à nos yeux par la durée des siècles, exhaussèrent depuis les parties encore submergées de ces plateaux sous-marins, et arrêtèrent, aidés des dépôts d'alluvion, la configuration changeante des plages de l'Océan. La période humaine ne fut jamais témoin de ces grandes convulsions volcaniques qui soulevèrent au-dessus des eaux les grandes chaînes de montagnes fertilisatrices, telles que nous les voyons dominer aujourd'hui les vastes bases de nos continents : à cette époque, la terre semblait avoir épuisé les causes de cette force immense qui éleva les Cordillères, l'Atlas, les Alpes et les cimes de l'Asie centrale. Depuis, des soulèvements partiels brisèrent souvent les terrains d'alluvion, les dépôts crétacés, et changèrent encore la physionomie des côtes et des

plaines ; mais ce n'étaient là que de faibles restes de cette ancienne puissance qui fixa d'une manière définitive les noyaux de la surface du globe solide, et marqua tout d'abord les limites générales des profondeurs océaniennes. Dans des temps plus modernes, dont l'histoire se lie clairement à celle de notre période, les soulèvements volcaniques ont encore perdu de leur importance, et ils ne figurent qu'extrêmement peu parmi les agents modificateurs actuels de l'écorce du globe. Je ne crois donc pas qu'un continent aussi immense que celui qu'il faudrait supposer pour lier entre elles l'île de Madagascar, l'Australie, les îles de la Malaisie, les petites terres de la Mélanésie, les îles de la Micronésie et de la Polynésie, ait pu disparaître sous les flots depuis l'époque de la création de l'homme. Mais, pour en finir avec cette dernière hypothèse, faisons remarquer que Madagascar est situé sur des latitudes qui sont aussi celles de l'Australie, et que rien, cependant, dans sa création et dans son langage ne révèle la moindre analogie avec la Nouvelle-Hollande.

Si tous les centres volcaniques qui présidèrent à la formation de toute cette multitude de terres, comparable à la Voie-Lactée, avaient appartenu à un même système, ils eussent aussi constitué une base commune, base solide comme toutes celles des continents. Tous ces fondements de grandes terres appartiennent, ou aux roches cristallines, dont les éléments n'ont rien emprunté à l'action du feu, à la combustion ignée, et qui semblent avoir été soulevées par

boursoufflement, au moment de leur fusion; ou aux roches proprement volcaniques, qui furent les produits d'une très-haute température, comme les trachytes, les basaltes, etc..... Toutes ces roches sont douées d'une grande dureté, et forment sous l'eau, à l'abri du mouvement des flots, de l'action chimique de l'air et de ses météores, forment, dis-je, des terrasses que le temps même ne saurait désagréger.

Le mode d'action volcanique des temps primitifs n'a rien de comparable avec le mode d'action des volcans modernes. Les éruptions sont un phénomène contemporain; elles ne prirent qu'une part secondaire à la formation des continents, en comblant, comme les alluvions, les canaux et les golfes, en étendant les terres jusqu'aux limites naturelles de leurs plateaux, c'est-à-dire jusqu'au point où les profondeurs de l'Océan deviennent inaccessibles à l'appréciation directe de la sonde.

Les éruptions sous-marines ne produisent jamais que des îles éphémères, parce que c'est un amas de pierres poreuses, sans aucune adhésion, semblables à ces cônes de scories, de ponces et de spumites qui couronnent la cime des volcans. On conçoit qu'à la longue ces cônes aient une assise assez large pour soutenir une montagne très-élevée au-dessus des flots, que les incrustations marines donnent à cette base quelque cohésion; mais une forte explosion brisera toujours ces adhérences, et la portion élevée au-dessus des eaux s'écroulera incessamment sous l'influence dégradante de l'air, des pluies, des vents, des

vagues, et à l'occasion du moindre ébranlement. Ce ne fut pas là le mode de construction lent, faible et misérable qu'adopta le Créateur dans ses grandes et majestueuses opérations. L'idée d'un continent abîmé sous les flots n'est donc pas admissible, si nous nous donnons la peine d'étudier les grands procédés suivis par la nature lors de l'érection de ses imposants monuments.

Tous les continents sont érigés sur des plateaux sous-marins, qui servent de base commune à plusieurs systèmes de montagnes, lesquels furent primitivement autant d'îles plus ou moins étendues, séparées d'abord par de profonds canaux qui se comblèrent par la suite des temps, grâce aux soulèvements partiels, à la lave moderne, aux débris des montagnes entraînés par les eaux fluviales, et au travail des zoophytes. Ces îles, à base commune, forment ce qu'on a appelé des groupes. L'Océanie nous en offre en petit plusieurs exemples : les îles Pomotou, les îles Viti, les îles Hogoleu; mais il n'est pas de partie du monde qui puisse en donner une idée plus parfaite que la Malaisie et la Mélanésie. En effet, elles appartiennent évidemment au plateau asiatique, et si, malgré la force des courants qui se précipitent à travers ce labyrinthe d'îles, les canaux doivent disparaître un jour, nul doute que cette portion de l'Océanie ne devienne pour les géographes ce qu'elle doit être pour les géologues : l'extrémité sud du continent asiatique ; on y distinguerait plusieurs groupes de montagnes représentant le centre de plusieurs créa-

tions autrefois indépendantes, qui se suffisaient à elles-mêmes. Les principaux affluents de toutes ces montagnes formeraient des fleuves sur l'emplacement même où se trouvaient les canaux qui sillonnaient autrefois cette portion du monde.

Les animaux, les plantes, avons-nous dit dans le cours de ce discours, sont appropriés au sol qui les a vus naître ; il a donc fallu que ceux qui devaient vivre sur les plus petites îles fussent appropriés au genre de localité que la nature leur avait dévolu. L'île de Pâque, si isolée au milieu du plus vaste océan, nous offre un des exemples les plus frappants de cette loi de la prévoyance divine. Waïhou est donc un centre de création ! Ses créations sont peu variées, elles sont remarquables par leurs petites proportions, mais enfin elles lui sont propres.

La nature se comporta à l'égard de chaque île comme elle le fit pour chacun des principaux systèmes géologiques qui jetèrent les premières bases des continents; seulement, elle proportionna toujours ses créations, à l'étendue du sol, à la modicité de ses ressources fécondatrices.

XIII

Océanie, ses centres de création; elle doit être considérée comme étant composée de plusieurs continents encore désagrégés : 1° Australasie; 2° Polynésie; 3° Australie. — Coup d'œil géographique et ethnographique. — Habitants.

Une grande étendue d'îles couvrant un vaste océan, peut donc être considérée comme un continent déve-

loppé de l'équateur au pôle, ou occupant, de l'est à l'ouest, une large bande de méridiens. Chaque groupe, chaque archipel devront nous représenter des centres de créations.

Les oiseaux abondent dans l'Océanie : cette région tout entière affectionne exclusivement certains animaux ; mais les espèces varient dans chaque groupe, dans chaque archipel ; elles se multiplient en raison de la variété des végétaux, qui, eux-mêmes, acquièrent d'autant plus de force et d'importance que le climat et la topographie leur sont plus favorables. Les îles Pomotou nous offrent la végétation de l'Inde à son état primitif ; la Nouvelle-Guinée, Bornéo, Mindanao, les presqu'îles de Malacca et du Dekhan nous en présentent le développement le plus exubérant.

Plus les animaux appartiennent à des classes inférieures, plus leurs espèces sont sujettes à se répéter sur les îles de l'Océanie : les insectes sont quelquefois dans ce cas ; il en est de même des végétaux ; mais il faut admettre autant de centres de création pour ces animaux, pour ces végétaux, qu'ils se répètent de fois ; car l'on ne peut supposer que les insectes aient traversé de vastes espaces couverts d'eau, ni que des graines furent transportées d'une île à l'autre, d'Hamoa à Taïti, par exemple, contre vent et marée.

La Nouvelle-Zélande, jetée dans un coin du grand Océan, au milieu de mers froides et orageuses, partage une partie de la végétation du sud de la Nouvelle-Hollande, et surtout de Van-Diémen ; mais elle possède aussi sa végétation et ses animaux propres.

Le caractère général de ses créations est celui de l'Australie et de la Tasmanie; mais elle est la patrie d'espèces qui semblent naître à la fois, et sous l'influence des lieux et sous celle de sa position générale, infiniment plus à l'est que les deux terres que je viens de citer.

Les éléphants de Sumatra et de Bornéo peuvent être la conséquence d'anciennes communications; mais, sans avoir recours à cette supposition, on conçoit qu'une ressemblance parfaite du pays ait entraîné les mêmes créations sur des points à tout jamais sans rapport direct, mais voisins, limitrophes, soumis aux mêmes influences géographiques et atmosphériques. L'on comprendra l'existence de l'orang-outang et du nasique à Bornéo et en Cochinchine; du tigre, du rhinocéros des Indes à Bornéo, aussi bien que sur le continent, etc...; mais à côté de ces répétitions de la nature existent des animaux absolument propres à ces îles, tels que le *rhinocéros de Sumatra*, le *pongo*, l'*ursus euryspilus*, l'*ursus malayanus* [1] de Bornéo, etc. Je pense donc qu'il y a énormément à faire à cet égard, et qu'il ne serait pas étonnant que les animaux que nous venons de citer comme appartenant à la fois et à la Cochinchine et à Bornéo par exemple, ne fussent pas de la même espèce. Peut-être existe-t-il plusieurs espèces d'orangs, de nasiques? Est-on bien certain, enfin, que l'éléphant qui, dit-on, existe à Bornéo, est bien en effet l'éléphant de l'Inde? La même question peut être faite pour le rhinocéros du

[1] Se retrouverait dans le Pégu, suivant Duvaucel.

continent indien. On prétend que celui-ci habite aussi Kalémantan [1]; est-ce bien certain? Ne serait-ce point une autre espèce? L'on prétend que le rhinocéros de Sumatra se trouve également à Bornéo; mais est-ce bien aussi le rhinocéros bicorne? La moindre circonstance topographique fait varier l'organisation des espèces analogues, et par conséquent leur conformation extérieure. *Cela est tellement vrai, que, hors l'état de domesticité, l'expression de variété doit être proscrite.* Mais ce n'est pas un examen superficiel ou à distance qui peut lever les doutes et fixer l'opinion sur les animaux de Bornéo; il faudra, pour cela, pouvoir rapprocher des descriptions minutieuses faites sur le vivant ou sur l'animal au moment de sa mort; il faudra, surtout, en rapporter les dépouilles bien conservées, afin de servir de pièce à l'appui des nouveaux faits que l'on fera connaître. Toujours est-il que l'on peut regarder les îles du Japon, Bornéo, Sumatra, la Nouvelle-Guinée, l'Australie, comme des centres de création extrêmement riches en productions particulières à leur sol.

Quelle part l'homme a-t-il prise à ces créations insulaires?

L'homme n'étant pas fait, comme l'animal, pour le point qui le voit naître, la raison nous apprend ce que l'histoire des peuples civilisés prouve, qu'il a sur la terre, pour patrie primitive, quelques centres rares et éloignés les uns des autres. Ces centres furent

[1] Nom indigène de Bornéo.

successivement la première patrie de plusieurs espèces d'hommes : les espèces les plus intelligentes apparurent enfin sur les versants les plus fertiles, à une époque qui fut le signal de l'achèvement de l'œuvre de la création terrestre. Les grandes terres les moins peuplées sont celles qui devaient rester longtemps stériles; les tribus, les états, tant bien que mal constitués, de ces pays, sont groupés sur les bords de la mer, qui pouvait subvenir à leur nourriture, en attendant que les prodiges d'une civilisation complète puissent rendre habitables les lieux que les caravanes seules parcourent encore. Ces villages, ces grossières peuplades préparent à la civilisation les points d'appui de ses opérations futures; aussi, la nature nous donne-t-elle l'exemple du meilleur mode de colonisation. En effet, toutes les fois qu'il est possible de ne point faire usage de la force, la meilleure manière d'arriver doucement et graduellement au but est de fonder des établissements bien défendus, mais n'employant pour s'étendre que les moyens offerts par le commerce, par la morale, l'équité et la Religion. Ce fut petit à petit que la nature procéda et parvint aux modifications successives qui constituèrent le monde tel que nous le voyons en ce moment.

Les petites îles étaient peu propres à développer l'intelligence et, quelque fertiles qu'elles fussent, elles ne pouvaient offrir à l'homme que des moyens d'existence bornés et la perspective d'un progrès qui ne pouvait guère dépasser les bornes d'une civilisation fort peu éloignée de l'état de barbarie. Il est

donc évident que, si les Polynésiens arrivèrent dans leur pays actuel avec quelques connaissances, soit dans les arts, soit dans les lettres et les sciences même, ils les perdirent tant par l'isolement où ils se trouvèrent que par l'impossibilité de procurer à leur industrie une variété suffisante d'éléments. Hors d'état de continuer à marcher vers la lumière, ils retombèrent dans les ténèbres. Sans les découvertes des Européens, les Polynésiens étaient voués à la barbarie pour un temps dont il serait impossible de prévoir encore le terme. Ainsi, ce ne fut qu'à la suite de persécutions ou de ravages de la guerre, que les Polynésiens [1] prirent possession de proche en proche et d'île en île, des archipels et des groupes où depuis ils se sont multipliés.

Ils ont oublié leur origine ; car chaque archipel borne l'histoire de la création aux quelques îles qui le composent.

Les noirs aborigènes de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Guinée se présentent encore à notre observation dans leur état de première nature ; ils nous offrent un exemple de ce qui s'est passé sur la terre, lors de la première apparition de l'homme à sa surface.

La Nouvelle-Zélande, par son étendue, serait-elle le foyer de l'espèce polynésienne? Mais si Cook, Marsden, Lesson, nous ont fait remarquer mille

[1] Je désigne par cette dénomination les Micronésiens et les Polynésiens.

ressemblances dans les mœurs et le langage des Polynésiens, depuis les Mariannes jusqu'à l'île de Pâques; cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'ils partirent tous d'un point commun; mais la Nouvelle-Zélande est trop isolée et n'est point assez étendue pour avoir jamais été le centre de création d'une espèce humaine. Il est même certain que les Polynésiens la trouvèrent sans habitants; car les Tasmaniens et les Australiens du sud n'étaient aucunement navigateurs et s'exposaient à peine, au fond des baies, sur quelques mauvaises pirogues. Ensuite, on retrouve parmi les habitudes des Polynésiens toutes les mœurs de l'Australasie et des affinités de langage, qui ne laissent aucun doute sur leur origine.

Quant à l'opinion d'un ancien continent submergé, nous avons déjà dit ce que nous en devions penser; je sais qu'elle a été partagée par M. Meerenhout; mais ce n'est encore qu'une hypothèse hasardée par un savant estimable. Nous ajouterons seulement cette question à ce que nous avons déjà dit de cette supposition : pourquoi cet ancien peuple, en s'étendant sur une aussi grande surface, ne se serait-il pas répandu sur l'Australie[1] ?

Tout nous porte à croire que nous avons découvert la Polynésie et la Mélanésie, telles qu'elles sont sorties des mains du Créateur, tant sous le rapport de leur topographie que sous celle de leur population, en remarquant seulement que les premiers Polyné-

[1] Malte-Brun.

siens, tout en étant les premiers habitants de la Polynésie, n'en étaient cependant point aborigènes.

Dans la revue historique que nous venons de faire des espèces humaines et, par conséquent, de leur origine, nous avons trouvé partout des aborigènes, des hommes hors l'histoire, prédécesseurs des colonies dont nous avons essayé de suivre les traces à travers l'obscurité des temps et malgré le voile répandu sur tout, par suite de l'instabilité des choses humaines. Ce coup-d'œil jeté sur l'ancien continent, sur ce monde et autour de ce monde historique, va nous rendre plus facile l'intelligence de ce qui nous reste à dire sur l'Océanie et sur l'Amérique ; car les mêmes lois, les mêmes prévoyances présidèrent partout aux œuvres de Dieu ! Ce que nous allons dire encore va confirmer cette vérité et donnera une nouvelle force à nos opinions, une nouvelle valeur à notre manière d'envisager la création du genre humain.

Plusieurs chaînes se détachent des monts Thibétains et courent au sud ; deux de ces chaînes s'avancent vers l'équateur jusqu'au onzième degré boréal et forment la péninsule de Cochinchine et d'Anam. Elle s'abaisse dans les environs de Camboge et cesse d'exister, avant d'arriver à la mer. Une autre s'étend jusqu'à un degré nord, en se prolongeant jusqu'au détroit de Singapoor : c'est la presqu'île de Malacca. Enfin, une troisième ne se prolonge point au-delà du treizième degré boréal, mais disparaît sous les flots à la hauteur de l'île de Cheduba ; elle reparaît dans les îles Andaman et Nicobar, et se rattache à la chaîne

de Sumatra, de Java, Bally, Lombock, de Sumbawa, de Sumba et de Timor, et va se réunir à celui de la Nouvelle-Guinée, dont les Moluques ne sont que le commencement du côté de l'ouest. Quant à la presqu'île de Malacca, elle se lie aux montagnes de Bornéo et de Célèbes, de Holo et Sangui, de Palawan et des Philippines, depuis Mindanao jusqu'à Luçon; aux montagnes des îles Babuyanes, Bashée et Botol-Tobago; de Formose, de Madjiko-Sima; elle se lie aux îles Liou-Tchou, à l'île Kuisiu, et à la péninsule de Corée, à l'île Sikokf, aux îles du Japon, aux îles Kuriles, enfin à la presqu'île de Kamstchatka. Ces deux chaînes que nous nommerons Aracano-Timorienne et Malayo-Kamstchatkadale s'unissent l'une et l'autre aux systèmes géologiques de la Nouvelle-Guinée, qui est véritablement un nouveau centre d'action volcanique dont la Louisiade et la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, les Salomons, l'archipel de Santa-Crux, les Hébrides sont aussi la continuation.

L'Australie enfin, cette grande terre imparfaite encore, que la nature semble avoir laissée inachevée afin de nous donner une idée d'une terre primordiale, est encore un centre de création des plus distinctes, où nous trouvons des plantes et des êtres tout spéciaux que le soulèvement subit de nouvelles montagnes ferait périr, car il en résulterait un changement de climat.

Quatre-vingt-dix lieues seulement séparent le cap Valsche de la baie Raffles, et pourtant l'aspect de ces

deux terres n'a rien que l'on puisse comparer; il semblerait qu'en passant de la Nouvelle-Guinée en Australie, on ait franchi la moitié de la circonférence de la terre, ou même que l'on ait changé de globe.

Cette chaîne de montagnes qui s'étend du Kamstchatka à la presqu'île de Malacca doit-être considérée comme l'enceinte la plus excentrique du système Altaï-Himalaya du côté de l'est. Si les monts eussent été plus élevés, si leur base avait eu plus d'étendue, et si leurs ramifications avaient été plus nombreuses et se fussent répandues sur une plus grande largeur, leurs dépôts d'alluvion eussent depuis longtemps comblé l'espèce de méditerranée qui règne entre elles et le continent. La chaîne qui va de l'Aracan à Timor, si elle n'était divisée par plusieurs coupures, ne serait qu'une presqu'île très-allongée, semblable à celle de Malacca.

Quand aux autres îles de l'Océanie, elles constituent une foule d'archipels et de groupes volcaniques isolés, qui sont ou furent autant de soupiraux d'évacuation qui épuisèrent la force de soulèvement que la terre possédait jadis au plus haut degré. Sur aucun point du globe il n'existe, en effet, un aussi grand nombre de volcans; mais, quelque indépendantes que soient ces îles des grandes terres, elles paraissent avoir subi l'influence commune d'une *polarité* frappante. La remarque de Malte-Brun est à cet égard de la plus parfaite justesse, et je me suis appliqué, pendant notre voyage, à en constater la parfaite vérité.

Même dans les îles Caroline, ajoute cet estimable auteur, les montagnes se dirigent du nord au sud, ou du nord-ouest au sud-est : les archipels ou groupes bien délimités affectent clairement ces constantes directions. Telles sont : les îles Pelew, Bonin-Sima, Mariannes, Marshall, Gilbert, Viti, Tonga, Hamoa; Taïti; les îles Pomotou, Nouka-Hiva et les îles Hawii.

Il y a, en effet, deux choses dans la topographie de l'Océanie; les systèmes du grand plateau asiatique pélagien, et la multitude des petits systèmes isolés que des volcans anciens et modernes ont exhumés çà et là des profondeurs de l'Océan.

Je pense qu'il eût été plus conforme à la nature, aux rapports géologiques des îles océaniennes, de comprendre dans la division polynésienne la Micronésie et la Polynésie proprement dite; sans en excepter les îles Viti, et de fixer les limites est de la Malaisie à la côte ouest des Moluques en s'élevant jusqu'à la latitude de Formose; de comprendre ensuite sous la dénomination de Mélanésie les deux centres géologiques qui reçurent le nom de Nouvelle-Hollande et de Nouvelle-Guinée, puis, les Moluques, la Louisiade, les îles Salomon, les Hébrides, la Calédonie, y comprises la Nouvelle-Zélande et Van-Diémen qui, comme tous ces archipels, ne sont que des annexes de l'Australie. Je voudrais, en outre, que ces deux dénominations Malaisie et Mélanésie fussent réunies sous l'appellation générale d'Australasie.

Il suffit de parcourir la Polynésie pour acquérir la

certitude que, si la plus petite île peut, quant aux plantes et aux animaux, être considérée comme un centre de création, il n'en peut être de même à l'égard de l'homme : en effet, les populations nombreuses qui l'habitent parlent toutes la même langue, de sorte qu'il faut bien croire qu'ils sont tous partis d'un centre commun. Ce centre pouvait-il être un petit archipel? Non, car cette même langue a des rapports avec celle de nations fort éloignées, fort répandues, possédant depuis longtemps une civilisation assez remarquable et même une littérature. Enfin, ce qui achève de nous éclairer à cet égard, c'est que là le langage polynésien avait déjà subi lui-même l'influence d'une certaine civilisation: on y rencontre même la trace de quelques contacts étrangers, qui remontent sans doute à une haute antiquité, car on y retrouve des mots chinois, arabes, hébreux et grecs, mais point de sanskrit; il faut donc que ces expressions se soient introduites par la voie des communications commerciales, et cela avant que les Indous ne se fussent introduits à Java, à Bally et à Célèbes, car le malaïo ne manqua pas d'emprunter plus tard beaucoup de mots au sanskrit. L'idiome malais et l'idiome polynésien, sont deux rameaux de la même souche : ils proviennent l'un et l'autre d'une langue plus ancienne dont le polynésien, dit M. d'Urville, offre le rameau le plus pur.

« Un accident grammatical très-remarquable, ajoute le même auteur, dans les quatre principaux « dialectes polynésiens connus et qu'on retrouve dans

« le *bisaïa* et le *tagala*, est la présence d'un double « duel et d'un double pluriel pour le pronom de la « première personne, ayant pour objet de déterminer « si la personne à qui l'on parlait était comprise ou « non dans l'action énoncée. Cette distinction assez « minutieuse ne se retrouve, à notre connaissance, « dans aucune langue asiatique; mais elle atteste que « le polynésien avait déjà acquis un développement « notable, lorsqu'il fut disséminé sur les îles de l'O- « céanie[1]. »

Ces quatre principaux dialectes sont liés entre eux par une affinité que l'on peut comparer à celle qui unissait les dialectes de la Grèce. Mais les Polynésiens habitent des îles séparées quelquefois par d'immenses intervalles; les Grecs n'étaient point séparés et communiquaient incessamment ensemble. Il n'y a qu'une langue logique et depuis longtemps constituée, qui ait pu résister ainsi à l'ignorance, au temps et à l'isolement.

D'autres considérations nous conduisent à ne pas douter que le polynésien ne fût la langue d'un peuple nombreux et né sur un vaste territoire, qu'il occupa avant de se disséminer : car ces hommes furent évidemment, non-seulement en contact avec les Malais, mais aussi avec les Caroliniens : on a remarqué chez ces derniers une grande analogie de mœurs avec les Polynésiens; leur langue même appartient à la famille des langues océaniennes.

[1] 1er Voy. aux découvertes de l'*Astrolabe*. *Philologie*, 1er vol., page 302.

Cette parenté est prouvée d'une manière incontestable par la multitude de racines malaïo que l'on retrouve, soit dans le carolinien, soit dans le polynésiens. La langue malaise est le latin de l'Océanie, comme le chinois est le latin des Japonais.

Les Japonais parlent une langue complétement étrangère à celle du céleste empire, mais les lettrés japonais savent le chinois, et c'est à la Chine que le Japon emprunta ses sciences, ses arts et sa civilisation. Bien certainement, les Japonais sont autochthones des mêmes lieux que les Coréens; ils sont un rameau de l'espèce indo-chinoise, rameau probablement mêlé depuis longtemps avec les Turcs et les Tartares.

« Dans une classification fondée sur les affinités « des langues, remarque M. Prichard, les Coréens « seraient rangés auprès des races tartares, où peut-« être des races sibériennes[1], plutôt qu'auprès des « chinoises; mais ils sont sujets de la Chine et res-« semblent aux Chinois par leurs caractères physi-« ques. Les Coréens, à ce que l'on croit, tirent prin-« cipalement leur origine d'un pays situé au nord « de la province chinoise de Pé-ché; ils étaient de-« puis longtemps sujets des Japonais, lorsque les Chi-« nois firent la conquête de leur pays. » Il est probable que le coréen a surtout de l'analogie avec le tartare : il est probable que les îles japonaises ont été colonisées par les Coréens, bien avant l'ère sacrée des Japonais, *c'est-à-dire* 660 *ans avant l'ère chré-*

[1] Prichard, d'après Klaproth et Duhalde. *Hist. nat. de l'homme*, tome Ier, page 310.

tienne, époque où paraît commencer la civilisation de ce pays, avec la succession héréditaire des *Daïris*. Les caractères anthropologiques des Japonais en feraient, au premier coup d'œil, un mélange de Chinois, de Mandchoux ou de Mongols[1]. Mais la langue japonaise n'a aucun rapport avec le mandchou; et, en effet, nous avons vu que les Mandchoux ne sont point originaires de la Mandchourie : c'est donc bien plus avec les langues turque ou tartare que le coréen et le japonais doivent avoir quelque analogie.

Au reste, les Japonais savent, obscurément il est vrai, mais comme tous les peuples savent le commencement de leur histoire, que l'île de Niphon était autrefois habitée par deux autres espèces d'hommes : par les Mo-sin velus ou Kuriliens, et par des hommes noirs. Ainsi, ici encore se représente une succession de trois générations, qui se subjuguèrent successivement. Les Kuriles furent, sans aucun doute, des tribus aborigènes des îles qui portent leur nom, et conquirent les îles Niphon et Lesso sur les noirs qui les habitaient. Il paraît que ces Kuriles constituent bien une espèce d'hommes distincte, bien qu'il soit assez difficile de démêler la vérité à travers les contradictions de La Pérouse, Broughton et Krusenstern : ils auraient adopté à une époque primitive la langue samoïède que l'on sait être un dialecte de la langue ungrienne, ou des premières tribus qui peu-

[1] De Guignes, *Hist. des Huns*. Gatterer, *Man. d'hist. univ.*, IIe part., Ier vol., page 441, Kœmpter, I, 87, 88.

plèrent l'Europe et l'Asie septentrionale, depuis les monts Stanovoy, où Pallas a retrouvé les mêmes hommes sous le nom d'Uriangohai, dans les provinces frontières soumises à la domination chinoise, jusqu'aux limites septentrionales du pays des Lapès[1].

Quant aux nègres, on ne peut que conjecturer qu'ils provenaient de quelques grands centres pélagiens qui peuplèrent primitivement toutes les terres de la Malaisie dont, plus tard, ils furent dépossédés par des hommes d'une nouvelle création.

Mais quelles furent les premières patries, les centres de création des hommes noirs et rouges de l'Océanie?

Voici, selon moi, la meilleure appréciation qui ait jamais été faite sur les langues océaniennes; nous l'empruntons à Abel Rémusat. Elle nous servira de base pour fixer, s'il se peut, avec le plus de précision possible, le point de départ de chacune des espèces océaniennes.

« Les innombrables peuplades de cette famille sont « sœurs . . . .

« Eu égard à l'état encore très-imparfait de l'ethnographie, il nous semble que l'on pourrait classer « toutes ces langues de la manière suivante : *Javanais* « et ses idiomes; *Sumatra* ou *Malaïo* et ses idiomes, « comme le *Riva*, *Sumbawa*, *Ombey*, *Ende*, *Timorien*...; le dialecte des Moluques et ses idiomes,

[1] Laponie, Norwège.

« *Ternate*, *Gilolo*, *Sanguir*, *Amboine*, *Céram*, *Bour-* « *rou*, *Saparua*, *Timor-Laut*, *Arrou* même probable- « ment ; la langue célébienne avec ses idiomes, comme « le *Bouguis*, le *Maccassar*, *Mandar*, *Manado*, *Bu-* « *ton*, etc. ; la langue *kalémantane* ou *bornéenne* avec ses « idiomes, comme le *Biadjous* ou proprement *Viadh-* « *jas*[1], nom essentiellement sanskrit et synonyme de « *Battas*, *Wedas* et *Vyadhias* ou *sauvages* de Sumatra, « de Ceylan et de l'Indoustan ; comme l'idiôme *Tedoug* « ou *Tidouns*, sur le côté nord-est de Bornéo ; le *Daya* « ou *Eidahans* de l'intérieur de cette île[2]. On ignore « la langue des Négrillos de ces forêts les plus diffi- « cilement accessibles. La langue des Philippines ou « langue *Tagale* et ses idiomes, comme le *Panpangos* « de l'île Luçon, comme le *Zambole* de ses habitants « montagnards, le *Pangalinang*, l'*Ylocos*, le *Capay-* « *nan*, le *Camarine*[3]. L'idiôme *Maïtim* qui est parlé « par les Nègres de l'intérieur ; la langue *Capul* enfin « qui est un idiome de la langue tagale, parlée en « trois dialectes différents par les noirs de la petite île « de Capul, l'*Inagata* ; un de ces dialectes, est un « mélange de tagale et de bissaïo. La langue *Bissaïe*, « parlée dans quelques parties de Mindanao, dans les « îles Samar, Leyte, Zébu, Calamianes, Mindoro, etc.

« Les langues *malaïo-australienne* et *australienne*, « encore peu comparées et, par conséquent, mal con-

[1] J. Janse de Rooy, dans les voy. de Vander-Aa, cité par Radermacher.

[2] Malte-Brun, 5e édit., t. VI, page 433.

[3] Ces cinq derniers noms désignent ceux des provinces de l'île de Luçon et les idiomes qui y sont parlés.

« nues; les langues *polynésiennes occidentales*, telles « que le dialecte *Chamorre* des îles Mariannes; dia« lecte *Eap*, parlé dans le groupe d'Eap ou Yapa; le « dialecte *Ulea*, le dialecte *Oualan*, etc..... Les langues « polynésiennes orientales, comprenant : les dialectes « *Hawaii*, *Waihu*, *haïtien*, *nuhivien*, *Tonga*, *Ro*« *touma*, *Tavaï*, *Viti*. Enfin la langue de Formose ou « *malaïo-asiatique* et celle de Madagascar ou *malaïo*« *africaine*.

« En considérant les langues de tous ces peuples « sous un point de vue général, on peut dire qu'elles « se ressemblent d'une manière extraordinaire dans « leur génie, dans leurs formes et dans leurs ra« cines, tandis qu'elles diffèrent essentiellement de « tous les idiomes connus, n'offrant d'analogie « qu'avec les langues transgangétiques, et encore « seulement sous le rapport de leurs formes pure« ment grammaticales, et de leur syntaxe. . . .

« Tous les idiomes malais ont invariablement la « même construction : on n'en trouve point un seul « qui ait des formes complexes comme le sanskrit et « le grec, le latin et l'arabe. . . . .

« Si l'on voulait considérer tous les idiomes malais « du monde maritime, sous le rapport des éléments « qui entrent dans leur composition, on pourrait les « partager en deux classes : la première compren« drait tous les idiomes policés de l'Archipel Indien; « la seconde tous ceux que parlent les autres nations « malaises de l'Océanie.

« Les idiomes de la première classe, qui sont aussi

« les seuls qui possèdent des alphabets, paraissent « être composés des éléments suivants : le langage « que parlait la tribu primitive et que l'on peut re- « garder comme la partie radicale, originale de cha- « cun, le grand océanien ; le langage particulier de la « tribu ou des tribus qui habitaient ou habitent dans « son voisinage immédiat ; le sanskrit, l'arabe, quel- « ques mots du télinga, du persan et du chinois.

« L'analyse de tous les idiomes malais de la « deuxième division autorise à les regarder comme « formés des trois éléments qui entrent dans la com- « position de ceux de l'Archipel Indien. . . . .

« Toutes les langues de cette deuxième division se « distinguent des idiomes de la première par l'absence « totale des mots sanskrits, arabes, télinga, et le dia- « lecte de la Polynésie orientale par le rôle important « qu'y joue l'article, par la fréquence des paroles for- « mées à la manière des enfants, en répétant le même « son, comme *mala-mala*, très-amer, *tea-tea*, très- « blanc, etc. On peut dire aussi qu'en général la « plupart des idiomes des deux branches ont, comme « les transgangétiques, beaucoup de mots, qui, « moyennant de petits changements dans la pronon- « ciation ou l'intonation, expriment jusqu'à des cho- « ses entièrement différentes [1]. »

Ce tableau que j'ai reproduit sans presque aucune modification est un modèle de méthode et de lucidité ; il est à lui seul l'histoire de l'Océanie et fixe invariablement sur la portion pélagienne du plateau

[1] Ab. Rémusat. *Mélanges asiatiques*.

asiatique l'origine de toutes les populations océaniennes et de la Polynésie entre autres. Cette vaste base géologique doit donc être considérée comme un centre de création non moins fécond pour l'immense Océanie que le grand centre de la Haute-Asie centrale, le système Altaï-Himalaya, pour l'ancien continent. Nulle part, notre manière d'analyser l'œuvre de la création humaine en en spécialisant les foyers n'est d'une application plus féconde en résultat; d'un côté, elle réduit cette foule inextricable d'îles à la plus simple expression, c'est-à-dire au véritable point de vue naturel, en nous les représentant comme un vaste continent d'où se seraient répandues, plus tard, de nombreuses populations jusque dans les îles les plus éloignées; de l'autre, en nous laissant entrevoir plus clairement que partout ailleurs, grâce à l'état de morcellement où se trouvent encore les principales divisions de ces terres désagrégées, que le genre humain a bien distinctement aussi ses espèces, en un mot, ses divers centres de création, et que chaque centre possède, même à latitude égale, des hommes très-différents. Cette loi de la nature, découverte et démontrée par l'illustre Buffon à propos des animaux, est donc aussi applicable à l'homme. Au reste, cette loi qui se lie aux harmonies des climats, nous l'avons vue naître avec le monde en commençant ce travail; ce fut elle qui imposa à chaque période de la création les types organiques et les modifications que les espèces analogues subirent après chaque révolution.

Ainsi, la philologie, la zoologie et la géologie, se réunissent pour faire du plateau indo-australien un système particulier de création, en un mot un continent.

Sumatra, Java et ses dépendances, y compris Timor, Bornéo, Célèbes et les îles Philippines, furent bien évidemment les foyers qui imposèrent d'abord leurs populations aux terres océaniennes et ensuite, leur civilisation et leur religion.

Non-seulement Java fut une colonie de l'Inde, ainsi que le démontreraient ses monuments antiques, qui représentent toutes les extravagances mythologiques des Indous, si l'histoire ne mentionnait aussi ce que l'archéologie pourrait laisser de douteux : on sait, en effet, que la fameuse guerre, qui forme le sujet des *Maha-Baratha*, se rapporte entièrement à l'île de Java, 1750 ans avant notre ère : mais l'existence de l'empire javanais jouissant déjà d'une certaine civilisation, voué au sabéisme, remonte plus haut encore. Le temple de *Soukou*, monument à forme pyramidale, est antérieur à toutes les autres antiquités de Java; quant à la forme pyramidale, elle n'appartient pas seulement à l'Egypte, mais aussi à l'Indoustan et à plusieurs presqu'îles au delà du Gange. Ce temple évidemment antérieur aux temples brahminiques, semble avoir une grande analogie avec les temples égyptiens[1] : MM. Raffles, Crawfurd et Middelkop pensent que les premiers habitants de l'île de Java

[1] On peut en voir la description dans l'*Univers*, par M. de Rienzi, t. Ier, page 164.

furent des Égyptiens. A ce propos, nous avons déjà rappelé que M. Langlès croit, avec M. W. Jones, que les Ethiopiens de Méroé étaient le même peup'e que les premiers Indous, et à l'appui de cette assertion il cite les navigations hardies, les opérations commerciales des Troglodytes; la ressemblance entre les souterrains de l'Abyssinie, les hypogées du Saïd et les excavations de la presqu'île de l'Inde; celles qu'on croit remarquer entre les monuments des deux contrées et qui paraissent si frappantes, qu'on imagine pouvoir attribuer ceux de l'Indoustan à des artistes des bords du Nil ou des rivages de l'Abyssinie. Mais, M. de Rienzi fait remarquer que l'absence des hiéroglyphes à Java écarte l'idée de cette première communication, qui, si elle eut lieu, fut dans tous les cas fort restreinte. Cependant il est vrai de dire que l'ancienne *Nousa-Kindang*, la Java des anciens historiens malais, fut connue de la plus haute antiquité et qu'elle fut même en relation avec les peuples les plus anciens de notre planète. La langue malaïo de cette île est mêlée de termes sanskrits ou indous; enfin, la plupart des livres malais sont traduits du javanais. La tradition historique de la colonie malaise établie à Malacca indique Java comme le siège d'un grand empire, qui avait donné aux émigrés ses lois et sa religion.

Nul doute que Java ait été la mère de toutes les civilisations plus ou moins barbares de ces contrées pégiques; aussi les Malais qui l'habitent forment depuis longtemps un peuple fort mêlé. Au reste, l'histoire

du grand *Prabou Jaya-Baya* a conservé la mémoire des *Râkchasas* ou *mauvais génies*, qui habitaient aussi Java, avant que l'espèce malaïo vînt s'y établir.

Ainsi, primitivement, Java ne fut pas un centre de création pour l'espèce malaise.

Java fut pour la Malaisie un centre de civilisation qui ne fut guère profitable qu'au commerce et aux navigateurs arabes et malaisiens; mais, quant au foyer de la langue mère, il faudrait, pour le retrouver, que Java, ce centre de civilisation antique de l'Australasie, nous eût transmis l'histoire de l'archipel : or, il n'en est rien; aussi au milieu de cet obscur labyrinthe de tant de dialectes, nous ne saurions ressaisir le fil, qui seul devrait nous ramener à la lumière! Parmi les peuples sans nombre qui se ruèrent sur l'Indoustan, au milieu de la multitude des tribus sauvages aborigènes qui mêlèrent leurs idiomes, le sanskrit devint bientôt une langue morte; nous en pouvons dire autant du malaïo; tous les dialectes qui se formèrent lors de la dispersion de ces peuplades illettrées, le firent bientôt oublier; soit qu'il subît un trop grand nombre de modifications, soit qu'il fût altéré par la création de mots devenus nécessaires, par le contact des langues étrangères, par des changements introduits dans la prononciation. Plus tard, quelques uns de ces dialectes furent écrits; mais, ils ne nous montrent que des analogies et jamais leur descendance directe, qui bien certainement exista. Il faut donc, en attendant que l'on ait des dictionnaires complets des divers idiomes de la Ma-

laisie et de tous les idiomes des tribus sauvages de l'Inde et de l'Indo-Chine, que nous en revenions encore aux conclusions d'un homme aussi estimable que judicieux, qui nous précéda dans la carrière; je veux parler du célèbre Forster :

« Du rapport d'un petit nombre de mots, dit-il, « il ne faudrait pas conclure que ces insulaires (de « la Polynésie), descendent des Malais; car, comme « le Malais a des mots qu'on trouve dans la langue « des Persans, des Malabares, des Brames, des Chin- « gulais, des Javanais et des Malégass, il faudrait dire « aussi que ces nations viennent des Malais : cette « manière de raisonner, prouverait trop; je suis donc « porté à croire que tous ces dialectes conservent « différents mots d'une langue ancienne, qui était « plus répandue et qui s'est divisée peu à peu, en « différents idiomes. [1] »

Chose fort remarquable, la langue malaise a plus souffert de la dispersion des insulaires de la Malaisie, que la langue polynésienne n'a souffert de celle des Océaniens orientaux. L'isolement de ces derniers a tari de bonne heure la source des mots étrangers; les altérations n'ont porté exclusivement que sur la prononciation qui, au reste, ne défigure pas tellement un mot qu'on ne puisse pas ordinairement en retrouver la racine.

Rienzi croit avoir trouvé l'origine des Polynésiens dans la personne des Dayas : voici en quels termes il

[1] Forster père. *Observations*, etc., 5e vol., page 253. 1778; trad. de l'anglais.

s'exprime à ce sujet : « Leur teint blanc jaunâtre, plus « ou moins foncé, l'angle facial ouvert, la haute sta- « ture, la physionomie régulière, le nez et le front « élevés, les cheveux longs et noirs, la beauté, la « grâce, les manières souples de leurs formes; les « rapports quoique altérés de leurs langues, l'habi- « tude de l'agriculture, de la chasse et de la pêche, « l'habileté à construire leurs pirogues et à fabriquer « leurs ustensiles, leurs immenses cases, leurs croyan- « ces religieuses, les sacrifices humains, une sorte de « consécration ou *Tapou*, tout indique la plus grande « ressemblance entre les Dayas et les Polynésiens. .

« . . . .

« La ressemblance des Taïtiens, des Nouveaux-Zélan- « dais et surtout des Battas avec les Dayas est frap- « pante, *selon les récits des voyageurs les plus dignes « de foi*. Nous ajouterons que leur langue forme en « quelque sorte le milieu entre le malayou et le poly- « nésien. »

Malheureusement, Rienzi ne parait pas avoir observé par lui-même ces ressemblances si frappantes; je remarque dans sa description cette phrase peu rassurante : *selon les récits des voyageurs les plus dignes de foi*. . . . .

Tout ce qu'on peut dire, c'est que les Malais forment au premier coup d'œil une espèce d'hommes bien distincte des Caroliniens et des Polynésiens ; mais il ne faut trop s'en laisser imposer par cette apparence : il y a là encore, bien certainement, une origine voisine aussi difficile à limiter, à diffé-

rencier, qu'il est difficile de rapporter à une langue mère, tous les idiomes de ces divers embranchements des pélages océaniens.

Nous avons déja cité quelques ressemblances d'après D. de Rienzi; je pourrais en citer d'analogues : ainsi, les Timoriens ont sans doute beaucoup de ressemblance avec les Polynésiens, ils sont moins bien proportionnés que ces derniers, ils sont généralement plus maigres; mais enfin, tant par la couleur de la peau que par la taille, la conformation de la tête et par celle de la face, qui a cependant des traits moins agréables, on retrouve le même type. A Célèbes, nous avons vu, parmi les nombreux marchands de Macassar, un grand nombre de Malaisiens, les uns de ce pays, d'autres étrangers, tous parfaitement dans les mêmes rapports de ressemblance avec les Polynésiens. A Soloo, ces observations ont été répétées sur un grand nombre d'individus.

En général, les femmes conservent mieux les caractères de leur espèce; la différence des climats a moins d'action sur elles : à l'état de barbarie, elles ne sauraient acquérir, même sous l'influence du ciel le plus pur et le plus sain, toutes les grâces de leur sexe; il faut à la femme les commodités de la civilisation, tout le bien-être qu'elle procure : sa nourriture ne doit pas être abondante, mais délicate. C'est ainsi que, parmi nous, des femmes, aux traits laids et grosssiers, passant tout à coup de la vie de travail et de labeur à l'état d'aisance et de richesse, ont souvent des filles qui, tout en ressemblant à leurs

mères, en représentent les traits tellement embellis qu'elles passent aux yeux de tous pour de jolies femmes. J'ai fait souvent cette remarque, en tenant compte, toutefois, de la position sociale du mari, car la fortune permet ordinairement de choisir un époux dans une classe plus élevée: dans ce cas, en effet, mes observations eussent eu moins de valeur; aussi n'ai-je tenu compte que de celles où le mari appartenait à la même classe de la société que sa femme. Parmi les plus belles espèces d'hommes barbares, les femmes ne possèdent jamais des charmes proportionnés à la beauté de leurs maris; elles restent toujours relativement inférieures. Toute l'Océanie peut servir de preuve en faveur de cette remarque : aussi, les femmes d'Hamoa, où les hommes sont infiniment moins bien faits qu'à Tonga, qu'à Taïti, qu'à Tikopia et à Nuhiva, rappellent-elles mieux, comparativement, le type des Malaises, qui sont seulement un peu plus grandes. Mais, par cela même que les hommes perdent de leurs avantages matériels, les femmes étant moins influencées que les hommes par la nature du climat, celles d'Hamoa sont par rapport aux hommes de leur pays, beaucoup plus jolies, proportionnellement, que dans les autres îles de la Polynésie. Il én est de même en Malaisie. Les femmes sont généralement mieux que les hommes : celles qui vivent au milieu de l'aisance, entourées des égards et des petits soins que les Européens ont coutume de prodiguer aux dames de leurs pays, acquièrent surtout une beauté, une délicatesse de traits, une expression de physionomie réellement remarquables.

J'élague dans ce rapprochement le souvenir des femmes métis : je ne me rappelle que les femmes indigènes, épouses des indigènes riches et puissants. Les femmes polynésiennes n'ont pas en effet sur les Malaises la supériorité physique des Polynésiens sur les Malais : toutes les danseuses que nous vîmes chez le sultan de Ternate étaient jolies ; l'une d'elles surtout l'emportait beaucoup sur les plus agréables Mindocéennes; mais, au rebours de ce que nous avions observé en Polynésie, nous n'avons point rencontré un seul Malaisien qui pût soutenir la comparaison près de cette belle Malaise. C'est certainement là un effet de la civilisation, quelque peu avancée qu'elle soit encore en Malaisie.

Les individus issus de Chinois et de Malais sont généralement d'un aspect fort désagréable : il est hors de doute que, moins les espèces croisées sont élevées dans la série humaine, moins le métis, qui est le résultat de leur union, participe aux qualités physiques et morales du plus beau des deux auteurs. Les fruits de ces mariages sont véritablement une espèce de monstruosité! Je ne serais pas étonné que, ces sortes de métis contractant à leur tour des alliances avec des espèces inférieures et étrangères à l'une et à l'autre souche de la première génération, je ne serais pas étonné, dis-je, qu'ils perdissent beaucoup de leur fécondité. Pendant les quatre années que j'ai passées au Brésil, au Chili et au Pérou, je me suis appliqué à observer le singulier mélange des nègres avec les aborigènes; j'ai même tenu note

exacte du nombre des enfants qui résultait dans un grand nombre de ménages de l'alliance d'un blanc et d'une négresse, d'un blanc et d'une Américaine, d'un nègre et d'une Chilienne ou d'une Péruvienne, d'un Américain avec une compatriote, et enfin d'une négresse avec un nègre. Je puis affirmer que les unions des blancs avec les Américaines m'ont présenté la moyenne la plus élevée; venaient ensuite le nègre et la négresse, enfin le nègre et l'Américaine. Dans nos colonies, les négresses et les blancs offrent une fécondité médiocre; les mulâtresses et les blancs sont extrêmement féconds, ainsi que les mulâtres et les mulâtresses. L'infériorité des Américains entre eux, sous le rapport de la reproduction, dépend probablement de leur peu d'ardeur naturèlle. Ce sera surtout en Australasie que ces observations pourront être facilement poursuivies, confirmées ou combattues.

Je n'ai jamais observé que les hybrides de nègres et d'Américains eussent les cheveux exubérants de certains naturels de l'Amérique, cités par M. le docteur Roulin. Je serais donc disposé à attribuer cette singulière chevelure à une toute autre cause qu'à l'hybridité. Il n'est point de pays où le mélange des espèces d'hommes soit aussi fréquent qu'en Australasie; car on y trouve des noirs, des hommes à peau rouge, des blancs et des hybrides de toutes les races; c'est donc là qu'il faut étudier le croisement des races humaines.

On se fera une idée de la tête osseuse du métis

malaïo-chinois, en consultant la planche 74 de la Collection des crânes de Blumenbach. Si l'on compare ce crâne avec celui d'un mulâtre, représenté à la planche 56 du même ouvrage, on jugera de la différence énorme des résultats opposés. Chez ce mulâtre, le front a déjà un bel arc; dans l'autre tête, on chercherait vainement le front déjà très-bien développé du Chinois; on n'y retrouve que le front fuyant des Malaisiens et surtout des Malais des Moluques.

Les têtes de métis provenant de Malais et d'Endamènes doivent être bien affreuses, surtout si le Malais a déjà subi un mélange dont les traces ne soient point encore effacées! Blumenbach a fait représenter une tête de Macassar [1], qui nous fournit un specimen fort intéressant des crânes malais de race croisée : ce n'est point là, en effet, l'exagération des formes prognathes ordinaires aux crânes malais : on peut en juger à la simple inspection des deux têtes des planches 59 et 60. La première de ces têtes a appartenu à une fille de Macassar, l'autre à une fille de Bally. On peut aussi faire la comparaison de ces trois têtes malaises avec celle d'un Marquisien pl. 50 et celle d'un Taïtien, pl. 36, en tenant compte des différences dues au sexe; on retrouvera dans toutes ces têtes les caractères, les types communs à chacune d'elles.

Nous avons vu à Guam un grand nombre de métis mariannais-chinois; c'est un vilain mélange! Il est bien reconnaissable aux traits de la physionomie chi-

[1] *Décades*, p. 49.

noise, à la forme du crâne, qui n'est plus celle de l'espèce rouge océanique, mais qui n'est point non plus un ébauche complète de celle des crânes chinois; car le front de ces métis est toujours extrêmement fuyant, et ne paraît jamais chez cette race prendre part à l'amélioration que l'espèce chinoise paraîtrait devoir apporter dans toute la tête de l'espèce polynésienne. Leur physionomie sans expression a nécessairement celle de la sottise.

J'ai lu à l'Académie la description de métis malaïo-papouas que nous avons observés à Triton-Bay, sur la côte australe de la Nouvelle-Guinée[1] : ces hommes sont vigoureux, grands, d'une figure agréable, et très-éveillée; ils rappellent exactement les Vitiens, qu'ils représentent en effet dans l'Australasie. Ils offrent peu les caractères physiques des Papouas, mais ont beaucoup conservé du beau type Malaisien; tant il est vrai qu'il ne faudrait pas regarder le crâne du Macassar gravé sous les auspices de Blumenbach comme un specimen modèle du type malais : « Chez les Polynésiens, tout « ce qu'il y a de désagréable dans la figure des Ma- « laisiens tend évidemment à une sensible amé- « lioration. Ainsi, il n'y a jamais entre ces deux « peuples d'autre distance que celle du mieux au « moins bien. » Mais ces différences chez l'homme n'influent jamais sur la nature de l'espèce, qui est

[1] Comptes-rendus de l'Académie des Sciences de 1845. *Annales maritimes* de la même année.

toute dans le degré d'intelligence qui lui est dévolu invariablement, dans des proportions et dans des qualités déterminées.

Or, le climat ne modifie jamais le caractère essentiel d'aucune espèce de créature; il peut modifier les formes extérieures, colorer ou décolorer légèrement l'enveloppe extérieure de l'homme; il peut développer ses formes et sa vigueur, ou amaigrir son corps, troubler sa santé, ou seulement diminuer l'activité de la vie végétative; mais voilà où se bornent ses réactions sur l'organisation humaine. La misère ou l'abondance bornent là aussi toute leur puissance modificatrice.

Il faut en convenir: ces modifications, portant sur tous les habitants d'un pays, déguisent suffisamment à nos yeux les ressemblances que ces hommes ont en réalité avec les naturels d'un autre pays pour qu'elles nous échappent, et que nous croyions avoir devant les yeux une race ou une espèce d'hommes différente.

C'est ce qui a effectivement lieu lorsque, regardant un Malais, on se rappelle un indigène des Marquises. Mais, si l'on voulait bien se donner la peine de mieux comparer ces deux hommes, on ne tarderait pas à retrouver leurs ressemblances, lors même qu'une étude comparative de leurs idiomes et de la topographie géologique des terres qu'ils habitent ne rendraient déjà pas, à nos yeux prévenus, la confraternité de ces deux espèces fort probable.

Les Nuhiviens doivent leur supériorité physique,

sur tous les Océaniens, à leur existence montagnarde et à l'absence complète de tous marécages, à la nature de leurs îles, qui toutes s'élancent perpendiculairement du sein de la mer vers l'espace. De plus, ils jouissent, comme tous les naturels de la Polynésie orientale, de l'air le plus pur qu'il soit permis à l'homme de respirer.

Forster attribue aussi la beauté de ces hommes à leurs habitations élevées, « perchées comme des nids « d'aigles. » Frappé également de ce fait, il me servit plus tard à expliquer un phénomène physiologique fort remarquable, car ces hommes sont en vérité d'une beauté surprenante. Je me contente d'énoncer ce fait sur l'influence de l'air par rapport à l'homme.

Quoi qu'il n'eût peut-être pas été sans utilité pour les personnes qui n'ont jamais beaucoup réfléchi à cette importante question, d'entrer, à son égard, dans quelques détails; je pense cependant que cela nous mènerait trop loin. Ceux de nos lecteurs qui désireront ébaucher ce sujet, pourront lire dans l'Historique du Voyage[1] ce que j'en dis, à propos des insulaires de Nouka-Hiva, dont je me suis efforcé de tracer le portrait. Il nous suffit ici, pour compléter mon idée, de faire remarquer que les habitants de la Malaisie sont, par rapport à la topographie de leur pays, précisément dans des conditions opposées à celles des Nouka-Hiviens : une mer peu profonde les

[1] Voir, pour plus de détails sur l'influence de l'air, la note 32 du vol. 4 de l'*Historique du Voyage* : on y trouvera aussi la description des insulaires des îles Marquises.

environne, et, sans la violence des courants de ses nombreux canaux, elle serait depuis longtemps comblée. Les plages sont envasées; de tous côtés les vents des moussons y apportent les émanations d'une foule de terres; les pluies y sont abondantes et fréquentes; les températures de la nuit, comparées à celles du jour, sont brusques et très-différentes; les marécages sont partout et fort étendus; l'air y est sans cesse saturé d'humidité. Enfin, les Malaisiens n'habitent que les bords de la mer, et leurs mœurs dissolues les portent à abuser des jouissances pernicieuses que les civilisations européenne et chinoise ont importées chez eux.

On retrouve, venons-nous de dire, chez le Polynésien, comme chez le Malaisien, la même construction extérieure; et cependant, l'un est infiniment moins beau que l'autre. Le Polynésien a de gros traits, sa figure est large; mais l'arc de ses os molaires est infiniment moins marqué en avant, et moins étendu en dehors que chez les Malaisiens; leur nez reste gros et un peu écrasé à sa base; cependant le Polynésien est infiniment mieux de visage et de corps que le Malaisien, bien que leurs traits et leurs formes soient en définitive les mêmes. Ces grosses lèvres, ces grandes bouches, ces pommettes saillantes, tout cela se fond mieux avec l'ovale de la face; l'ensemble est mieux en harmonie, il en résulte des traits moins heurtés, quoique la face reste volumineuse par rapport au reste de la tête. Chose qu'il est bon de faire remarquer ici, c'est qu'à mesure que l'élégance des formes

décèle le progrès matériel d'un individu, le pavillon du nez acquiert en même temps des contours moins communs, mieux déterminés; le pavillon de l'oreille est mieux dessiné, moins plat; on ne rencontre plus de ces profils grossiers, quelquefois bizarres, où la nature semble d'abord avoir pourvu exclusivement aux besoins animaux, sans s'être souciée de réfléchir sur un miroir parfaitement net les lueurs de l'intelligence.

Partout où les Polynésiens habitent un pays malsain, ils dégénèrent physiquement, et leurs traits se rapprochent immédiatement de ceux des Malaisiens. Nous avons vu une sorte de dégénérescence de ce genre à Hamoa, où les terrains inondés abondent entre le pied de la montagne et le bord de la mer, précisément sur le sol que choisissent les naturels pour y construire leurs cases.

Au contraire, les tribus malaisiennes qui habitent les montagnes, atteignent immédiatement le degré de beauté propre à leur espèce, et rappellent alors tous les traits des plus beaux Polynésiens.

A l'appui de ce fait, nous citerons les Alfouras de Tondano, visités et décrits par Dumont-d'Urville.

Nous trouverons bientôt une autre preuve de l'action dégradante d'un mauvais climat sur l'homme, dans les habitants de Vanikoro. Là, le type est si repoussant, les femmes mènent une vie si dure, elles sont tellement asservies, qu'elles sont d'une laideur effrayante [1].

[1] Quoy et Gaimard, premier Voy. de l'*Astrolabe*.

Mais une autre cause agit sur l'habitant de la Malaisie, et modifie sur plusieurs points sa physionomie : c'est le croisement de ces hommes avec les nègres qui habitent les montagnes. Aux Philippines, cette malheureuse espèce vit retirée dans les lieux escarpés, où les Européens la laissent vivre en paix, car ils ne s'occupent d'elle que pour se mettre à l'abri de ses déprédations ; mais aux Moluques, le voisinage de la Nouvelle-Guinée favorise les rapports, sans exciter les haines et les convoitises; l'on est voisin, mais séparé. Les Malais enlèvent bien quelques Papous, lorsqu'ils le peuvent; mais cela n'altère en rien le commerce que les uns et les autres ont intérêt à faire. Il en résulte donc un échange de bons procédés, malgré les petites perfidies particulières, qui ont bien aussi leur cours. En général, cependant, les esclaves noirs que j'ai été à même de voir ne sont pas des Papous, mais bien de pauvres nègres endamènes : les Papous sont moins victimes que tyrans dans ces sortes de circonstances, et ils sont souvent pour les Malais d'officieux et intéressés entremetteurs. C'est donc par erreur que les créoles des Moluques vous présentent tous ces hommes sous le nom de Papous ; ils ne sont Papous, pour eux, que parce qu'ils viennent souvent de la Nouvelle-Guinée. Les Papous et les métis d'Endamènes et de Papous du havre Dorei sont en rapport direct de commerce avec les Moluques; ils y vendent beaucoup d'oiseaux de paradis, des écailles de tortue et des esclaves. Ce genre de serviteurs noirs est assez recherché,

tant par les blancs que par les Malais; ces derniers en font des matelots. Il en résulte que les hybrides endamo-malais sont assez communs dans l'Archipel, et surtout aux Moluques; aussi les indigènes de cette portion de la Malaisie en sont-ils les plus laids et les plus bruns.

Afin de terminer ce que nous avons à dire de général sur les espèces rouges de l'Océanie, nous ferons remarquer qu'elles ont toutes la tête oblongue, qu'elles ont le front fuyant, assez bas et étroit; le sommet du crâne forme un relief très-marqué au-dessus de la voûte crânienne, et les bosses pariétales sont très-marquées et très-saillantes.

Cette forme se trouve chez les Malais, chez les Dayas, les Tagales, et chez tous les habitants des archipels polynésiens. Mais les rouges océaniens ne sont point seuls dans ce cas; les Papous présentent l'excès de cette conformation, elle existe aussi chez les Australiens.

De tous les insulaires de la Malaisie, ce sont les Dayas et les Tagales qui ressemblent le plus aux Polynésiens, sous le rapport de la physionomie et sous celui de la forme de la boîte encéphalique. Les indigènes des îles Hogoleu, que nous avons observés tout à notre aise, lient les Polynésiens du nord avec ceux du sud; ils pourraient servir de type à l'espèce, car ils présentent au plus haut degré les caractères physiques sur lesquels nous arrêtons en ce moment notre attention. Après eux viendraient, selon nous, sur une échelle ascendante, les Hamoens, les Maugaréviens, les natifs de Pomotou, les Hawaïens, les Nou-

veaux-Zélandais, les Nuhiviens, les Timoriens, et les Javanais[1].

Nous croyons avoir bien observé que les peuplades insoumises, aborigènes du Dekhan et du Carnitic, avaient, avec les Océaniens et principalement avec les Javanais, les plus grandes ressemblances, tant par la configuration du crâne, que par celle de la physionomie. Cette dernière conformité, d'apparence extérieure, n'a rien que de très-simple, puisque Java fut colonisée par les Indous. Au reste, nous ne saurions voir dans ces rapprochements physiques la preuve d'une origine commune; seulement, nous constatons l'existence d'un type physique uniforme parmi les hommes rouges ou jaunes de la péninsule indienne et de l'Océanie : nous reconnaissons que cette partie du monde eut, comme tous les continents, ses centres de création humaine bien déterminés, et que les aborigènes jaunes du Dekhan et les Océaniens de même teinte eurent des origines bien distinctes. Ainsi, analyse et comparaison faites de tout ce qui a été écrit sur l'Océanie, les mœurs, les langues et les caractères physiques et anthropologiques, il est hors de doute que Sumatra fut le berceau de la race malaise, que la chaîne bornéo-célébienne et son prolongement vers le nord des îles Philippines, furent sans aucun doute, le point de départ des Polynésiens. Il y a déjà quelques années que M. D. de Rienzi fit connaître, le premier, les motifs qui le dé-

[1] Nos rapprochements ne roulent que sur les insulaires que nous avons vus, et sur ceux qui furent l'objet de bonnes et consciencieuses études.

terminaient à voir dans les Dayas la souche des Polynésiens; tous nos travaux nous ont conduits forcément, *malgré notre incrédulité*, aux mêmes conclusions que M. D. de Rienzi[1].

Au point de vue anthropologique, M. d'Urville a cherché à donner une description détaillée du caractère des habitants de Tonga-Tabou et de celui des naturels de la Nouvelle-Zélande : en lisant attentivement ces portraits aussi élégamment que consciencieusement écrits, on reconnaît chez ces hommes tous les défauts humains : tout au plus, aperçoit-on quelques germes des qualités naturelles qui sont le résultat inné des sentiments d'équité et de justice gravés, comme la conscience, au fond du cœur de l'homme. Les émotions d'honneur, de générosité et de probité sont, chez ces indigènes, aussi fugaces que celles d'un enfant mal élevé, que rien ne réprime et qui se livre, malgré les bonnes intentions de tout à l'heure, à toutes les actions les plus inattendues que lui inspire le caprice du moment. Où l'on n'a pas développé l'homme moral, il n'existe point d'homme; il n'y a ni principes, ni devoirs, ni même de système possible de gouvernement. Les chefs tyrannisent et la crédulité gouverne; le tabou, et une foule d'autres prohibitions basées sur des croyances absurdes et fanatiques faussent et abrutissent l'intelligence; l'intérêt personnel dispose seul des actions de ces barbares. Ils ont des qualités passagères, lorsqu'elles

[1] *L'Univers*, Océanie, par M. D. de Rienzi. t. 1, p. 18.

sont un moyen d'arriver à la satisfaction de leurs convoitises; c'est qu'alors il ne dépend pas d'eux d'employer la force; ils temporisent et deviennent caressants : s'ils obtiennent ce qu'ils désirent, ils sont susceptibles d'une reconnaissance réelle, mais fugace comme celle d'un enfant, qui oublie tout le passé aussitôt que le présent provoque d'autres désirs; ils tuent leurs amis de la veille pour la satisfaction d'un moment. Ils possèdent l'objet convoité; une heure après, n'en pouvant faire usage, ils l'égarent ou s'en défont pour une bagatelle. Je crois que, dans nos rapports avec ces hommes, nous sommes trop enclins à chercher l'homme moral; c'est une tendance irréfléchie, c'est le roman de notre esprit: nous leur attribuons des réflexions métaphysiques, lorsqu'un raisonnement purement intéressé les domine et les dirige. Le désir entraîne le calcul; le calcul, la ruse et la dissimulation; de là, toutes leurs prétendues qualités. Conduisez un de ces hommes en Europe, non pas un jeune homme flexible, susceptible encore de modification, parce que les habitudes n'ont pas encore tracé chez lui de sillon profond; mais un homme fait, dans la force de l'âge; vous le comblerez de bienfaits; simple et droit, car la barbarie même a son bon côté, il vous aimera beaucoup et vous exprimera sa reconnaissance par des témoignages extérieurs, par des caresses; mais lorsque vous serez obligé de le contrarier, il sera l'enfant le plus insupportable, le plus colère et le plus boudeur! dans son pays, il vous ôterait peut-être la vie!

On dit que les enfants sont égoïstes; sans doute ils le sont, faute de morale. Ils ne sauraient juger du rapport des choses et encore moins de la nature des rapports sociaux; tout ce qui est en dehors d'eux, n'est plus rien pour eux; aussi n'ont-ils pas l'esprit de convenance. Une amitié, a-t-on dit de tout temps, qui n'est point basée sur l'estime, n'est point durable; en effet; mais l'estime est un sentiment de haute moralité; comment l'espérer d'un enfant ou d'un sauvage! Il en est de même d'une véritable reconnaissance.

Mariner, dit d'Urville, remarqua que les insulaires de Tonga étaient aussi modestes que braves: « On les « voyait *rarement* se vanter de leurs prouesses, « comme cela est si fréquent chez les peuples sau- « vages[1]. » Si ce jeune matelot a bien observé, cela prouverait chez les hommes une véritable bravoure, de la noblesse d'âme, et par conséquent une intelligence déjà fort élevée; mais doit-on appeler courage, cette fureur aveugle inspirée par l'appât de la possession ou par la rage de la vengeance? ce mot de courage est-il là bien placé? Les Malais, à ce prix, sont aussi braves et modestes; cependant, ils se jettent dans les hasards des combats, sans calcul, souvent ivres d'opium; c'est un moyen de satisfaire d'autres passions, la vengeance, l'avarice, la colère; s'ils ne peuvent assassiner, ils combattent. Ils ne sont modestes que parce que celui qui ne réussit pas

[1] D'Urville, premier Voy. de l'*Ast.*, t. IV, p. 232.

à satisfaire sa passion, eût-il été brave comme Achille, ne voit qu'une chose, c'est qu'il a manqué son coup; s'il a réussi, la joie qu'il en ressent annule tout autre sentiment. En général, les barbares ou demi-barbares sont irritables, colères, remuants, inquiets, turbulents; mais, encore une fois, est-ce là de la bravoure? Il ne faut pas confondre l'énergie native avec le véritable courage; celui-ci est déjà le résultat d'une intelligence élevée ou cultivée; pour qu'une pareille vertu ne dégénère pas en fureur ou en forfanterie ridicule, il faut que le jugement prenne une grande part à sa direction. La piété peut dégérer en fanatisme, la bravoure en férocité; la raison doit présider à toutes nos déterminations, sinon nos qualités même deviennent des vices.

Les Polynésiens sont pleins d'énergie; leur esprit est susceptible d'instruction, et de recevoir un degré de moralité assez avancé; mais leur psychologie est celle de tous les sauvages; il faut, seulement, leur tenir compte de leur degré d'élévation dans la série humaine, afin d'apprécier exactement ce que la civilisation devra un jour espérer faire pour eux.

Nous pourrions poursuivre plus loin cet examen psychologique des habitants de l'Océanie; mais il suffit de ces exemples pour faire comprendre ce que nous en pensons, et combien il est important d'apporter de sévérité dans l'étude de leur caractère; combien on doit être scrupuleux dans le choix de ses expressions, lorsqu'il s'agit de les décrire et de donner une idée de leurs facultés intellectuelles.

Il est, parmi les noirs, qui précédèrent les races jaunes en Malaisie, de vrais nègres à cheveux laineux et crépus, divisés en plusieurs clans qui vivent de chasse et de fruits spontanés, mais qui négligent l'agriculture. Ces hommes sont à la Malaisie, ce que sont à l'Inde les *Bihls*, les *Kallis*, les *Gend*, les *Coulis*, les *Toupahs*, les *Kiras*, etc., etc., des barbares vivant retirés dans les montagnes et considérés par les Indous comme les autochthones de leur vaste patrie. L'île de Ceylan possède aussi des *Bedahs* ou *Veddahs*, tribus extrêmement barbares qui se cachent dans les lieux les plus escarpés.

M. Prichard donne à ces nègres le nom de *Pélagiens;* c'est une bonne dénomination, parce qu'elle n'est pas susceptible de confusion avec la foule des noms qui ont été déjà imposés aux nègres océaniens. Le missionnaire *Bernardo de la Fuente* dit : que les nègres des îles Philippines sont de deux races différentes : l'une descendrait des Malabares; du moins, il le suppose, parce qu'ils auraient les *cheveux longs et lisses?* l'autre ressemblerait aux nègres par la face prognathe et par la chevelure crépue. On dirait, ajoute le père Bernardo, que ces derniers sont frappés de la réprobation divine; ils errent comme des animaux dans les bois et dans les montagnes, non pas par tribus, mais seulement par familles.

D'après le capitaine Gabriel Lafond (de Lavey), les noirs de l'île de Lasso, ressembleraient parfaitement aux nègres de Luçon : leur nez est plat; il compare leurs cheveux à de la laine ou à du coton;

ils ont le corps maigre et grêle. Ils se croient, et paraissent être, en effet, les premiers habitants des îles Panang, dans l'archipel des Philippines; mais en étaient-ils aborigènes? cela ne saurait être affirmé; car il existe dans les montagnes de la péninsule malaise des peuples à chevelure laineuse, qui sont connus sous le nom de Samang, et que l'on suppose être les aborigènes de ce pays. M. Prichard a inséré dans son histoire de l'homme, une bonne figure d'une femme pélagienne; ce portrait sera consulté avec fruit[1].

Les nègres pélagiens ne peuplent que la Malaisie; ils constituent une espèce parfaitement distincte de l'espèce *Endamène*[2]. C'est par erreur que l'on a dit que les Pélagiens s'étaient étendus du côté de l'est: il est, en effet, assez difficile de se défendre de toute confusion au milieu d'un aussi grand nombre de faits qui se mêlent et s'entrecroisent; il faut avoir beaucoup vu pour chercher à les analyser et encore, faute de n'avoir pu tout voir, on est sujet à s'égarer.

« Il est aujourd'hui presque avéré que les *Alfou-* « *rous* de Timor, de Céram et de Bourou, *les Negritos* « *del monte* ou *Aetas* de Mindanao, les *Indios* des Phi- « lippines, les *Ygolotes* de Luçon, les *Négrillos* de « de Bornéo, les *noirs* de Formose, les *Andamans* de

[1] Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, t. II.

[2] On entend par Alfourous, Harafores, Alfoërs, les tribus noires ou rouges des montagnes de la Malaisie et de la Nouvelle-Guinée : il importe donc d'adopter un nom qui ait un sens moins ambigu. C'est ce qu'a fait M. Lesson.

« Sumatra, de Malacca et ceux de la Cochinchine, « nommés *Moys* ou *Kemoys*, appartiennent à cette « race primitive de Mélanésiens qui durent être les « premiers occupants de la Malaisie [1]. »

Il est impossible, selon nous, de mieux résumer en moins de mots et plus clairement ce qui est relatif aux limites des nègres *pélagiens*.

Quant aux *Endamènes*, tout porte à croire, en l'absence des indications comparatives de philologie, qu'ils sont originaires de Bornéo et de la Nouvelle-Guinée.

Suivant Leyden, qui est un des auteurs les plus compétents en matière d'anthropologie océanique, les *Tiruns* ou *Tédons* habitent le nord-est de la côte de Bornéo et sont, selon lui, les mêmes hommes que les *Idans*. Les uns et les autres ressemblent tellement aux *Endamènes* que le nom d'*Idan* eût peut-être été le meilleur nom à donner à l'espèce.

Ces Endamènes se rencontrent dans toutes les îles de l'est de l'Australasie, à Célèbes, aux Moluques, aux Philippines, ce qui explique *les deux espèces de nègres* signalées dans ces dernières îles par le père Bernardo: l'une à chevelure laineuse, *pélagienne*, l'autre à cheveux crépus et non laineux, *endamène* [2]. De la Nouvelle-Guinée, les noirs endamènes se sont répandus vers l'est, sur la Nouvelle-Bretagne, sur la Nouvelle-Irlande, sur les îles Salomon, sur les îles Santa-Cruz,

[1] D'Urville, Prem. Voy. de l'*Astrolabe*, t. II, p. 635.

[2] Distinction parfaitement juste du savant et illustre Forster, approuvée depuis, avec raison, par MM. Quoy et Gaimard.

Vanikoro, sur les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Calédonie.

Leur chevelure crépue retombe en mèches peu longues, tournées en tire-bouchon, leur nez est aplati, leur bouche énorme avancée, leurs lèvres sont grosses et renversées, ils aiment se barbouiller de chaux; leurs yeux sont gros, mais à fleur de tête et injectés de sang; leurs pommettes sont saillantes et leur figure plate et large; leur front est étroit et fuyant, leur barbe est épaisse et crépue; ils sont petits, ont le ventre gros et les jambes grêles[1].

On trouvera un excellent specimen de la physionomie des hommes endamènes dans les planches n. 7 et 11 de l'anthropologie de notre Voyage par notre collaborateur M. Dumoutier: ces deux bustes ont été moulés sur nature et photographiés, comme tous ceux qui furent rapportés par le même auteur. Ce travail a été exécuté avec un soin qui assure à l'étude de l'homme des modèles parfaits et à la portée de toutes les personnes qui tiennent à n'avoir que des idées exactes. La galerie anthropologique Dumoutier est une des richesses les plus précieuses des archives scientifiques[2].

Les insulaires de la Nouvelle-Calédonie sont les plus forts des hommes de cette espèce, laquelle présente, dans les îles Salomon, de grandes variations de

[1] Les différentes teintes de leurs cheveux sont toujours un résultat de l'art.

[2] La planche 2 de l'anthropologie de M. Dumoutier nous offre un Arfour, ou Endamène (Lesson), sous le nom d'Orion.

développement physique. A Vanikoro, les Endamènes sont très-rabougris, ce qu'il faut attribuer à l'insalubrité du pays. La tête de ces insulaires présente une conformation particulière, qui, au premier coup-d'œil, semblerait faire de ces hommes une espèce particulière.

« La coupe allongée de leur visage, la hauteur de « leur front *bombé* et surtout le rétrécissement de « cette partie à la hauteur des tempes, donnent à ces « sauvages un aspect bizarre et tout à fait particu- « lier[1]. » Cette forme, qui rappelle un peu celle des têtes de jeunes enfants et principalement des hydrocéphales, est le résultat de l'action du rachitisme : on en observe beaucoup en Valais, chez les crétins et chez les demi-crétins.

Dans nos grandes cités, on rencontre souvent des individus dégénérés, qui réunissent aux traits les plus disgracieux, la plus bizarre, la plus singulière conformation du crâne : le développement du front en avant est une des déformations les plus ordinaires de la cavité encéphalique chez les rachitiques : loin de paraître le signe d'une intelligence claire et lucide, cette saillie de l'os frontal paraît être, au contraire, à la pensée de l'individu, comme au regard du spectateur, un poids à charge, incommode, accablant.

Cette trompeuse apparence d'un développement considérable du cerveau dépend plutôt d'une imbibition trop abondante des sucs qui pénètrent le tissu

1 Premier Voy. de l'*Astrolabe*, Historique, t. 5, p. 214.

de l'encéphale, que du volume réel de la masse de cet organe en avant.

Il existe deux planches dans l'Atlas du premier Voyage de l'*Astrolabe*, qui donnent une idée fort exacte des habitants de Vanikoro : elles sont de M. Sainson[1].

Vanikoro se compose de deux îles surmontées l'une et l'autre de deux pitons élevés, dont les larges bases en cuvette sont deux immenses marais, où sont retenues à la fois les égouttures des hauteurs voisines et les infiltrations des eaux de la mer : ces marais, couverts de forêts élevées, constituent les lieux les plus malsains du monde.

La même espèce d'hommes éprouve aussi un dépérissement sensible au havre Carteret, (Nouvelle-Irlande) : suivant M. Quoy, « cela tiendrait peut-être « à la grande humidité dans laquelle ces hommes « doivent être plongés, pendant une partie de l'année ; « influence assez grande pour agir sur la paroi os- « seuse de la tête, ainsi que le fait observer M. le doc- « teur Gall sur un assez grand nombre de crânes que « nous rapportâmes de Waigiou[2]. »

Ce que MM. Quoy et Gaimard présentent ici avec un léger sentiment de doute me paraît être plein de certitude : l'humidité, à peu près constante, lorsqu'elle est très-intense, porte une atteinte grave à la constitution de l'homme, non pas par elle-même, à moins qu'elle n'agisse sur des personnes étrangères habituées à un climat plus sec, mais bien par les miasmes et ef-

[1] Pl. 167 et 185. Cette dernière surtout est remarquablement bonne.

[2] Quoy et Gaimard, loc. cit.

fluves auxquels elle sert de véhicule et auxquels aussi l'homme ne s'habitue jamais complétement, bien différent, en cela, des animaux, car il n'est jamais constitué pour ces sortes de localités : pour y vivre, comme partout, avec toute sa vigueur, il faut que son industrie en fasse la conquête et qu'elle en dessèche les marais.

Nous sommes bien aise, pour la satisfaction entière de nos lecteurs, de transcrire ici la description que fait M. Quoy des Nouveaux-Irlandais; ils pourront la rapprocher du portrait caractéristique que nous avons donné de l'espèce endamène, vue dans son ensemble.

« Les Nouveaux-Irlandais sont d'une taille médio-
« cre, avec le ventre gros et les extrémités grêles.
« Leur face est élargie par la saillie des pommettes;
« ils ont les yeux petits, un peu obliques, le nez épaté.
« Leur peau est noire, le plus souvent couverte de la
« lèpre écailleuse. Ils sont entièrement nus. Leurs
« cheveux, longs et très-crépus sont teints de diver-
« ses couleurs. Ils ont peu de barbe, ils teignent leurs
« cheveux et se peignent la face...[1]» L'Atlas du Voyage de l'*Astrolabe* contient des figures qui peuvent donner de ces hommes une idée assez complète[2].

Il est à Waigiou et à Doreï des métis dont il importe de faire ici mention, avant de parler des Papouas; car quelques auteurs ont supposé que ces derniers n'étaient que des hybrides d'Endamènes et de Malais. Or, nous savons à quoi nous en tenir à cet égard, puisque d'Urville observa, à Doreï même, des

[1] Premier Voy. de l'*Astrolabe*. Notes, p. 735, t. IV.
[2] Pl. 99 et 100 de l'Atlas. Premier Voy. de l'*Astrolabe*.

Papous, des métis malaïo-papous, des Endamènes et des Malaïo-Endamènes. Nous avons vu, nous, des Malaïo-Papous aux îles Warrou et à la Baie-Triton, sur la côte sud de la Papouasie. Mais écoutons Dumont-d'Urville.

« Les habitants de Dorei semblent provenir d'ori-
« gines très-mélangées..... Toutefois, j'ai cru décou-
« vrir que toutes ces variétés devaient se rapporter à
« trois nuances principales : l'une que je nommerai
« *Papou ;* la seconde variété se compose de métis te-
« nant plus ou moins à la *race malaise ;* enfin, je
« désignerai la troisième par le nom *d'Harfour.* »

« Les Papous proprement dits sont des hommes au
« corps grêle, à la taille moyenne, svelte et dégagée,
« aux membres peu fournis. Leur physionomie est
« agréable, le tour du visage ovale, les pommettes
« légèrement saillantes, les lèvres assez minces; la
« bouche est petite, le nez arrondi et bien dessiné;
« leur peau douce, lisse et d'un brun très-foncé, sans
« être noire. Ces hommes ont peu de barbe et peu de
« poils sur les diverses parties de leur corps; leurs
« cheveux sont crépus, mais c'est l'habitude de les
« friser qui leur donne cet air ébouriffé et charge leur
« tête de ces énormes crinières qui frappèrent vive-
« ment les Européens. Cette race paraît être d'un
« caractère timide; elle a fixé sa résidence sur les
« bords de la mer, où elle habite de longue cabanes
« en bois, élevées sur des pieux enfoncés dans la vase
« submergée du rivage. »

Cette description est véritablement celle du type

Papou; il y a peu chose à y ajouter : les Papous sont industrieux, en comparaison des autres noirs océaniens; ils apportent aussi dans leur parure un soin qui n'est point dénué de goût; ils savent forger les métaux, et leur soufflet de forge annonce de l'industrie et de l'esprit d'observation [1]. Leur coiffure n'est point une frisure, comme le dit d'Urville; cette expression a l'inconvénient d'éloigner l'idée juste que l'on doit s'en faire: leurs cheveux sont épais; ils rappellent *un peu* la texture du crin; quoique crépus, ils sont comme ceux des Endamènes, susceptibles d'atteindre une assez grande longueur, mais ils sont plus gros et moins souples. Ils les coupent en boule et ils les crêpent tous les jours, pendant plusieurs heures, avec un petit bâton, ou peigne à trois dents, qu'ils passent et repassent mille et mille fois à travers l'épaisseur de leur chevelure.

Cette espèce d'hommes, qui s'est établie sur tout le littoral de la Nouvelle-Guinée, jusqu'à l'extrémité de l'archipel de la Louisiane, forme des bourgades assez considérables qui se préservent des déprédations des Endamènes [2], en établissant leurs villages sur des points de la plage d'où les eaux de l'Océan ne se retirent jamais. D'Urville ajoute: « Mélangés avec les Papous, « en nombre un peu inférieur, vivent des hommes plus « petits, trapus et d'une constitution beaucoup plus « vigoureuse. Leur physionomie est toute différente,

[1] Premier Voy. de l'*Astrolabe*. Voir la vignette, tome IV, page 580, de l'Historique.

[2] Alfours.

« leur figure est presque carrée, aplatie, anguleuse, « leurs traits heurtés, leurs pommettes très-saillantes, « la bouche grande, les lèvres épaisses, le nez épaté « et souvent pointu. Leur peau rude offre toutes les « nuances, depuis le brun foncé et luisant des Papous « et la teinte sale des Endamènes, jusqu'au simple ba- « sané des Malais. Ces hommes ne portent pas leurs « cheveux en boule comme les Papous; ils les relèvent « en chignon au moyen d'un peigne, et les couvrent « avec un madras ou un morceau d'étoffe du pays, « roulé en forme de turban. »

Ces derniers sont évidemment des métis de Malais et de Papous ou d'Endamènes; quelques-uns ne diffèrent presqu'aucunement des habitants de Guèbe ou de Guilolo, tandis que d'autres se rapprochent, par des nuances insensibles, des Papous ou des Endamènes. Ces métis sont, à Dorei, les Koranos, les Capitans, les Rajas, en général tous les chefs, ainsi que les négociants qui naviguent le long de la plage, et qui savent parler le malais. Au premier coup d'œil, on peut de suite reconnaître des Malais, malgré leur couleur : ce sont des *Malais noirs.*

« Enfin, il y a à Dorei une troisième variété « d'hommes, petits, agiles et vigoureux, à traits « sauvages; leurs yeux hagards, leur teint fuligineux « et leur maigreur habituelle rappellent à l'instant « le type ordinaire des Australiens [1], des Nouveaux- « Calédoniens, en un mot les Océaniens de la race

[1] C'est une erreur de confondre les Endamènes avec les Australasiens : nous y reviendrons tout-à-l'heure.

« noire. Ces hommes, fidèles aux usages de leur race, « pratiquent le tatouage par cicatrices, marchent « nus et laissent flotter leurs cheveux à l'aventure, « ou se contentent de les tortiller en mèches, comme « dans les autres îles de l'Océan Pacifique [1]. »

Ces Océaniens de la race noire sont ceux auxquels nous avons conservé le nom d'Endamènes; ceux que d'Urville observa parmi la population de Dorei étaient probablement des prisonniers, ou des esclaves ; car les Papous sont en hostilités perpétuelles avec ce qu'ils nomment les *Arfakis*. Ces derniers forment la moindre partie de la population de Dorei.

Voici la description des habitants de la baie de Triton, qui représentent sur la côte sud de la Nouvelle-Guinée les hybrides malaïo-papous que l'amiral d'Urville a si bien décrits, lors de sa reconnaissance de la bande nord de la Nouvelle-Guinée, en 1827.

« Quelques-uns de ces hommes, qui paraissent être « les chefs, portent la chevelure ébouriffée et crépue; « mais ils ne représentent d'ailleurs exactement ni « le port, ni la stature des Papous : leur peau noire « reflète une teinte de cuivre assez vive, de sorte « qu'il serait difficile de dire quelle est de ces deux « couleurs celle qui l'emporte sur l'autre. Leur taille « se rapproche de celle des Malais ; aussi dépasse-t- « elle la moyenne de celle des Papous, qui sont en « général de petite taille. Ils sont bien faits et plus « vigoureux que leurs parents. Les traits de leur

[1] Tout ce que je viens d'extraire de l'Historique du premier Voyage de l'*Astrolabe*, appartient au t. IV, page 603 et suivantes.

« figure ne sont pas aussi délicats que ceux des Pa-
« pous, dont le visage a des formes assez déliées et « présente un ensemble agréable; mais ils en ont « conservé le type de physionomie. Ils en ont les « grands yeux, sans en avoir le regard sérieux dans « l'âge mûr, doux et mélancolique dans la jeunesse. « Leur alliance avec les Malais se reconnaît au con- « traire à la vivacité du regard[1].»

Si nous comparons la race malaïo-papoue de Dorei avec celle de la baie de Triton, nous voyons de suite que les premiers sont physiquement inférieurs aux seconds, ce qu'il faut attribuer évidemment à une origine plus mêlée; nous avons déjà dit, en effet, que les Malais des Moluques étaient les plus laids et les plus croisés des insulaires de la Malaisie, parce que les Papous du nord et de l'est de la Papouasie sont continuellement en rapport de commerce avec Waigiou, Céram, Amboine, Ternate, Gilolo, Tidor, etc.

Il est d'autant plus naturel de trouver un grand mélange parmi les habitants de ces lieux contigus, que les noirs océaniens habitent l'intérieur de la plupart de ces îles, et que les esclaves endamènes et papous sont assez répandus dans cette portion du Grand Archipel indien. Les naturels de la baie de Triton sont, au contraire, infiniment plus isolés et n'ont guère de rapport qu'avec quelques pêcheurs d'holoturies, des îles de la Sonde, de Bornéo et de

[1] Hombron, Mémoire lu à l'Académie des Sciences en 1845; et analysé dans les comptes-rendus de cette Académie.

Célèbes, lesquels appartiennent au type le plus pur des insulaires de la Malaisie. Ces rapprochements sont pleins d'intérêt, car ce n'est que par eux que l'on peut parvenir à distinguer les diverses races humaines, qui pullulent dans l'Océanie malaise et mélanésienne, des espèces qui leur donnèrent le jour.

Les Papous constituent réellement une espèce d'hommes particulière : les métis que d'Urville observa, et ceux, que nous-mêmes nous avons étudiés, lèvent toute espèce de doute à cet égard; tous les hybrides de Malais et d'Endamènes forment une race fort laide, qui ne présente rien de commun avec les traits, les formes assez agréables et l'ensemble très-caractérisé, très-original des Papous. Ces hommes sont moins caractérisés par leur chevelure que par les traits du visage, les formes du corps, les dispositions intellectuelles; aussi a-t-on accordé une importance spécifique trop exagérée à ce genre de coiffure; il est en effet très-facile à tous les nègres pourvus de chevelure longue et crépue, *non laineuse*, de l'imiter. Nous reviendrons sur ce sujet en parlant des Vitiens qui, soit dit en passant, ne sont point des Papous.

Ces derniers paraissent être originaires de la Nouvelle-Guinée : ils sont essentiellement navigateurs et de tous les noirs océaniens ils sont les seuls qui possèdent de grandes pirogues, si ce n'est très-belles, au moins très-marines, c'est-à-dire très-propres à une navigation soutenue et variée : la voilure en est hardie et bien entendue[1].

[1] Les Vitiens sont dans le même cas, mais ils ont emprunté aux Tongas

Nous ignorons quelle est l'étendue du pays qu'ils habitent sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée; les noirs, que d'Urville aperçut près de la baie de l'Attaque [1], lui *parurent* ressembler, à la distance d'*une demi-encâblure*[2], aux habitants de la Nouvelle-Irlande. Si la réalité répond à l'*apparence*, les Papous se sont donc propagés vers l'est, sur la lisière du sud, bien plus loin que sur la lisière nord de la Nouvelle-Guinée, car ils ont atteint la limite E. de l'archipel de la Louisiade. Sur tout cet espace, ils ne manquent pas de venir reconnaître tous les navires qui longent les plages verdoyantes de leur patrie; ils vont souvent à de grandes distance, et évoluent sous voile avec autant de grâce que de légèreté. Ordinairement, ces pirogues sont montées par plusieurs hommes barbus, aux cheveux courts, fortement musclés, maniant les pagaies, ou s'occupant de la manœuvre du gouvernail et de la voile: un seul, à chevelure ébouriffée, assis au milieu de l'embarcation sur une plateforme, ne fait rien; à cette attitude nous eussions facilement reconnu le chef, lors même que le soin qui avait présidé à l'arrangement de sa coiffure et de toute sa toilette ne nous eût pas désigné le maître au milieu de ses esclaves. Ce chef élégant était petit, ses formes étaient arrondies et son menton ne portait point de barbe.

l'art de la navigation. D'ailleurs, ils ne constituent plus une espèce parmi les noirs océaniesn : le plus grand nombre d'entre eux sont Tongas-Vitiens.

[1] Latit. 2 43' Sud; longit. 138° 54' Est.

[2] Soixante brasses ou 105 mètres 573 millimètres.

De même que les habitants de la Baie-Triton portent, ainsi que nous l'avons vu plus haut, les marques de leur double origine malaise et papoue, de même le plus grand nombre des Vitiens conservent dans leur physionomie, dans leur contenance et les proportions de leur corps, tous les caractères qui rappellent à la fois les Endamènes et les Polynésiens.

On trouve encore parmi eux un nombre assez considérable d'individus au nez aplati et épaté, à large bouche, aux lèvres épaisses et renversées, à barbe crépue, *nullement ondoyante*, aux mâchoires prognathes, aux proportions du corps ramassées et peu proportionnées; mais ce type se perd évidemment de plus en plus : les femmes de Tonga font la conquête du pays. En général, les Vitiens sont de beaux hommes, leur taille est élevée, leur maintien a de la noblesse et leurs gestes de la grâce; leur buste est bien fait; leurs jambes sont un peu maigres; leur figure a souvent quelque chose qui rappelle involontairement les beaux portraits arabes, leurs mâchoires sont peu prognathes; ils soignent beaucoup leur personne; ils naviguent bien, et possèdent, à l'instar de leurs voisins, les *Tongas*, de belles et grandes pirogues doubles.

La force brutale est pour eux la suprême loi; comme pour toutes les peuplades plongées dans la barbarie la plus complète : c'est la seule à laquelle ils se soumettent; la seule à laquelle ils soumettent leurs ennemis, ou ceux qu'ils veulent dépouiller. Comme les Endamènes, dont ils descendent, comme tous les noirs du Grand Océan, ils sont anthropo-

phages. La fierté et la vanité paraissent avoir une grande part dans leur caractère.

Il est évident que la proximité des terres de Tonga n'a en rien amélioré leur esprit; que pouvaient-ils, en effet, y trouver sous ce rapport? Peut-être plus de légèreté, moins de gravité; plus de ruse et plus de perfidie. Leur industrie y a gagné des pirogues, des cases bien construites, l'art de fabriquer les étoffes d'*hibiscus tiliaceus.* Mais ce que ce voisinage a produit de mieux pour eux, c'est l'amélioration physique de l'espèce endamène : les Vitiens doivent à leurs unions avec les femmes de Tonga, qui sont pour eux ce que sont les Géorgiennes pour les Turcs, les qualités physiques dont nous venons de faire plus haut l'énumération.

La plupart des femmes des îles Viti sont fort laides, et les métis sont incomparablement plus jolies; aussi sont-elles très-recherchées. Celles-ci doivent leur succès à la comparaison avec les Vitiennes, car elles ne sauraient soutenir le parallèle avec leurs mères tongas, qui, elles-mêmes, sont cependant bien loin de posséder toutes les grâces, toute la beauté que leur accorderait la nature, si elles étaient entourées des bienfaits de la civilisation.

Les femmes à l'état de barbarie, avons-nous dit il y a quelque temps, ne suivent pas le progrès matériel de leur espèce ou de leur race, même sous l'influence du plus beau climat : cette observation nous conduit nécessairement à conclure qu'elles conservent mieux le type originel de leur espèce, à travers

toutes les vicissitudes qu'elles éprouvent inévitablement en se répandant sur un vaste pays. C'est donc elles qu'il faut étudier, lorsque l'on veut rattacher l'espèce à sa véritable souche.

Or, les femmes pur sang des îles Viti ont tous les caractères du type endamène. On pourra se convaincre de cette vérité, en jetant les yeux sur la planche n° 5 de la Galerie d'anthropologie de M. Dumoutier[1]. C'est aussi à ce beau travail qu'il faudra dorénavant recourir, lorsque l'on voudra se faire une idée nette des modifications ou du cachet mixte que l'espèce polynésienne imprima sur les figures vitiennes; sous ce rapport, en effet, la comparaison d'une tête d'Endamène avec une tête vitienne et de la même tête avec une tête de polynésien[2], présente des rapprochements du plus haut intérêt, parce qu'ils établissent d'une manière indubitable la nature de l'hybridité des Vitiens, qui furent trop légèrement rangées parmi les Papous, sur la fausse apparence que leur donnait leur chevelure. La planche XCVIII de l'*Atlas historique* du premier voyage de l'*Astrolabe*, nous offre plusieurs figures bonnes à étudier. Le n° 1, le métis Loua-lala[3], nous prouve que le produit direct d'un Vitien et d'une Tonga, n'a plus que des cheveux frisés; ils ont cessé d'être crépus, quelque peine que se donne cet insulaire pour se mettre à la mode.

[1] *Voy. au pôle Sud et dans l'Océanie*, Atlas d'Anth., par M. Dumoutier.
[2] Planches 1, 4, 7 et 14 du même ouvrage.
[3] D'Urville, premier Voyage de l'*Astrolabe*, t. IV, page 415.

Tomboua-Nakoro nous offre l'exemple du type le plus ordinaire parmi les Vitiens; c'est celui du métis de belle race déjà un peu retrempé à la source nationale. Le n° 4 est, au contraire, un métis d'origine moins belle et moins noble peut-être, mais rétrogradant un peu vers l'endamène.

Les beaux Vitiens ont beaucoup de barbe et une barbe très-ondoyante; les Papous n'en ont point et les Endamènes l'ont crépue : les premiers doivent donc ce caractère à leur alliance avec l'espèce polynésienne.

Pour terminer cette revue générale des Océaniens, nous devons étudier les Australiens et les Tasmaniens, espèces d'hommes bien distinctes formant une petite famille à part : ce sont des types bien tranchés.

Ces hommes sont aborigènes des singulières terres qu'ils habitent, et ils nous représentent cela de remarquable, qu'il est impossible de douter qu'ils en soient les habitants primitifs; jamais, jusqu'au moment de la découverte de l'Australie et de la Tasmanie par les Européens, d'autres hommes d'une création plus parfaite ne s'y étaient établis pour leur en disputer l'empire et pour les refouler dans les montagnes, vers les steppes, ou les déserts du centre de ces contrées. Chaque continent eut ses productions particulières, posséda ses animaux propres, dont les analogues se retrouvent sur les autres grandes terres de notre globe : la Nouvelle-Hollande est presque en dehors de cette harmonie; elle fait, en grande

partie, exception; on y retrouve bien, parmi les mammifères, l'indispensable équilibre des herbivores et des carnivores; mais le type n'en est pas le même: presque tous, à un très-petit nombre d'exceptions près, constituent la classe des marsupiaux; d'autres sont tellement singuliers, qu'il fallut créer pour eux la classe des monotrêmes [1].

Les plantes n'y présentent pas moins de singularités exclusives, et, quelles que soient leurs habitudes, elles varient peu dans leur organisation, parce que la majeure partie de cette grande île est contenue dans les tropiques; l'uniformité de sa surface entraîne celle de ses topographies et, par conséquent, de ses climats. Au nord et au sud on retrouve donc les mêmes animaux; les espèces seules changent, mais leur organisation semble différer aussi peu que possible. Il est un grand nombre d'espèces de kanguroos, et nous ne les connaissons point encore toutes; certainement, elles se multiplieront encore, à mesure que les progrès de la colonisation étendront nos connaissances sur cet intéressant pays; car là aussi, comme ailleurs, les animaux fréquentent certains parages à l'exclusion de tous les autres: les kanguroos vivent dans des contrées très-limitées ou dans de très-petites îles de la côte: ces lieux ont souvent fort peu d'étendue, et cependant, au delà, on ne re-

[1] Nous ne connaissons point *toutes les singularités de ce règne animal*... Probablement, nous découvrirons encore de nouveaux types organiques d'un haut intérêt pour la transition des séries.

trouve plus l'espèce qui y vit souvent en grand nombre. En voici un exemple cité par Péron[1] : « *Le kanguroo à bande* peuple de ses essaims les trois îles de *Bernier*, de *Darre* et de *Dirch-Hartighs*, sans que nous ayons pu jamais en retrouver sur aucune partie du continent, ou dans d'autres îles que nous avons successivement reconnues. Ce phénomène se reproduit pour toutes les espèces de kanguroos; c'est-à-dire que leurs espèces sont fixées par la nature sur telles ou telles îles, sur telles ou telles terres, sans qu'aucun individu paraisse au delà des limites qui leur sont particulières. » Cependant, ce continent subit, ainsi que tous les autres, diverses périodes de création; car il possède aussi, à l'instar de tous, ses houillières et ses fossiles; on y trouve des ossements d'éléphants.

Considérée au point de vue général, la Nouvelle-Hollande ressemble beaucoup à l'Afrique depuis le désert de Sahara jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Comme sur ce continent, l'homme présente en Australie un type constant d'organisation et de caractère; mais cependant, il n'est pas aussi uniforme qu'on l'a supposé jusqu'à présent: il présente également plusieurs centres de création humaine, où l'homme, tout en offrant un type général invariable, n'en a pas moins des différences spécifiques remarquables. Les plantes, les animaux de ce continent lui appartiennent spécialement; cela seul indique que l'homme

[1] Péron, *Voyage aux terres australes*, t. I, page 115.

devait aussi avoir une conformation spéciale. C'est ce qu'on a, en effet, observé pour tous les continents; tous ont eu leurs aborigènes; pour les seules Europe et Asie, le temps et la civilisation ont tout mêlé, si ce n'est détruit toute trace de leurs espèces primitives.

Ainsi, la réponse de *Bénilouq* à M. Collins, qui lui demandait d'où venaient ses compatriotes, se trouve parfaitement vérifiée par l'observation et le raisonnement : *ils ne viennent* d'aucune île, répondit-il, *ils proviennent des nuages, du ciel.....*

Comme l'Amérique, comme l'Océanie, etc., cette grande terre devait posséder sa végétation, ses animaux terrestres et aquatiques particuliers, et par conséquent ses aborigènes.

Ainsi, là où l'histoire ne peut venir à notre aide pour retrouver le point de départ des hommes, l'histoire naturelle nous guide, au moyen de ces grands principes que le génie sut découvrir : Buffon vit le premier l'hétérogénéité des espèces continentales, et cette grande loi, oubliée, ou seulement remarquée par quelques personnes comme un fait curieux, mais sans conséquences philosophiques d'une haute portée, vient d'être appréciée dignement par l'illustre professeur de physiologie comparée du Muséum d'histoire naturelle, M. Flourens, dans sa savante revue des travaux de Buffon et de son influence sur le progrès des idées. M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences place cette découverte du grand homme

au niveau des plus belles du génie humain : elle nous révèle en effet que, de notre temps, comme dans les temps antérieurs, tout fut l'objet d'une admirable prévoyance, d'un admirable calcul, d'une conception homogène pour chaque continent.

Nul doute donc que l'Australie ne soit aussi un centre de création : mais quels furent les lieux qui virent naître le genre humain sur le sol de ce pays? 1° Ce fut, sans doute, cette portion de l'Australie qui est dominée par la chaîne des Montagnes-Bleues; car elle se montra nécessairement la première au-dessus des eaux de l'Océan, longtemps avant que la partie septentrionale, les régions maritimes de l'ouest et du sud fussent entièrement abandonnées par la mer. Tout porte à croire que la Nouvelle-Hollande fut longtemps un vaste écueil qui s'éleva lentement au-dessus du niveau de l'Océan; ce ne fut que par l'action successive des soulèvements partiels qui suivirent le principal effort véritablement créateur de tous les continents, (lesquels datent tous d'une époque contemporaine), que l'Australie apparut limitée telle que nous la voyons aujourd'hui; car les alluvions pluviales y ont bien peu contribué, et les fleuves de ce pays qui méritent quelque attention, appartiennent tous au système peu étendu et peu élevé des Montagnes-Bleues.

Au milieu de l'ignorance où nous sommes encore sur une foule de lieux que les Européens n'ont point encore visités dans ce vaste pays; en l'absence de tout document minutieux sur la topographie géné-

rale de ce continent, de toute comparaison des langues parlées par ces tribus, langues qui ne diffèrent *certainement* pas entre elles autant que l'ont supposé quelques examens trop superficiels, il est évident qu'on ne saurait préciser les divers points d'origine des espèces australiennes.

Je dis, *des espèces;* car il existe plusieurs espèces d'hommes sur le continent australien, et d'ailleurs, rien ne prouve que les Tasmaniens ne soient point aborigènes de la Nouvelle-Hollande : Van-Diémen est à ce continent ce que sont le Japon à l'Asie indo-chinoise, Bornéo, Célèbes et leurs annexes, les Philippines au même continent; les îles de la Sonde à la péninsule malaise; les Moluques et les Iles-Salomon à la Nouvelle-Guinée; Madagascar à l'Afrique méridionale : toutes ces îles, en effet, sont des portions de continents, et autant de centres de création. Madagascar elle-même eut probablement, ainsi que nous l'avons déjà dit, ses autochthones nègres, conquis d'abord par les anciens habitants de la Malaisie, et ensuite fondus avec les maîtres dont ils subirent le joug et adoptèrent les mœurs et la langue.

La Tasmanie n'est qu'un petit prolongement méridional du système australien : en supposant même que le détroit de Bass ne séparât point ces deux terres, l'extrémité sud des Montagnes-Bleues en eût-elle moins été la patrie primitive de cette espèce d'hommes qui va disparaître, et auxquels les Européens imposèrent le nom, *dorénavant historique,* de

Tasmaniens? N'avons-nous pas pas déjà vu le versant septentrional du grand système Altaï-Himalaya donner naissance à la fois aux Mongols, aux Turcs et aux Tungouses?

Il est indubitable pour nous que les naturels de la Nouvelle-Galles du sud ne ressemblent pas à ceux de la côte nord de l'Australie : d'un autre côté, les expéditions des Anglais dans l'intérieur des terres qui sont arrosées par les affluents des Montagnes-Bleues, font mention d'hommes plus beaux que ceux qui habitent les parages maritimes.

Les indigènes de la plage sont caractérisés par leurs longs cheveux noirs, par leur front plat et fuyant, par leurs yeux enfoncés sous le frontal et légèrement relevés vers leurs angles externes; par leurs sourcils presque point arqués et leurs paupières bridées. Leur nez est gros et large, épaté à son extrémité; le bout en est artificiellement rabattu sur la lèvre supérieure par le bâtonnet qu'ils se passent dans la cloison nasale. Leur lèvre supérieure est très-épaisse, comme tuméfiée; son bord est moins épais, moins renversé que celui de la lèvre inférieure qui saille plus qu'elle en avant et se renverse énormément en dehors. Leur menton est en galoche; il est petit, surtout à cause de l'énorme lèvre qu'il supporte. Leurs favoris sont bien fournis, mais leurs moustaches et leur barbe le sont peu. Leurs pommettes sont très-saillantes, leurs joues sont creuses, ce qui fait plus ressortir encore la forme prognathe de leurs volumineuses lèvres. Leur front est

très-ridé. Leur stature est généralement petite; ils sont maigres; leur ventre est creux, leur membres sont grêles, quoique assez bien proportionnés avec l'ensemble de leur extérieur; leurs pieds sont plats et le calcaneum saille beaucoup en arrière[1]. Leur physionomie a une expression d'extrême brutalité.

Les habitants septentrionaux de la Nouvelle-Hollande appartiennent à une espèce particulière d'Australiens. Voici la description que j'en ai donnée, l'année dernière, dans un mémoire lu à l'Académie des Sciences[2].

« Leur chevelure laineuse, sans être crépue, re-
« tombe en longues mèches tournées en tire bouchon,
« ce qui leur donne un peu l'aspect de ces têtes de
« fleuves couvertes de conferves qui ornent les bas-
« sins de nos parcs. Leur seule toilette consiste à se
« barbouiller de chaux; puis ils tracent sur leur
« peau noire des lignes dénuées d'originalité dans
« leur disposition, et qui semblent être le résultat in-
« forme du jeu d'un enfant. Le *nec plus ultrà* de leur
« pittoresque paraît consister à se donner l'apparence
« d'un squelette, en passant une traînée de blanc sur
« le trajet de chacun de leurs os. Leur chevelure leur
« fait une tête énorme qui contraste d'une manière
« fort désagréable avec la maigreur de leur membres.
« Leurs pieds sont plats, leur ventre gros; leur taille

[1] Consulter les figures qu'en donne Péron dans son Voy. aux terres australes, Atlas, pl. 18 et 20.

[2] Une analyse en a été imprimée dans les comptes-rendus de l'Académie des Sciences.

« généralement élevée ajoute beaucoup à la laideur « de leur ensemble pauvre et mal fait. Leurs yeux « injectés sont assez enfoncés, la sclérotique en est « jaunâtre ; l'arcade sourcilière est chez eux plus ar- « quée que chez les aborigènes de la Nouvelle-Galles ; « leur nez est déprimé à sa racine ; il est épaté à son « extrémité, mais moins gros, moins saillant dans « son ensemble que celui des naturels de Port-Jack- « son ; leurs grosses pommettes, leur front fuyant et « étroit, la saillie en avant de leurs maxillaires, leurs « moustaches et leur barbe crépues et abondantes, la « grande ouverture de leur bouche, les rides épaisses « qui sillonnent leur face sur le front et autour de la « bouche, tout cela forme un masque repous- « sant. »

Leur regard est stupide ; rien de féroce ne se manifeste, extérieurement du moins, chez ces pauvres diables qui errent le jour et s'abritent à peine la nuit, et qui, possédant de beaux bois de construction, ne font rien pour améliorer leur sort, car ils ne construisent ni abris ni pirogues.

Cette description, comme on le voit, s'éloigne beaucoup de la précédente et coïncide davantage avec celle que nous avons donnée plus haut de l'espèce endamène, avec cette différence pourtant que les cheveux des Endamènes sont longs et crépus, sans être laineux, et que ceux des Australiens du nord sont longs et laineux sans être crépus. Ces hommes rappellent bien en effet les habitants de la Nouvelle-Galles du sud ; ils appartiennent bien au type austra-

lien; mais surtout on ne saurait les confondre, même au premier coup-d'œil, du moment que l'on peut comparer leur maintien, leur attitude et l'ensemble de leurs habitudes extérieures. Il nous paraît, d'après les descriptions que MM. d'Urville, Quoy et Gaimard ont faites des naturels du port du Roi-Georges, qu'ils ont la plus grande analogie avec ceux de la baie Raffles et de la baie Essington. Le contre-amiral m'a souvent dit, depuis notre retour en France, que les indigènes de ces dernières plages lui avaient rappelé complétement ceux du port du Roi-Georges, et qu'il reconnaissait qu'il s'était trompé lorsqu'il avait dit que les cheveux des habitants de ce lieu étaient frisés sans être crépus; mais que ces cheveux devaient être laineux, quoique longs, et que c'était cette longueur qui avait été cause de son erreur, parce qu'il ne croyait d'abord point que des cheveux pussent devenir longs, lorsqu'ils étaient laineux. L'extérieur des Australiens du port du Roi-Georges a été dessiné avec beaucoup d'esprit par M. Sainson; ses figures ressemblent complétement à nos Australiens de la côte septentrionale [1]. Mais les habitants de la Nouvelle-Galles du sud sont bien une espèce distincte qui ne saurait être jamais confondue, car elle ne ressemble à aucune autre espèce de nègres. Les figures qu'en donne Péron sont parfaites de vérité [2].

Les aborigènes de Van-Diémen à chevelure crépue

[1] Atlas de la partie historique du premier Voyage de l'*Astrolabe*.

[2] Péron, *Voy. aux terres australes;* Atl., planche 18, portrait de Courrou-Bori-Gal. Voir aussi la planche 20.

et laineuse ont, comme nous le verrons tout à l'heure, une physionomie tout à fait à part; cependant, lorsqu'ils laissent croître leurs cheveux et qu'ils les tournent en tire-bouchon, ils ont de la ressemblance avec les Australiens de l'ouest et du nord de l'Australie. Ces rapprochements ne doivent pas être omis dans des descriptions : ils ont peu de valeur quand on est en position de faire une comparaison de détail, mais ils peuvent induire en erreur lorsque l'on compare en courant et trop légèrement. Du reste, est-il donc bien surprenant que plusieurs espèces d'hommes se ressemblent physiquement? C'est moins la ressemblance que leur origine qu'il importe de constater, car c'est là ce qui constitue l'espèce. Les Arianais et les Sémitiques se ressemblent sans doute beaucoup par l'apparence extérieure; cependant leur origine ne fut pas la même, et leur destinée morale fut primitivement fort différente.

Les habitants des petites îles du détroit de Torrès appartiennent à la famille des Australiens septentrionaux[1]. Seulement, comme ils trouvent sur les récifs des moyens abondants d'existence, ces hommes sont là en progrès d'amélioration physique; et comme l'absolue nécessité est mère de l'industrie, ils possèdent des pirogues assez bien faites, parce que la seule manière possible de vivre, sur ces petites îles, les leur impose comme première condition d'exis-

[1] *Voy. au pôle Sud et dans l'Océanie*; Atlas d'Anthropologie par M. Dumoutier, pl. 16.

tence[1]. Le bâtonnet qu'ils se passent dans la cloison des fosses nasales, déforme un peu aussi le bout de leur nez, en le forçant à se recourber vers la bouche.

Outre les tribus douées de qualités physiques supérieures à celles des peuplades de la Nouvelle-Galles, dont les ingénieurs anglais auraient fait la rencontre sur les bords des grands cours d'eau et sur les hauts plateaux du pays, ce continent offrirait ailleurs encore d'autres hommes d'origine différente : cette assertion trouve un appui digne d'être pris en considération dans ce passage du premier voyage du commandant d'Urville sur l'*Astrolabe*.. . . . . « Deux autres individus, l'un mâle, l'autre femelle, âgés de dix-huit à vingt ans, proviennent du continent vis-à-vis l'île des Kanguroos : ceux-ci passablement proportionnés, ont un teint plus foncé, des traits réguliers, d'assez beaux yeux et des cheveux noirs très-unis; *ils sont loin d'être repoussants comme la plupart des indigènes de l'Australie, et semblent* appartenir à une *race moins dégradée*. Enfin, une petite fille de huit à neuf ans, provenant du continent vis-à-vis l'île Middle, semblait tenir le milieu, pour les traits et la constitution, entre ceux de l'île aux Kanguroos et ceux du port du Roi Georges[2] ».

Bien que l'île de Van-Diémen soit séparée de l'Aus-

[1] Ils vivent de poisson et de la chair du dugong.

[2] Premier Voyage de l'*Astrolabe*. Séjour au port du Roi-Georges, tome I, page 106.

tralie par le détroit de Bass, cependant il est indubitable qu'elle n'en est qu'une dépendance géologique, et qu'elle peut être considérée, ainsi que Madagascar par rapport à l'Afrique, comme un des centres de création de la Nouvelle-Hollande.

Ses productions portent le cachet du type organique général de ce dernier continent ; mais, ainsi que le fait remarquer Péron, les animaux qui vivent sur la terre de Van-Diémen sont spécifiquement différents des animaux de l'Australie[1].

« L'homme même du pays mérite d'être compris « dans cette observation. En effet, si l'on en excepte « la maigreur des extrémités, qui s'observe également sur les peuples de l'Australie et de la Tas« manie, ils n'ont presque plus rien de commun, ni « dans les mœurs, les usages, leurs arts grossiers; « ni dans leurs instruments de chasse, de pêche, « ni dans leurs pirogues, leurs armes, ni dans leur « langue[2] ».

Les habitants de la Tasmanie sont évidemment une espèce distincte des Australiens de la Nouvelle-Galles du sud ; il n'y a à cet égard aucune dissidence parmi les savants; mais la question de leur provenance embarrasse singulièrement tous les auteurs. Quant à nous, nous ne pouvons être dans l'embarras sur ce sujet, car il est évident qu'ils constituent une espèce d'hommes à part, qui doit avoir par conséquent une origine spéciale.

[1] *Voy. aux terres australes*, par Péron, t. II, page 165.
[2] *Ibid.*, page 163.

Faire ici leur description, c'est compléter convenablement le tableau des physionomies australiennes, puisque je considère la Tasmanie comme faisant partie du système australien :

Front étroit très-fuyant, face dépassant sensiblement en largeur les côtés du crâne ; cheveux crépus *et laineux ;* nez très-épaté, au point que ses ailes semblent être disposées à se confondre avec les joues ; pommettes et apophyses orbitaires externes fortement dessinées, lèvre supérieure saillante ; bouche grande, bords des lèvres modérément gros : menton épais, joues creuses, œil peu ouvert, très-fendu cependant ; angle interne recourbé en bas, paupières boursoufflées, oreilles grandes, détachées du crâne ; teint noir, barbe et moustaches crépues et assez peu fournies [1].

Leur expression mimique est stupide : il ne faudrait pourtant point croire que cette stupidité soit dénuée de méchanceté ; ce serait une erreur qui pourrait coûter bien cher à celui qui les croirait trop bêtes pour être méchants. Ruse, méchanceté et bêtise s'allient très-bien ; cette remarque est vraie pour les hommes civilisés comme pour les hommes sans civilisation. L'envie est le défaut des sots, et elle est la mère des ruses et des finesses, des types matois bien connus sous le nom de *Jean-de-Falaise.*

Les Tasmaniens ont l'air plus abrutis et moins féroces que les Australiens ; cependant, tenons compte des réflexions que M. Leschenault, botaniste du voyage

[1] Atlas du *Voy. aux terres australes*, Péron, planches 11 et 12. (Bonnes figures).

à la recherche de La Pérouse, fait à leur sujet. « Les dernières hostilités furent commises de la part des naturels, sans que nous y eussions donné lieu en aucune manière; au contraire, nous les avions comblés de présents.....

..... J'avoue que je suis surpris, après tant d'exemples de trahisons et de cruautés rapportés dans les voyages aux découvertes, d'entendre répéter à des personnes sensées, que les hommes de la nature ne sont point méchants, que l'on peut se fier à eux; qu'ils ne seront agresseurs qu'autant qu'ils seront poussés par la vengeance. Malheureusement beaucoup de voyageurs ont été victimes de ces vains sophismes [1] ».

Ici se termine ce que nous avions à dire des populations de l'Océanie; il nous reste à nous rendre compte de leur distribution sur les diverses îles de cette vaste partie du monde.

On a beaucoup discuté sur la difficulté d'expliquer la marche des Océaniens de l'ouest vers l'est : j'avoue que je ne comprends pas ce qu'il y a là de si difficile à expliquer! Si nous en jugeons par ce que nous savons de l'art de la navigation chez les Malais, et par ce qui existe à cet égard chez les Polynésiens, tant du nord que du sud, nous resterons convaincus que les Océaniens à peau rouge, quelle que soit l'espèce à laquelle ils appartiennent, ont de tout temps été essentiellement marins.

[1] *Voy. de découvertes aux terres australes*, par Péron, t. I, 1807.

D'un autre côté, si nous portons nos regards sur les hommes à peau noire de cette même partie du monde, nous sentirons de suite qu'il ne suffit pas, pour être navigateur, d'être né sur les bords de la mer et dans un pays d'où l'on ne saurait s'éloigner sans le secours d'une pirogue. Une seule exception existe parmi ces nègres; nous l'avons déjà dit, ce sont les Papous : cette espèce d'hommes est peu vigoureuse, peu entreprenante; mais elle est prudente, casanière, très-prévoyante et très-portée au commerce; mais elle n'entreprend jamais qu'un cabotage fort peu étendu. Les Malais surtout, ou aborigènes de Sumatra et de Java, furent de bonne heure des constructeurs de praos fort habiles; il leur fut donc facile de conquérir presque tout le littoral de la Malaisie, où ils répandirent l'amour des richesses, du commerce, des voyages. Bien certainement, ils furent les premiers navigateurs puissants et redoutables de ces mers éloignées. Ils en furent les premiers conquérants : ce fut sans doute par eux que l'Inde proprement dite, la Perse, l'Arabie et l'Egypte eurent la première connaissance de l'Australasie; ils furent, sans aucun doute, les premiers colporteurs de l'industrie chinoise. Les jonques ne purent jamais s'éloigner des mers abritées, incapables qu'elles étaient et qu'elles sont encore, par suite de leur mauvaise construction, de se hasarder en pleine mer, ou même le long des côtes orageuses des golfes de Bengale et d'Oman. Ces bâtiments partent avec la mousson de l'est, et reviennent avec celle de l'ouest; aussi ce genre de

navigation était-il insuffisant pour les communications commerciales.

Le royaume de Saba, le golfe Persique étaient les principaux débouchés de ce commerce maritime auquel les Arabes prirent promptement part. Les Malais allaient depuis longtems chercher la poudre d'or sur la côte de Mozambique, lorsque les Arabes prirent aussi la même route : cette concurrence établit une rivalité qui décida probablement complétement le goût des Malais pour la piraterie. Ce fut à ce peuple remuant, navigateur, que l'on dut l'introduction des étrangers dans la Malaisie, lesquels répandirent parmi les Océaniens, dès les époques les plus reculées, les traces de quelques coutumes juives, égyptiennes, et de quelques expressions arabes. Plus tard, ils transportèrent dans leur patrie les apôtres du bouddhisme : les Arabes, grands zélateurs du mahométisme, y portèrent enfin eux-mêmes leur foi fanatique.

Les conquêtes, ou peut-être les persécutions religieuses, causèrent des émigrations successives parmi les opprimés de la Malaisie; sans doute, des excursions très-anciennes avaient fait connaître quelques chaînes d'îles à l'est des Philippines. Les côtes de la Nouvelle-Guinée avaient été suivies jusqu'à une certaine distance vers le Levant, et des rapports avec des peuplades noires avaient donné quelques indications sur l'existence des terres qui se prolongeaient de ce côté; car les Malais et les Polynésiens s'abstinrent de conquérir ces grandes terres où vivaient les Endamènes. Ils avaient facile-

ment réduit les nègres pélagiens peu nombreux des petites îles de la Malaisie, mais il n'en pouvait être de même des noirs aborigènes de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Hollande. Depuis longtemps, ils connaissaient l'Australie ; de temps immémorial ils vont, en effet, sur ses plages pêcher les holothuries qu'ils vendent à grand prix aux Chinois ; mais la stérilité de ce pays était peu de nature à attirer un peuple exclusivement négociant, et qui ne sait entreprendre qu'une culture facile sur le bord des ruisseaux ou des rivières, là où déjà les richesses de la végétation lui prodiguent sans labeur les dons les plus précieux.

Quant à la Nouvelle-Guinée, elle exigeait un état de guerre trop prolongé contre les nombreuses populations qui en habitent les côtes et l'intérieur ; c'était une colonisation trop longue et trop pénible à entreprendre, pour qu'un peuple aussi pressé de jouir que les Malais, aussi peu civilisé lui-même, aussi peu moral, songeât à faire une conquête où le bien-être du moment n'eût point été intéressé. Exclusivement occupés de navigations lucratives, ils songèrent peu à poursuivre leurs découvertes au delà des points où ils venaient chercher des esclaves ; car, à l'instar de tous les barbares, ils ne comprennent pas que l'on puisse voyager dans le seul but de voir et de s'instruire.

Depuis bien longtemps avant l'arrivée des Européens dans les mers de l'Inde, les Malais, les Chinois, les Indous et les Arabes avaient donc des notions

sur l'Océanie, bien au delà des points où les premiers et les derniers avaient coutume d'atteindre dans leurs petites expéditions. Ces simples connaissances suffirent probablement pour déterminer les victimes de la misère ou de la tyrannie à chercher vers ces régions la liberté et l'abondance.

Nous avons appris aux îles Gambier que la coutume des Mangaréviens était, avant leur conversion au Christianisme, d'embarquer les hommes condamnés à l'exil, et de les forcer à s'éloigner. Peut-être cette même habitude existait-elle parmi les habitants de l'ancienne Malaisie?

Ces voyages s'entreprirent sans doute sur des navires imités des praos employés par les Malais leurs conquérants. N'eussent-ils même pas eu des navires aussi considérables, ils pouvaient encore se confier aux chances de la mer avec des pirogues doubles de la force de celles que nous avons vues dans l'archipel de Tonga.

Combien y eut-il d'émigrations? Probablement, deux principales appartenant à des époques éloignées l'une de l'autre. La différence marquée qui existe entre les langues des Polynésiens du nord et du sud; aux Carolines, l'art de tisser des étoffes, confirment la diversité de leurs patries primitives, et l'éloignement déjà notable qui devait les séparer.

Des différences plus distinctes entre les différents idiomes des archipels de la Polynésie boréale, tendraient à faire penser qu'ils n'appartinrent point tous aux mêmes points de départ.

Tout prouve, au contraire, que les Polynésiens du sud appartinrent primitivement au même embranchement ; car leurs idiomes présentent des différences à peine dignes de remarque : ils émigrèrent donc tous, poussés par un même motif, et bien probablement en même temps.

Les Polynésiens du nord partirent des îles Philippines : la mousson du nord-ouest, qui règne entre le 5° et le 10° degré nord, favorisa leur départ et leur dispersion dans les archipels Pelew, Carolines et Marshall; car les moussons de l'Australasie s'arrêtent entre les 165° et 180° degrés de longitude est.

Des Carolines il était très-facile d'aller aux Mariannes ; car en sortant des limites de la mousson, les vents du nord-est vous portent au nord à travers toute la zone torride boréale.

Des îles Marshall aux îles Gilbert, les vents du nord-ouest encore, puis les vents généraux ensuite, vous permettent de franchir aisément la distance qui sépare ces archipels.

Remarquons, qu'à moins d'une navigation plus savante que celles qu'entreprennent les Malais de nos jours avec leurs praos, il est impossible d'aller des îles Gilbert et Marshall aux îles Hawaï, les vents alisés du N. E. s'y opposant d'autant plus qu'ils soufflent ordinairement bon frais.

La même mousson du N. O. favorisa aussi l'éloignement des Polynésiens du sud, qui, en quittant l'extrémité nord de Bornéo, se trouvaient dans la

sphère d'activité de cette mousson; mais alors ils durent rencontrer successivement les Carolines et les îles Marshall; les trouvant occupées, ils poussèrent jusqu'à la limite est de la mousson, où, portant au sud, ils rencontrèrent les îles Gilbert, et au-delà de l'équateur une foule de petites îles qu'ils peuplèrent; puis, à l'aide des vents, de la mousson du S. O., ou de celle du S. E., ils firent route sur les Viti qu'ils trouvèrent habitées par les noirs, puis ils se dirigèrent sur Tonga et sur la Nouvelle-Zélande.

Avec les vents alisés du S. E., de Tonga, il est facile, d'aller à Hamoa avec les voiles largue : de Tonga aux îles Taïti, cela est plus difficile, parce que la lame est souvent assez creuse, et que déjà il faut serrer le vent; mais les vents ne sont pas fixés au sud, et ils addonnent souvent jusqu'au S. S. E.; il y a d'ailleurs sur le trajet plusieurs belles îles, comme on en trouve entre Tonga et la Nouvelle-Zélande.

Des îles Taïti aux îles Nuhiva, et de celles-ci aux Hawaï, on court vent arrière d'abord, et ensuite, dans l'hémisphère nord, largue.

Il faut croire que ces peuplades, enhardies par l'expérience, qui leur avait enseigné qu'il existait des terres dans toutes les directions, se lançaient hardiment vers la haute mer et que ce fut ainsi que les points les plus excentriques de la Polynésie furent découverts et habités.

Je ne prétends pas affirmer que les Polynésiens suivirent exactement la marche que je viens d'indiquer; mais j'ai voulu démontrer que leur dispersion

de l'O. à l'E. n'est pas aussi difficile à concevoir qu'on a voulu le prétendre.

Il serait encore possible que les Polynésiens du sud aient suivi, ainsi que les noirs l'ont bien certainement fait, aient suivi, dis-je, la côte boréale de la Nouvelle-Guinée, les îles Salomon, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, et que la Nouvelle-Zélande ait été la première terre découverte par eux. De ce point, il leur était ensuite facile de se répandre à la fois vers Tonga et Hamoa, vers Taïti, les Pomotous, Nukahiva et Hawaï.

Dans tous les cas, je suis disposé à croire que la Nouvelle-Zélande fut, parmi les îles océaniennes, une des premières îles habitées.

Pour achever ma revue du genre humain autour du globe, il ne me reste plus qu'à parler des Américains : j'aurai fort peu de choses à en dire ; car, d'après nos études sur les autres continents, il ne nous reste plus à établir que, partout, la première chose à faire c'est de rechercher les centres de création d'où se répandirent les plantes et les animaux qui peuplent la terre. La physionomie spéciale de l'Amérique, et sous le rapport de ses végétaux et sous celui de ses animaux, est parfaitement distincte de celle des autres grandes terres de notre globe : les hommes qui l'habitent ne démentent en rien cette observation, bien qu'ils appartiennent à la grande famille des hommes rouges, bien qu'ils en aient les caractères zoologiques ; on ne saurait ne pas reconnaître dans leur démarches, dans la conformation de

leur visage et de leur crâne des différences suffisantes pour les distinguer du reste des humains. Ce sont des hommes spéciaux, tous conformés d'après un type particulier et d'une grande uniformité, quoique présentant, à côté de leurs traits invariables, des différences sensibles qui semblent coïncider avec les caractères particuliers que leur imprime leur climat: ainsi, tout en reconnaissant l'homme américain dans le Péruvien, cependant on ne saurait le confondre avec l'Araucan, qui est véritablement la transition du Péruvien au Patagon.

L'Américain du Nord rappelle, à la première vue, le type américain : en général, les Alléghanyens, les Lenapes, les Iroquois, les Sioux, les Pieds-Noirs, sans en excepter les Mandans, ne sauraient être confondus avec les autres espèces rouges de la terre. Il y a plus : les ressemblances, qui existent nécessairement entre les climats des zones tempérées du nord et du sud, leur impriment un cachet qui les rapproche plus des Patagons que des Colombiens et des Péruviens; quoiqu'il soit facile de rattacher ces derniers à la même souche, et qu'il ne puisse même pas venir à l'esprit, un moment, de leur donner une origine différente.

C'est surtout par les caractères psychologiques qu'ils diffèrent : les Américains du nord sont aussi turbulents, aussi cruels, aussi guerriers que les Patagons sont calmes, lourds, indifférents, inoffensifs et pacifiques; ce qu'il faut attribuer exclusivement à la nature des lieux que ces hommes habitent : les Amé-

ricains de l'Amérique septentrionale habitent les plaines les plus fertiles du monde, où la chasse leur procure de précieuses ressources ; une immense étendue les environne, et l'abondance les entoure sous toutes les formes organisées. Les Patagons, au contraire, habitent un pays aride, où le guanaque et l'autruche ne leur offrent pas toujours la certitude d'une chasse fructueuse : le premier de ces animaux est leur plus importante richesse ; mais il est doué d'une vitesse qui en rend la capture fort incertaine ; ensuite, sa sobriété ne le porte pas à s'exposer autant que le bison, qu'attire infailliblement l'appât des plus beaux pâturages. Au reste, l'aridité et la stérilité de la Patagonie, le peu d'étendue de ce pays, son éloignement des chaînes des fécondes Cordillères du Chili, étaient autant de circonstances qui devaient en éloigner les habitants. Les tristes Pampas ne pouvaient être le rendez-vous de nombreuses tribus, que la jalousie et l'ardeur du butin divisent en raison de leur plus grand nombre, que la guerre anime les unes contre les autres, que la vengeance forme à la cruauté.

Le Péruvien, à petite taille trapue, aux mouvements lents, à l'attitude triste, aux petits yeux bridés, quelquefois un peu relevés en dehors, aux pommettes élevées et saillantes, au nez large et aquilin, au front plat et fuyant, à la bouche grande, distante du nez, aux lèvres entr'ouvertes, grosses sans être renversées, au ventre gros et aux jambes courtes, le Péruvien, disons-nous, est un modèle qui ne ressemble

certainement à rien de ce que nous avons vu dans l'Océanie ou en Asie. Ces hommes sont assez forts, ils sont patients, ils sont d'une sobriété extrême; quatre onces de tortille séchée au four avec un peu de chili suffit à leur nourriture : ils sont indifférents à l'abondance. Voilà pour les caractères extérieurs : voyons pour les caractères psychologiques ou anthropologiques.

Chose digne de notre attention ! ce que dit M. Weldeck des Mexicains du Yucatan est parfaitement applicable aux Péruviens...... « Ce n'est pas le moral qui les soutient, car ils sont naturellement mélancoliques. En les considérant avec attention, on dirait qu'ils réfléchissent à leur état d'avilissement et qu'ils rêvent une condition meilleure; il n'en est rien pourtant; ils ne pensent à rien, pas même à la mort, qu'ils ne redoutent pas plus qu'ils n'aiment la vie. Chez eux, l'imagination est complétement paralysée. L'Indien du Mexique est une énigme vivante. Quoique très-actif sous le rapport physique, il offre sous d'autres aspects une passivité qui en fait un être nul.»

Au Pérou, le montagnard est assez actif, mais l'habitant de la plage, celui qui ne vit que de sa pêche; qui dort sur le sable, sans abri, au pied d'un récif que la mer battait jadis, le *valserito*, en un mot, est l'homme le plus impassible que l'on puisse imaginer: un vase ou deux pour faire cuire le poisson; quatre côtes de baleine appuyées contre une roche, soutenant une serpillère déchirée, qui fournit le seul abri dont la famille puisse se rapprocher pendant la

grande chaleur du jour, au moment où le soleil ne projette aucune ombre; une *valse*[1], une chemise et un pantalon, quelquefois un grand chapeau de tresse; telle est toute la fortune de ces hommes, qui vivent sous le ciel, dans un pays toujours calme, où il ne pleut jamais que dans les montagnes. L'aspect de ces lieux est étrange; leur aridité n'est pas sans charmes; au milieu de ces solitudes, on se croit la seule créature échappée au cataclysme qui vient tout récemment de déchirer ces montagnes désagrégées. L'Océan, agité sans cesse d'une immense oscillation, roule sur la côte d'énormes lames que la faible brise locale ne saurait élever, mais qui sont le résultat des vagues que soulèvent au large les vents alisés. Ce ciel uniforme, toujours chaud, mais toujours voilé; les condors aux longues ailes, au vol triste, planant éternellement au-dessus de la cime des montagnes; ce silence de la côte, ce sourd et lointain mugissement de l'Océan, ce sable rouge et ces roches noires, cette terre fracturée, sans cohésion, tout cela vous rappelle la terre à peine exhumée des profondeurs de la mer, et vous fait assister aux scènes sévères et tristes des premiers temps de notre planète. Les habitants de ces lieux portent l'empreinte de cette uniformité, de cette tristesse des ruines : — « Que fais-tu sur cette terre de pierre, disais-je à l'un d'eux? — J'y vis. — Pourquoi ne vas-tu pas ailleurs? — Je ne connais pas d'autre pays; quoi de plus beau que la mer! » — Ces réponses étaient plus sages que mes questions : je ne sache pas de posi-

[1] Peau de phoque remplie d'air : c'est la pirogue de ces habitants.

tion où l'on puisse être plus porté à la méditation que sur cette plage déserte qui borde la côte O. de l'Amérique depuis Coquimbo jusqu'au Mexique.

Les Patagons sont grands, quoiqu'ils ne nous aient rien montré d'exagéré sous ce rapport; l'ovale de leur physionomie est plus allongé que chez les Péruviens, leur nez est aquilin, leurs yeux sont petits, et l'ensemble de leur physionomie a une expression stupide, un regard qui rappelle aussitôt, trait pour trait, les Péruviens. Leurs membres sont proportionnés au volume de leur tronc et à leur large poitrine. C'est le Péruvien, mais en colosse; leur ventre est aussi un peu gros; leurs pieds et leurs mains sont aussi bien faits, d'une petitesse délicate et remarquable. C'est une prérogative de toutes les espèces d'hommes rouges. Les Patagons sont évidemment d'une teinte moins foncée que les Péruviens; mais on ne saurait cependant les comparer à des blancs; leur couleur est cuivrée, mais sans addition de noir, ce qui existe d'une manière très-marquée chez les Péruviens; cependant ceux d'entre eux qui vivent chez les Européens à l'abri de l'action du soleil et de l'air libre, ne sont ni plus ni moins foncés que les Patagons. Les Péruviens montagnards, qui abandonnent leurs montagnes pour servir dans l'armée, brunissent très-vite. Ce phénomène organique est commun à tous les hommes, je n'en excepte pas même les nègres, je l'ai déjà dit d'ailleurs; c'est un moyen préservateur employé par la sage nature contre l'intensité d'une lumière trop vive.

Les hommes noirs les plus foncés perdent un peu du brillant de leur peau ébène, lorsqu'ils sont restés plusieurs années dans les montagnes de nos colonies de l'ouest, où la température est très-douce et très-humide. En général, lorsqu'on étudie une espèce d'hommes quelconque, on attache trop d'importance aux moindres différences de couleur; car elles dépendent presque toujours de celles des climats et ne méritent notre attention qu'au seul point de vue de l'action des circonstances ambiantes sur la santé, sur la constitution de l'homme. Cette tendance est fâcheuse, en ce qu'elle nous conduit à des conséquences fausses; elle provient de ce qu'on croit devoir abandonner les voies de l'étude de la nature, aussitôt qu'il s'agit de l'homme: toutes ces belles lois, que l'histoire naturelle nous révèle à propos des plantes et des animaux, sont aussitôt mises en oubli, lorsqu'il est question de son histoire. Les idées les plus théoriques, et par conséquent les plus hypothétiques, s'emparent aussitôt de nous et nous forçons l'hyperbole jusqu'à l'absurde, plutôt que de nous soumettre à la simple observation des faits. Rien ne justifie cet égarement de la raison, et les conclusions forcées, qui en sont le résultat, n'intéressent heureusement pas la Religion, qui est bien au-dessus de pareilles misères. En vain, voulons-nous rapetisser les œuvres de Dieu aux conceptions étroites de notre esprit; ce n'est qu'en surprenant les lois sublimes de la création, que nous pouvons lui dérober l'intelligence de quelques-uns de ses secrets. Nous l'avons dit, en com-

mençant ce mémoire : l'homme supérieur fut enfin créé : il lui appartenait sans doute d'être le lien moral entre Dieu et l'humanité ; il succomba, descendit jusqu'aux faiblesses de l'homme inférieur, et il dut se racheter lui-même avant de conquérir ses semblables à la révélation. Rien dans l'Ecriture ne s'oppose à cette manière d'envisager la question ; tout, au contraire, dans la création, nous invite à la voir ainsi.

Pour expliquer la diversité des espèces humaines, (ou races humaines, comme on voudra, un mot importe peu au fond de la discussion, lorsqu'on n'est point d'accord sur la nécessité de son admission), pour l'expliquer, dis-je, on est obligé d'avoir recours ou à la *malédiction* de Dieu sur la race de *Caïn*, ou à la *dégradation* de l'espèce !

1° Qui nous a dit que la descendance de Caïn, maudite, dût être noire en signe de réprobation ? Mais les rouges, pourquoi le sont-ils ? Est-ce aussi un signe de réprobation ? Quel fut leur père coupable ? Cela n'est pas digne d'un moment d'attention. D'ailleurs, le péché du premier homme n'était-il pas bien autrement coupable que celui de Caïn ? Pourquoi ses enfants ne conservèrent-ils pas les avantages de leur supériorité morale ? Parce que l'homme ne saurait être stigmatisé par la perte d'une partie de ce qu'il possède de plus précieux pour éviter le mal, et pour comprendre ses droits et la nécessité du bien : car l'homme essentiellement moral est l'homme essentiellement intelligent, essentiellement métaphysique, et je ne crois pas que l'on trouve jamais cet homme parmi les es-

pèces inférieures. Elles sont cependant appelées à l'œuvre de la civilisation, et elles y contribueront puissamment, dans ce sens, qu'elles apporteront à cette grande œuvre leur fécondité, et l'homme supérieur tout le complément des facultés humaines. Les premiers-nés de la terre sont destinés à se fondre dans la civilisation.

Chacun fut et sera jugé d'après ses œuvres, c'est-à-dire d'après le degré de sa capacité : c'est justice. Les fautes sont d'autant plus excusables que l'intelligence est moins développée; elles sont d'autant plus coupables qu'à un esprit plus supérieur se joint une éducation plus complète ou plus élevée. Dieu, en conservant à l'homme toute l'étendue de l'intelligence humaine, ne fit donc que le punir davantage en lui conservant les moyens de mieux juger ce qu'il y a de blâmable dans sa conduite et de sentir plus vivement les privations et les souffrances qui lui sont imposées sur la terre; mais il lui laissait aussi les moyen de vaincre la faiblesse humaine et de mériter le titre d'être pensant : ce qui était encore logique et, par conséquent, juste.

2° L'homme se serait dégradé, ont avancé quelques naturalistes : la nature nous donne-t-elle le droit de concevoir un pareil paradoxe? Non! sous la main de l'homme elle peut dégénérer, mais sous la main de Dieu, jamais. Les animaux de l'Afrique, de l'Australie, de l'Amérique, etc......, sont-ils des animaux dégénérés? La vigoureuse végétation de l'Amérique respirerait-elle un air infect! Quoi! Dieu,

en créant notre globe, n'en aurait point fait un tout homogène! Rien n'est moins raisonnable; par conséquent, rien n'est moins probable. Il préparait un globe dévolu d'avance à l'empire de l'intelligence créée : tout s'y succéda avec une parfaite harmonie, tout fut également l'objet de sa prévoyance et de son ineffable bonté; l'homme primitif reçut de sa main protectrice les qualités, les vertus naïves qui promettent le royaume des cieux aux pauvres d'esprit, vertus que le contact des blancs leur fit perdre sans compensation. Le moment de cette compensation est arrivé; notre époque est véritablement le commencement de la grande œuvre de la civilisation; en réalité, comme au figuré, l'on peut dire que les nations civilisées sont les apôtres de l'Evangile. Vous le voyez : tout est progressif ici-bas, même la foi; car, qu'il y a loin du zèle et de la volonté de quelques hommes à celle de plusieurs nations, voulant et demandant l'admission de tous les barbares à la communion générale de l'intelligence. « *Votre postérité se multipliera comme les grains de sable sur les bords de la mer!* » La véritable postérité d'Abraham était sa postérité intellectuelle et, par conséquent, adoratrice du Créateur; car le seul fruit réel de l'homme, c'est l'intelligence aussi étendue que doit le comporter sa destinée.

J'ai dit, dans une note historique imprimée à la fin du quatrième volume de la Relation du Voyage, « que la prétendue race américaine n'existe pas plus que l'océanienne; » j'étais alors dominé par l'idée

que les espèces blanche, noire et rouge avaient eu un centre de création, d'où elles s'étaient propagées : l'Afrique et l'Australie pouvaient être, dans ce système, les foyers des espèces noires ; le plateau austral de l'Asie, l'*Officina gentium* des peuples rouges ; l'Europe et une partie de l'Asie occidentale étaient les patries primitives des espèces blanches.

L'homme étant logiquement le plus voyageur, le plus cosmopolite des êtres animés, je concevais qu'un petit nombre de centres de création lui aient successivement donné le jour. Il était facile de comprendre que les noirs se soient répandus de la côte *est* de l'Afrique, à l'Indoustan, à la presqu'île de Malacca, aux îles de l'Australasie et de la Polynésie, et de là, en Amérique. Aucune difficulté ne s'opposait à ce que je traçasse la route des nègres Calédoniens et Californiens par les îles Kurilles, par le Kamstchatka, les îles Aleutiennes, jusqu'au continent américain.

Mais ce système était évidemment artificiel :

1° Lorsqu'on étudie la création terrestre, on voit que chacun de ses continents eut une création complète et particulière : chacun d'eux possède des hommes spéciaux, bien distincts, qu'on ne saurait confondre, bien qu'ils appartiennent souvent à des types de créations humaines analogues et qui constituent une même famille.

2° En lisant l'histoire des peuples européens et asiatiques, on voit clairement leurs points de départ, leur marche et leurs invasions ; on les voit partout précédés de barbares, plus barbares qu'eux

encore. Les nombreux idiomes de ces deux continents remontent distinctement à leur souche commune; en un mot, ce foyer de lumière répand au loin une lueur suffisante pour que nous puissions distinguer ce que l'obscurité des temps nous laisse plutôt entrevoir que voir, dans l'éloignement, la pluralité des centres de création pour le genre humain.

3° En suivant la trace de la création aussi loin que cela nous est possible, nous voyons une liaison constante entre l'accroissement des terres et leurs productions; la parfaite harmonie qui lie toutes choses nous étonne par ses rapports intimes de prévoyance. La marche ascensionnelle du développement des séries organiques; la nécessité que la sensibilité de l'homme soit en parfait rapport avec les conditions physiques et organiques qui l'entourent; tout cela doit influer sur nos opinions et nous démontrer que la création de l'homme ne différa en rien de celle des autres organisations, et que son intelligence elle-même fut mesurée sur les nécessités de chaque époque, sur la nature et sur l'étendue de ses rapports. Il en fut de son corps comme de son esprit : les harmonies dominèrent l'un et l'autre.

4° N'est-il pas vrai que ceux qui expliquent les variétés du genre humain par la *dégradation*, (qui n'est pourtant point une loi dans la nature), tombent précisément dans l'hypothèse opposée à celle de Lamarck, qui perfectionne l'éponge pour arriver aux vertèbres, qui perfectionne le singe pour en faire un homme[1]!

[1] *Philosophie zoologique*, par J.-B. Lamarck, Paris, 1830, p. 357.

5° Comment expliquer les variétés uniques que nous présente le genre humain sur le même continent, lorsqu'il n'est pas possible d'admettre qu'elles soient le résultat du croisement de deux espèces différentes? Si nous n'admettons point une création spéciale, tout devient inexplicable; or, nous avons vu plus haut quel cas il faut faire de la prétendue influence de la civilisation à cet égard; elle n'a rien de comparable avec l'influence de la domesticité sur les animaux.

Un égal état de barbarie chez des peuplades du même pays n'empêche point qu'elles ne se ressemblent pas; en Afrique, les Cafres et les Foulahs nous offrent un exemple de cette vérité. En Asie, les Mongols et les Chinois diffèrent sensiblement; il en est encore de même de ces derniers avec les Malais.

Quelque voisines que soient ces espèces, elles diffèrent d'une manière frappante sous le triple rapport zoologique, psychologique et philologique.

Mais revenons à ce qu'il nous reste à dire de particulier à l'Amérique.

Humboldt a fait remarquer que la configuration du sol de l'Amérique contribue puissamment à l'étonnante variété des dialectes américains, par l'isolement qu'elle impose aux diverses tribus. D'un autre côté, l'état sauvage, en introduisant parmi ces hommes des divisions jalouses, provoque la formation d'idiomes particuliers, qui assurent peut-être l'indépendance des différentes hordes. Mais, malgré cette multitude de jargons, il paraît que l'ethnographie est

parvenue à réduire ce nombre immense de dialectes à une seule famille; c'est à feu W. de Humboldt que nous devons cette observation intéressante. « Cette merveilleuse uniformité, dit Malte-Brun [1], dans la manière particulière de former les conjugaisons des verbes, depuis une extrémité de l'Amérique jusqu'à l'autre, favorise singulièrement l'hypothèse d'un peuple primitif, qui aurait formé la souche commune des nations indigènes de l'Amérique ». Vater [2] dit qu'une affinité aussi singulière entre des langues qui se parlent à de si grandes distances prouve que toutes ont rayonné d'un centre commun.

Nul doute pour moi que ces deux auteurs aient rencontré juste : les Américains sont aussi remarquables par l'uniformité de leurs caractères extérieurs que par celle de leurs idiomes. Mais où fut ce centre? Je ne pense pas qu'on puisse le déterminer dans l'état des connaissances actuelles; car je ne pense pas non plus que l'on possède encore les catalogues de tous les dialectes parlés en Amérique. Les dialectes des Indiens de la Guiane, du Brésil, et celui des Pécherais sont très-peu connus, et je crois que la langue des Patagons aurait encore besoin d'être plus étudiée. En effet, il importe surtout de porter son attention sur les idiomes des peuples qui habitent les principaux centres géologiques de ce continent; ces centres sont : le système des monts Alléghanys, y compris la chaîne caraïbe

[1] Malte-Brun, p. 217, 400.
[2] Vater, p. 329.

des Antilles ; le système des Montagnes-Rocheuses, le système des Cordillères, depuis le Mexique jusqu'au détroit de Magellan ; le système de la Guiane et celui des plateaux élevés du Brésil. Il est bien probable qu'on trouvera les traces de la langue primitive, exempte de tout mélange étranger, sur les hauts plateaux du Pérou, du Chili, de la Patagonie, du Brésil ou de la Guiane. Car il n'est point douteux pour moi que les Toltèques, les Aztèques et les Checheneks soient des tribus mêlées d'Asiatiques. Ces hommes ne leur imposèrent point leurs langues, mais ils y introduisirent des mots étrangers, sans que pour cela leur idiome reçût l'empreinte d'une correspondance exclusive avec aucune langue de l'Asie [1].

« La division du temps en grands cycles d'années, subdivisées en portions plus petites, dont chacune porte un certain nom est, sauf des différences insignifiantes, le plan adopté par les Chinois, les Japonais, les Kalmouks, les Mongols, les Mantchoux, aussi bien que parmi les Toltèques et les Aztèques. Le caractère de leurs méthodes respectives est précisément le même, surtout si l'on compare celle des Mexicains et des Japonais. Mais une comparaison du Zodiaque, tel qu'il existe au Thibet, chez les Mongols et chez les Japonais avec les noms donnés par cette nation américaine aux jours du mois, satisfera, je pense, les plus incrédules. Les signes identiques

[1] Alex. de Humboldt, *Vue des Cordillères*; Angl. Trans., vol. 1, p. 19.

sont : le Tigre, le Lièvre, le Serpent, le Singe, le Chien et un Oiseau; signes dont aucune aptitude naturelle n'a pu évidemment suggérer l'adoption sur les deux continents[1] ». Ces circonstances historiques ne laissent aucun doute sur l'ancienne communication de l'Asie avec l'Amérique. Elles prouvent même un fait : c'est que les deux seuls pays où ces étrangers arrivèrent prirent leur essor vers une sorte de civilisation barbare; les tribus qui restèrent en dehors de ce contact restèrent nomades dans les savanes des Montagnes-Rocheuses, au milieu des vastes plaines du Canada, du Missouri et du Mississipi; et les montagnards du Chili, les hordes de la Patagonie, des Pampas, restèrent indifférents aux prestiges artistiques des peintures, des sculptures, des statues, des hiéroglyphes, des monuments, des pyramides et des légendes historiques du Mexique[2] et du Pérou.

« Qui nous résoudra cette origine, ajoute l'auteur des *Démonstrations évangéliques*, et nous dira si ces ressemblances sont accidentelles ?.... Assurément c'est encore là une terre mystérieuse, enveloppée de nuages, et il faudra encore bien des études, pour éclaircir des anomalies, reconcilier des contradictions et placer nos connaissances sur une base plus solide. »

Bien certainement, l'Inde eut une civilisation antique, civilisation plus matérielle et plus brillante

[1] *Antiq. mexicaines*, par Aglio, vol. 6, p. 232, 409 et 420.
[2] Voy. Pl. comparées dans le vol. 2 des Cordillères, des *Démonst. évang.*, disc. 1er, page 76, tome XV.

qu'intellectuelle et solide; mais à laquelle Brama et Bouddha communiquèrent l'amour du prosélytisme et l'impulsion des persécutions.

Les signes du Zodiaque thibétain, complétés dans le Zodiaque mexicain par les Shastras indous, dans des positions exactement correspondantes, fournissent une observation favorable à l'idée de l'antique influence de l'Indoustan sur toute l'Océanie, jusque sur les rivages qui dominent ses limites.

Il ne serait pas surprenant que les Pécherais de la Terre-de-Feu fussent, comme les Tasmaniens, aborigènes de leur triste archipel; ils ne diffèrent pas, il est vrai, du type américain; il est même certain qu'une nourriture plus abondante, des moyens plus parfaits de s'abriter, donneraient à ces hommes une apparence plus vigoureuse et une taille plus élevée; mais l'étude minutieuse de leur langue pourrait seule lever les doutes à l'égard de la spécialité de leur origine, ou de la communauté de leur point de départ avec les Américains.

Quant aux *Eskimaux* et aux *Athapascas*, Mackensie les considère comme venant de l'ouest et d'après leurs traditions, ils proviendraient de la Sibérie. Guthrie [1] prétend qu'ils ressemblent beaucoup aux Lapons et aux Samoyèdes de l'Europe; leur tête est pyramidale et les mesures des têtes Eskimaudes présentent des dimensions plus grandes que celles des Araucans [2].

[1] Guthrie, tome V, page 546.

[2] Voyez Morton, *Têtes améric.*

D'après *Pierre Martyr d'Angleria,* cité par M. Rafinesque, il y avait à Haïti, en 1492, dans la province de Zavana, royaume de Guacarima, des hommes sauvages qui n'avaient aucun langage et vivaient dans des cavernes, sans communiquer avec les Haïtiens. Ces hommes étaient demi-noirs.

Garciaz nous apprend que Luiz Bertran trouva une île habitée par des nègres près de Carthagène, qui devaient-être, dit-il, des Caraïbes noirs.

On peut réduire à trois grands groupes géographiques les noirs américains éparpillés sur les rivages de l'Atlantique : 1° depuis Haïti jusqu'au Brésil; 2° ceux du Choco, répandus sur la mer des Antilles, depuis Carthagène jusqu'à Honduras et sur l'Océan Pacifique, depuis Panama jusqu'au Popayan ; 3° ceux de la Californie. Tous ces hommes sont des *demi-nègres.*

Ces sauvages sont-ils aborigènes de l'Amérique? Il est remarquable qu'ils n'habitent que la côte, ce qui semblerait indiquer, remarque M. Rafinesque, qu'ils ne sont point autochthones de l'Amérique. Il y aurait plus : leurs langues, quoique à peine connues, offriraient dans leurs fragments des affinités plus grandes avec les nègres africains et polynésiens, qu'avec celles des autres races humaines.

« Il est possible que, lors de la découverte de l'Amérique par les Européens, plusieurs de ces tribus demi-nègres fussent déjà mélangées avec les Américains; ils n'étaient peut être que des Zambos ou mulâtres de vieille date : leur physique semble le

prouver, et l'examen de leurs langues paraît aussi l'attester [1].

N'ayant vu ni les Eskimaux, ni les Athapascas, ni les demi-nègres américains, je ne saurais avoir une opinion sur leur origine : je n'ai donc rien à ajouter à ce que je viens d'en dire d'après divers auteurs.

L'étude des idiomes est appelée à résoudre encore cette question intéressante d'ethnographie américaine : mais je crois qu'il en fut des noirs du Nouveau-Monde comme des autres hommes de la même famille; ils furent les premiers habitants des premiers plateaux de l'Amérique : quant aux affinités de langage de quelques-uns d'entre eux avec celui des nègres océaniens, elles seraient aussi le résultat des émigrations de l'Asie vers l'*est*; émigrations que les hommes rouges imitèrent plus tard, et dont nous retrouvons des traces dans l'idiome des Toltèques, des Aztèques et des Checheneks.

XIV

Psychologie. — Ce qu'on doit attendre de l'inspection des crânes. — Les penchants et les facultés.

Il suffit d'étudier l'histoire pour reconnaître que, si la position géographique des espèces humaines cultive certaines facultés, chaque homme cependant

[1] Raffinesque, Mémoire manuscrit envoyé à la Société de géographie de Paris.

apporte en naissant des prédispositions morales particulières, quel que soit le degré d'intelligence qu'il ait en partage.

Chaque espèce a reçu des capacités et un caractère qu'elle porte dans tous les lieux où elle s'est étendue; le climat, les nécessités locales ont bien pu exagérer ou modérer ses goûts et ses penchants, mais l'ensemble reste le même avec tous ses germes.

On ne peut nier cependant que l'amélioration de la race, en contribuant à la beauté de l'enveloppe et de ses formes, ne contribue aussi au déploiement des organes, d'après ce précepte de physiologie, applicable à tous les être organisés : *leur extérieur est la traduction exacte de leur intérieur, c'est-à-dire de leurs penchants, conséquemment de leurs habitudes;* et si c'est un homme, *du degré de sa capacité intellectuelle.*

L'homme favorisé des dons de la nature est à ses semblables de même origine, mais souffrants, ce qu'une graine heureusement tombée, richement pourvue de circonstances indispensables à son accroissement, est à une graine enfouie dans un sol pauvre, possédant à peine un humus nécessaire. L'une se développera convenablement dans un temps donné, l'autre languira et n'atteindra jamais à ses dimensions naturelles : elle n'en sera cependant pas moins une plante complète, dans son espèce ; son fruit sera la miniature tout aussi parfaite de la plante-mère que si cette dernière avait atteint les limites de la plus belle végétation; il pourra même produire un arbre magnifique, s'il reçoit des soins convenables. Or, le seul fruit de l'homme

est la pensée ! sa fertilité à lui, ce sont les combinaisons de son *intellect;* aussi, quelque soit le corps où son esprit se développe, il arrive toujours à produire une intelligence relativement supérieure, même sous l'enveloppe la moins séduisante, si une culture convenable vient à son aide. Le type, ou germe, de chaque espèce est invariable tant qu'il n'y a point d'hybride; la race se partage les qualités et les défauts du père et de la mère; quelle que soit la vigueur des sujets qui lui donnèrent le jour, il n'en attendra pas moins des circonstances un beau développement. Celles-ci pourront, selon leurs capricieuses dispositions, favoriser plus ou moins telle ou telle partie de son être aux dépens de telle ou telle autre, mais voilà tout : l'unité de plan restera invariable. Cette unité entraîne celle des caractères anthropologiques dans chaque espèce, et dans les races qui résultent de leurs croisements. Ces caractères sont-ils suffisants pour faire distinguer deux crânes appartenant à des espèces d'hommes différentes, ou à des races qui en descendent? Je crois que ces traits distinctifs existent, et sont d'une valeur réelle comme dénotant d'une manière générale une intelligence plus ou moins élevée. Mais je crois aussi qu'ils sont infiniment moins nombreux qu'on le suppose, et que l'on a grandement abusé dans ces derniers temps de la permission de faire des descriptions minitieuses. Il fut un temps où l'on négligeait les faits pour se livrer à des rêveries que l'on décorait du nom de découvertes; il en est un, et c'est le nôtre, où l'on décrit si mi-

nutieusement les faits, que l'on décrit ce qui n'existe point[1], ou que l'on décrit ce qui existe, mais en négligeant d'en tirer les conséquences qui en découlent, sous prétexte de ne point faire d'hypothèse. Les faits d'où il ne ressort point de principes ne constituent qu'une étude oiseuse; le caractère déduit d'un principe qui devrait faire loi pour la distinction ostéologique des espèces et des races humaines, devrait être le but des efforts et des études de tous. Mais les caractères anthropologiques des espèces peuvent-ils être assez tranchés pour les séparer et surtout pour les classer? J'écarte ici les races, afin de simplifier la question le plus possible, et je suppose un moment que deux espèces voisines ne nous soient connues que par leurs dépouilles mortelles. Je ne crois pas que l'on arrivât à une distinction parfaitement claire; les différences seraient trop minutieuses pour être saisissables; cependant, ces têtes, lorsqu'elles étaient animées, avaient des caractères frappants! A-t-on jusqu'ici déterminé la place que doivent occuper les anciens Egyptiens dans la série humaine? Dernièrement encore, des descriptions de crânes, qui appartinrent à des habitants des îles Marquises, ont conduit un auteur, d'ailleurs estimable, à cette conclusion; que ces têtes doivent être rattachées à la race caucasique!

De tout temps, les hommes se partagèrent en deux classes bien distinctes : l'homme civilisateur, qui,

[1] Localisation des facultés.

comme malgré lui, marche de progrès en progrès au contrat social; l'autre, qui chérit plus ou moins exclusivement l'indifférence d'une vie plus matérielle, et ne sentit jamais, *par lui-même*, que l'homme eût des devoirs à remplir sur la terre, tant les sentiments moraux sont en lui faiblement développés. Le génie propre aux peuples de l'antiquité nous est révélé par l'histoire; mais en vain en chercherions-nous des traces dans l'examen muet des restes de la mort!

Depuis la plus haute antiquité, deux espèces d'hommes rivales par l'intelligence, ont été la souche de la civilisation la plus avancée : leurs dépouilles nous eussent-elles seules fourni les moyens de les distinguer de la foule des autres espèces? Non. Que serait ce donc, si l'on voulait chercher dans ces tristes restes de l'homme les traces du caractère distinctif des espèces auxquelles ils ont appartenu! C'est donc dans l'histoire qu'il faut tacher de trouver les renseignements précieux que nous chercherions vainement sans elle. Nous y rencontrerons des éclaircissements sur l'origine distincte de ces espèces, sur leur dispersion; elle nous permettra de suivre les ramifications de leurs langues respectives, et partout, dans toutes leurs actions, nous retrouverons l'esprit particulier qui les caractérise. Elle nous fait assister à leurs exploits, et nous les voyons se rencontrer, se mêler sur certains points, et conserver la pureté de leurs types sur certains autres. Dans ces derniers cas, nous les observons encore aujourd'hui, tels que l'histoire nous les montre dans le passé. L'histoire marche la preuve à la main, et elle

cadre on ne peut mieux avec l'idée simple que l'on doit se former de la création des êtres sur la surface du globe. Sous ce rapport, la seule chose qui soit particulière aux espèces humaines, c'est qu'elles eurent infiniment moins de centres de création que les animaux, parce que le globe est leur propriété.

Les caractères anthropologiques ne doivent pas être négligés; mais ils sont plus propres à distinguer les espèces les plus éloignées et les mieux tranchées, que destinés à nous donner la mesure exacte de l'intelligence et surtout des qualités morales qui peuvent s'y rattacher. La classification des crânes humains ne portera jamais que sur un ensemble de caractères qui, en constatant la dégradation des formes (celles de la race caucasique[1] servant de terme de comparaison), constatera aussi la dégradation probable du moral; mais cette donnée générale est bien vague et bien peu propre à nous fournir des idées exactes de psychologie comparée, science qu'il faudrait créer, et dont l'histoire seule conserve les éléments pour le passé, et que l'étude des peuples vivants est appelée à compléter dans les temps présents.

Il ne faut point se le dissimuler; la *cranioscopie* est une science qui sera toujours fort limitée, car elle est tout à la fois d'une simplicité ou d'une complication extrêmes. Si l'on s'en tient aux caractères réels, rien n'est plus simple; si l'on veut aller au delà des faits clairs, la complication devient extrême, et l'on

[1] L'espèce ariane n'existe plus qu'à l'état d'hybridité.

s'expose à admettre les hypothèses les plus hasardées. En effet, toutes les têtes d'une espèce ou d'une même race ont un plan général dont l'ensemble frappe au premier coup-d'œil, et la distingue des autres espèces ou des autres races, lorsque celles-ci en diffèrent réellement beaucoup et occupent évidemment un échelon bien tranché dans la série humaine; mais si ces espèces ou races sont également élevées dans la hiérarchie intellectuelle, le squelette du crâne cesse de nous donner des caractères suffisamment distinctifs.

Sans doute, la hauteur et la largeur du front réfléchit d'une manière assez exacte la mesure de l'intelligence; mais l'intelligence est une faculté fort complexe, qui affectionne ordinairement une spécialité, laquelle se développe souvent à un âge ou le corps ne croît plus, où la tête et l'esprit croissent seuls. Chaque peuple a son génie que développent sa position géographique sur le globe et les circonstances topographiques de son sol. Sa situation politique contribue grandement aussi à la modification de son esprit, en lui imposant des idées particulières, en accréditant certains principes aux dépens d'une foule d'autres. Le climat mesure la santé et donne l'énergie ou impose la mollesse; l'aspect des lieux pittoresques nous donne la poésie ; la jalousie des voisins donne l'esprit guerrier et toutes les idées chevaleresques qu'il inspire ; la présence de la mer conduit au goût des voyages, des entreprises hasardeuses et à l'amour du négoce; ce dernier s'associe des idées rien

moins qu'élevées et généreuses, il matérialise trop exclusivement l'existence. Les nations barbares entendent bien le commerce; elles comprennent même qu'il exige avant tout de la bonne foi. Il n'est pas nécessaire qu'une nation soit très-instruite, qu'elle ait fait de grands progrès dans les sciences physiques et philosophiques, qu'elle occupe, en un mot, les plus hauts rangs de la civilisation, pour arriver à une industrie déjà fort remarquable. Aussi, bien que les sciences physiques aident beaucoup au commerce en lui fournissant le moyen d'augmenter ses produits, bien que les sciences naturelles multiplient les découvertes utiles à l'homme, et, par conséquent, fructueuses pour les échanges; cependant les anciens, chez lesquels toutes ces sciences étaient dans l'enfance, avaient fait dans les arts mécaniques des découvertes pratiques : ils avaient fait toutes celles que des hommes assez intelligents pour se respecter dans leur dignité d'êtres pensants, devaient éprouver le désir de conquérir. Le commerce prépare les voies à la civilisation, mais il est loin d'en être le terme : ce qui fit des Grecs des civilisateurs par excellence, c'est qu'ils étaient penseurs et philosophes; s'ils appréciaient tout ce qui tient à la vie matérielle, s'ils sentaient la nécessité de s'occuper de l'éducation du corps, ils appréciaient beaucoup aussi la culture de l'esprit. La somme de l'intelligence déterminée, toutes les modifications de notre cerveau s'acquièrent; elles n'ont donc rien de primordial, elles ne peuvent laisser de traces matérielles, au moins pour nos sens trop gros-

siers. Que dis-je? elles sont uniquement psychologiques, et sont à la fois la conséquence d'une éducation physique accidentelle, que les choses qui nous entourent favorisent ou même nous imposent, et la conséquence de l'éducation métaphysique que l'instruction complète. Toutes ces choses ne restent point écrites sur la tête desséchée de l'homme mort, elles sont le produit de l'organe en action, et non une modification résultant de telle ou telle forme de l'organe.

Le développement du front donne la mesure de l'intelligence; aussi est-ce la partie du crâne de l'homme qui varie le plus, non-seulement parmi les espèces, mais même parmi les individus de la même espèce. Plus les espèces sont croisées, plus cette variété individuelle est fréquente; moins elles sont croisées, plus l'aspect des têtes entre elles a en général de ressemblance. Si l'espèce est encore pure, les têtes ont toutes un type mieux conservé, plus facile à reconnaître, parce qu'elles ne s'en écartent pas toutes les fois que le rachitisme et une déformation artificielle n'en contrarient point la nature.

A part cette donnée sur l'intelligence, prise en tant que faculté générale, l'enveloppe osseuse de l'encéphale humain n'indique plus rien, et ce qu'on a voulu y voir n'est qu'hypothétique; car la forme du crâne est subordonnée à celle de son tiers antérieur; les deux tiers postérieurs paraissent d'autant plus ou d'autant moins allongés en arrière que la région antérieure est moins arrondie latéralement, et par conséquent plus étroite dans le sens transversal.

Quant à la face, ce siége de l'expression des passions où se traduisent aussi les éclairs de l'intelligence, il est évident qu'elle suit la dégradation ou le perfectionnement de la masse encéphalique. Cette infériorité, qui se manifeste alors dans la physionomie, est surtout indiquée par l'énorme développement des maxillaires : il semblerait que certains sens, parce qu'ils ont exclusivement pour fonctions de veiller à la conservation de l'individu, prennent d'autant plus de développement que les sens de l'intelligence aboutissent à un cerveau moins développé. Le maxillaire acquiert de l'étendue d'avant en arrière; transversalement, les os de la pommette et l'arcade zigomatique se projettent en dehors pour lui donner un point d'appui suffisant et remplacer par leur développement le vide que laisse de chaque côté le peu de capacité latérale du crâne en avant. Il en résulte donc que la figure large, plate, osseuse et prognathe est une conséquence, un reflet d'une intelligence moins lucide et moins étendue. Il semblerait, en considérant un des derniers échelons des espèces humaines, que la nature se soit surtout préoccupée de composer une face dans le but d'une utilité matérielle sans se soucier de répandre, sur les traits qui la constituent, un ensemble harmonique où pussent se réfléchir quelques rayons de cette lumière divine, que nous nommons intelligence.

Il nous suffit ici de constater que l'étude des têtes osseuses se borne à d'intéressantes généralités, qui sont insuffisantes lorsqu'il est question de distinguer

l'une de l'autre des espèces aussi rapprochées que l'espèce sémitique et l'espèce indo-germanique. Il en est naturellement de même de toutes les races qui en descendent directement, à cause de la grande analogie matérielle des deux souches.

La civilisation perfectionne le corps, elle en rend les formes plus agréables, mais elle ne change pas l'organisation; elle développe les facultés dans les limites de l'organisation. Est-ce bien juste de dire que, de même que les muscles grossissent par l'exercice, de même le cerveau prend plus de volume par l'exercice de ses facultés? Il y a là, ce me semble, encore une application du physique au métaphysique, qui s'étonnent de se voir associés. Il en résulte nécessairement de fausses conclusions, car la base du raisonnement est fausse. Il n'en est pas d'un muscle comme du cerveau : le premier croît longtemps, en effet, s'il est exercé continûment; le second ne croît plus depuis longtemps, alors que ses facultés acquièrent de plus en plus de pénétration et de lucidité. Le cerveau apprend à penser et à méditer : c'est là l'exercice tout psychologique auquel il faut le soumettre de bonne heure; mais il ne grossit point par l'usage, son degré psychologique est la conséquence, mesurée sur la nature de sa race, de sa santé et de son éducation.

Le cerveau humain a son minimum et son maximum de développement, et entre eux sont une foule de nuances qui constituent le caractère anthropologique propre de diverses espèces d'hommes; le minimum est représenté par les Hottentots, par les

Australiens; le maximum par les têtes de Napoléon, de Montaigne, de Bacon, de Leibnitz, de Haller, de Mirabeau, Bossuet, Voltaire, Kant, Cuvier, etc...; quelle que soit la taille de l'homme, le cerveau n'est pas chez lui soumis aux proportions du corps et la tête d'un homme petit, à mérite égal, possède la même ampleur que celle d'un homme grand. Or, les belles dimensions du crâne se manifestent au premier coup d'œil par l'inspection du front.

Des degrés infinis de développement sont le résultat des croisements incessants des races; mais ces variétés, aussi nombreuses que les nuances des couleurs ou que la combinaison des sons, ne dépassent jamais la limite inférieure au delà de laquelle commence l'imbécillité, qui est un vice de développement : il s'observe partout et ne saurait nous occuper, quand il est question des nuances de l'intelligence.

A onze ou douze ans, le volume du cerveau est, à peu de chose près, ce qu'il sera plus tard; mais à quatorze et quinze ans le développement des cellules sphénoïdales, ethmoïdales et maxillaires, élargit le théâtre de l'expression des passions où se reflètent aussi les éclairs de l'intelligence; le front s'élève et le regard s'anoblit. Les parties de cet organe, qui domine l'organisme, naissent déjà très-développées et s'accroissent presque insensiblement au milieu du développement général le plus actif et le plus sensible; à l'âge de la puberté, seulement, la partie antérieure de la tête s'élève, s'élargit et devient en dix ans,

quelquefois en quinze ans, ce qu'elle restera toute la vie. Il est des individus chez lesquels ce développement est rapide, et à vingt-cinq ans, ils produisent ce qui est l'apanage ordinaire de la maturité chez le plus grand nombre : ces hommes portent en général de bonne heure les marques de la décrépitude; ceux qui voient leurs facultés intellectuelles s'accroître longtemps sont jeunes jusque dans un âge avancé.

Les hommes de génie, c'est-à-dire ceux qui sont éminemment supérieurs aux autres hommes de leur race ou de leur espèce, ne deviennent souvent tels, qu'à un âge où leur cerveau a cessé de s'accroître depuis bien longtemps. Quelquefois même l'on a vu leurs merveilleuses qualités intellectuelles se développer tout à coup, sans qu'aucune étude préliminaire en ait préparé l'éclat pendant le cours de leur enfance. Plusieurs de ces hommes, jeunes encore, étaient déjà remarquables par la largeur de leur front; cependant, souvent il ne s'étaient montrés ni plus ni moins travailleurs que leurs camarades de collége, et leurs premières études n'avaient pas annoncé des hommes supérieurs. Il y a donc quelque chose de trop grossier dans la comparaison du muscle exercé, soumis constamment aux efforts de travaux pénibles, et le cerveau exercé, aussi jeune que possible, au raisonnement et à la méditation. Ces êtres privilégiés d'entre les hommes, naissent avec le germe qu'ils doivent voir se développer; les races ou les espèces d'hommes qui couvrent la terre sont

absolument dans le même cas; elles ont des tendances natives incontestables.

Jamais les espèces ne changent en tant qu'organisations déterminées dans leur nature; même, lorsqu'elles sont transplantées au milieu de conditions tout à fait incompatibles avec leur organisation, elles souffrent, elles dépérissent physiquement; mais, encore une fois, leur type reste le même.

Certains défauts d'organisation peuvent altérer le développement de l'organe cérébral et détruire tout intermédiaire entre l'être et l'intelligence; mais une anomalie organique, comme le crétinisme, qui détruit l'existence morale de l'homme, n'a rien de commun avec la question qui nous occupe ici, avec le développement normal de la nature.

Le dépérissement physique de l'homme n'attaque en rien l'essence humaine, le caractère de l'humanité, l'intelligence, dont chaque espèce est pourvue à des degrés divers. L'ignorance profonde, mère de tous les fanatismes et de tous les vices, en un mot de tout ce qui porte atteinte à la grandeur, à la noblesse des idées, à l'estime de soi-même, peut seule avilir, dégrader véritablement l'âme de l'homme. Mais cet avilissement ne saurait être considéré comme étant la cause des nombreuses variétés qui reçurent le nom de races humaines. Certains habitants de nos grandes villes, avilis de père en fils, conservent tous les caractères de leur race; et bien des flibustiers, sortis de la lie du peuple, devinrent aux colonies la souche de familles éminemment distin-

guées; car je ne sache pas qu'un européen soit jamais devenu nègre et qu'un nègre soit jamais devenu américain. Descendez dans ces lieux où se rassemblent les hommes les plus abjects de Paris, voyez ces malheureux qui se sont fait, depuis longtemps, un plaisir de ne plus penser, qui ne vivent que pour étouffer leur raison dans le vin et l'agitation des passions; observez, au sein de la civilisation, comme les voyageurs ont coutume de le faire parmi les tribus sauvages des nouveaux mondes; vous reconnaîtrez que ces anges déchus s'abaissent volontairement au-dessous des plus affreux des hommes inférieurs, mais que leur front porte avec lui une supériorité indélébile. La matière révèle encore la pensée, et ce signe d'adoption céleste est ineffaçable; l'abrutissement physique de l'individu ne saurait atteindre l'espèce [1].

Non! les espèces d'hommes inférieurs ne sont pas des hommes dégénérés; la nature ne dégénère pas; ses œuvres sont immuables et elle n'a jamais rien fait d'imparfait : ils furent créés pour certaines harmonies, ainsi que nous l'avons vu en jetant un coup d'œil sur la création de la terre : *tout se développe graduellement dans la nature, et les êtres animés, comme toutes choses créées, s'élevèrent des types inférieurs à des types supérienrs. L'homme lui-même n'a point fait exception. L'intelligence eut son*

[1] Les exceptions à cette règle sont des victimes du scrofule : ce sont des demi-crétins ; Paris en renferme beaucoup.

enfance ; l'homme inférieur ne fut et n'est encore qu'une transition, et l'élévation de son organisation fut mesurée sur les conditions où il devait vivre. Une population douée d'une sensibilité exquise eût été déplacée sur une terre trop peu riche en éléments d'étude et d'action. La présence d'espèces et de races véritablement primitives, prouve combien notre planète est jeune encore comme globe dévolu à l'empire de l'intelligence. C'est donc une belle et noble pensée que celle de coloniser et il n'est pas de fait historique qui trace plus et qui fasse plus d'honneur aux peuples civilisés.

Nous l'avons déjà vu : il a été dit par ceux qui veulent que le genre humain soit un, qu'il soit issu d'une seule et même souche, que les hommes sauvages étaient des hommes dégénérés; ils en accusèrent le climat, les privations qu'imposaient l'absence de toute culture, le manque d'animaux domestiques ou la stérilité extrême de leur pays. Mais le climat, le premier de ces prétendus modificateurs, ce grand réactif organique n'a d'action que sur la partie matérielle de l'espèce; même chez les animaux, le climat le plus contraire modifie la taille, la vigueur, altère, sans les changer dans leur type, les formes les plus agréables et les plus propres à favoriser les mouvements harmoniques de l'animal; mais il ne change rien à ce canevas de la vie que nous nommons système nerveux, et qui constitue l'espèce. Quand je dis l'espèce, je dis ces penchants, ces goûts irrésistibles, enfin, ces instincts particu-

liers, qui déterminèrent la forme et en furent la cause primitive. On ne peut donc nier qu'il en soit ainsi de l'homme physique, et bien plus encore, car l'intelligence domine tout chez lui, elle constitue à elle seule le stigmate de l'humanité. Le corps peut dégénérer, mais les facultés intellectuelles et affectives restent les mêmes. Les habitants de nos grandes villes nous en fournissent la preuve la plus tranchée; que d'hommes débiles et frêles et qui cependant font preuve d'affections élevées, des plus hautes capacités intellectuelles! La moitié des citadins me rappellent ce passage d'Horace, où il blâme les vices, causes de la dégénérescence physique de la race romaine:

Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem [1].

« Il n'est rien qui ne s'altère avec le temps. Nos pères valaient moins que nos aïeux, nous valons moins que nos pères, et nos enfants vaudront encore moins que nous. » Cependant, les Romains ont transmis à leurs descendants, à leurs colonies, le type de la race ariane, dont ils descendaient. La nature n'a rien créé qui doive dégénérer; elle a détruit ses propres œuvres; mais jusqu'au dernier moment, elles restèrent ce qu'elles avaient été *ab ovo*. L'homme peut abrutir son esprit, il peut ne

[1] Horace, lib. III, ode 5.

pas en profiter pour mériter le titre d'homme; mais encore une fois, cette dégradation de l'âme n'atteint que l'individu et nullement l'espèce ; elle conserve donc tous ses caractères et ils se transmettront intacts à ses neveux. J'ai eu occasion de vivre pendant deux mois dans les montagnes de Carhaix, en Basse-Bretagne; je vivais parmi des populations entièrement isolées du reste de la Bretagne, et soumises de père en fils aux usages qui remontent à plusieurs siècles; j'avais de fréquentes relations avec les habitants, qu'une cruelle dyssenterie décimait alors. J'eus l'occasion de voir que ces hommes, pour qui l'ignorance fut éternelle, qui sont aussi imbus de préjugés absurdes que les hommes les moins intelligents du genre humain, avaient la supériorité morale sur les Américains et sur les Océaniens. Ces hommes sont sérieux, réfléchis; la vanité a peu de prise sur eux; la fermeté et le courage sont aussi au nombre de leurs belles qualités. Leur regard a quelque chose de noble, comme leur maintien; lorsqu'ils se revêtent de leurs costumes de fêtes, toutes ces choses alors frappent immédiatement l'œil. Leur physionomie est calme, leurs yeux sont grands, noirs, et l'on voit que le sentiment de leur ignorance vis-à-vis des personnes étrangères au pays en rend seul l'expression modeste; car il y a bien de la réflexion dans ces fronts hauts et larges qui saillent au-dessus de leurs yeux.

Nulle part en France, autant qu'en Bretagne, on n'observe de beaux angles faciaux : nulle part je n'en

ai autant remarqué que dans les communes de Lehan et de l'As, entre Carhaix et Châteauneuf. Mais, chose bien remarquable, les femmes sont infiniment moins bien que les hommes, qui tous, sans être grands, sont véritablement fort beaux hommes. Ainsi, il arrive là ce que j'ai observé plusieurs fois en Amérique parmi des tribus d'indigènes, et dernièrement en Océanie. La délicatesse naturelle à la femme s'arrange mal de l'état barbare où elles vivent, et les travaux de la terre, auxquels les laborieuses Bretonnes s'adonnent avec trop d'énergie et de constance, gâtent de bonne heure leurs formes délicates, détruisent en elles la grâce du maintien, et rident prématurément les traits de leur visage. Ces travaux sont d'autant plus pénibles pour elles, que le progrès de l'agriculture n'est pas encore venu économiser les forces de l'homme par le perfectionnement des moyens de culture : la civilisation a très-peu progressé dans cette partie de la France. Cependant, malgré cette dégradation physique des paysannes de la Basse-Bretagne, la race n'a pas dégénéré, et il n'est pas de pays où les hommes offrent un ensemble plus complet d'hommes uniformément bien faits, et de figures, auxquelles il ne manque pour être tout à fait agréables, qu'une finesse que l'instruction communique seule à la physionomie. J'ai eu occasion d'examiner, dans des ossuaires bretons, un grand nombre de têtes osseuses ; elles sont remarquablement belles, et surtout toutes se ressemblent d'une manière frappante. Sans doute que des alliances fort peu mêlées, et surtout l'absence à peu près com-

plète du scrofule, qui est aussi commun dans nos villes qu'il est rare dans ces lieux élevés du Finistère, contribuent également à cette parfaite conservation du type celtique. On trouve, dans les catacombes de Paris, un grand nombre de formes bizarres, qu'il faut attribuer à l'influence du scrofule; car elle est bien plus étendue qu'on ne le suppose généralement. Le scrofule offre, en effet, bien des degrés, depuis la bouffissure lymphatique de certains hommes grêles, petits, laids, jusqu'au rachitisme le plus confirmé, en passant par les déviations de la colonne vertébrale et par les ulcérations des écrouelles. Parmi ces crânes, on reconnaît facilement les caractères de la race ariane : tête ronde, front s'élevant haut au-dessus des yeux et continuant supérieurement dans le même plan que la face. Quand on compare un certain nombre de nègres à un pareil nombre de mulâtres, ce caractère est déjà devenu très-sensible; il est d'autant plus frappant qu'au premier coup d'œil on reconnaît, dans l'ensemble du facies, une analogie d'ailleurs parfaite.

Lorsqu'un homme et une femme, appartenant à deux espèces différentes, s'unissent, le fruit de cette union est un représentant dégradé du plus beau de ses parents, et le représentant amélioré du moins beau des deux êtres qui lui donnèrent le jour. Les mulâtres héritent moins des traits des blancs que de ceux des nègres; au contraire, c'est toujours par la saillie et par l'élévation du front qu'ils se distinguent de leurs parents noirs. L'amélioration qui ré-

sulte de ce croisement des espèces porte de suite sur le caractère essentiel de l'humanité : l'*intelligence*. Cet heureux résultat n'est durable qu'autant que l'hybride persistera dans une succession de mariages constants avec l'espèce plus ou moins supérieure, qui en fut primitivement un des auteurs, et ce ne sera qu'à la longue, qu'à la cinquième ou sixième génération que disparaîtront les traces de la souche africaine. Dès la deuxième, les traits des mulâtres subissent une amélioration très-sensible; il y a une foule de quarterons et de quarteronnes d'une figure très-agréable, quoique conservant encore dans leurs traits les formes très-marquées de l'espèce éthiopienne : il faut attribuer cette amélioration, en apparence très-considérable, par rapport à celle que nous observons chez le mulâtre, moins au nouveau redressement du front, qui est cependant très-sensible, qu'à son élargissement et à l'amoindrissement du volume des mâchoires, et à cette impression que ce changement opère sur nos sens en éloignant subitement l'apparence de l'animalité, qui nous déplait si fort dans certains nègres. Au reste, cette tenacité, si je puis m'exprimer ainsi, des caractères physiques de l'espèce noire, prouve qu'il y a là plus qu'une variété humaine.

Pour que la fusion avec les races blanches soit complète, il faut avons-nous dit, un grand nombre de générations; le *caractère* des hommes de couleur participe beaucoup de celui des deux espèces d'hommes qui leur donnèrent le jour. Ainsi, tout en héritant de la perspicacité des colons, ils conservent les

penchants des nègres. Ils empruntent aux uns la partie spirituelle, aux autres les tendances matérielles. Psychologiquement, ce mélange s'opère par une transition que l'on nomme *dissimulation* : elle constitue en effet ce qu'on peut nommer le fond du caractère des hommes de couleur, parce que, chez eux, l'être matériel admettrait ce que l'esprit repousse avec dédain.

Ce fait est fort remarquable; car ce que nous nommons caractère est à l'âme ce que le jeu de la physionomie est à la figure ; et l'observation est ici d'autant plus importante, que j'ai eu mille fois l'occasion d'étudier des mulâtres esclaves n'ayant pu recevoir la moindre éducation : tous les jours, pendant plusieurs années, j'ai pu les comparer, d'un côté aux nègres qui me servaient, et dont ils partageaient les travaux ; de l'autre, à des personnes de couleur, libres, très-instruites, à des chefs d'ateliers éclairés, commerçants, habitants considérés. Plusieurs de ces créoles, véritablement estimables sous beaucoup de rapports, étaient fils d'hommes qui avaient laissé aux colonies la réputation méritée d'administrateurs et de militaires distingués. Comme médecin, j'eus l'occasion de les connaître intimement, je m'honorais de leur amitié, et encore aujourd'hui le temps n'a rien changé à mes sentiments ; eh bien ! ils avouaient qu'il fallait toute la force de leurs idées morales et de leurs principes religieux pour faire taire en eux une foule de propensions, que réprouve l'homme pensant, qui comprend sa mission intellectuelle et ne veut pas démériter à ses propres yeux. « Il y a

du nègre là, » me disait l'un d'eux : il faisait allusion à un mouvement de férocité qu'il se reprochait, dans un moment où le besoin de la vengeance s'était fait sentir. La vengeance est, sans doute, une passion propre à tous les hommes ; mais la férocité n'est pas nécessaire à la plus juste vengeance, si toutefois cette dernière est quelquefois excusable. Nous avons au reste tous nos défauts; ainsi, je ne crois pas que ces réflexions puissent avoir rien d'offensant pour des hommes dignes de toutes nos sympathies, et que l'orgueil et la vanité aveugles de nos pères ignorants, et imbus de préjugés grossiers, avaient relégués dans une classe de parias. Le temps de l'équité et de la morale est enfin arrivé pour ces hommes intéressants, qui s'honorent du nom de Français. C'était, en effet, bien mal comprendre l'esprit et la mission de la civilisation, dont nos pères se targuaient avec fierté, que de faire des esclaves et de répudier ses enfants!

Certes, on ne saurait soutenir que le caractère du nègre Africain, de l'Européen et de l'Américain soit le même pour tous; il y là, comme dans l'extérieur, une différence marquée, lorsqu'on a le soin de choisir, pour les comparer, des hommes de conditions égales : autant que possible, il faut s'attacher surtout à comparer des individus sans éducation; car l'instruction et la bonne direction des idées et du cœur tendent à égaliser le naturel. La connaissance du bien et du mal appartient à tous les hommes; car ils ne seraient pas hommes s'ils n'étaient avant tout

moraux. Ils le sont, il est vrai, à des degrés différents, mais ils le sont toujours en raison directe de la perfection intellectuelle de l'espèce. Moralité et intelligence sont deux choses logiquement inséparables; l'intelligence sans moralité serait le plus affreux présent de la nature; elle ne servirait qu'à faire le mal. L'homme sauvage n'est autre que celui qui se laisse le plus ordinairement aller à l'impression aveugle de ses passions, faute d'avoir suffisamment tourné ses réflexions du côté de ses sentiments moraux. Ce n'est pas que ce prétendu *sauvage*, (dénomination qui me répugne toujours, parce qu'elle est la cause d'une foule d'impressions fausses; elle tend à confondre dans une même idée l'homme et l'animal sauvage), que ce prétendu *sauvage*, dis-je, ne réfléchisse point; au contraire, il pense beaucoup, lorsqu'il a intérêt à le faire; seulement, il se laisse trop facilement aller aux préoccupations physiques. Tous les sauvages sont susceptibles de pitié, de justice, de générosité, de reconnaissance, bien que passagères; ils sont susceptibles d'élans courageux de dévouement; ils ne rattachent point ces vertus à des idées de philosophie ou de religion, mais ils y obéissent par sentiment; ils y obéissent d'autant plus souvent, avec d'autant plus d'entraînement, que leur intelligence est douée de plus de sagacité.

On néglige trop de cultiver les facultés morales des peuples, et le défaut de principes fait bien des sauvages parmi nous, qui sont d'autant plus dangereux, qu'ils empruntent à la civilisation une foule de

moyens de combiner le mal; ils sont d'autant plus intolérables qu'ils sont constamment en contradiction avec des lois raisonnables et sages. L'aptitude aux idées métaphysiques et morales est ce qui distingue entre elles les diverses espèces d'hommes; c'est là qu'est tout le mystère de la série humaine: c'est dans ce qu'il y a de plus noble parmi les facultés de l'homme que l'on doit trouver la base des distinctions anthropologiques. C'est sous ce rapport qu'il est vrai de dire que l'homme n'est point un animal; et, en effet, les différences qui distinguent les diverses espèces humaines doivent être toutes psychologiques; ce n'est ni dans la main, ni dans le pied que doivent se montrer les caractères distinctifs, puisque tout est dominé chez elles par l'intelligence de ces espèces; celle-ci entraîne invariablement la situation verticale, et l'existence de la main svelte, légère et déliée. Quel que soit son degré de raison, l'homme est tout aux ordres de son intelligence; la brute, au contraire, est exclusivement au service des actes matériels d'où dépend la conservation de l'individu, et de l'espèce, laquelle ne saurait s'éloigner des circonstances physiques où il a plu au Créateur de la placer. Les animaux sont attachés au sol, à certains parages du fleuve, et de la plage qui les a vus naître, aux bords que fréquentaient leurs parents. Leurs membres sont uniquement façonnés pour les destinations spéciales imposées par les circonstances ambiantes; en elles, se résume toute leur existence. De la patte d'un animal quel-

conque on peut déduire ses instincts; des mains de l'homme on ne pourrait déduire autre chose, si ce n'est que c'est un instrument bien parfait, et probablement celui d'un être pensant; mais on n'en pourrait conclure ni la nature, ni l'étendue de cette intelligence. La tête seule porte les stigmates de cette noble destinée : les traits de la face sont les rayons réfléchis de l'âme de l'homme; leur beauté et leur noblesse sont des signes positifs de supériorité morale et entraînent toujours avec eux un beau développement du front. Cependant, cette dernière portion du crâne n'est pas soumise aux variations capricieuses de la beauté du visage; car on voit, tous les jours, des personnes douées de beaucoup d'esprit être comparativement mal partagées du côté de la figure. Toutefois, l'air spirituel se montre toujours à travers le regard, et c'est là le genre de modification qu'imprime l'éducation. Elle embellit les plus laids visages, parce qu'elle étend la portée de l'intelligence quelle qu'elle soit. Mais la valeur de celle-ci est déterminée par le père et la mère; elle ne saurait changer : pour qu'elle changeât, il faudrait que l'espèce pût varier, ce qui serait une infraction à la grande loi de l'invariabilité des choses créées; or, si cette loi cessait d'exister, le désordre surviendrait immédiatement dans la création. De là, la stérilité plus ou moins complète de ces affreux bâtards, issus d'animaux domestiques et d'espèces voisines à l'état sauvage, que l'industrie de l'homme utilise quelquefois, et dont il fait souvent un objet d'amusement qui ne saurait être utile, parce qu'ils con-

servent toujours une partie du caractère intraitable de l'un de leurs auteurs.

L'éducation et la civilisation ne changent rien à la nature primitive de l'homme; elles éclairent l'esprit et donnent à la physionomie cette expression animée qui n'est que le reflet extérieur de l'intelligence. Les nègres nés aux colonies et élevés sur l'habitation nous donnent la preuve de cette *influence de la civilisation, qui règle la manifestation de nos sentiments et de nos sensations*. Ils ont perdu l'apparence de brutalité stupide des esclaves qui provenaient jadis de la côte d'Afrique; les grimaces et les contorsions qui accompagnaient ordinairement l'expression de leurs idées, font place à la mobilité expressive de leurs traits; leurs manières, leurs habitudes deviennent aussi moins grossières; cette amélioration est d'autant plus sensible que leurs traits, quoique invariablement les mêmes que ceux de leur race, sont aussi moins durement dessinés. Leur peau devient plus belle et plus fine, leurs formes sont plus délicates, et subissent des changements favorables à l'harmonie de l'ensemble. Cette élégance des formes est, en général, d'autant plus sensible que les lieux qu'ils habitent, dès leur plus tendre enfance, sont plus haut placés au-dessus du niveau de la mer. Il y a là une supériorité physique relative due à la pureté de l'air qu'ils respirent dans ces lieux élevés, et à l'abondance et à la salubrité de la nourriture qu'ils reçoivent. C'est surtout parmi les nègres employés au service du maître, à titre de domestiques, qu'éclate

cette supériorité matérielle des nègres créoles, jouissant des bienfaits de la civilisation. Mais ce sont principalement les femmes de chambre, qui profitent de cette position d'abondance et de douce existence. Nous remarquerons donc encore ici que les ressources, les petits soins multipliés de l'ingénieuse civilisation sont indispensables à la femme; il lui faut des occupations peu fatigantes, un abri commode, une nourriture moins abondante, que choisie et délicate. Lorsqu'elle a tout cela, elle s'embellit et finit par devenir séduisante, après un certain nombre de générations.

Ce que je viens de dire des nègres est également applicable aux autres hommes : nous voyons tous les jours en Europe des personnes appartenant aux rangs inférieurs de la civilisation, s'enrichir, après avoir dévoué leur vie aux plus pénibles travaux; leurs enfants reçoivent de l'éducation, ils sont élevés avec délicatesse, et l'on s'étonne, quand on a sous les yeux le père et la mère, qu'il puisse exister une telle différence, abstraction faite de la distance d'âge, entre des êtres qui se ressemblent cependant. Les uns ont des traits qui constituent ce que nous nommons figures communes; les autres ont des traits fins, délicats, parfaitement harmoniés, gracieux et distingués. De pareilles métamorphoses se passent tous les jours sous nos yeux; mais remarquons qu'elles se bornent au corps, au visage, et que le crâne conserve invariables les formes et les dimensions de l'espèce et de la race, dans les limites de la

famille, parce que la culture du moral demande une attention toute spéciale d'abord, et que la beauté des formes n'est pas toujours accompagnée des prérogatives de l'esprit.

Aussi, la dose d'intelligence relative, transmise par les parents est-elle souvent fort peu grande, bien que l'habitude extérieure soit évidemment en progrès. Je dis, *d'intelligence relative*, parce qu'il faut bien remarquer que, chez des individus appartenant à une même espèce ou à une même race, ce que nous appelons défaut d'intelligence n'est, en effet, jamais absolu et n'est que relatif. Cette apparente absence d'aptitude n'est trop souvent, (car je fais abstraction des maladies congénitales du cerveau,) n'est trop souvent, dis-je, que le résultat d'une éducation négligée unie à une grande habitude de la paresse et de la superficie des choses.

Le climat produit le même effet sur l'homme : la même espèce ou la même race, placées au milieu de conditions topographiques très-différentes, éprouvent diverses modifications. Cela est si remarquable et si frappant que bien des observateurs ont cru avoir sous les yeux des hommes très-dissemblables. Ces différences sont surtout dues à la plus ou moins grande salubrité du pays : mais on attribue trop souvent au climat, ce qui est le résultat du croisement des espèces ou des races : le climat altère ou favorise seulement le développement de l'individu; les modifications qui résultent du croisement des races, altèrent les formes normales de l'espèce ou de la race. Sur la

côte ouest de l'Afrique il existe des nations nègres qui forment entre elles un contraste remarquable. Les habitants de la Guinée méridionale sont, en général, laids; mais ceux du haut pays sont réellement très-beaux. Les plateaux élevés de la Sénégambie nous offrent de pareils exemples; on y retrouve des hommes bien supérieurs aux hommes du littoral, par la beauté des formes extérieures. En Amérique, les Araucans, les habitants de Potosi constituent des peuplades très-belles comparativement aux chétifs habitants des côtes du Chili, de la Bolivie et du Pérou. Dans l'Océanie, n'avons-nous pas déjà vu que l'habitude qu'ont les Marquisiens de s'établir sur des points élevés est, sans aucun doute, la cause de la beauté incomparable de ces hommes! A Célèbes, les habitants de hauteurs de Tondano l'emportent tellement sur ceux de la plaine, qu'ils ont été considérés par certains voyageurs, comme appartenant à une race étrangère à celle des Océaniens. Ne retrouvons-nous pas dans les montagnes de la Suisse des paysans d'une supériorité si remarquable, lorsqu'on les compare à ceux de la vallée, que l'on serait tenté de les considérer comme des hommes d'une race différente! Aux Antilles, quel rapport immédiat y aurait-il aux yeux d'un voyageur indou, entre les dames créoles, qui ne quittent que rarement les habitations élevées, et les dames de la ville, que de rares occasions conduisent à la campagne; bien que les unes et les autres soient fort jolies, ils pourraient pourtant les croire issues de races différentes.

Mais là s'arrête la puissance du climat; il ne lui est point donné de changer l'instinct des animaux, ni, à plus forte raison, l'intelligence de la nature intime de l'homme moral, tel qu'il plut à Dieu de le créer, en prévision de certaines harmonies, auxquelles rien ne saurait échapper. Ce serait recréer ce qui fut créé, et ici-bas rien n'a cette puissance!

J'ai déjà repoussé l'idée que le cerveau fût l'organe *sécréteur de la pensée;* qu'en lui fût inné le principe moral de l'homme; et que la raison, qui n'est que le produit immatériel des combinaisons de l'âme, fût la conséquence d'agents matériels, de renflements de telle ou telle partie de l'encéphale. Celui-ci n'est que le centre de la sensibilité où aboutissent toutes les sensations autour de ce moi, qui en est le sens intime et qui se connaît et se juge lui-même: il est disposé de manière à ce que la volonté ait un retentissement direct sur la partie matérielle de notre être. Je ne reconnais pas à la matière la propriété de procréer la pensée, mais je lui reconnais la puissance directrice du corps.

L'irritabilité n'est pas la contractilité; cependant l'une, infiniment moins matérielle que l'autre, se manifeste par cette dernière, comme l'intelligence se manifeste par des actions, par des combinaisons rationnelles qui sont le propre d'une sensibilité particulière au cerveau, laquelle conserve l'empreinte de l'objet observé et de toutes ses qualités physiques. Ainsi, le toucher nous fait apprécier les propriétés d'un corps, et aussitôt le genre d'impression reçu,

celle-ci marque sa place dans notre cerveau, qui est l'aboutissement de toutes les sensations, comme les moindres reflets de la lumière marquent leur passage sur la plaque du daguerréotype. La mémoire est un sens interne, une faculté toute matérielle ; aussi la mémoire des choses métaphysiques est-elle la plus pénible à obtenir, et ses abstractions ne prennent-elles place dans notre esprit que par l'artifice du travail qui consiste à matérialiser l'idée principale, en se la représentant par l'analyse réduite en tableau syllogistique? La mémoire est à la pensée ce que les sens sont à la mémoire elle-même, une source inépuisable de faits que la raison compare, grâce à cette faculté de pouvoir se rappeler. Il y a autant de modifications de mémoire qu'il y a de moyens d'analyser les choses extérieures ; en un mot, qu'il y a d'espèces de sens.

Quant à l'intelligence, elle se compose du jugement et de la détermination : elles tirent de la mémoire leurs lumières et les motifs de leurs décisions. Le cerveau est donc un miroir où l'intelligence puise les éléments qu'elle combine et reflète avec une vivacité et une pureté variables, selon le degré d'imagination de celui qui parle.

Au foyer, occupé par l'intelligence, naît donc la pensée : principe immatériel qui ne saurait être, par conséquent, l'œuvre de la matière ! Aussitôt l'action matérielle recommence, la circulation s'active, les yeux, la physionomie s'animent, une sorte d'impulsion électrique est donnée ; la pensée échappe, se co-

lore en passant à travers la masse de l'encéphale. En effet, ce que nous appelons imagination est la faculté de l'intelligence qui colore l'expression au moment où elle se fait jour pour se traduire à l'extérieur.

Ainsi, la physiologie du cerveau nous démontre la même succession de phénomènes que dans tout le reste du système nerveux ; ce centre nerveux reçoit la sensation d'un côté et communique le mouvement du côté opposé : à peine l'idée est-elle conçue, que la physionomie, l'attitude, le geste et la parole reproduisent l'image conçue au sein du sublime sanctuaire de l'âme.

Mais les parties du cerveau, qui président à la création de la volonté, sont-elles les mêmes que celles qui président à sa manifestation? Non. L'on sait, grâce aux belles expériences de M. Flourens, que les parties postérieures de l'encéphale sont spécialement dévolues à la direction des mouvements et les parties antérieures à celles de la sensibilité : ne sentons-nous pas que la mémoire et la réflexion émanent des lobes cérébraux antérieurs! Cette portion du cerveau est le sens interne et immédiat de l'âme; il est donc naturel qu'elle disparaisse chez les animaux où l'âme n'existe pas et chez lesquels l'intelligence se réduit à la mémoire, c'est-à-dire, à l'impression durable de l'objet bienfaiteur ou de l'objet malfaiteur. En effet, cette noble faculté du souvenir se dégrade aussitôt qu'elle n'a plus de rapports intellectuels et qu'elle devient exclusivement le sens intime qui préside à la conservation de l'individu. Des trois facultés dont se com-

pose l'intelligence, la mémoire le jugement et l'imagination, la première est par elle-même la moins intellectuelle, puisqu'elle est la plus matérielle; elle subsiste donc la dernière. Il en est des facultés de l'âme comme des organes des sens; celui d'entre eux qui touche le plus intimement à l'intelligence et qui est son plus vaste moyen de communication, l'ouïe, dégénère le premier et n'est bientôt plus propre qu'à entendre le bruit, sans appréciation de la variété des tons et des sons. Dans les échelons inférieurs de la dernière série de la classe des vertébrcs, la mémoire n'existe plus; elle devient inutile à des êtres dont les seuls rapports avec l'extérieur se bornent à poursuivre constamment une proie toujours à leur portée et à fuir les animaux qui les poursuivent à leur tour. Leur cerveau est réduit à une série de renflements qui répondent à leurs organes des sens, fort peu compliqués, lesquels président exclusivement à la direction des mouvements.

On le voit donc, il y a réellement une liaison intime entre la présence de l'intelligence et la forme du cerveau, conséquemment, entre la configuration du cerveau et celle de son enveloppe osseuse. Le volume de l'encéphale, son développement antérieur, sont la représentation de l'énergie de la mémoire, de la perspicacité et de l'imagination.

Mais ce fut par l'abus de cette vérité, *que le cerveau a des facultés multipliées*, que l'on eut la singulière pensée d'y vouloir trouver les organes de certains penchants et d'y voir autant de petits

cerveaux qu'il plut aux phrénologistes d'en créer.

Les penchants ne sont que la conséquence nécessaire de notre organisation matérielle : comme la faim est le résultat rationnel du mode de nutrition des animaux, l'*amour physique* n'est aussi qu'un besoin ; il rentre, comme tous, dans le domaine de sensibilité particulière aux fonctions dont nous devons éprouver le sentiment. C'est chez l'homme que ce besoin est le moins animal, il s'épure, en quelque sorte, de l'intervention de l'intelligence ; car la vue des agréments que la nature s'est plue à répandre sur quelques personnes l'inspire souvent, jusqu'à la passion, lorsqu'à ces charmes physiques se joignent les grâces de l'esprit. Or, la passion n'est qu'une exaltation des facultés intellectuelles voyant à travers le prisme de l'imagination.

L'*amour de la géniture* est une des plus sages prévoyances de la nature ; elle n'est qu'un attachement instinctif chez les animaux ; elle est affection raisonnée chez l'homme, car, qui dit affection, dit sentiment basé sur la raison. L'amour des enfants est un phénomène logique dans la nature ; aussi l'être qui reçut l'intelligence en partage en comprit-il toute l'importance et y vit-il plus qu'une impulsion aveugle ! il y vit un devoir.

Le penchant à détruire, mais c'est un vice comme la gourmandise, l'ivrognerie, le vol. Les vices sont le résultat de mauvaises habitudes contractées dès l'enfance et qui ne furent jamais réprimées. Une bonne éducation consiste, en effet, à donner aux idées une

bonne direction, en n'en donnant que de justes et en élevant l'âme au niveau de sa mission intellectuelle. On croit avoir tout fait lorsqu'on a donné de l'instruction aux enfants, et que, sous prétexte de leur inspirer de la prudence, on professe devant eux les préceptes du plus naïf égoïsme, ils en adoptent aussitôt les commodes principes; de là, ces vues étroites mesurées exclusivement sur l'étendue de nos intérêts; de là, ces hommes qui ne sauraient s'élever jusqu'à la pensée la moins généreuse et qui sont exclusivement propres à l'intrigue: tout leur est bon, ils n'ont ni honte ni vergogne, et il ne vient jamais à l'esprit de pareilles gens de combattre en eux-mêmes, je ne dirai pas les défauts, mais les moindres faiblesses de caractère. Il n'est sorte de stratagèmes qu'ils n'emploient pour arriver à la satisfaction de leur amour-propre, et ils savent encore moins résister à leur ambition et aux inspirations de leur orgueil.

Habitués à céder à toutes leurs mauvaises propensions, ils obéissent au désir de se donner des sensations, sans choix du moyen; et plus l'occasion est bizarre, plus elle a de mérite à leurs yeux. C'est ainsi que la cruauté même peut devenir pour de pareils hommes un moyen très-piquant d'employer son temps! L'organe de la cruauté ne saurait exister chez les animaux; ils obéissent aux besoins de leur organisation, et leur cruauté n'existe que par rapport à nous. La cruauté suppose toujours une action calculée, quoique mue par aucune nécessité. C'est donc la passion de voir souffrir, ce qui n'est qu'une

aberration du bon sens, et non un organe déterminé ou une tendance invincible, qui nous pousserait vers une action que la nature réprouve, pour laquelle elle n'a rien fait, et contre laquelle elle nous a armés de la raison. C'est cette raison qu'il faut former dès l'enfance, sans cela elle devient un instrument dangereux. La création n'admet que deux manières d'être : ou une soumission aveugle à ses lois sublimes, ou une soumission raisonnée ; la première est celle des animaux, la seconde celle de l'homme.

Une organisation vigoureuse et nerveuse prédispose à l'irascibilité, qui devient bientôt un caractère colère, une sorte de délire habituel, si de bonne heure ce vice n'est pas réprimé. Or, de la colère à l'assassinat, il peut n'y avoir qu'un pas.

L'ignorance, en laissant inculte le champ des réflexions, nous livre à nos passions; le défaut de direction de l'esprit et du cœur, même chez les personnes les plus savantes, ne produit jamais rien que de fâcheux... Malheureusement, cette nécessité de se pourvoir de bonne heure des ressources matérielles, d'assurer sa position sociale ,cette nécessité étiole l'âme en l'occupant trop exclusivement : une fois arrivé à cet âge où l'homme a des devoirs à remplir comme père de famille, il n'a ni le temps, ni la flexibilité de caractère indispensable pour revenir sur un passé irrévocablement perdu. Ce n'est que dans la jeunesse, pendant que l'enfant n'est préoccupé d'aucune chose de ce monde, qu'il est possible de lui apprendre à se dompter lui-même et à faire usage de son intelligence pour

vaincre des penchants inhérents à notre existence physique, mais que notre raison doit toujours diriger. Plus un homme est sensible, plus il est vif; plus sa santé est riche en sucs réparateurs, plus est vaste la masse cérébrale où s'imprime la mémoire et celle d'où s'échappent l'imagination et la volonté, plus aussi est grande l'énergie de sa pensée et de sa volonté; mais il lui est donné de modérer ses impulsions par l'intelligence, car, s'il en est autrement, il se ravale au rang de la brute. Ses passions l'abaissent au rang des impulsions instinctives des animaux, auxquelles ces derniers obéissent par peur ou par besoin. Un homme sans éducation, c'est-à-dire sans moralité et sans instruction, obéit nécessairement à toutes ses passions.

Le penchant à cacher; encore une fois, c'est une des mille modifications de l'esprit et de l'intelligence; ce n'est point chez l'homme un penchant, c'est un sentiment, c'est une action raisonnée, c'est sagesse ou ruse. L'homme fait abus de tout, même de son intelligence, qu'il fausse souvent pour satisfaire ou ses vices ou ses passions; mais qu'il s'égare ou qu'il suive une route logique, il n'en fait pas moins usage du raisonnement.

L'intelligence est une faculté fort complexe; ses applications sont illimitées, mais elle est une, dans ce sens que c'est toujours par le raisonnement qu'elle se manifeste. Pourquoi matérialiser chacun de ces actes intellectuels qui naissent nécessairement des circonstances? L'intelligence se plie à tout, et chacun

de ses actes sont comme autant d'improvisations. Certes, c'est une idée bien pauvre, bien peu digne de ce qu'on doit entendre par intelligence, que de la réduire à l'idée d'une fonction, d'une sorte de sécrétion multiple comme celle qui préside au phénomène chimique de la digestion. Est-ce que les phénomènes chimiques et intellectuels ne présentent pas deux ordres d'effets étrangers l'un à l'autre? D'où vient donc cet égarement des esprits, égarement qui tend à confondre les choses, même les moins susceptibles de rapprochement? C'est la preuve la plus éclatante de ce que peut faire l'esprit de système, et des fautes sans bornes qui en sont la conséquence.

Certaines allures des animaux, qui à nos yeux ressemblent à de la ruse, ne sont que le résultat forcé de leur organisation et du genre de proie dont ils se nourrissent : le lion, qui poursuit la gazelle, ne pourrait l'atteindre à la course ; il doit donc l'attendre près des lieux où tous les matins ces timides animaux viennent se désaltérer. La gazelle, à son tour, sent le lion, et fuit aussitôt que son odeur ou un cri trahit son voisinage. Cette action, cette sorte de prudence n'est que l'horreur d'un animal que la nature, d'abord, et quelquefois la mémoire, lui ont enseigné à craindre. Cette manière de chasser à l'affût est la seule possible, et la nécessité y réduit les animaux du genre *felis*. Ce n'est pas tel ou tel renflement du cerveau des animaux qui constitue leur caractère, c'est leur organisation toute entière, d'après la loi de *corélation* des organes. Si l'on entend par

penchants ces tendances innées qui sont la conséquence de cette organisation, elles sont indubitables, elles existent chez tous les êtres organisés; mais, du moment que l'on veut établir que ces mêmes penchants trouvent leur source dans certaines parties du cerveau, je me demande, avant d'admettre de pareilles hypothèses, si elles sont bien nécessaires à l'explication des phénomènes de la vie, et de la vie de l'homme entre autres? Ne prend-on pas l'effet pour la cause? tous ces prétendus organes ne sont-ils que la centralisation purement idéale des instincts nécessaires de tel ou tel organisme, et la matérialisation purement chimérique des divers actes de l'intelligence? On ne saurait croire combien les idées de Gall ont reflué sur l'éducation de notre temps! Les personnes qui réfléchissent peu, ou qui n'en ont point le temps, ne peuvent en apercevoir tout le creux; elles en admirent donc les généralités séduisantes, mais pernicieuses dans leurs conséquences, parce qu'elles exposent l'éducation des enfants aux décisions les plus fausses. Que d'études utiles j'ai vues abandonnées, sous prétexte que tel ou tel enfant n'avait pas l'organe de l'aptitude désirée, et qu'il était, par conséquent, inutile d'insister! A côté de ces enfants, d'autres n'avaient que trop de dispositions, car on leur donnait des devoirs au-dessus de leur âge, et l'on usait promptement cette nature prématurée. Il faut cultiver toutes les facultés intellectuelles de bonne heure, parce que la mémoire la plus nette, la plus puissante restera incomplète, si on ne l'exerce pas

à retenir les choses qui paraissent de prime-abord les plus arides, comme les dates, les noms, etc., etc. La mémoire ne s'affermit pas au même âge pour tous les élèves; il en est de précoces, il en est de tardives; mais la prétendue absence de la mémoire des chiffres et de celle des noms, par exemple, ne provient que du défaut d'exercice. Il faut habituer de bonne heure les enfants à retenir les idées ou les mots les plus abstraits, ou sinon, plus tard, ils ne retiendront que les frivolités, ou tout ce qui n'exige pas de contention d'esprit. Nul doute qu'une pareille éducation ne dispose à ne voir jamais que la superficie des choses, et ne soit la cause principale de ces caractères légers que rien ne saurait sérieusement fixer, parce qu'ils ne trouvent en eux aucun des éléments d'une instruction solide, ni l'habitude d'un travail opiniâtre et sérieux, après avoir eu un grand nombre de professeurs. Il en est de même des études trop spéciales : elles ont le grave inconvénient de n'exercer la mémoire que dans une série d'idées, et de réduire l'intelligence tout entière aux proportions de certaines connaissances trop limitées. Ce genre d'éducation ne fait pas d'hommes véritablement instruits, et par conséquent d'une utilité assurée; elle fait des esprits étroits, non-seulement incapables de grandes choses, mais même occupés sans cesse à en tarir instinctivement la source, parce que leur esprit borné n'en devine jamais l'utilité et n'en pressent jamais l'occasion. Ces hommes se disent les amis du positif, ce qui est vrai à leur point de vue sans por-

tée; mais ils sont tout au plus bons à l'administration des intérêts de leur famille. Il ne suffit pas d'apprendre à marcher, à se baisser, à saisir avec ses doigts, il faut aussi s'exercer aux difficultés de la gymnastique, afin de donner à tous ses muscles une souplesse convenable et un développement complet: il faut, de même, asssouplir ses facultés à tous les genres d'exercices intellectuels, sous peine de rester, sous ce rapport, un homme incomplet.

En cela gît toute la difficulté de l'éducation : c'est une des tâches les plus difficiles qu'il nous soit donné d'accomplir. Souvent nous avons attribué au défaut de dispositions naturelles ce qu'il eût fallu attribuer au défaut d'observation et d'instruction des parents, dont l'éducation avait été elle-même fort négligée. Tel manque de religion, parce qu'on l'a réduite chez lui aux proportions de quelques pratiques dont on ne sut jamais lui révéler le sens; tel autre n'éprouve jamais un sentiment de bienveillance, parce qu'on ne s'appliqua jamais à ne développer en lui que des idées d'égoïsme sous forme d'économie et de prudence: il ne sut jamais voir au delà de lui; son monde, c'est lui; il n'a jamais songé à détourner les yeux pour comprendre la souffrance, et n'a jamais fait un appel aux sentiments élevés de son intelligence absorbée toute entière par la jouissance du bien-être particulier. Voilà en quoi consiste la vie de cette âme étiolée, de cet être qui n'a de l'homme que la forme, et qui est moins intéressant qu'un sauvage, parce qu'il n'en a pas même la mythologie. Comment en serait-il

autrement? La religion, pour lui, est un mot, et il n'éleva jamais les yeux vers le ciel, il ne fut jamais frappé des merveilles de la nature: il a des yeux pour ne pas voir. Un pareil homme aura, on peut le prévoir, bien peu d'aptitudes! Sera-ce celle du langage? non, chez lui l'expression sera triviale ou grossière, ses idées seront lourdes et rampantes, son imagination sera stérile. Les phénomènes de la nature sont choses banales et qui lui sont dues; la causalité n'est qu'une espèce de pierre philosophale, l'espérance un mot sans valeur. Il vit heureux tel qu'il est: la justice et la morale sont du charlatanisme; l'amour-propre est son dieu, il l'encense avec cynisme. Que d'hommes de ce caractère! non pas faute d'*organe*, mais bien d'éducation. N'est-ce pas là le portrait de l'enfant gâté? Les pères instruits abondent, mais les gens qui pensent sont rares; l'éducation du cœur n'est pas assez cultivée, elle est cependant l'éducation proprement dite.

En vérité, l'éducation de nos colléges, quelque imparfaite qu'elle puisse être encore, est, telle qu'elle est, bien supérieure à cette stupide direction des enfants dont on n'exige rien, auxquels on pardonne tout. Qu'attendre de ces pères et de ces mères qui s'appliquent bien plutôt à se donner des raisons pour laisser leurs enfants se livrer à toutes les impulsions de leurs caprices, que pour leur imprimer une direction qui puisse, tout en les contrariant un peu dans une foule de circonstances, en faire un jour des hommes et des femmes utiles à la société, sous le rapport

matériel comme sous le rapport moral et intellectuel? Il serait bien important que les colléges royaux se préoccupassent davantage de la morale, des convenances sociales, en un mot, de la direction des idées. Lorsque ces institutions joindront à leurs fortes études ces compléments indispensables de l'éducation, rien ne sera plus parfait, plus solide que notre éducation nationale. Non-seulement il importe aussi que les aumôniers soient choisis parmi les membres les plus instruits du sacerdoce; mais il me paraîtrait nécessaire que des hommes du monde, d'un esprit distingué, fussent chargés de la direction des élèves, hors les heures des études. Ils voient de trop loin ceux qui les dirigent; toute confiance intime s'éloigne, et ils voient dans leurs maîtres des tyrans et non des amis. Le bon ton, le goût exquis de la bonne société devrait pénétrer dans les maisons d'éducation. Je prie qu'on veuille bien me pardonner cette digression en faveur de l'importance du sujet.

Nous avons constamment cherché à donner une idée du caractère propre à chaque espèce du genre humain : il nous reste à donner notre opinion sur ce qu'on doit entendre par facultés du cerveau de l'homme, car l'idée d'un caractère spécial pour chaque espèce d'hommes semble, de prime abord, admettre un cerveau particulier pour chacune d'elles. On ne saurait nier, en effet, que le cerveau se modifie chez l'homme et que ses modifications constituent une véritable série intellectuelle; mais en quoi consistent ces modifications? Devons-nous admet-

tre la présence ou l'absence des facultés de Gall [1]?

Chaque espèce a ses tendances ou ses aptitudes : 1° plus on descend dans la série intellectuelle, plus les qualités humaines s'amoindrissent, plus les penchants matériels et grossiers prennent un empire sans partage.

2° Lorsqu'à ces penchants se mêle une intelligence plus étendue des choses matérielles, les passions acquièrent aussi une grande force et un grand empire.

3° Lorsque l'homme atteint à une intelligence de haute moralité, il cultive les arts et les sciences; la Religion et la philosophie tempèrent ses passions et la raison le dirige davantage.

Dans le premier cas, l'instruction religieuse est seule admissible; on obtient des adeptes plus obéissants que vaincus par la conviction.

Dans le second, il faut que l'instruction, qui seule prépare l'esprit aux idées justes, accompagne ou précède l'instruction religieuse. Il faut s'attendre à ce que la fougue des passions vous oppose une grande résistance : il faut surtout se mettre en garde contre l'hypocrisie. L'instruction doit alors porter sur les choses les plus matérielles : la grandeur de Dieu en ressortira suffisamment pour ces hommes.

Dans le troisième cas, l'instruction doit considérer

1 C'est dans l'admirable Traité de M. Flourens, intitulé : *Examen de la phrénologie* qu'il faut aller chercher un travail complet sur ce sujet. Je consigne ici quelques réflexions qui m'ont été suggérées pendant la campagne que je viens de faire, à la vue du tableau pittoresque de tant de peuples divers.

le monde intellectuel dans toutes ses parties, dans tous ses rapports; c'est véritablement le seul moyen d'obtenir un grand nombre d'hommes doués d'une moralité solide.

Rien ne rapproche plus les nations civilisées de la barbarie que l'unique et exclusive préoccupation de leurs intérêts matériels ; rien ne leur donne des allures plus brutales ! ce qui contraste, de la manière la plus repoussante, à côté des procédés courtois, polis et généreux des nations qui placent au premier rang l'instruction, et la moralité qui en est la conséquence.

Il y a dans tous les hommes, quoiqu'à des degrés différents de domination, de la matière, et, par conséquent, des penchants que la raison dirige plus ou moins; il y a des passions qui tiennent à l'ordre moral et qui sont le mobile indispensable de leurs actions, mais que la raison encore doit dominer et diriger ; il y a de la moralité, qualité de l'intelligence raisonnée de l'homme, sans laquelle cette dernière ne serait qu'un instrument nuisible, d'autant plus dangereux même que l'intelligence sera plus développée.

Dans tout cela, je ne vois qu'une admirable unité, la raison ; elle a pour éléments d'action les impressions extérieures et les impressions intérieures, d'où naît la réflexion. La mémoire est une sorte de réservoir où le sens intime de l'homme moral puise l'expérience du passé et les lumières que l'étude nous a procurées.

Le cerveau de l'homme est une atmosphère sensible où se réfractent la lumière, le son, le goût, les émanations, la forme, la résistance et la température; l'intelligence qui juge est le foyer de ce monde intérieur d'où se réfléchit la pensée motrice des actions, directrice du libre arbitre de l'âme. Les facultés sont donc toutes dans la puissance intellectuelle et non dans des organes spéciaux.

Dans la bonté de l'organe et de son exercice, est l'impression exacte de l'objet observé et étudié; dans le souvenir, l'intelligence se procure les éléments du jugement ou de la comparaison... et non dans un organe spécial! L'organe de la musique, c'est l'oreille de l'homme bien organisé et répondant à son intelligence plus ou moins poétique; le prétendu organe des couleurs, c'est l'œil aboutissant au centre commun de toutes les sensibilités, l'âme. Les animaux entendent, voient et touchent sans raisonner; ils n'apprécient que ce qui flatte quelques appétits grossiers; ils ne raisonnent point, ils ne peuvent donc pas distinguer les couleurs, ils ne sauraient comparer les sons harmoniques. Leurs organes des sens sont organisés en conséquence de l'absence totale du raisonnement: les sons cessant chez eux d'être des instruments d'observation, ils sont réduits à l'état de simples gardiens; leur sensibilité se modifie d'après le genre d'habitudes qui leur sont dévolues par leur nature spéciale, c'est-à-dire par leur destination. Les sens de l'homme sont aux ordres de la mémoire, par l'intermédiaire de la volonté, qui est, elle-même, la consé-

quence de l'intelligence. Celle-ci est proportionnée à la perfectibilité des organes perceptifs et de la mémoire qui est l'aboutissant de ces mêmes organes. Ainsi, nous recevons l'impression par des voies différentes, et nous avons aussi le moyen de les répandre au dehors par des organes différents.

Tout cela s'explique très-bien sans l'intermédiaire des organes de Gall. L'intelligence est une ; elle procède toujours par voie d'analyse ; le calcul et l'ordre sont les artifices dont elle se sert, afin de déposer dans la mémoire les résultats de ses études. Le calcul et l'ordre appartiennent essentiellement au jugement et à la réflexion ; ils en sont deux abstractions.

La forme ovale de la tête des peuples civilisés est la forme propre aux espèces syro-arabe et ariane, et non une forme acquise sous l'influence de la civilisation. Je l'ai déjà dit : c'est une triste idée que de comparer la tête d'un sanglier domestique avec celle du sanglier sauvage, et d'en inférer, que la civilisation pourrait bien n'être pour l'homme qu'une sorte de domesticité..... Mais la civilisation est l'état normal de l'homme ; l'état sauvage ne peut être pour lui que transitoire ! Ensuite, quel rapport peut-il y avoir entre les effets de l'intelligence, toute active, et l'action de la domesticité, toute passive ? Evidemment ce sont des phénomènes d'un ordre différent, et tellement éloignés les uns des autres que tout rapprochement est un énorme contre-sens.

L'intelligence serait bien peu de chose, si elle pouvait subir, elle aussi, les effets de la domesticité !

Mais les nègres les plus dégradés de la côte d'Afrique, soumis à l'esclavage, devraient changer de caractère physique comme les animaux qui perdent leur liberté; ils devraient s'avilir physiquement et enlaidir encore : il n'en est rien; leurs descendants s'embellissent, tout en ne perdant jamais aucun des traits nationaux, qui font partout reconnaître leur origine.

Au contraire, les animaux dégénèrent en se soumettant à la civilisation, ou n'ont presque plus que des beautés de convention. Quoi de plus misérable que le sanglier domestique, comparé au sanglier des forêts, à l'œil étincelant, à l'allure rapide et vigoureuse. Avec quelle peine ne conserve-t-on pas la race des chevaux légers, aux formes élégantes! il faut avoir recours à de continuels croisements, et mêler sans cesse les races qui conservent le mieux les apparences de l'état sauvage: dernière circonstance qui dépend de la rencontre fortuite d'un climat favorable à ces animaux; et nullement de la volonté ou de l'industrie de l'homme.

Chaque animal est fait pour son climat, avons-nous dit, et l'homme lui-même n'échappe point à cette loi commune : c'est une loi d'organisation, et la psychologie n'a plus rien à faire là. Lorsque le climat est sain, doué d'une heureuse topographie, qu'il n'est ni trop chaud, ni trop froid, l'individu exotique s'aclimate vite; nous trouvons un exemple de ce fait dans les chevaux des Pampas, de l'Uruguay et de la Patagonie... Mais, l'homme, lui-même, y est aussi re-

devenu sauvage! le plus grand nombre des habitants des provinces unies de la Plata sont aujourd'hui des métis d'Andalous ou de Catalans, unis à des femmes indigènes : ces beaux hommes, à la physionomie énergique, à l'air fier, aux membres musclés, ont toute l'encolure paternelle et en reproduisent le parfait souvenir : ils rappellent les traits et les caractères des descendants de la noble Espagne, malgré la vie entièrement sauvage qu'ils mènent depuis plus de trois cents ans. Sans doute que la civilisation améliorerait cette race américano-espagnole ; mais l'état sauvage, pas plus que celui de civilisation, ne peut changer leur type originaire, où se distingue, surtout, la suprématie morale et matérielle de la plus élevée des deux espèces.

XV

Résumé des opinions de l'Auteur, sur l'existence de plusieurs espèces d'hommes, lesquelles se groupent en trois familles naturelles.

Ainsi, l'étude de l'histoire, celle des langues comparées entre elles, l'étude de la géographie géologique, tout nous conduit à admettre que l'homme ne provient pas d'une seule souche : il y a, en effet, plusieurs espèces d'hommes. Il exista des hommes primitifs, qui existent encore sur la terre, et dont l'apparition signala ce moment de la création de notre globe, où

le sol, devenu stable enfin, éprouva aussi, à la même époque, un refroidissement marqué.

Cette manière d'envisager la création de l'homme est puisée dans l'observation de la nature, dans l'étude de toutes choses créées, abnégation faite de toute idée préconçue. Les conclusions de ces études sont loin d'être contraires à la tradition de l'Ancien-Testament; car cet admirable livre est inattaquable! Dieu en créant l'homme supérieur, *qui devait sur ce globe* représenter le *nec plus ultrà* de l'intelligence, laissait aussi à nos efforts intellectuels un vaste champ à exploiter; il en devait être ainsi; car, en nous donnant le moyen d'action, il devait nous fournir aussi le but de nos actions : mais il était des choses trop au-dessus de nous, trop au-dessus de notre intelligence pour qu'il pût raisonnablement les attendre de nous!! Pouvions-nous, en effet, deviner le culte qu'il avait le droit d'exiger, et comprendre nos devoirs envers lui, comprendre les rapports moraux qui nous liaient à lui? Il dut donc se choisir un peuple, gardien fidèle de l'arche sainte où se conservèrent les préceptes de la révélation, principes de toute moralité, afin qu'il nous les transmît, afin qu'à notre tour nous les transmissions à ces peuplades grossières qui nous préparent, à leur insu, l'accès des contrées les plus sauvages... Moïse nous raconta donc l'histoire de son espèce, histoire qui sert de base éternelle au vaste édifice de l'histoire humaine, ou, ce qui revient au même, de l'histoire de notre planète.

Il y eut parmi les hommes primitifs, divers degrés

d'intelligence, lesquels parurent être mesurés, *dès le principe*, sur la nature des rapports au milieu desquels naissaient ces diverses espèces. Nous voyons les intelligences les plus élevées habiter dans l'antiquité la plus reculée les terres les mieux arrosées, et dont les dispositions topographiques permettent les plus faciles communications : les Ibériens autochthones du plateau des Pyrénées, les Liguriens et la grande famille étrusque, aborigènes des centres de création alpestres; les Berbères et les Numides, enfants de l'Atlas, peuplèrent le tour de la Méditerranée, qui devait plus tard devenir le siége des plus puissants empires, et qui est encore aujourd'hui le centre de l'action civilisatrice.

Lorsque l''homme supérieur parut, il était la conséquence logique de l'union de la matière et de l'intelligence; car il était destiné à servir de lien, d'intermédiaire, entre l'homme le plus matériel, l'homme occupant les derniers échelons de la série humaine, et la suprême intelligence. Les fertiles plaines de l'Euphrate et du Tigre furent la patrie de ces hommes auxquels Dieu révéla son existence et le but de la création du genre humain. D'un autre côté, le versant occidental de l'Himalaya, ce grand centre de la création asiatique, fut la patrie d'une espèce d'hommes douée de la plus brillante imagination, ambitieuse, curieuse, poursuivant dans ses conquêtes la réalité de ses rêves, et envahissant de proche en proche, et comme d'espérance en espérance, jusqu'aux confins de la terre du côté de l'ouest. Elle

peupla de ses nombreux essaims les bords fertilisateurs des rivières, les rivages du lac Oxien, ceux de la mer Hyrcanienne, du Pont-Euxin et de la Méditerranée; au sud, elle envahit les bords de l'Indus et du Gange.

Les Ibériens, les Liguriens, les Etrusques, les Berbères et les Numides, sont remarquables par leur peu de dispositions voyageuses; l'espèce syro-arabe, entraînée par ses goûts pour le commerce, devint quelquefois voyageuse, bien que ce ne fût point dans les goûts primitifs de ces hommes : la race ariane, au contraire, présenta au plus haut degré, ce besoin de changer, de voir et d'apprendre qui la poussa de tout temps, à parcourir le monde : ce goût est le résultat naturel de la supériorité de son intelligence, qu'elle conserve, lors même qu'on la compare exclusivement aux autres hommes dela grande famille humaine blanche[1].

Les hommes cuivrés eurent, peut-être, leur période de création particulière : ils paraissent avoir été, dans certains pays, les premiers et les seuls habitants, jusqu'au moment où les Européens modernes découvrirent leur patrie. Le plus grand nombre des Américains ont été dans ce cas; je dis *le plus grand nombre seulement*, parce qu'il est certain qu'il exista autrefois des rapports entre les Américains et les Asiatiques du nord, et que la demi-civilisation du Mexique et du Pérou en fut la conséquence. Mais ce ne fut là qu'un contact passager, dont les

[1] C'est à cet esprit qu'est dû son amour pour les conquêtes.

influences physiques s'éteignirent promptement dans la foule des incalculables unions nationales : ces Américains n'en sont pas moins parfaitement autochthones des localités où nous les observâmes pour la première fois. Sur beaucoup d'autres points de la terre, ils furent précédés par des noirs, là où plus tard ils devinrent les maîtres absolus, après avoir chassé les nègres dans les montagnes, où nous les retrouvons encore : les presqu'îles de l'Indoustan, de Malacca et de l'Indo-Chine, nous offrent un exemple de ce fait. Dans d'autres régions, ces hommes sont venus de pays éloignés, pour coloniser des îles inhabitées; les Océaniens de l'E. sont surtout dans ce dernier cas.

Les Chinois occupent le sommet de cette famille humaine, dont les Esquimaux et les Samoïèdes, les Pécherais et les Hottentots, sont les derniers échelons : mais tous ces hommes rouges présentent un type uniforme à côté de leurs différences spécifiques; il est impossible de confondre un Nuka-Hivien avec un habitant du Canada, un Chinois avec un Malais, et même un Chinois avec un Mongol, proprement dit.

Les aborigènes de cette famille, qui sont les moins bien doués sous le rapport de l'intelligence, reçurent en partage les pays les moins heureux, quant au climat et au sol : ceux-là, chose remarquable, furent tous autochthones et sans prédécesseurs; tandis que les belles espèces furent toutes précédées de populations noires, qui assistèrent, pour ainsi dire, à la

conquête des continents sur la mer. Elles semblent n'apparaître qu'au moment où la fertilité, d'une part, et la fixité du sol, de l'autre, peuvent enfin répondre aux efforts d'une intelligence plus complète.

Les hommes à peau rouge sont peu voyageurs, bien qu'ils le soient infiniment plus que les nègres : la branche indienne[1] de cette famille est commerçante, navigatrice même; mais elle ne se lança jamais dans des voyages d'exploration ; or, cette dernière qualité est indispensable au titre de *voyageur*, qu'elle ne mérite en aucune façon.

La famille des noirs appartient, évidemment plus encore, aux créations humaines primitives. L'accroissement des populations nègres les força plusieurs fois à s'éloigner de proche en proche de leur mère-patrie; mais, en général, ces espèces sont si peu voyageuses, qu'elles se contentèrent de fuir leurs oppresseurs dans les lieux voisins les plus arides, les plus inaccessibles, où leurs conquérants dédaignèrent de les suivre; car ils y peuvent seuls trouver des moyens d'existence suffisants. En raison de ces dispositions natives, on retrouve les nègres très-près des centres de création qui les virent naître; ou du moins, est-il très-facile de remonter des points les plus éloignés de leur dispersion, au centre commun du point de départ, et de là au versant particulier, d'où chaque espèce se répandit dans les plaines. Ce qui facilitera beaucoup le succès

[1] Je groupe sur cette branche tous les Océaniens, les aborigènes rouges des montagnes du Dekhan et les anciens Egyptiens.

de ces recherches, c'est que les pays, que la plupart d'entre eux habitent, sont restés jusqu'à présent, grâce à leur aridité, à leur climat meurtrier, presque inaccessibles à la civilisation, et, par conséquent, aux hommes qui sont chargés de la haute et laborieuse mission de la propager.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — Imprimerie d'A. SIROU et DESQUERS, rue des Noyers, 37.







